



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Col. Sitz-Herbert.

Vol. Fr. II. A. 1831

Par Montfort

by F. Salvat, Sieur
de Montfort

1910. 10. 10.

VASCONIANA,

o u

RECUEIL

DES BONS MOTS,

DES PENSÉES LES PLUS PLAISANTES,

ET

DES RENCONTRES LES PLUS VIVES

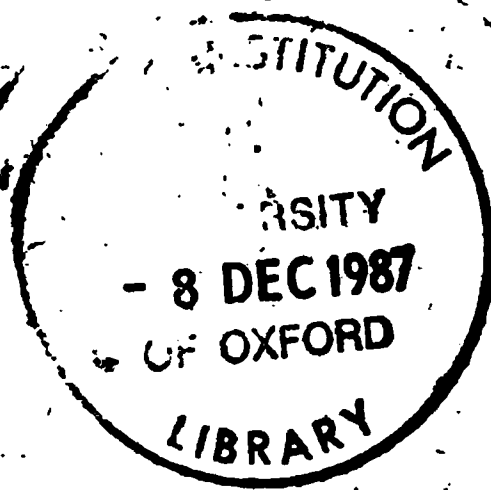
DES GASCONS.

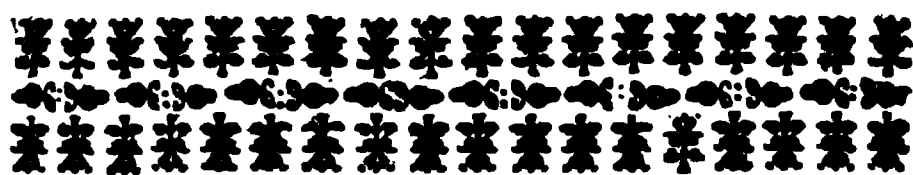
A PARIS,

**Chez MICHEL BRUNET, grand' Salle
du Palais, au Mercure Galant.**

M. D C C V I I I.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AVERTISSEMENT.

IL y a quelque tems qu'il mourut un homme de Lettres, qui sçavoit beaucoup, qui parloit bien, qui écrivoit de même, & qui avoit l'art de donner à tous ses discours un tour & une variété qui les rendoient à la fois amusans & profitables. Il aimoit les saillies des Gascons, il les imitoit sans peine, & il les rappelloit avec plaisir. Il en avoit ramassé un fort grand nombre; & selon les rencontres il s'en souvenoit fort à propos. Il trouvoit quelque chose de vif & de satisfaisant dans tout ce qu'on appelle Gasconades. Il en préféreroit le récit à ces tours malins, qui amusent tant de gens, & qui font souvent tout le feu & tout l'esprit des conversations les plus brillantes. Ceux qui l'ont connu sçavent bien, qu'il faisoit remarquer, qu'avec des hommes delicats, les entretiens des Gascons instruits & un peu appliquez, n'étoient qu'une suite d'Epigrammes, & avec des femmes agréables, qu'un tissu de Madrigaux. Il étoit ennemi déclaré de la médisance, & il ne pouvoit

AVERTISSEMENT.

Souffrir d'autre satire , que celle qui pouvoit servir à réformer les mœurs. Il opposoit délicatement des saillies, ou des reparties Gasconnes , où il faisoit sentir plus de sel , plus de vivacité , & plus d'esprit. Il y faisoit voir , surtout , des railleries qui n'avoient rien d'envenimé , ni d'offensant , & des allusions ironiques qui n'empruntoient rien de l'envie , ni de la malignité. Voilà , par préférence , les Gasconades qu'il aimoit , & qu'il plaçoit luy-même plaisamment , & avec choix , dans des conversations qu'il avoit toujours le secret de rendre enjouées par sa présence , & gayer & vivres par ce secours. Il ramassoit ces sortes d'expressions avec soin ; il les écoutoit avec attention , il les retenoit avec exactitude , & il les écrivoit au hazard , & sans aucun ordre , à mesure qu'il luy en venoit. C'est ce Recueil qu'on donne icy au Public , tel qu'on l'a trouvé parmi les Ecrits de cet homme de lettres. Bien d'autres gens connus par leur esprit , & par leur capacité , y ont ajouté des Gasconades nouvelles , & des réflexions Gasconnes qui luy avoient échapé. Ainsi ce petit Livre , à proprement parler , n'appartient à personne. C'est l'ouvrage de bien des gens , & on ne sçauroit le donner à un Auteur particulier. D'où qu'il vienne , il est en droit de se montrer. Personne n'ignore qu'il a été souhaité,

AVERTISSEMENT.

Et il porte , avec ses titres , une partie des bonnes qualitez qui font réussir tout ce qui vient de son País. C'est dans cette confiance qu'il s'offre, Et qu'il se livre au Public , sans autre protection. Ce n'est que de ce Public seul qu'il attend sa fortune. S'il la fait par là , ce ne sera pas le seul Gascon qui l'aura faite par luy-même , sans emprunter aucun autre secours. Ceux qui aiment les Ouvrages de cette nature , trouveront dans celui - cy , Et de bons mots , Et des rencontres , Et des reparties vives Et ingénieuses , qui pourront Et les amuser Et les divertir , Et peut-être même les instruire. Il y a de bons traits de morale répandus partout , Et de beaux traits d'histoire ménagés en différens endroits. On y a distribué des peintures , Et on y a rassemblé des caractères du tems , qui ont échappé à ceux qui ont excellé de nos jours dans ce genre d'écrire. Les beaux sentimens y frappent partout dans la bouche des Acteurs , Et les usages du monde y accompagnent la vrai-semblance Et la vérité des incidens , Et y servent de sujet Et d'ornement à la plûpart des Dialogues. On peut dire même que les maximes qui y sont prodiguées dans tout le cours de l'Ouvrage , Et celles qu'on y a rassemblées à la fin , peuvent servir de regle , Et ne perdent rien de leur vérité Et de leur force , par le tour Gascon Et plaisant

A V E R T I S S E M E N T.

qu'on leur a donné. On y trouvera sans doute beaucoup de Gasconades déjà connues, & sans en douter, de bons mots déjà citez & publics. A l'égard du premier, pouvoit-on en faire un Recueil, si on n'y avoit rien mis que de nouveau? Et pour le second, pouvoit-on supprimer ces bons mots déjà connus, sans en retrancher en même tems ce qui les précède, ou les accompagne? Ainsi, soit que l'Auteur de ce Recueil les eût pris de ceux qui les ont déjà donnez, ou que ceux-cy les eussent pris de luy, on a cru, en faveur du tour différent, & de la narration peu semblable, les devoir laisser dans leur entier, & les conserver dans leur même suite. Au surplus, on verra bien aisément qu'on a laissé icy une honnête liberté à l'ironie; mais qu'on n'y a donné aucune place à la malignité. On y attaque les défauts, par le ridicule qu'on y démêle. On y fait imperceptiblement la satire des abus du tems; & sous une plaisanterie ingénieuse, on y démasque l'affectation & la vanité; mais la satire n'en retombe sur qui que ce soit. On n'y a eu aucun objet particulier. Et pour ne choquer personne dans les faits ou dans les circonstances qui auroient pû être susceptibles de quelque allusion, on en a détourné l'idée, & on en a également dépaïsé les Scenes & les Acteurs. C'est dans cet esprit qu'on met souvent icy, dans la

AVERTISSEMENT.

bouche des Gascons, des traits de vanité, & des effusions d'orgueil & d'amour propre, qui semblent venir de leur País, & qui tirent d'ailleurs leur origine. Il sera assez mal-aisé, au travers de ce vrai-semblable, de démêler le vrai, & de pénétrer jusqu'aux originaux, à la faveur de ces copies, & au travers de ces masques radoucis. On sçait assez, en général, que les plus grands Gascons ne sont pas toujours de Gascogne; que les Gasconades sont de tout País; qu'il y a peu d'hommes à qui il n'en échape; qu'il n'y a guere de femmes qui n'en fassent une espece de trafic; que les Gasconades les plus outrées ne viennent pas toujours de Toulouse & de Bourdeaux, & que la Seine n'en produit pas moins que la Garonne. Au reste, quelque soin qu'on ait pris de joindre icy l'utile à l'agréable, & le solide au plaisant, on ne se flate pas d'y avoir réussi au gré de ceux, qui ne veulent que de l'excellent dans tout ce qu'on écrit, & du curieux ou du sçavant dans tout ce qu'on peut lire. Si ce Livre étoit à un seul Auteur, il leur diroit, comme l'a dit, à peu près, en cas semblable le Virgile, & le Pindare des Espagnols : J'en demande

AVERTISSEMENT.

pardon aux Grands. Je ne cherche icy
que l'approbation du Peuple.

Popular aplauso quiero.

Perdonen me los Tribunos. Gongora.

VASCONIANA.

VASCONIANA,

ou

RECUEIL

DES BONS MOTS,

*Des Pensées les plus plaisantes, &
des Rencontres les plus vives
des Gascons.*

LA Gascogne est un País de gloire & de mérite, où l'envie va moissonner de toutes parts; le mépris n'y trouve rien à glaner après elle.

¶ *Gascon & Coquette*, sont deux termes équivoques, qui sonnent bien ou mal, selon l'intention des Plaisans ou des Railleurs. Le ton en est l'interprète.

A

2 VASCONIANA.

¶ Un Parisien me dit *badinement* que je suis Gascon , une Parisienne me le dit presque de même ; mais *joliment*. Elle a raison , & il a tort. J'en punis l'un , j'en recompense l'autre. J'y gagne , & le Pais n'y perd rien.

¶ Un Gascon , qui avoit mis à profit son sçavoir-faire , avoit dans sa chambre un assez grand nombre de Portraits des plus belles femmes de Paris. Il n'étoit pas fâché que l'on crût qu'elles avoient été , ou qu'elles étoient encore ses Maîtresses. Il voulut faire tirer une copie d'un de ces Portraits. Le Peintre en y travaillant , jettoit à toute heure les yeux sur tous les autres. *Monsieur du Peinceau* , luy dit le Gascon , *vous vous faites bien distrair* , aux dépens de la copie. Je vous permets les conjectures ; mais je vous défens les réflexions.

¶ On parloit de la difficulté qu'il y avoit eu à faire entrer des vivres dans Roses en Catalogne. Je ne sçay pas comme on l'entendoit , dit un Gascon ; mais si j'avois esté le Pourvoyeur *en chef* , la Méditerranée s'y seroit trouvée Bouillon , & du bon.

¶ Un Prédicateur Gascon demeura court en Chaire. Il eut beau frotter sa

V A S C O N I A N A. ;

teste , il n'en sortit rien. Il fallut descendre. Messieurs, dit-il, en prenant congé de l'Auditoire , je vous plains , vous perdez une belle pièce.

¶ Un Champenois , un Bourguignon , un Auvergnat , un Perigordin ; un Picard , un Normand & un Gascon mangeoient à Paris dans la même Auberge. Leurs Pais étoient tous les jours, entre eux, un ample sujet de raillerie & de dispute. Terminons le différent, dit un jour le Gascon. Faisons ensemble un repas où chacun fournisse ce que son Pais peut produire de meilleur. Le Bourguignon & le Champenois s'offrirent d'abord à y faire briller leurs meilleurs vins. J'y fourniray, dit l'Auvergnat, de nos excellentes perdrix. Et moy de nos admirables Pâtez, dit le Perigordin. Et moy de nos gelinotes de bois, dit le Picard. Et moy, ajouta le Normand, de nos bonnes poulardes. Et moy, conclut le Gascon, *un Plat Vassin* de Maréchaux de France.

¶ Quand on me fait, par-cy par-là des affaires ; par inadvertance, ou de gayeté de cœur, disoit un Languedocien à des gens qui le railloient un peu trop, je m'apprete sur l'heure à aller

4 VASCONIANA.

diré galamment le lendemain, que j'ay eu tort d'en faire trop la veille. J'aime les réparations, quand je les fais.

¶ Je ne sçay pas, disoit un autre, de quel front on peut recevoir humainement la réparation d'un affront ou d'une injure. Si, par impossible, je m'en contentois, je croirois toujours qu'on viendrait me dire de par Moliere : *Je vous demande pardon des coups de bâton que je vous ay donné.* J'en défierois bien le coupable un quart d'heure après. Je ne le laisserois pas si long-temps en vie.

¶ On demandoit au fils d'un Capitoul s'il ne songeoit pas à se marier. Vous ne le sçavez donc pas, répondit-il. J'ay été fiancé *bien joliment* deux fois, & promis *avantageusement* quatre. Toute la demi-douzaine me vouloit de tout son cœur ; mais la *paternité* s'y est opposée de toute la bourse. Quel dommage que mon pere ne soit pas aussi riche que noble, je trouverois de belle humeur les peres de mes prétendantes.

¶ Les Romains, disoit un Toulousain, datoient leur Noblesse du Consulat de leurs peres, à *patre & avo Consulibus.* J'ay bien des ayeuls & des peres

V A S C O N I A N A. ,

de ce rang. Jugez si je suis Consulaire. Je me crois Romain, des Anciens, s'entend.

¶ Je regarde l'Histoire, comme un beau miroir, qui me représente, comme au naturel, la vie des grands hommes, & qui m'offre sans me flatter, à y faire un jour briller la mienne. J'en tire toujours de l'esperance, & quelquefois de l'émulation.

¶ Les premiers Romains bâtirent un Temple à *Jupiter Stateur*, pour les avoir empêchés de fuir plus loin, après avoir tourné le dos. Ce Temple-là pouvoit être fort bien à Rome. Il n'eût rien valu en Languedoc. Jupiter n'y auroit pas étrené, sous ce titre.

¶ Les premiers Romains étoient brigands, les seconds rustres, les troisièmes usurpateurs, les quatrièmes Gascons, c'est-à-dire, honnêtes & braves. C'est de ceux-cy que nous descendons *heroiquement* en ligne droite.

¶ La Vestale Rhéa Sylvia se trouva en état d'estre mere dans trois ou quatre mois. Elle en convint. C'est être sincere. Elle ajouta que c'étoit du fait du Dieu Mars. Les Latins l'en crurent sur sa parole. C'étoit de bonnes gens.

A ij



je leur en sçay bon gré. Les Parisiens n'auroient pas été si crédules, & les Gascons ne seroient pas si sots, à moins que la Belle ne citât quelque jeune Guerrier du Pays. En ce cas ce seroit une espece de Dieu Mars.

¶ J'aurois meilleure opinion de Lucrece & de sa vertu, si elle avoit eu l'esprit de se tuer un peu plutôt : l'intervalle m'est suspect.

¶ Je ne sçay pas s'il y a à Paris des Vestales & des Lucreces ; mais il n'y a ni Porcies ni Pénélopes ; j'en répons, car je l'ignore.

¶ Si je ne sçavois qu'Alexandre étoit de Macedoine, & César du Pays Latin, je croirois à leurs mœurs & à leur conduite ; que l'un auroit été de Provence, & l'autre de Languedoc. Quand je me crois César, je me console de n'être pas Alexandre. Je suis de Languedoc pour vous servir.

¶ Quand je dis qu'Alexandre tenoit un peu du Provençal, je corrige la phrase, ou je l'abrége. Je n'ajoute pas, pour luy : *Pis je ne te puis dire.*

¶ Les meilleurs guerriers de Paris sont dans nos Troupes des hirondelles, qui n'y paroissent que l'Eté, & qui ga-

gnent pays , dès que l'Hyver approche. Nous en sommes nous autres les pilliers, à la joie des Garnisons. .

¶ Un Gascon à la guerre est un vray poisson dans l'eau , nous y avons des nageoires.

¶ Je regarde un homme d'esprit qui me raille , & un brave qui veut m'attaquer , comme deux témoins oculaires de ma gloire. C'est pour moy *Pierre à fusil* , qui fait prendre feu à ma poudre. Gare le coup , je tire droit.

¶ Je ne tire en volant qu'à la Chasse, & aux *Emprunts* dans le besoin ; par tout ailleurs à bout portant. Jugez si l'on s'y frotte : je donne *opinion* de moy.

¶ Il étoit dû à un Gentilhomme de Guienne un millier d'écus sur un bien qui étoit en decret , & qu'on vendoit au profit des Creanciers : son hypothèque étoit postérieure à celle d'un Bourgeois. Le jour qu'on distribua les deniers , le Bourgeois passa pour deux mille écus avant le Gentilhomme. Il est bien triste , dit celui-cy , qu'il faille qu'un homme comme moy cede le pas à la roture , & qu'avec cette préférence , ce Bourgeois en ait deux fois autant. Peste de l'antidate.

¶ Un jeune Gentil-homme de Languedoc vint à Paris pour entrer aux Mousquetaires. On le reçut dans la première Compagnie avec plaisir. Il étoit bien fait , & tout propre à servir le Roy. Il ne fut question que d'avoir un bon cheval gris à longue queue : il eut de la peine à en trouver. Un Capitaine de Cavalerie de son pays & de sa connoissance , luy en vendit un , quarante Louis. Dès que ses camarades virent ce cheval , ils luy dirent tous qu'il ne valoit pas trente pistoles. Le jeune Mousquetaire retourne chez le Capitaine : Monsieur , luy dit-il , d'aussi loin qu'il le vit , on dit que votre cheval ne vaut pas trente pistoles. On dit ! s'écria le Capitaine ; Eh qu'font à peu près ceux qui le disent ? N'est-ce pas , par hazard , Messieurs vos compères de l'Hôtel ? Je m'y connois mieux qu'eux ; je suis enfant de la Cavalerie : & je vous dis qu'à quarante Louis d'or , ce cheval est donné. Allez , allez , continua-t-il , laissez dire ces gaillards ; si vous les écoutez , ils vous feront croire que le Cheval de bronze est devenu poussif.

¶ Ce même Capitaine étoit un jour

sur le théâtre de la Comedie à une Pièce nouvelle. L'Assemblée étoit magnifique. Tous les premiers rangs des Loges étoient remplis des plus belles femmes de Paris. Il vit un jeune Officier de son pais assez près de luy : il le joint ; & en l'embrassant, Que vous semble , luy dit-il , de cette *Geographie* ? Que voulez-vous dire , luy répond le jeune Officier ? Comment , repartit le Capitaine , en luy montrant les Loges , vous ne voyez pas cette Carte de tendre ? Voila une belle description des patrimoines des gens du Pais.

¶ Si quelque chose pouvoit me dégouter du glorieux métier de la guerre, disoit un Officier Gascon , c'est que le plomb y est aveugle & insolent , il n'y perce pas plus le Soldat que le Capitaine : la mort & la vie y logent ensemble à l'Enseigne du hazard.

¶ Un Officier du Limousin faisoit une Recrue à son Pais : il vit que le Valet d'un Fermier de son pere étoit tout fait pour être un bon Soldat, il entreprit de l'engager. Hé bien Marcial, luy dit-il un jour , comment te portes-tu ? Pardi, Monsieur, luy répondit le gros garçon , bien de la santé , mal de la

bourse. Je travaillons beaucoup, & je ne gagnons guere : il faut bien labourer en ce pais pour avoir du pain. C'est que tu le veux bien, reprit l'Officier, si tu étois raisonnable, tu t'en viendrois avec moy, tu aurois dequoy vivre, & tu aurois à coup sûr ton pain de munition. Voyez, répondit Marcial, comme Monsieur l'Officier se gausse des pauvres gens. A quelque niais ; vous voulez que j'aie me faire tuer pour avoir dequoy vivre : j'aime encore mieux travailler que mourir.

¶ Dans le temps de la dernière paix, un Seigneur Anglois qui avoit l'ordre de la Jarretiere, vint à Montpellier pour guerir du mal qu'on appelle la *Consumption*. Il étoit critique & médisant, & on le traittoit volontiers comme il traittoit les autres. Il vit passer un jour une veuve riche qui avoit un fort beau collier, elle étoit des plus brunes : J'aime mieux, dit-il en parlant d'elle, le collier que le More : Et moy le licol que l'Asne, luy repliqua-t-elle, en touchant son ruban bleu.

¶ Deux filles des plus brunes se promenoient un soir aux Thuilleries : elles virent fort près d'elles une jolie Pro-

vençale qui étoit à Paris depuis peu, & qui y faisoit bruit par sa beauté. Voila une belle personne, s'écria l'une des deux brunes. C'est la petite Provençale, dit l'autre assez haut pour être entenduë : la belle Provençale l'entendit en effet ; & se trouvant vis-à-vis d'elles : Qu'est-ce, dit-elle sur le même ton, que ces deux bouteilles d'encre ?

¶ Un Conseiller au Parlement de Provence devint amoureux d'une fort jolie Comedienne, quoy qu'il eût épousé depuis peu une des plus belles personnes d'Aix. En allant un matin au Palais, il entra chez des Marchands, & il acheta la plus belle étoffe qu'il put trouver, pour en faire present le soir à la petite Actrice. Il envoya cette étoffe chez luy par un laquais affidé. La Dame en fut bien-tôt avertie. Elle se saisit de l'étoffe, & elle la fait mettre en œuvre dans le moment. On y travailloit quand le mary revint du Palais. Il fut bien étonné à cet aspect. Que vous en semble, luy dit-elle, c'est une étoffe de hazard dont j'ay trouvé le moyen d'avoir, à juste prix, la préférence ; je m'en fais une Andrien-

ne. Une Andrienne , s'écria-t-il , quel dommage ! Quel dommage , reprit-elle ? c'est ce qu'on auroit pû dire ce soir de moy & de l'étoffe.

¶ Un Espagnol , dans une occasion toute semblable , dit à sa femme , qui avoit déjà sur elle une pareille étoffe : Elle est belle ; mais elle est mal employée. La belle luy répondit : *assi di-zen de mi* , c'est ce que tout le monde dit de moy.

¶ Le Marquis de F*** étoit un petit bossu des plus vifs & des plus déterminés. Le Marquis d'A*** étoit Gascon & brave comme luy. Ils se trouverent un soir à la Comedie avec deux autres de leurs amis : ils firent partie d'aller souper tous quatre ensemble chez un Traiteur : ils étoient tous de fort bonne compagnie ; mais ils aimoient la société des femmes , & ils s'ennuyoient bien-tôt par tout où il n'y en avoit pas. Il n'étoit pas onze heures , lorsqu'un d'entre eux assura qu'il étoit plus de minuit : ils prirent le parti de se retirer ; mais à peine furent-ils dans la rue , qu'ils virent les Bourgeois qui venoient de souper chez leurs amis. Cadedy , s'écria M. de *** il est ridicule

à des gens comme nous de se retirer aussi bourgeoisement que ces gens-là. Tu as raison , luy répondit M. d'A*** j'aimerois autant qu'on me prît pour un *soupe sept heures*, que pour un *se couche à onze*. Amusons-nous, dit le petit Bossu, à faire peur à tous ces gens-là & à faire semblant de les voler : chacun y tope. Ils étoient au milieu d'un Carrefour, ils se separent, & ils se mettent chacun à l'entrée d'une rue. A peine le Marquis de F*** fut-il entré dans celle qu'il avoit choisi, qu'il vit venir un Bourgeois bien étoffé & de la taille la plus riche; il va à luy, & luy demande la bourse. Le Bourgeois n'en fait pas à deux, il le joint, le prend par les boutons de son juste-au-corps, & le charge sur ses épaules. Le Marquis de F*** en cette posture confus & embarrassé de sa personne, crie à perte d'haleine : A moy d'A*** à moy. Il résiste.

¶ Un Languedocien venoit à Paris : en entrant dans le Limousin, il trouve en chemin un homme de Perigord à cheval, comme luy, qui suivoit la même route : ils font connoissance, ils lient une conversation assez gaye, & ils s'égarent. Ils s'apperçoivent qu'ils

ne sont pas dans le grand chemin. Le Languedocien s'adresse civilement à des Laboureurs, qui ne daignent pas luy répondre. Croyez-vous être en Languedoc, luy dit le Perigordin ? les honnêtetez ne sont pas faites pour ces gens-cy, c'est pour eux de l'Arabe : parlez-leur brutalement, si vous voulez qu'ils vous répondent. Leur parler brutalement, s'écria le Languedocien, brutalement, qui ? moy. J'aime mieux m'égarer.

¶ Le fils d'un Conseiller au Parlement de Toulouse étoit à Paris avec un Valet Gascon des plus affidez. Le Toulousain habloit terriblement sur ses revenus, sur ses châteaux, & sur la magnifique maison de son pere : Monsieur, luy dit un jour le Valet zélé, sçavez-vous que tout le monde se mocque de vous, & qu'avec vos exagérations, vous donnez par tout la comédie ? Hé bien, répondit le Toulousain, c'est bon signe ; preuve que je divertis. Oüy, reprit le Valet ; mais à vos dépens. C'est ta faute, repliqua le Maître, si tu prenois la parole dès que j'ay parlé, & que tu eusses l'esprit d'en dire après moy une fois autant,

on croiroit que je suis trop modeste. Hé bien, dit le Valet, à cela ne rienne, je vous donneray de la modestie à bon marché : exagérez à vôtre gré, je doubleray. Deux Parisiens arrivent, qui venoient voir le Toulousain, pour se divertir à ses dépens. Vous me trouvez, leur dit-il, dans un entretien fort agreable, je parlois avec Frontignan de la superbe maison de M. le Grand Chambrier mon pere ; nous en étions à une galerie qui a mille pas de long. Une galerie de mille pas de long, s'écrierent les Parisiens, avec un éclat de rire. Riez-en tant qu'il vous plaira, dit le Valet Gascon ; mais la galerie a mille pas de long sur deux mille pas de large.

¶ Les Gascons sont toujours vifs sur le point d'honneur ; mais ceux de Bordeaux le sont encore plus que les autres. Un Gentilhomme de cette Ville-là avoit insulté avec la derniere hauteur un Capitaine de Cavalerie. L'Officier luy dit qu'il prétendoit en avoir satisfaction, qu'il n'avoit qu'à choisir la maniere dont il voudroit se battre. Vous êtes donc las de servir le Roy, Monsieur le Capitaine, luy répondit le

Bourdellois, vous aurez satisfaction ; je vous expedieray : pour la maniere, je vous laisse le choix des armes depuis l'épingle jusqu'au canon.

¶ Un Parisien voulut faire tirer l'épée en pleine rue à un Gascon qui l'insultoit. Celuy-cy appelle un Décroteur, & luy dit : Tiens, Décroteur, voila une petite piece, va-t'en à la Paroisse dire qu'on sonne à mort, & qu'on vienne querir ce corps. Hé Monsieur, répondit le Ramoneur, il me semble que Monsieur se porte bien. Oüi, reprit le Gascon ; mais ne vois-tu pas qu'il veut se battre avec moy ?

¶ Madame de V. demandoit à une Dame de Provence si elle trouvoit que Madame de G. eût tant d'esprit. Oh ! elle en a infiniment, répondit la Provençale, c'est-à-dire, plus que vous, pas tant que moy.

¶ Un Gascon étoit allé glisser sur la glace avec des patins : un homme de sa connoissance le pousse rudement, & le fait tomber. Il se releve en colere, il quitte ses patins, il va à celuy qui l'avoit poussé de toute sa force ; & levant la main, il luy dit : Vous êtes bien-heureux que la chute ne me déplaïsse pas.

¶ Un autre étoit allé voir la Revûe de la Maison du Roy à la Plaine d'Ouille : des gens qui étoient sortis de leur carrosse, dirent à ce Cavalier qui étoit trop près d'eux : Monsieur, de grace, faites reculer vôtre cheval; Messieurs, leur répondit-il, il est du pays, il ne recule pas.

¶ Une Dame de Languedoc étoit à Paris pour un procez : elle entretenoit son Rapporteur : mais elle n'avoit pas avec elle son Homme d'affaires ; elle sentit qu'elle s'embroüilloit dans le détail de ses raisons. Monsieur, luy dit-elle, j'en sçay l'air, mais non pas les paroles.

¶ Le Roy 'avoit accordé le Cordon bleu à un homme qui n'étoit pas d'aussi bonne maison qu'on le croyoit. Il ne luy étoit pas aisé de trouver les titres dont il avoit besoin : la médifance vouloit qu'il s'étoit adressé à des gens habiles qui avoient l'art de luy fournir ce qu'il luy en manquoit. Un Gascon dit sur cela : Il fait ses preuves.

¶ Un Languedocien s'étoit broüillé avec une fort jolie Parisienne, elle en fut piquée, & voulut avoir avec luy un éclaircissement. Elle luy fit d'abord

mille reproches, & elle luy laissa remarquer qu'elle avoit encore pour luy quelque tendresse. Elle vouloit le rappeler & le retenir; & elle luy proposa enfin de faire une reprise d'ombre : Madame, luy dit-il, croyez-moy, faisons plutôt une reprise d'amitié.

¶ Un Gascon étoit malade à Paris, il ne guérissoit pas, & tous les remèdes de la Faculté ne le tiroient pas d'affaires. Il prit le parti d'aller consulter le Medecin de Chaudray; son Medecin ordinaire le sçut, & s'en plaignit. Quoy, dit-il à son malade, un homme d'esprit comme vous se livre à un sot qui ne sçait ni Grec ni Latin. Monsieur, répondit-il, il me guerit en François.

¶ Un Valet unique d'un Officier Gascon faisoit assez souvent certaines fautes qui pouvoient meriter quelque punition; il avoit le secret d'en éluder le châtiment; il desarmoit toujours son maître par l'aveu sincere d'avoir manqué, & par les protestations de le servir mieux dans la suite. Jusques là il étoit souvent menacé, & jamais battu. Un jour l'Officier avoit été en party : il y avoit eu un chocq assez rude, il étoit

las & épuisé : il demanda sa soupe pour se refaire. Monsieur, luy dit le Valet d'un ton larmoyant, cette fois-cy vous aurez raison d'être en colere; attendez, avant que de vous y mettre, que je sois un peu loin de vous. Qu'as-tu donc fait ? Monsieur, je n'ay rien fait ; mais sans y prendre garde, j'ay laissé faire. Quoy donc marault ? Parle. Monsieur, on m'a volé, ou j'ay perdu vôtre marmite. Tu as perdu ma marmite, malheureux ? Oüi Monsieur, & la poule & le lard que j'avois pour y mettre. Ma marmite, la poule & le lard ; attens, que je te fasse expirer sous le bâton. Le Valet s'échape, le Maître le suit le bâton à une main & le pistolet à l'autre. Tu ne m'échaperas pas, luy dit-il, attens, si je t'attrape, tu expires sous le bâton ; si tu fuis, tu as du pistolet dans la tête. Hé Monsieur, s'écria le Valet, que voulez-vous donc que je devienne ? Invisible, coquin, dit l'Officier.

¶ Une femme de Paris avoit épousé un Gentilhomme de Perigord, elle eut envie de le quitter pour un Languedocien. Elle se pourvut en Justice, & elle entreprit de prouver que celuy qu'elle

avoit épousé ne pouvoit être mary de personne ; elle en vint à bout , & elle se maria bien-tôt avec le Languedocien. Quelque temps après les deux maris se trouvent ensemble : celui qui l'avoit été en premiere date , fait un conte assez gai de la Dame , du temps qu'il en étoit encore le mary. Celui qui l'étoit pour lors luy dit assez sechement : Pardi, Monsieur, vous pourriez bien vous passer de faire de pareils contes de ma femme. Oh parbleu, Monsieur, répondit l'autre, je parle de mes cornes , & non pas des vôtres.

¶ Certain grand Seigneur de Guienne étoit à Bourdeaux dans le temps du Carnaval chez M. le Maréchal d'Albret Gouverneur de cette Province. Il étoit son parent , & il luy étoit arrivé deux ou trois fois au Bal des aventures qui avoient fait éclat , & où il avoit couru quelque risque. M. le Gouverneur luy dit un soir : Mon cousin , les Bals de Bourdeaux pourroient vous coûter trop cher , je ne veux plus que vous y alliez. Un Gentilhomme du pays qui avoit beaucoup d'esprit & de gayeté , qui étoit fort du goût du Maréchal , & qui soupitoit

avec eux , luy répondit : Monseigneur, une autrefois vous en ferez le maître ; mais pour ce soir , Monsieur votre cousin ira au Bal bien certainement. Nous avons luy & moy un rendez-vous qui en vaut la peine. Oh pour vous , dit le Maréchal , vous irez tant qu'il vous plaira ; mais mon cousin n'ira pas , c'est moy qui vous en assure. Si j'osois , dit le Gentilhomme , j'assurerois bien le contraire. Vous êtes fertile en expédiens , reprit le Maréchal ; mais je parie qu'ils ne vous réussiront pas. Si vous me le permettez , repartit le Gentilhomme , je parie qu'ils me réussiront , & que nous irons au bal tous les deux. Que voulez-vous parier , dit le Maréchal ? Je viens de gagner cent pistoles à votre jeu , répondit le Gentilhomme , je les parie. Voilà qui est fait , dit le Maréchal ; & en même temps il parle à l'oreille à son Capitaine des Gardes , & il luy donne ordre de faire doubler la Garde à sa porte , & d'empêcher son parent de sortir. Voilà ce que tu gagnes avec ton pari , dit le Seigneur au Gentilhomme. Vous avez peur de votre ombre , luy répond celui-cy , tout vous embarrasse , & je ne m'em-

barasse de rien. On sort de table , le Maréchal donne de nouveaux ordres , son parent passe dans l'Appartement qu'il occupoit. Le Gentilhomme y fait venir un de ses laquais qui étoit à peu près de la taille du Seigneur , qui s'offrit volontiers à prendre son juste-au-corps de livrée. Le Gentilhomme luy fait prendre encore un gros flambeau , & il apprend au grand Seigneur à le porter en Valet qui sçavoit bien éclairer son Maître. Il fait venir ensuite une vingtaine de ses amis , & tous ensemble le manteau sur le nez ; ils descendent , s'avancent dans la cour , & vont à grands pas vers la porte. Les Officiers des Gardes vont examiner tous ces gens sous leur manteau ; le prétendu laquais étoit déjà près de la porte avec d'autres laquais : un des Officiers va à eux , le Gentilhomme s'en aperçoit , il court au Seigneur déguisé , il luy donne deux coups de pied , & il le pousse rudement par le dos , en luy disant , pour mieux le déguiser : Eh marche donc maraut , il le jette dans la rue ; & cabriolant de joie : Et bien , Monsieur , luy dit-il , est-ce que je ne vous déguise pas bien ? Oüi , luy ré-

pondit le grand Seigneur ; mais tu me déguises trop.

¶ Un Gascon se promenoit dans un Jardin avec une Dame qui ne luy étoit pas indifferente, il l'entretenoit de sa valeur & de sa tendresse : il voit un crapaut, il fait un cri & deux pas en arriere. Qu'avez-vous, luy dit la Dame ? Vous ne voyez pas, luy répondit-il ? Je vois un crapaut, luy repartit-elle. C'est cela même, luy repartit-il, c'est vôtre antipode ; je vous vois simpathiquement, & je ne puis le voir qu'avec antipathie. Il n'est pas joli à voir, reprit-elle ; mais en avez-vous peur avec tant de courage ? Le craignez-vous si fort que vous n'osiez l'attaquer ? Je ne le crains pas, repartit-il, je le hais ; toute la nature est une harmonie, le crapaut feul y détonne : nous nous aimerons, si vous voulez de concert ; mais ne détonnez pas, ou je vous croiray crapaut. Ne le devenez donc pas. J'en jugeray de même, luy dit-elle. Ah Madame, repartit-il, vous me reconciliez avec le crapaut, il sert de sujet à la declaration que vous me faites. Crapaut je ne te hais plus, & je te donne la vie.

¶ Le Baron de Criccrac avoit insulté à Agen un Toulousain , ils tirent l'épée ; mais ils furent séparés : le Toulousain s'en retourna chez luy ; & deux jours après il écrivit au Baron qu'il vouloit le voir le pistolet à la main dès qu'il viendrait à Toulouse. Le Baron luy répond : Amorcez , je pars.

¶ Lorsque Monsieur le Maréchal d'Albret étoit Gouverneur de Guienne , on ne l'appelloit dans toute la Province que Monsieur le Maréchal tout court. Il passa un jour dans un Village où l'on n'avoit jamais vû de Maréchal de France. Une jeune paisanne courut comme les autres pour voir le Maréchal si renommé ; elle n'avoit jamais vû d'autres gens à qui on donnât ce nom , que ceux qui ferrent les chevaux. Elle étoit belle & gracieuse , & elle avoit dans toute la physionomie une ingénuité qui se répandoit dans ses regards comme dans ses discours. Monsieur le Maréchal d'Albret la démêla dans la foule ; il la fit approcher , il luy fit des honnêtetez , & il luy demanda qui elle étoit : Je suis , luy répondit-elle , la fille du Metayer de

de Monsieur le Procureur ; mon pere ne veut pas que je me marie avec nôtre Serrurier qui est amoureux de moy, & moy de luy. Puisque vous êtes le maître de tout, Monsieur le Serrurier, ordonnez, je vous en prie, à mon pere de nous laisser marier : nous vous en serons bien obligez, ajouta-t-elle, Monsieur le Serrurier. Pourquoi appelez-vous, Monseigneur, Monsieur le Serrurier, luy dit quelqu'un de la suite ? Eh c'est, répondit-elle, pour luy faire plus d'honneur ; le Serrurier est au dessus du Maréchal dans nôtre Village ; & puisque Monsieur le Maréchal a si bien fait fortune à manier le fer, il merite bien qu'on l'appelle Monsieur le Serrurier.

¶ Un Languedocien étant à Paris, avoit à Beziers une fort jolie Maîtresse. Elle luy écrivoit dès Lettres pleines d'esprit & de tendresse ; il les montrait à des Parisiennes qui le priaient de leur faire le portrait d'une personne qui écrivoit avec autant de passion & de délicatesse : il en fit une peinture des plus gracieuses & des plus touchantes. Eh ! comment pouvez-vous quitter, luy dirent-elles, une

personne de cette beauté & de ce mérite, qui vous aime si passionnément? Mesdames, leur répondit-il, une Maîtresse est un Benefice qui oblige à résidence : j'aime Paris, j'en ay fait mon air natal. Vous y êtes, si quelqu'une de vous me veut *beneficier*, je prens volontiers, & tout à l'heure, le benefice avec les charges.

¶ L'Abbé, que vous devenez gras? disoit un Parisien à un Ecclesiastique de Gascogne. Cela se peut, répond l'Abbé, je suis en pension à de bonnes tables, & je n'y entens pas sonner le quart d'heure de Rabelais.

¶ Un jeune Officier revint de la guerre avec les deux bras en écharpe, il ne pouvoit pas s'en servir. Il avoit une Maîtresse qui prenoit plaisir à le servir & à le faire manger. C'est ce qu'elle faisoit avec tant d'adresse, qu'un jour elle luy dit : Est-ce que je ne vous mets pas bien le morceau à la bouche? Est-ce, luy répondit-il, que je ne l'avale pas bien?

¶ Le Financier R. avoit fait bâtir une magnifique maison de Campagne, il y attiroit la plus agréable compagnie qu'il pouvoit. Il avoit un jour avec

luy un Baron de Gascogne qui avoit beaucoup d'esprit & d'enjoûement. Il luy montra en arrivant une Terrasse qui luy coûtoit plus de cinquante mille écus. Voyez, dit-il, ce que c'est que d'être entendu; tout le monde croit que cette Terrasse me revient à deux cens mille francs, & elle ne m'en coûte pas quarante mille. Comment quarante mille, repartit le Gascon, c'est trop cher, j'aurois juré qu'il ne vous en coûtoit rien. Comment rien, répond le Financier. J'entens rien par rapport à vos richesses, reprit le Baron, mais beaucoup par rapport à l'impatience de la voir finie en la commençant. Je juge par vous du pouvoir des Fées.

¶ Un Bourgeois de Paris trouva sa femme en flagrant delit. Il la fit enfermer, & il reprit une femme qui n'avoit ni autant d'esprit, ni autant de beauté que celle dont il se défaisoit, & qui avoit encore moins de retenue & de sagesse. Cét homme-là, dit un Gascon, n'est ni tendre ni judicieux; il perd beaucoup, & il ne gagne rien au change. A sa place, Catin pour Catin, j'aurois gardé la mienne.

¶ Lorsque la belle Mademoiselle C. vint à Paris , il ne fut bruit que de sa beauté ; tout le monde s'empressoit à la voir. Elle alla un soir aux Tuilleries . A son aspect un Gascon s'écria : Qui sera l'Eole de cette Anemone ! Un autre Gascon répondit : J'ay pitié du téméraire qui osera devenir l'objet de l'envie du genre humain.

¶ Un Gascon donnoit la main à une Dame , elle tomba , & elle entraîna le Gascon avec elle. Ils ne se firent aucun mal. La Dame se mit à rire , & elle dit au Gascon : On voit bien , Monsieur , qu'on n'est guere en sûreté avec des gens comme vous. Pourquoi non , Madame , répondit-il ? Vous sçavez que César tomba de cheval en Affrique. Se voyant à terre comme nous sans aucune incommodité : C'est bon signe , dit-il , que ce pais soit sous moy , c'est une prise de possession. Si vous voulez , Madame , vous faire Affrique , je me fais César.

¶ Une Dame avoit donné à un Languedocien un reste d'étoffe fort riche. Il n'y en avoit que pour les manches d'une veste. Il fit mettre l'étoffe en œuvre , & le lendemain il va

chez la Dame , & il entre dans sa chambre avec une grande croix à la main. Madame , luy dit-il en entrant, n'ayez pas peur , voila les manches, je viens chercher le corps.

¶ Je suis obligé de faire icy l'amour à l'Espagnolle , disoit un autre ; Je ne puis parler à ma Dulcinée que de la rue à son balcon. Je suis diligent au rendez-vous , & elle y est paresseuse. Je m'y tiens les pieds en bas , & les yeux en haut. Je ne songe qu'à l'apparition ; & je l'attens & je la cherche comme qui attend & cherche à éternuer.

¶ Une veuve fort riche , & qui donnoit bien à manger , avoit souvent à sa table un Gascon qui la divertissoit encore plus par son esprit & par sa belle humeur , que par son accent & par son jargon. Il étoit plus occupé à faire rire qu'à manger. Il laissoit refroidir sur son assiette tous les bons morceaux qu'on luy donnoit. Pour l'en corriger , la Dame donne ordre aux laquais de changer l'assiette du Gascon , dès qu'ils y verroient quelque chose de bon. Il s'en apperçut , & n'en dit rien. Il revint le lendemain avec un gros clou & un bon marteau

dans sa poche. Au premier bon morceau qu'on luy servit, un laquais prend l'assiette ; il eut un petit coup de marteau sur les doigts. La pointe du clou appuyoit déjà sur le centre de l'assiette, & le marteau en l'air étoit déjà prêt à frapper, quand la Dame s'écria, & dit au Gascon ; qu'allez-vous faire ? Madame, dit-il, vos assiettes sont trop volages devant moy. J'ay trouvé le moyen de les fixer.

¶ Un Valet Gascon portoit de nuit quelques bouteilles de bon vin à son Maître qui soupoit chez sa Maîtresse. Il rencontra le Guet. Il crut qu'il alloit être dévalisé ; il s'enfuit. Le Guet courut après, & le joignit. Que cachez-vous là, luy dit celui qui commandoit l'Escouade ? Monsieur, répondit le Valet, en montrant les bouteilles, ce sont des poignards dont je vous offre les fourreaux.

¶ Certain Mousquetaire natif d'Auch se trouvant dans une rue assez étroite, n'avoit guere plus d'espace qu'il ne luy en falloit pour passer entre les maisons & une charrette. Le Charretier marchoit du même côté que luy, & il remplissoit une bonne partie de

l'espace. Ranges-toy donc, luy dit le Mousquetaire Gascon. Pardy rangez-vous; vous-même, luy dit le Charretier. Comment maraut, repliqua le Gascon, tu te compares ?

¶ Un autre Mousquetaire voulut avoir à son service un Valet Gascon qu'il connoissoit, & qui avoit fait quelque Campagne. Il luy proposa de s'attacher à luy, & luy offrit de bons gages. Monsieur, luy dit le Valet Gascon, sur ce pied-là je le veux bien; mais avant que de faire nôtre marché, je veux un Répondant : En avez-vous ?

¶ Un Parisien avoit un Valet Gascon. Il étoit allé passer quelques jours à la Campagne chez un de ses amis. Le jour qu'il en revint, sur le point de son départ, il luy demanda, s'il avoit tout mis dans son Porte-manteau. Le Valet luy répondit qu'oüy. Le Maître ajoute : As-tu pris tout ce qui est à nous ? Le Valet luy répond : Oüy Monsieur, tout au moins.

¶ Le Chevalier de Crovillac entra un jour dans la boutique d'un Perruquier. Il demanda à voir une grande perruque d'un beau blond. Monsieur, luy dit le Perruquier, nous ne faisons guere de

ces perruques-là , qu'on ne nous les commande. Hé bien , reprit le Gascon , je la commande , faites-la , & à bon compte , rasez-moy. On luy fait la barbe , on luy poudre sa perruque , & on n'oublie rien pour le contenter. Voila qui est bien , dit-il , en attendant ma belle perruque. Mais , Monsieur , dit le Perruquier , je n'ay point l'honneur de vous connoître. Si je fais cette perruque , puis-je être sûr que vous veniez la prendre ? Vous pouvez bien en être sûr , répond le Gascon. Vous voyez bien que je ne vous paye pas votre barbe. N'est-ce pas vous dire : Je reviendray.

¶ Dans une partie de jeu , un Gascon & un Officier prirent querelle. Ils tirèrent l'épée ; mais ils furent separez. L'Officier luy envoya dire qu'il ne s'entenoit pas là , qu'il prétendoit se battre avec luy , & qu'il n'avoit qu'à dire de quelle maniere , & avec quelles armes. Allez luy dire , répondit le Gascon , que je laisse le tout à sa fantaisie ; & pour les armes , que les miennes m'ont toujours servi à vaincre ; que de ce côté-là , nous ne sçaurions nous battre à armes égales.

¶ Vous voila bien ému , dit un jour

une Dame à un Gascon qui entrois chez elle tout essoufflé. Emû ! Non , répondit-il , échauffé , ouïy , & si il fait bien froid. J'ay trouvé trois gaillards , qui ont voulu me disputer le haut du pavé , & qui m'ont diverti à grands coups d'épées. Les deux ont payé les violons , & le troisième danse la courante.

¶ J'ay une chose entre autres , l'épée à la main , disoit le Baron d'Hargnac , c'est que je la démene gracieusement , & périlleusement à proportion.

¶ A quoy sert tant d'esprit , disoit une belle femme à un Gascon qui passoit pour en avoir beaucoup ? Ne voit-on pas des sots qui font fortune ? A quoy sert tant de beauté , repartit le Gascon ? Ne voit-on pas des laidrons qui s'établissent ? Il vaut encore mieux , ajouta-t-il , tenir par le bon bout. Tenez , Madame , il ne tient qu'à vous.

¶ Les Languedociennes sont vives en sentimens , & délicates en tendresse. Une jeune fille de Beziers étoit fort aimée d'un homme de meilleure maison qu'elle. Il avoit fait une assez longue absence , il revint aussi passionné qu'il étoit parti. Leur première entrevûe se

fit dans le milieu d'une rue où il la trouva par hazard. Il survint une petite pluie. Il avoit une belle perruque, & elle n'avoit rien sur elle qu'elle eût intérêt de ne pas gâter. Il tint un moment son chapeau en l'air sur sa perruque. Quoy, luy dit-elle vivement, vous avez été trois mois absent, vous m'aimez, vous me voyez, & vous songez qu'il pleut, & que vous avez une perruque ?

¶ Deux sœurs nées à Montpellier étoient mariées à Paris. L'aînée se piquoit encore de jeunesse & de beauté, lorsque la cadette avouoit de bonne foy qu'elle n'étoit plus d'âge à se croire ni jeune ni belle. Ma sœur, luy dit un jour l'aînée, tout le monde sçait que vous êtes ma cadette ; votre sincérité sur votre âge me fait tort. Ma sœur, luy répondit la cadette, ma sincérité est incorrigible. Quand j'avois le défaut d'être trop jeune, ce défaut se corrigeoit en moy de luy-même tous les jours. Depuis que j'ay celui de ne l'être pas assez, je ne sçai plus m'en corriger : apprenez-le moy. N'en parlez pas, dit l'aînée, ou donnez-vous quelques années de moins. Pour cette an-

née-cy, répondit la cadette, j'ay daté, je ne puis pas changer d'époque. Le premier jour de l'an elle alla voir son aînée; & dès qu'elle l'approcha : Hé bien, ma sœur, luy dit-elle, voicy une nouvelle date; combien faut-il que j'aye d'années moins que vous cette année-cy ?

¶ Mademoiselle de G. . . n'étoit pas majeure quand sa mere mourut. L'empressement de se voir en majorité pour jouir de son bien par elle-même, luy fit avouer avec plaisir qu'elle avoit vint-cinq ans du premier jour qu'elle les eut. Mais elle ne changea plus de date. Pendant dix bonnes années elle ne s'en donna que vint - cinq. Des femmes de sa connoissance dirent un jour à un Gascon qui la voyoit souvent : Votre amie se mocque-t-elle, de dire qu'elle a vint-cinq ans. Il faut bien que cela soit, dit le Gascon, il y a dix ans que je luy entens dire la même chose.

¶ Un Nouvelliste de Gascogne se piquoit d'avoir les nouvelles les plus sûres, & tous ses avis étoient de fraîche date. Un Nouvelliste Parisien luy disputoit un jour un fait qu'il détaillait, & il luy dit qu'il avoit eu des nou-

velles postérieures qui détruisoient ce qu'on en avoit dit d'abord. De quelle date sont vos nouvelles, luy dit le Gascon ? Du 31. répondit le Parisien. Ho bien, repartit le Gascon, les miennes sont du 32.

¶ On parloit de la mort d'un fort honnête homme qui venoit de mourir subitement. Quoy ! dit un Gascon, cet homme-là est mort, & d'une manière si subite ? Voila qui est terrible. Je n'en reviens pas, vous m'en voyez au désespoir. J'en suis outré, ajouta-t-il d'un air touché. C'étoit l'homme du monde qui avoit le meilleur tabac.

¶ Madame de... étoit de Montpellier. C'étoit la femme du monde de la plus belle humeur. La Reine l'aimoit, & toute la Cour en faisoit grand cas. Elle perdit un fils aîné qui avoit bien du mérite. La Reine luy en fit compliment. Ah ! Madame, répondit-elle en sanglotant, V. M. me fait bien de l'honneur ; mais c'est une grande perte. Je ne m'en consolerais jamais. C'étoit un bon enfant. Il étoit parfait, à une chose près ; il aimoit un peu trop les femmes. Est-ce un si grand malheur, continua-t-elle en sanglotant ? N'aimois-

je pas bien les hommes , moy ?

¶ Un Gascon avoit emprunté à un Parisien vint pistoles sur son billet. Long-temps après le terme échu, le Parisien eut besoin de son argent. Il le demanda au Gascon qui remettoit d'un terme à l'autre. Après tant de remises on luy fit donner un Exploit. Un Exploit pour vint pistoles , s'écria le Gascon ! A moy un Exploit ! Voilà un procédé des plus outrageans. Ne suis-je pas bien malheureux de devoir à un homme qui n'a pas dequoy attendre qu'il me prenne envie de le payer.

¶ Monsieur de Vigoureux étoit un digne Officier fort estimé par ses services. Il avoit été blessé en plus d'une occasion. Une de ses playes se r'ouvrit à Paris. Son Marchand de drap luy porta de longues parties; & le voyant en tres-grand danger , il le pria, du moins, de les arrêter. Donnez-moy une écritoire, luy répondit-il. Il prend la plume , & il écrit au bas des parties : Si je meurs , je les passe. Si je vis , à revoir, V I G O U R O U X.

¶ Monsieur de Casteras écrivit un jour à Monsieur de Louvois. Vous avez oublié , Monseigneur , que vous m'avez

promis un Employ digne de moy & de luy à un jeune Officier qui le mérite. Pour vous le persuader , il a plus que des gouttes de mon sang dans ses veines ; & pour vous en faire souvenir , il est mon neveu , c'est-à-dire brave , pour vous renfermer tout dans un mot. Il *m'est fils de frere* ; & comme moy il s'appelle , Casteras.

¶ On est bien malin & injuste à Paris , disoit un Gascon à des gens qui se mocquoient d'une vieille qui se fardoit , & qui donnoit dans la nouveauté des modes. Cette pauvre femme , disoit-il , fait cas de nos suffrages , & elle met tous ses soins à les gagner , ou à les surprendre. On doit luy en sçavoir bon gré. Il faut toujours avouer , continuait-il , qu'il n'y a fille ni femme qui sçache se coëffer & se chauffer plus jeune-ment.

¶ Un Officier Gascon tomba dangereusement malade à Paris. Le Curé de sa Paroisse en fut averti ; il l'alla voir , & le disposa à mourir en Chrétien. J'aime à faire mon devoir , Monsieur le Curé , luy dit-il ; je veux ce que Dieu veut , & vous serez content ; mais avouez-moy qu'il est bien triste pour

moÿ de faire une pareille fin. Tous mes camarades meurent en heros sur le champ de bataille, & je suis réduit à mourir dans mon lit, comme un Bourgeois.

¶ Un Gascon & un Normand mangeoient ensemble. Ils se mirent à plaisanter sur leurs Pais. La raillerie s'échauffa. Ils sortirent de table. Ils en vinrent aux prises. On les separa. Il vous doit un bon grand mercy, dit le Gascon. Si vous m'aviez laissé faire, je l'allois nicher dans la muraille, & je ne luy aurois laissé de libre que le bras, pour m'ôter son chapeau toutes les fois que j'aurois passé devant luy.

¶ Dans une petite Ville de Gasconne où il y a un assez grand nombre de chevaux, un Ecclesiastique riche & avare ne songeoit pas à en acheter, par la facilité qu'on avoit à luy en prêter, quand il en avoit à faire. Il se vit obligé un jour d'aller à deux ou trois lieues de la Ville. Il ne trouva point de cheval à emprunter. N'est il pas cruel, dit-il à un Marchand de ses amis, que dans une affaire qui m'importe à deux ou trois lieues d'icy, je ne puisse pas trouver une monture pour y aller ? Cela est fâ-

cheux. Sans doute, répondit le Marchand ; mais que faire ? Que faire ? repartit l'Abbé , j'en sçai bien le remede. J'en acheterai. Vous , repliqua le Marchand ? c'est ce que vous ne ferez pas. Pourquoi ne le feray - je pas , reprit l'Abbé ? Pourquoi , dit le Marchand , c'est qu'ils mangent ; *les chevaux.*

¶ L'avarice est une avidité insatiable qui ne se nourrit que de ce qu'elle vole aux besoins. Un avare prend où il peut, & se fait un plaisir de se voler luy même. Il ferre la mule sur sa dépense.

¶ Un Duc & Pair Gascon qui n'étoit point encore marié , étoit passionnément amoureux d'une jeune personne de la Cour , qui n'avoit que sa beauté pour toute prétention au Tabouret. Un jour que Madame la Dauphine donnoit audience à des Ambassadeurs , la Belle qui étoit de cette Cour , & qui ne pouvoit pas se dispenser d'assister à cette cérémonie , fut si long-tems sur ses pieds , qu'elle s'en trouvoit bien fatiguée. Elle s'adresse à une de ses amies qu'elle avoit à son côté. Ah ! ma chere compagne, luy dit-elle , je me meurs, les jambes me tremblent. Quand pourray-je m'asseoir ? Le Duc étoit derrière elle , & il luy répond :

pond : Quand il vous plaira , Mademoiselle.

• ¶ Une jeune veuve de Paris , & un Gentilhomme de Languedoc s'étoient fait par pure estime , ou , tout au plus , par bonne amitié , une douce habitude de se voir presque tous les jours. La veuve n'étoit pas coquette , & elle avoit assez de bien & de naissance pour prétendre à un rang. Le Languedocien l'honoroit si fort , qu'il ne luy conseilloit pas de changer d'état à un moindre prix. Jusques là l'amour n'avoit pas été entre eux de la partie , l'estime & l'amitié avoient pris le dessus. Un jour qu'ils étoient seuls , ils furent tout un tems sans se rien dire. Après un intervalle assez long : Je vous y prens, Madame, s'écria le Languedocien , vous rêvez. La Dame avoit une belle voix ; elle luy chanta gayement : Vous y venez rêver aussi. J'en conviens , répondit-il ; mais j'ai bien peur que cet *aussi* ne soit pas tout-à-fait en sa place. Hé bien , reprit-elle , dites-moy à quoy vous rêvez , & je vous dirai peut-être à quoy je rêve. Ne voila-t-il pas , repliqua-t-il ! ce *peut-être* ne m'embarasse pas moins que cet *aussi*. En arrive ce qui pourra, je

vous avoüerai que je rêvois ; car nous autres Gascons nous rêvons tendrement. Je rêvois , que voulez vous que je vous dise ? je pensois que mon respect étoit devenu trop tendre , pour n'être pas accompagné d'un nom plus doux. Je vous avoüerai à mon tour , dit-elle , que je pensois qu'il n'y a peut-être pas dans tout Paris deux personnes comme nous , qui s'estiment autant sans aucune foiblesse. Oh , sans aucune foiblesse , reprit-il , vous en parlez à votre aise. Ah ne me dissuadez pas , dit-elle , ce ne seroit plus la même chose. Comment , repartit-il ? Vous le sçavez , reprit-elle. J'aime mon état , & je n'en veux pas changer ; je renoncerois au meilleur de mes amis ; s'il me parloit d'amour ou de mariage. Quoy ? repliqua-t-il , Si l'homme du monde qui vous aime le plus , & qui vous honore davantage vous avoüoit Je luy dirois , interrompit-elle , de me quitter sur l'heure , de s'en aller , & de ne revenir que quand je le rappellerois. Adieu donc , Madame , luy dit-il. Adieu Monsieur , luy dit-elle. Jusqu'au revoir. Et quand vous reverrai-je , Madame , repliqua-t-il ? Quand me rappellerez-vous ? Quand vous ne

rêverez plus , repârtit-elle , & que vous ne songerez plus ni à m'aimer , ni à me plaire. Ah Madame , s'écria-t-il , vous ne me rappellerez jamais. Le hazard fit qu'ils se trouverent ensemble dès le lendemain. Ils se parlerent à cœur ouvert. Ils convinrent de leurs faits. Ils se marièrent ensemble dans la suite. Ils étoient faits l'un pour l'autre , & ils en sont persuadés depuis leur mariage beaucoup plus qu'auparavant.

¶ Une femme jalouse , & qui cede à sa fureur , fait de sa bouche une fournaise , d'où sortent feux & flammes , de ses yeux une nuë étincelante d'éclairs , de son ame une furie entortillée de serpens , de son front une tête de Meduse , & de sa physionomie un visage de suif. Qu'elle se fait laide ! Je la renvoye à son miroir. Si elle y va , je la corrige.

¶ La prévoyance , disoit un bel esprit de Bordeaux , est un sage espion de l'ame , qui prenant langue de toutes les mauvaises volontez de la fortune , nous arme de toutes pieces contre les insultes des malfaisans , & nous met l'esprit hors de sape & d'escalade contre les attaques des afflictions , & contre les caprices du destin.

D ij



¶ Dans tous les revers de la fortune, disoit un autre, avec un peu de patience , je vais attendre le repos aux pieds du destin.

¶ Madame, disoit un Gascon à une Dame qui avoit les dents d'une grande blancheur, vous ne sçauriez être aussi propre qu'une autre ? Vos dents salifient vôtre linge ; elles ne luy permettent pas auprès d'elles de paroître blanc.

¶ Un Officier Gascon étoit fort aimé d'un homme de la première qualité. Celuy-cy s'estoit marié depuis qu'ils ne s'étoient vûs : il avoit épousé une des plus belles personnes de la Cour ; & dans dix mois il se vit pere d'un très-joly enfant, qu'on appella Monsieur le Comte. L'Officier revint de l'armée : il alla voir son amy le grand Seigneur, qui le présenta à sa femme, & qui luy fit voir son fils. Voilà, luy dit-il, nôtre petit Comte ; qu'en dites-vous ? J'en dis, répondit le Gascon, ce que j'en pense ; c'est un Conte fait à plaisir.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc s'étoit marié à Paris, & il avoit épousé une fort jolie brune. Tout le monde luy en faisoit compliment ; & il répondoit : Le mariage est une Loterie, j'y

aymis , & j'ay eu un billet noir.

¶ Une jolie femme entretenoit de choses indifferentes un Gascon qui luy tenoit de doux propos. Il l'interrompoit , & il revenoit toujours à ses moutons. Ecoutez , écoutez donc , luy dit-elle. Oh écoutez , écoutez , luy répondit-il. Ecoutez vous-même ; j'ay écouté moy ; c'est votre tour.

¶ Cet homme-là se rehausse quand je me baisse devant luy ; il s'élève quand on le salue ; il fait la reverence par en-haut.

¶ Cette femme-là veut faire semblant d'être civile. Elle commence toujours des reverences qu'elle ne finit jamais. Elle s'en repent à moitié chemin. Elle revient à son point sur l'heure. Voyez vous la fierté ?

¶ On déchiroit à frais communs un homme de quelque consideration. Il parut dans le temps qu'on le mettoit par lambeaux. Un Gascon qui ne l'épargnoit pas plus que les autres , luy dit sans se déferer , le voyant à portée d'entendre : Monsieur , nous disons du mal de vous. Je suis en bonnes mains , répondit l'homme de consideration. C'est bien dit en bonnes mains , repli-

qua le Gascon ; mais vous êtes présent, nous changeons de ton ; & en mon particulier , je vous assure de mon respect & de mon estime.

¶ Deux personnes fort assorties s'aimoient beaucoup : on parloit de les marier ensemble ; & ils ne se contraignoient pas de se dire les choses les plus tendres en presence d'un Gascon qui le sçavoit. Vous croyez être , leur dit-il , dans un jeu de paume. *Vous pelotez en attendant partie...* Vous me prenez , je croy , pour le marqueur. Je marque chasse , & je m'enfuis.

¶ Le mary d'une joüeuse se plaignoit à un Gascon du peu de conduite de sa femme. Vous voilà bien embarrassé , luy répondit celui-cy : vous êtes maître de la communauté , & elle a du bien : prenez l'argent comptant , dépensez-le , & divertissez-vous-en avant qu'elle le joue. Voilà le remede , guérissez-vous.

¶ Un Languedocien s'étoit marié à Paris. Il avoit l'humeur douce , & sa femme étoit une megere. Il en faisoit ses doleances à un autre Languedocien : Hé bien , lui dit celui-cy , mon Compatriote , oubliez-vous si-tôt votre patrie ? Ne sçavez-vous pas que quand

nous sommes hors des gonds , chose rare , nous courons à *ressort rompu* à la vie tranquille ? Y sommes-nous ? Tiens-roy là. Rappelez-vous, songez à l'origine.

¶ Nous ne sommes pas , disoit le même , comme ceux qui étant blessez à la tête , tombent en frénésie , égratignent leur playe , & déchirent l'appareil. Dans les maux desesperez , nous avons la ressource pour remede , & pour spécifique le sçavoir faire. Dieu benisse le pais.

¶ Un Borgne de Toulouse trouvant dans les rues au point du jour un Bossu du même lieu , luy dit : Vous voilà chargé de bon matin. Il faut qu'il soit bien matin en effet , répondit le Bossu au Borgne ; car je ne voy d'ouvert chez vous qu'une fenêtre.

¶ Une Dame qui avoit de fort petits yeux , jugeoit mal d'un Gascon , & donnoit de mauvaises couleurs à toute ce qu'elle disoit de luy. Madame , luy dit-il , je ne m'étonne pas qu'on ne voye pas bien chez vous , le jour n'y entre que par deux lucarnes.

¶ Il fait un tonnerre affreux , disoit une Parisienne à un Gentilhomme de

Pau , & vous n'en êtes ni ému , ni ébranlé. Madame , luy répondit-il , un rocher s'ébranle-t-il , parce qu'il tonne ? Je suis de Bearn , & dans nôtre païs les courages y sont plus hauts que les montagnes : nous faisons dans les périls un rocher de nôtre cœur.

¶ J'ay lû , disoit un Gascon , que les voleurs de l'ancienne Egypte portoient de temps en temps au Souverain Pontife leurs larcins. Si cet usage s'introduisoit à Paris , & que j'y fusse le Pontife des Intendans & des Financiers , je remettrois les grands Seigneurs en argent comptant , & j'enrichirois le Peuple.

¶ Un Provençal avoit perdu assez considérablement au picquet contre un Picard , qu'on pouvoit appeller un homme de son païs. Le Provençal sortit du jeu picqué à outrance : il ne pouvoit se consoler , sur tout d'avoir été fait capot à la dernière partie. Les lamentations qu'il en faisoit passaient celles du Joueur de Moliere avec son fix de cœur. Picquet , ajoûtoit-il , tu merites bien le nom que tu portes. Je sçay qu'on t'a bien nommé. Si j'avois joué contre un Normand , je ne dirois rien ; mais cela n'est pas juste. Pardy, Monsieur , dit le Picard ,
je

je ne sçay ce que vous voulez dire ; mais j'ay joué le jeu , & j'ay joué en honnête-homme. En honnête-homme, d'accord , répondit le Provençal ; qui vous parle d'honnête-homme ? Tout compté , reprit le Picard , vous n'avez pas perdu un si gros argent. *Un si gros argent est bon* , repliqua le Provençal. Croyez-vous *qu'un si gros argent* me tienne ? Voilà une plaisante gueuserie que l'argent : ce n'est pas l'argent qui me tient , c'est la honte d'avoir perdu. Entendez-vous ?

¶ Certain Cadet d'une des meilleures Maisons de Languedoc , avoit trouvé à Paris un parti qui faisoit sa fortune. Il venoit d'épouser une Veuve , qui avec de la jeunesse , de la naissance & de la beauté , avoit un grand bien & un bon doüaire. Trois Compatriotes parens & amis du marié allerent luy en faire compliment. Ils le félicitoient sur son bonheur , & ils faisoient mille allusions délicates & obligeantes sur le mérite & sur la beauté de la Dame , en sa présence même. Messieurs , leur dit-elle , je ne réponds pas à vos honnêtetés. Si vous le croyez heureux, je vous avoue que j'ay été ravie qu'il le fût ; & qu'il le fût

E

par moy ; & il ne tiendra pas à moy qu'il ne le soit tant que je vivray. Vous en meritez autant , & autant je vous en fouhaite. Autant , Madame , s'écria un des trois ! Et vous assurez qu'il le fera toujours , & de par vous ; la chose étoit mal-aisée pour nous , vous la rendez impossible.

¶ Une Dame de Languedoc. qui avoit été une beauté , qui passoit la soixantaine , & qui conservoit beaucoup de brillant dans son esprit , reprochoit un jour à un jeune-homme de son pays qu'il ne la venoit plus voir. Est ce , luy dit-elle , que vous me punissez de ce que j'ay cette année douze mois de plus que l'autre ? Vrayment , Madame , luy répondit-il , vous prenez bien vôtre temps pour me faire ce reproche. Vous ne me prenez pas sans verd. Je disois à Madame la Comtesse de..... que je vous trouvois adorable , & que je ne croyois pas qu'il y eût au monde une plus aimable femme que vous. Comment dites-vous ? Recommencez-moy un peu cela , reprit-elle en luy prenant la main , & en l'attirant à elle devant toute une compagnie. Il luy répéta ce qu'il venoit de luy dire. Eh ! parlez donc , luy dit-

elle, où étiez-vous il y a quarante ans ?

¶ Une fille qui passoit trente-cinq ans, disoit toujours qu'elle n'en avoit que vint-sept. Comment cela se peut-il, disoit-on un jour devant une Provençale qui la servoit ? Il y a vint ans que sa mere est morte, & elle étoit une grande & belle fille quand sa mere mourut. Voyez la médifance, dit la Provençale, Mademoiselle m'a toujours dit qu'elle n'a que vint-sept ans ; & preuve qu'elle dit vray, c'est qu'elle date toujours de même.

¶ Te voilà bien coëffé de cette Veuve que tu aimes, disoit un Gascon à un homme de son país ? J'en suis coëffé, ému & content, répondit le passionné. Ma Veuve est belle & jeune, riche & généreuse : on en feroit coëffé à moins. Elle me laisse entrevoir un vray bonheur, & elle ne me défend pas d'y prétendre : tout cela n'est pas indigeste.

¶ On assure, disoit un Gascon, que l'aimant perd sa vertu à la vûe du diamant. Faut-il s'étonner qu'une jeune Beauté perde la sienne à la vûe d'un homme du país ?

¶ Un Gascon qui avoit la réputation d'être brave, étoit insulté par un

homme qui l'étoit aussi. Il mit l'épée à la main : on se jeta sur luy. N'ayez pas peur, dit-il, il est sauvé de par César, & de par Antiochus le Grand. On luy demanda ce qu'il vouloit dire. Je m'explique, répondit-il, remettant son épée dans le fourreau. Je lis l'histoire à mon profit, pour ne pas m'emporter dans les occasions, contre qui n'est pas digne de ma colere. Je me souviens que Metellus le Romain se déchaînoit contre César, & étoit toujours dans le Sénat d'un avis contraire. Un jour qu'il s'élevoit contre luy plus que de coutume, César luy dit : A qui en voulez-vous, Metellus ? Mettez-vous bien dans la tête que vous ne parviendrez jamais à meriter la colere de César. Voilà mon premier modèle de modération. Voicy le second : Antiochus insulté par un Officier de son Armée, alla à luy l'épée à la main ; & prêt à luy percer le flanc, il luy dit : Tu es bien heureux que je sois fâché, tu étois mort si je n'étois pas en colere. J'ay d'abord fait le César, je fais ensuite l'Antiochus ; le Grand s'entend. Voilà des modèles ; je copie.

¶ Cette Femme-là est un Anti-Neron,

disoit le même d'une Coquette qui se fardoit. Elle ne se pieque pas assurément d'être aussi cruelle que Neron , luy répondit un Parisien. Ce n'est pas cela , repliqua-t-il. Ne sçavez-vous pas que Neron qui pensoit toujours à gauche , s'avisa de faire dorer ce fameux Alexandre , ouvrage de Lisippe ? Les Romains dirent que l'or de Neron en avoit chassé l'ame d'Alexandre. Celle-cy tout au contraire rappelle à force de couleurs *toute l'ame* que le temps avoit effacé sur sa figure. Rappelez tout le reste , & vous la croirez comme moy Anti-Neron.

¶ J'ay été voir cette Femme chez elle ce matin , disoit un autre ; elle étoit par malheur à sa toilette : & par hazard je luy ay vû là une tête pelée , lorsque par tout ailleurs elle en a une si garnie de beaux cheveux. Elle ne me le pardonnera jamais. Je suis bien heureux qu'étant de l'humeur de l'Empereur Tibere , elle n'en ait pas le pouvoir. Il m'en coûteroit la vie , comme à tant de Romains , que cet Empereur soupçonna de l'avoir vû chauve. Ce sont des cas irrémisibles.

¶ Une femme qui n'avoit rien de

beau parloit toujours, & ne sçavoit guere ce qu'elle disoit. Avec ce don de parler toujours, elle n'avoit guere celuy d'écouter, & encore moins celuy de répondre. C'est un *assommoir* de conversation, dit un Gascon. Elle me *Nabucodonorise* : pour dire, elle me rend bête.

¶ Un Petit-Maitre s'étoit fait un jargon qui luy étoit particulier, & qui amusoit toutes les femmes. Il les divertissoit par un caquet qui ne vouloit rien dire, & elles rioient de ce qu'il ne disoit pas. Il alloit un jour à la Comédie de loge en loge. Voyez-vous un tel, dit un Gascon : Il croit être à la Foire : il va de boutique en boutique débiter ses petits riens.

¶ Je ne m'étonne plus qu'on nous accuse d'exagérer naturellement, disoit un Toulousain ; depuis ce que j'ai vu & entendu dans notre Ville l'année du pain cher. Feu mon pere riche & charitable, ancien Capitoul, & par conséquent noble comme le Roy, faisoit manger à sa porte, à certaines heures, tous ceux qui s'y présentoient, & sur tout *bon bouillon*. Le concours y étoit grand. Secondant les bonnes intentions d'un si digne

pere, j'avois une baguette, & je faisois ranger les pauvres le long de nôtre rue. Un gros coquin robuste & bien fait, & qui passoit vînt-cinq ans, sortoit toujours de son rang, & ne se pouvoit tenir en place. Range-toy donc, luy dis-je, en le touchant légèrement de ma baguette. Quoy ! me dit-il d'un patois hyperbolique, assommer à grands coups de barres un petit pauvret de Nôtre-Seigneur, pour luy lâcher une goutte d'eau de la Garonne. Notez, ajouta-t-il, que je ne fis que le toucher, & rien moins qu'assommer ; que les grands coups étoient à peine une friction ; les barres étoient une baguette, le petit pauvret étoit un grand corps, on donnoit libéralement, & on ne lâchoit pas, de pleines écuelles, & non pas des gouttes, de bon boüillon, & non pas d'eau de la Garonne. L'exagération peut-elle être à un plus haut superlatif ?

¶ On parloit d'un parasite médisant de profession. Un Gascon dit : Cet homme-là a une bouche qui ne luy coûte rien. Il ne l'ouvre qu'aux dépens d'autrui.

¶ Un homme de qualité fort ennuyeux de son métier, s'étoit associé à

un grand parleur qu'il menoit par tout-
Ce diseur de rien entra le premier un
jour dans une chambre où il y avoit
fort bonne compagnie , & où l'on se ré-
joüissoit de bon cœur. Un Gascon s'é-
cria , dès qu'il le vit paroître : Oh ma
foy , serviteur à la joye , voicy une pro-
cession d'ennuy , en voila la banniere.

¶ Un grand Seigneur avoit une bel-
le maison de Campagne , dont il étoit
charmé. Il disoit que ce qu'il y trou-
voit de plus beau , c'étoit qu'elle étoit à
luy. Il avoit une fort belle femme , &
il ne la pouvoit souffrir. Il avoüoit que si
elle n'étoit pas sa femme , il iroit aux In-
des pour luy plaire. Par dy, Monsieur, luy
dit , à ce propos , un Gascon : Vous êtes
bien malheureux que cette maison de
Campagne que vous aimez tant , ne soit
pas à quelque autre. J'en serois fâché ,
répondit le grand Seigneur, je l'aime bien,
parce qu'elle est à moy. C'est ce que
diroit tout autre que vous , repartit le
Gascon , de Madame votre femme.

¶ Certain Bourgeois de Paris riche
& galant , disoit qu'il ne pouvoit souf-
frir la Ville , & qu'il ne se plaisoit qu'à
la Campagne. Il aimoit passionnément
une fille nommée *des Champs* qui n'é-

soit nullement belle. Si vous aimez tant la Campagne, luy dit un Gascon, je ne m'étonne plus que vous ayez tant de goût pour *des Champs*, quoy qu'il n'y ait rien de beau.

¶ Une vieille riche disoit à un Gascon qu'elle l'aimoit. Madame, luy répondit-il, vous ne persuadez pas. Vous en avez les preuves en poche. Persuadez, il ne tient qu'à vous.

¶ Une Gasconne délicate & de beaucoup d'esprit, étoit rivale d'une Parisienne qui étoit fort belle; mais qui n'avoit pas de beaux yeux. Elle étoit jalouse, & elle ne vouloit pas trop le laisser paroître. Vous n'êtes pas délicat, dit-elle un jour à son Amant. Vous êtes vivement touché d'une aussi belle personne, & vous ne songez pas à avoir son portrait? Croyez-moy, faites la peindre; mais si vous voulez que le portrait soit beau, & qu'il ressemble, avertissez bien le Peintre de ne la peindre qu'en dormant.

¶ Je trouve, disoit un Gascon, qu'à Paris on ne parle pas trop juste. On dit la prunelle des yeux. Quand celle que j'aime les a grands & beaux, je ne me fers pas du mot de prunelle, c'est un diminutif. Je dis qu'elle a des prunes.

Quand elle les a petits & noirs, je dis qu'elle a des pruneaux. C'est parler plus juste.

¶ Un homme de quelque âge avoit des cheveux blonds à demy blancs. Un Gascon disoit qu'en voyant sa tête, il croyoit voir une poire de bon chrétien qu'on envoyoit de la Ville d'Auch envelopée de filasse.

¶ Le même disoit d'un homme qui portoit toujours un chapeau plat, qu'il couvroit d'un toit orbiculaire le Prince de ses membres.

¶ Monsieur, dit-on un jour à un Toulousain qui faisoit le bel esprit, on se plaint dans une maison où il y a des personnes bien agréables, qu'on ne vous y voit pas. Je vous entens, répondit-il. L'amitié se plaît à rapprocher les distances. On assure, ajouta-t-on, qu'il y a six mois qu'on ne vous a vû. Voila, repliqua-t-il, ce qui s'appelle une date d'inclination.

¶ Le même appelloit les bottes les instrumens de la fatigue; & les billets, les interpretes favoris des absens.

¶ Un autre, pour témoigner à quelqu'un qu'il l'honoroit beaucoup, luy dit, qu'il y avoit long-tems que la place la plus honorable de son cœur étoit vuide,

quand il ne venoit pas l'occuper en personne.

¶ Un Gascon s'étoit allé baigner, dans le grand chaud. Il nageoit assez bien ; mais il en voulut trop faire. Il plongea tant de fois, que revenant sur l'eau il se trouva entraîné par un courant qui ne luy laissoit plus la liberté de regagner le rivage. Il fut en danger de se noyer. Il n'étoit pas aisé de le sauver, & personne ne courut à son secours. Il eut l'adresse de ménager ce qui luy restoit de force, pour gagner un pilier d'un Pont de bois qui étoit assez loin de luy. Il alla s'y accrocher, & on alla l'enlever avec un petit bateau. J'ai couru grand risque, dit-il, dès qu'il fut en sûreté. On m'a abandonné, on ne m'a prêté aucun secours. Sans moy je me serois noyé.

¶ Dans la dernière Guerre, le Roy à cheval marchoit le long d'une Mare impraticable. Il donna quelque ordre à un jeune Aide de Camp qui étoit de Languedoc. Dans l'ardeur d'obéir au Roy, & de luy plaire, l'Aide de Camp veut traverser la Mare. Dès l'entrée son cheval se trouve embourbé jusqu'aux sangles. Le Roy vient luy même à son secours, & don-

ne les ordres les plus prompts. Le danger augmentoit, & la bourbe gaignoit déjà la selle. Dans le tems qu'on travailloit avec succez : Est ce que vous ne voyiez pas qu'on ne pouvoit pas passer par là, luy dit le Roy avec bonté? Je le voyois bien, Sire, luy répondit il ; mais quand il est question d'obéir à V. M. ou de la servir, les gens du Pays ne connoissent point de péril qui les arrête. On dit pour lors au Roy que ce jeune Gentilhomme étoit intrépide, & qu'il avoit devers luy plus d'une action. Le Roy répondit qu'il s'en souviendrait en tems & lieu. Le tems est tout venu, Sire, luy dit-il, & le lieu m'est favorable. Il met la main dans sa poche, & il en tire un Placet. Il le présente au Roy, & il luy dit qu'il le tenoit tout prêt pour le donner dans l'occasion. Pour la rareté du fait, luy répondit le Roy, je vous accorde ce que vous me demandez. Et moy, repartit le Languedocien, je vous promets, Sire, de vous bien servir toujours, & de n'éviter jamais aucun danger en vous servant.

¶ Un Officier general du plus grand mérite & de la plus grande réputation, commandoit dans une bonne place. Il

avait coupé la rivière qui y passoit. Les Ennemis se dispoſoient à aſſiéger cette Place. Leur Armée étoit au deſſous ſur le bord de cette rivière. Il n'y avoit plus d'eau. Leur Cavalerie en ſouffroit, & leur Général fut réduit à envoyer un Trompette au Commandant de la Place pour le prier de luy donner de l'eau. Il répondit qu'on luy en demandoit de trop loin; mais que ſi ce General vouloit d'excellent vin de Champagne, il luy en offroit. Le General prit cette réponſe pour une raillerie. Il renvoya le Trompette pour dire au Commandant que ſ'il ne luy donnoit de l'eau, il brûleroit toute la Ville avec ſes bombes, & qu'après le Siege il acheveroit de brûler ce que les bombes auroient épargné; qu'il mettroit enfin le feu par tout. Dites-luy, repartit le Commandant, qu'il n'y penſe pas, & que lorsqu'il me menace du feu, il m'avertit de garder l'eau pour l'éteindre.

¶ A la Guerre, diſoit un Officier Gascon, je ſuis de l'Ordre de l'Echarpe blanche. Depuis que j'aime les Eſpagnols, je m'accoutume à y ſouffrir le rouge. Les couleurs oppoſées m'y bleſſent, & par repréſailles je bleſſe ou je

tuë qui ose se montrer devant moy avec quelque couleur differente. Je n'ai pas les yeux fort loin du cœur.

¶ Nous sommes tous de l'Ordre du Chevalier Bayard. Tous Chevaliers sans peur & sans reproche. Nous sommes ses compatriotes. Tout Ordre militaire se renferme dans ce nom.

¶ Le Chevalier Bayard, disoit un Gascon, mouroit de ses blessures assis & appuyé contre un arbre, après l'affaire de Pavie. Charles de Bourbon le voyant dans cet état, s'écria en luy offrant du secours : Hé, mon pauvre Chevalier Bayard, què je te plains. Vous me plaignez, luy répondit l'agonisant? Je meurs pour mon pays & pour mon Roy, & vous vivez faisant la guerre à tous les deux, & à votre sang sur le marché. Je ne changerois pas mon sort avec le vôtre. Notez, ajouta le Gascon, qu'il se mouroit; & treve de complimens à l'agonie. Il parloit en vieux Romain, ou en Gascon nouveau. En gloire & en valeur, l'un vaut l'autre.

¶ Un Gascon avoit accommodé un Parisien & un Normand qui plaidoient ensemble. Le Normand convint qu'il devoit certaine somme à sa partie, & il

donna sa parole d'honneur de le payer dans deux mois. Au bout du terme il eut recours à la Loy du dédit reçue en Normandie. Le Parisien alla s'en plaindre à l'Entremetteur. Il étoit dangereusement malade, & il le trouva se disposant à la mort avec tout son bon sens. Donnez-moy une écritoire, dit le moribond, & il écrivit de sa main, comme il put, ce billet au Normand en Normandie. *J'interromps mon agonie pour vous reprocher vôtre peu de bonne foy. Tenez-moy vôtre parole, ou je ne vous répons pas que je ne revienne de l'autre monde, pour vous reprocher que vous êtes de vôtre pays.*

¶ Un Parisien disoit à un Gascon, qu'il avoit vû en pleine nuit l'ombre de feu son pere. Vous l'avez donc bien reconnu, luy dit le Gascon ? Comme je vous reconnois, répondit le Parisien. Et comment étoit-il habillé, luy demanda le Gascon ? Il faisoit si obscur, repartit le peureux, que je n'ai pas pû le démêler. Il avoit donc la face illuminée, reprit le Gascon, puisque vous l'avez reconnu au visage ?

¶ Un Valet Gascon rapportoit à Paris deux bouteilles de bon vin qui étoient restées d'un repas que son Maître

avoit donné à la Campagne. En approchant des portes, un des Gardes luy dit: Que portez-vous? Deux Pâtez, luy répondit-il, dont je vous offre la croute. Il appella des gens de sa connoissance, & il but avec eux le vin à la santé des Gardes qui étoient à la porte.

¶ Avoüez, disoit un Parisien à un Gascon, que vous avez tous, de vôtre Pays, un certain petit fonds de vanité. Hé bien, répondit-il, en valons-nous moins? Nous luy faisons tenir compagnie à nos vertus. Nous ne les porterions peut-être pas si loin sans elle.

¶ Il faut avoüer, disoit un Maître à un Valet Gascon, que les Maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir pas se passer de Valets. Oh Monsieur, répondit celuy-cy, les Valets sont bien encore plus malheureux de ne pouvoir pas se passer de Maîtres.

¶ Un Officier Gascon, homme de bien, qui avoit mille bonnes qualitez, & qui n'aimoit pas à boire, avoit dîné avec des gens de belle humeur; qui luy en avoient fait prendre quelque doze de plus qu'il ne luy en falloit. Il s'en retournoit chez luy d'un pas qui n'étoit pas trop assuré. Il passe à la Croix du
Tiroir,

Tiroir, où l'on venoit de roüer un scélerat. Il étoit sur la roüe, & il juroit aussi ferme que lorsqu'il commettoit les crimes qui luy avoient attiré si justement cette punition. L'Officier qui ne pouvoit souffrir aucune irreligion, fend la presse comme il peut, approche de l'échelle, monte, s'adresse au patient, & luy dit : Ecoute, mon ami, en bredouillant, cela n'est pas bien ; si tu jures comme cela, tu ne prospereras pas. Il t'arrivera malencontre. Le patient redouble ses juremens, & l'envoye au diable. Oh pardy mon ami, luy dit l'Officier Gascon : vas-y toy-même, si tu en as tant d'envie, je ne te suivrai pas. Adieu, je n'aime pas la mauvaise compagnie. Tu ne feras jamais une bonne fin.

¶ Du tems d'un certain Ministre, cinq beaux esprits qui passoient pour être bons amis, avoient soupé ensemble. Dans la chaleur du repas, après avoir renvoyé les Valets, ils parlerent en liberté des affaires du tems ; & l'un des cinq fit sur le champ un couplet de chanson des plus sanglans sur le Ministre. Le lendemain à neuf heures du matin le Ministre envoye dire à l'Auteur du couplet qu'il vînt luy parler. Il fut

surpris de ce message. Il n'avoit avec le Ministre aucune relation. Il étoit Gascon, & il n'avoit aucune affaire. Il ne songea à rien moins qu'à sa chanson. Il va chez le Ministre. Monsieur, luy dit-il, dès qu'il le tint dans son Cabinet, que vous ai-je fait? Vous, Monseigneur, luy répondit le Gascon? Ni bien ni mal. Hé bien, reprit le Ministre : si je ne vous ai point fait de mal, pourquoy voulez-vous m'en faire? Moy, Monseigneur, s'écria le Poëte? Tenez, dit le Ministre, en luy montrant par écrit le couplet de chanson, connoissez-vous cela? Que vois-je? s'écria encore le Gascon bien étonné. Monseigneur, luy dit-il, après avoir un peu repris ses esprits, vous jugez bien qu'un homme bien embarrassé & moyne sont pas deux. Si vous êtes toujours aussi bien servi en espions, vous avez dequoy soutenir aisément la réputation de grand Ministre. Mais pourquoy me déchirer ainsi; parlez, pourquoy? luy disoit le Ministre fort piqué. Pourquoi? Monseigneur, pourquoy? reprit le Gascon, pourquoy? Que voulez-vous que je vous réponde? J'ay cru être avec quatre de mes amis, & je vois que tout au moins un des quatre est un traître.

Laiſſons-là le traître & la trahiſon, repart encore le Miniſtre. Il n'eſt queſtion que de vous & de vôtre mauvais eſprit. Pourquoi me déchirez-vous ? Monſieur, répliqua le Gaſcon, que vous répondre ? C'eſt la mode de faire des chansons contre vous. Les François aiment la mode, & je ſuis François, Allez, Monſieur, vôtre eſprit vous tire d'affaire, luy dit le Miniſtre. Allez en paix, & ne péchez plus. Monſieur, dit le Gaſcon bien joyeux, vôtre abſolution me corrige. Ou je n'irai plus au Parnaffe, ou j'irai vous y chanter ſur un ton bien différent. Je vous le conſeille, reprit le Miniſtre. Je vais profiter de l'avis, répliqua le Poëte Gaſcon. Il alla faire à la gloire du Miniſtre un fort joli ouvrage, qu'il vint luy préſenter dès le lendemain à la même heure. Il en eut une penſion, & il en fut toujours fort bien traité.

¶ Monſieur de Vaugelas avoit une bonne penſion, il n'en étoit pas trop bien payé. Monſieur le Cardinal de Richelieu luy demanda un jour où l'on en étoit du Dictionnaire de l'Académie. Il répondit que c'étoit une beſogne qui ne ſe faiſoit bien qu'avec du tems. Je le ſtois bien, luy dit le Cardinal ; mais

quand vous serez à la lettre P. continuant il, n'oubliez pas le mot de pension dont je me souviens. Monseigneur, luy répondit Monsieur de Vaugelas : si à la lettre P. vous voulez que je me souviene du mot *Pension*, je vous promets que lorsqu'on en sera à la lettre R. je n'oublierai pas le mot *Reconnoissance*.

¶ Monsieur de Besmaux étoit fort bien dans l'esprit de Monsieur le Cardinal Mazarin. Il étoit de l'ancienne Maison de Monlezun ; & il avoit un parent de ce nom qui servoit bien le Roy, & qui n'avoit pas une fortune proportionnée à sa naissance. Il pria un jour Monsieur de Besmaux de le présenter à Monsieur le Cardinal. Il l'annonça à S. E. & il l'assura que son parent n'avoit que deux mots à luy dire. Pour deux mots, dit Monsieur le Cardinal, je le veux bien ; mais deux mots donc, & pas davantage. Monsieur de Besmaux fit entrer son parent ; mais il l'avertit bien de ne dire que deux mots. Je n'en ay pas davantage à dire, répondit cet Officier. Il entra en effet ; & en approchant de Monsieur le Cardinal, il luy dit : *Monseigneur, c'étoit en hyver, froid & faim.* Monsieur le Cardinal luy répondit : *Argent & patience.*

¶ Madame, disoit un Gascon à une jolie personne dont il étoit piqué, qui ne luy répondoit que d'un air fier, & qui luy inspiroit un air de retenue : d'où vient qu'étant aussi belle que vous l'êtes, & moy aussi naturel que je le suis, nous nous fardons tous deux en nous parlant ? Je vous assure, luy répondit-elle, que je n'ai jamais mis ni blanc ni rouge, & que je n'ai rien de fardé, ni pour d'autres, ni pour vous. Hé, convenez-en, repliqua-t-il. *J'avoue, avouez.* Mon respect est le fard de mon amour, & la fierté est le fard de tous vos charmes.

¶ La fortune, disoit un bel esprit de Languedoc, est une lumière qui jette le jour le plus avantageux sur les qualitez & sur les actions d'un homme qui est en bonheur. Les disgraces sont des ténèbres qui succèdent à ce beau jour. Voulez-vous être estimé, soyez heureux. La pauvreté vous ôtera l'estime & la complaisance de ceux qui en avoient le plus pour vous. La beauté est en cela pour les femmes, ce qu'est pour les hommes la fortune. Pendant qu'une femme est belle, ses moindres qualitez sont dans leur plus beau jour. Cette beauté est-elle passée ou flétrie,

eelle qui en jouïssoit ne jouit plus que d'elle-même, & de son bien ; encore luy en faut-il beaucoup, de se bien, pour en jouir à sa fantaisie. C'est un grand bonheur que la fortune ; mais c'est un grand bonheur aux femmes que la beauté. Celles qui ont de l'esprit avoueront qu'elle sert à tout. Ce n'est pas une demande à faire aux sottes.

¶ Un autre bel esprit de ce pais-là disoit, qu'Aristote avoit décidé avec raison, que les hommes étoient tous les fous les uns des autres. Vous me blâmez, ajoutoit-il, de trop ménager mon bien. Je vous blâme encore plus de trop dissiper le vôtre. Céphise ne peut souffrir qu'à son âge Clorinde soit parée. Clorinde se moque de Céphise, de ce qu'elle affecte un air négligé avec des habits magnifiques. Corrigez la vanité & l'amour propre, vous vous moquerez moins des autres, & les autres se moqueront moins de vous. Nous ne blâmons rien de ce que nous aimons ; & c'est parce que nous aimons nos vrais défauts, que nous ne nous défaisons que de ceux que nous n'avons pas véritablement. L'amour propre en est le Juge. Fiez-vous-y.

¶ Une prétieuse de Provence étoit fort prévenue en sa faveur. Elle parloit toujours d'elle, & elle se citoit à tout propos. Moy, disoit-elle un jour, je n'étois pas née pour être belle, & je me suis rendue telle par mes manieres. Je dois être contente d'un genre de beauté qui est de mon goût & de mon choix. Elle étoit sortie un jour, après avoir passé bien des heures à sa toilette. Son choix & son attention avoient eu tout leur employ. Elle fit bien des visites. Elle trouva bien des gens d'esprit & de goût. Personne ne luy parla de ses charmes prétendus. Elle s'en revint chez elle aussi contente de sa personne, que mécontente de tout ce qu'elle avoit vu. Elle se planta devant un grand miroir. Elle appelle toutes ses femmes. Mes enfans, leur dit-elle, je vous aime, & vous m'aimez. Parlez-moy en vraies amies : Comment me trouvez-vous ? A charmer, Madame, luy répondirent-elles toutes à la fois. Personne n'a cet air, ce port, ni cette grace. Hé c'est ce qui me semble, s'écria-t-elle ! Cependant le croiriez-vous, mes enfans, continua-t-elle toute émue ? Je m'en reviens *Bredonille*, & je n'ai pas trouvé une ame qui m'ait dit un mot gra-

cieux. Qu'est devenu ce tems heureux où l'on trouvoit à tous momens de ces honnêtes persecuteurs qui nous faisoient goûter à toute heure les délices du refus.

¶ Une jeune mariée de Languedoc étoit à Paris avec toute sa famille. Elle avoit une conduite sage, avec un air qui ne le persuadoit pas. Elle étoit belle, & elle n'étoit nullement fâchée qu'on le remarquât, & qu'on le luy dît. Son mari en étoit jaloux, & il s'en étoit plaint avec éclat. Toutes les Matrones de sa famille s'assemblerent, & la mirent sur la sellette, comme pour luy faire son procès. On luy en dit tant, que la pauvre petite personne en sortit baignée de larmes. Dès qu'elle se trouva en liberté, elle éclata. Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle? Si j'avois eu l'esprit de le mériter, je ne disois rien. Mais on me traite indignement quand je n'ai rien fait d'indigne? A qui en veulent toutes ces raisonneuses? J'excepte ma mere, qui est en droit de m'avertir & de me reprendre, & ma grand'mere qui est en âge de moraliser. Pour ma belle-mere, il est naturel qu'elle parle pour son fils, & qu'elle le justifie; mais pour ma vieille folle de tante,

à.

à qui en veut-elle, avec son visage de cuir bouilli? Elle opine à la vérité, elle en parle à son aise; il n'y va rien du sien. Qui veut d'elle autre chose? On ne luy a jamais demandé pis que son nom. Si elle étoit comme d'autres qui passent tout le jour à dire non, elle verroit bien, qu'en se retirant, une pauvre personne en est quelquefois bien fatiguée.

¶ Une autre de la même Province, & en pareille occasion, avec la différence que celle cy avoit mérité la mercuriale qu'on luy faisoit; après que toutes les prudes de la parenté l'eurent carcachée à leur gré, pour fruit de leur morale, se mit à chanter : *Est-ce un grand mal de trop aimer ce que l'on trouve aimable.* Sa mere avoit de l'esprit & de la gayeté; elle luy dit; viens mon enfant, c'est plus ma faute que la tienne. Je devois t'avoir donné un autre temperament, si je voulois que tu fusses indifférente. Je te plains, & tu ne me laisses pas la force de te blâmer. Je sçay ce qu'il en coûte; mais avec un peu de courage on vient à bout d'une bonne résolution. Ma mere, luy répondit la fille, prend-on bien aisément certaines

résolutions, quand on est jeune ? On les prend, dit la mere; mais gare l'occasion.

¶ Dans le tems que Madame la Connétable de Lesdiguières étoit en Dauphiné, trois hommes de qualité de ce Pais qui étoient souvent avec elle, jouèrent un jour aux souhaits pour l'amuser. L'un étoit un ambitieux. Il souhaita d'avoir pendant tout un jour seulement le pouvoir d'un grand Roy, & de n'obtenir avec cela qu'une seule faveur du Ciel; qui étoit qu'il ne fût jamais nuit, & que le Soleil ne sortît plus de nôtre horison. Le second étoit un homme de guerre. Il souhaita que ses dix doigts fussent autant de canons toujours chargez, & toujours prêts à tirer sur tout ce qui se présenteroit d'ennemis. Le troisieme étoit galant, & son souhait fut d'avoir un crible dont chacun des yeux luy valût autant qu'avoient valu ses deux beaux yeux à Madame la Connétable.

¶ Un Duc qui ne l'étoit qu'à brevet, jouïoit un jour fort malheureusement. Il perdoit beaucoup. Un Gascon qui le voyoit jouer, dit : Il est Duc & perd.

¶ De nôtre Pais, disoit un Gascon, nous évitons en aimant la jalousie, nous

luy fermons la bouche, ou nôtre oreille, pour le moins. Nous luy substituons la délicatesse. Elle nous inspire, & nous conduit. C'est nôtre oracle, nos soupçons n'en font que les interpretes. Dans nos doutes nous avons recours aux Astres. Nous les consultons, & nous trouvons qu'en fait de deviner nous pouvons nous passer d'eux. Nous voyons clair dans les ténèbres.

¶ Un Officier Gascon étoit le favori d'un puissant Ministre. Il sçut si bien en profiter, qu'après avoir passé par tous les emplois de la guerre, il parvint à être Maréchal de France. Il avoit fort bien servi; mais il n'avoit par devers luy aucune action d'éclat. Un homme qui luy en vouloit fit publier par les rues un Imprimé qui avoit pour titre, *Faits éclatans & actions héroïques de Monseigneur le Maréchal de . . .* Son nom terminoit la première page, & puis c'est tout. Un homme du Pais du Maréchal, & qui luy étoit fort attaché, acheta de ces Imprimez autant qu'il en trouva. Il court chez le Maréchal; & en l'abordant tout essoufflé, Monseigneur, luy dit-il, à la fin on rend justice à vôtre mérite. Voicy ce qu'on publie de vous. Voyons, dit

le Maréchal. Il lit cette première page. Il tourne le feuillet, & il ne voit que du papier blanc. Ah Monseigneur, s'écria l'étourdi qui luy montrait cette Satyre en blanc : ce sont des coquins, ils n'y ont rien mis. Eh innocent, répondit le Maréchal : que voulois-tu qu'ils y missent ?

¶ Le Chevalier de Lamourignac faisoit à Paris une fort grande dépense, & n'avoit pas un sol de bien. Un de ses compatriotes qui étoit fort de ses amis, luy dit un jour : Chevalier, je ne te comprends pas ; tu vis avec opulence, & tu n'es rien moins qu'opulent & bien renté. Comment fais-tu ? Parle-moy naturellement ? As-tu trouvé la pierre Philosophale ? Oüy & non, répondit le Chevalier ; autant vaut. Tiens, naturellement, on dit que j'ai quelque esprit. Je ne suis pas vieux, & tu vois que je suis passablement bien fait. J'en fais profession, & je vis de mon métier.

¶ Un des plus beaux esprits de Languedoc étoit l'Amant déclaré d'une Dame de son País, qui n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. Leur esprit aussi avoit plus de part que leur cœur à leur liaison. Il étoit allé dîner un jour avec

elle. Sur le soir elle voulut sortir ; & dès qu'elle fut dans son carrosse : Venez donc , luy dit-elle. Comment venez donc , repartit-il devant un grand nombre de témoins , moy je ferois seul avec vous dans vôtre carrosse. Pourquoi non , repartit-elle , je vais vous remener chez vous ? Ah ! Madame , repliqua-t-il , vous me maltraitez : tout le monde sçait à quel point je vous aime , & vous voulez me promener par les ruës , pour faire voir que je suis homme sans consequence. Ah ! point tant de raisonnement , reprit-elle , ou venez , ou je vais vous baiser devant tout le monde.

¶ Les gens vieux ne pensent plus : je me hâte de penser avant que de l'être , & d'agir à l'équivalent. La vieillesse est un hyver : celui-cy tient la Terre dans une inaction entière , & celle-là y tient l'homme ; elle le gele également. Je suis le froid : je suis du pays des hirondelles.

¶ Qui connoît le prix des choses , s'épargne bien des desirs & des repentirs à proportion. J'apprens des autres à ne pas courir leurs risques ; leur expérience est mon conseil. Si je cours au *bazardoux* , ce n'est guere à mes périls

& fortunes. Je ne veux pas sur tout perdre seul ce que je hazarde pour d'autres, suffit de ma portion.

¶ Je ne tracasse pas mes esperances, mais je contrecarre mes desirs. Pour mes affections je les seconde, en vûë de l'utile & du loüable *avec* ; & en faveur du naturel, je leur fais grace. Je loge à l'enseigne de la tranquillité.

¶ Tout homme qui me fâche, doit m'avoir obligation ; & toute femme que je maltraite, doit tout au moins m'en dire grand mercy. C'est plus que de les estimer, que de les croire dignes de ma colere. Mes vengeances vont par en-haut, & mes ressentimens ne vont pas par enbas. Je m'éleve.

¶ Un Parisien & un Gascon avoient eu quelque démêlé. A la premiere rencontre, le Parisien mit l'épée à la main. Le Gascon vint à luy sans tirer la sienne : Est-ce tout de bon, luy dit-il, que vous en voulez découdre, la chose est en vos mains ? Point de raison, dit le Parisien. L'épée à la main. Cela vaut fait, dit le Gascon, vous n'avez qu'à dire : mais écoutez, voilà l'horloge qui sonne ; c'est vôtre derniere heure, si vous persistez. En disant ces mots, il

met l'épée à la main ; il fond comme un aigle sur le Parisien , & il le desarme. Il luy jette avec mépris l'épée à ses pieds , & il luy dit ; Adieu , Monsieur de Paris ; quand l'envie vous prendra de nous attaquer , apprenez à bon compte à vous défendre.

¶ Le même dit à des gens qui luy parloient du sang froid qu'il avoit conservé dans cette action , ne vous en étonnez pas , quand je puis résister avec force , je ne sçaurois m'opposer qu'avec tranquillité : je ne me fâche qu'au besoin.

¶ Un autre se vantoit d'avoir résisté seul à trois voleurs qui l'avoient attaqué. Il ajoûta d'un ton ingénu : Le nombre pouvoit bien m'accabler : mais le péril ? ce n'est pas luy qui m'épouvente ; je luy fais peur.

¶ Ce qui embarrasse le plus un timide dans le péril , c'est l'idée qu'il en a. J'y remédie , je le fais moindre.

¶ Je ne suis jamais bien actif , que lorsque je suis tranquille ; & je n'ay jamais le cœur si guây , que lorsque j'ay l'esprit sérieux. Voilà de la methode.

¶ Ne peut-on pas dire que la précipitation dans les affaires , est ce qu'est le

bredouïllement dans les discours. Je ne bredouïlle pas plus en actions, qu'en paroles. Je ne prononce jamais mieux, que quand je fais ce que je dis. J'articule.

¶ Comment faites-vous, disoit un Gascon à un homme de Robe de ses amis, pour gronder sans cesse ? Vous ne *décolerisez* pas, vous ne quittez jamais votre *sourcil magistrat*, & vous ne parlez à vos domestiques que pour leur prononcer des arrêts de condamnation. Quoy qu'on vous dise, vous êtes sourd, & vos refus préviennent les demandes. Pour moy quand on se plaint, quoy qu'injustement, j'écoute. Si c'est avec justice, j'exauce ; & si c'est par finesse, j'imite. Serviteur à la duplicité, je la renvoye en Normandie : mais pour la justice & l'humanité, nous avons fait ensemble la triple alliance. Croyez-moy, soyez-en d'un quart.

¶ Vous croyez, dit le même à un autre Magistrat, que la Justice est une vertu d'audience ou de rapport, qui ne paroît à son avantage que sur les Fleurs-de-lys. Apprenez qu'en tout temps & en tous lieux, les autres vertus sans celle-là ne sont qu'autant de colonnes

sans pied - d'estail ; qui ne sont guere sûres sous un grand poids. Les vertus changent de nom en tournant le dos à la Justice.

¶ La Justice & la Sagesse sont les trésors des gens d'honneur ; les richesses & les commoditez sont des biens populaires. Je ne hais pas d'être peuple quelquefois.

¶ On t'accuse, mon cher, disoit un Gascon à un de ces jeunes gens qu'on appelle Enfans de Paris ; on t'accuse de fréquenter mauvaise compagnie. Purge-toy de l'accusation, ou souscris au proverbe : Si tu luy dis qui tu hantes, il prononcera ton arrêt, il te dira qui tu es : c'est en dernier ressort.

¶ Les compagnies qu'on fréquente sont pour les mœurs, ce que sont pour les étofes les boutiques des Teinturiers. On y prend les couleurs qu'on y donne ; & on fait voir aisément quand on en sort, qu'on vient de la teinture. La question est, si elle convient. J'aime les couleurs belles.

¶ Nôtre esprit est une espee de Teinturier, qui donne les couleurs qu'il luy plaît à nos pensées. Jugez de luy par elles : les expressions en sont les images,

ne sont pas douteux. Les Ennemis du Roy disent l'un , & les jolies Femmes raillent l'autre.

¶ D'où vient, disoit un Parisien à un Gascon , que vous mettez tous vos soins à vous faire des maîtresses , & que vous ne les employez guere à vous faire des amis ? Cela se pourroit , répondit le Gascon ; car souvent je ne sçay que faire d'eux : je ne dis pas de même d'elles.

¶ Les amis , disoit à Paris un Gentilhomme de Narbonne , sont icy comme le Tourne-sol & le Soleil. Ils n'agissent l'un pour l'autre qu'autant qu'ils se voyent. Tout tombe en se quittant. Je ne veux pas d'une amitié qui traîne.

¶ Les amis Parisiens rendent si indulgente leur amitié , qu'elle permet à l'un , en l'absence de l'autre , de parler en ennemy de celui qu'il aime. Chaque pays a ses privileges. La Normandie a bien les siens.

¶ En Languedoc , comme en Espagne , être amy de son amy , entre dans la définition de l'honnête homme. On ne définit pas ainsi à Paris ; l'interêt s'y modifie plus que la lumière. Pour moy en Espagnol : *Hombre de bien y amigo de mi amigo.*

¶ Un bel Esprit de Toulouse avoit à Paris un amy qui venoit de faire une perte considerable. Il luy écrivit en ces termes : *Si j'étois où vous êtes, je me flat-
teroie de vous consoler en m'affligeant avec
vous. Vous auriez de moins de vôtre pei-
ne, la part que vous m'y verriez prendre.
Si mes larmes ne peuvent pas tenir compa-
gnie aux vôtres, je m'en dédommage. J'ac-
compagne par tout vôtre douleur ; je la pro-
mene. C'est toujours l'amuser.*

¶ Un autre Toulousain qui avoit la réputation d'être veritablement amy, quand il l'étoit, & qui se trouvoit uny d'une liaison des plus étroites avec le fils d'un Ministre, qui perdoit tout en perdant son pere, consoloit ainsi son amy : *Vôtre pere est mort, & vous pleurez. Ce n'est pas assez : vos larmes ne seront jamais du prix de ce que vous perdez : laissez-les couler en abondance, ne craignez point d'en tarir la source ; elle en deviendra inépuisable, & de nouveau, & tous les jours. C'est un devoir dont vous n'êtes que trop sûr de vous acquitter. Suspendez après cela bien hardiment vôtre douleur ; n'apprehendez pas de luy être infidèle. Vous ne perdez pas seulement un si digne pere, vous*

perdez avec luy une fortune, qui sans luy ne sçauroit plus être la même. En faveur d'elle négligez-vous un peu pour luy • il l'exigeroit de vous s'il revenoit. Interprétez son intention. Donnez-vous des mouvemens qui ne veulent point de remise ; & faites trêve à des larmes qui reviendront d'elles-mêmes, & qui couleront sans que vous y pensiez. Agissez en un mot pour réparer tant de pertes ; tirez-vous du naufrage ; sauvez-en quelques débris ; & nous pleurerons ensuite de compagnie, & plus commodément, le meilleur de vos effets, & le Vaisseau coulé à fond. Il en fut cru, & son zele & ses conseils eurent le succès qu'on en pouvoit attendre. C'est-là la bonne maniere de consoler : peu de gens y sont propres.

¶ Une Veuve d'une des meilleures Maisons de Languedoc, qui avec beaucoup d'esprit avoit tout le mérite du monde, étoit venue à Paris pour y faire élever ses enfans. Elle ôta de l'Académie son fils aîné, pour l'envoyer à l'Armée : il y fut tué presque en arrivant. Il promettoit beaucoup, & elle en fut inconsolable. Une grande Princesse qui la trouvoit aussi réjouissante qu'elle l'étoit, & qui ne pouvoit vivre sans elle,

l'alla voir pour la consoler. Elle luy dit tout ce qui pouvoit y contribuer : Ah ! Madame, luy répondit la Mere désolée, ma douleur toute juste & toute grande qu'elle est, ne m'empêche pas d'être sensible à vos bontez : mais tout ce qu'on peut me dire pour me consoler est inutile ; mon fils étoit un joly garçon, il avoit bien du mérite. Il n'avoit qu'un seul défaut, continua-t-elle en sanglotant. Il avoit le cœur trop tendre. Je l'excusois. Il tenoit moins, en cela, de son père que de moy.

¶ Dans les afflictions ~~comme~~ comme dans les tempêtes, je prens le gouvernail, je me fais pilote.

¶ Un homme de fort grande qualité avoit un employ considerable dans une des plus grandes Provinces du Royaume. Il étoit de fort mauvaise humeur, & il traitoit fort rudement toute sa famille. Il avoit une grande fille qu'il ne pouvoit souffrir : elle n'avoit rien de joly ; mais elle avoit beaucoup d'esprit & de hauteur. Une Dame de ses parentes, & du premier rang de la Cour, alla par hazard dans cette Province : elle fut touchée de la situation de cette fille : elle la prit avec elle, & la mena

à la Cour. Le pere ravy d'en être défait, ne la rappella point. Quelques années après, la nouvelle vint que le pere déjà vieux étoit fort mal. Ecoutez, dit à la Demoiselle la Dame qui avoit tout l'esprit possible, & tout l'enjouement imaginable, vôtre pere est fort mal : s'il meurt ne vous avisez pas de pleurer, vous me feriez rire. Il mourut. La Dame en apprit la nouvelle, comme on se mettoit à table : elle regarde avec attention la Demoiselle, & elle se met à rire avec éclat. De quoy riez-vous, Madame, lui dit-elle ? Je ris d'avance, luy répondit la Dame, de ce que vous allez pleurer : vôtre pere est mort. La fille se mit à sangloter, & la Dame à étouffer de rire. Les larmes furent essuyées dans peu de jours, & on s'entretenoit avec une gayeté qui n'étoit guere du sujet, de la maniere dont la Dame avoit annoncé à la fille la mort du pere. On en rioit sur nouveaux frais. Dans ce temps, on annonce un Seigneur de Gascogne parent du défunt, qui apprenant sa mort au retour de l'Armée, en venoit faire à la fille ses complimens de condoléance. Ecoutez, dit celle-cy à la Dame, ne vous avisez pas

au moins de rire au compliment que va me faire le Seigneur Gascon ? Ne vous avisez donc pas vous-même , luy repartit la Dame , de prendre ni un air , ni un ton larmoyant ? Si vous faites le moindre semblant de pleurer , je vous avertis que vous me ferez encore rire. Le parent entre ; il s'adresse à la Demoiselle qu'il connoissoit ; il luy fait la reverence jusqu'à terre : elle prit un sérieux , qui arracha à la Dame un éclat de rire. La Demoiselle ne put s'empêcher de rire à son tour. Le parent en se relevant, veut commencer sa harangue : il voit que la fille résistoit en vain à une envie de rire : Mademoiselle , luy dit-il , ne vous en contraignez pas. Sur le ton que vous le prenez, je quitte celuy que j'allois prendre. Je croyois que nous allions pleurer la mort de Monsieur vôtre pere : mais puisque vous le voulez , rions-en , la chose est plus aisée : m'en voilà aussi consolé que vous. On luy conta ce qui s'étoit passé : il en rit de nouveau d'un bon courage.

¶ Un des plus beaux Esprits du dernier siecle mourut dans un âge fort avancé : il avoit avec le merite le plus distingué, mille qualitez aimables. Un de ses

meilleurs amis qui ne pouvoit se consoler de cette perte , fit son portrait pour faire son éloge. Un autre bel Esprit de Gascogne , également amy & du défunt , & de l'Auteur du panegyrique , dit à celuy-cy : Votre amitié n'est ni sterile , ni bornée : ceux qui ont le bonheur d'y avoir part , en jouissent encore après leur mort. Vous avez immortalisé à la fois & votre merite , & celuy de nôtre amy défunt. Je le retrouve tout entier dans le portrait que vous en faites. Vous nous le rendez , & vous l'arrachez à la mort & à l'oubly. Je compterois de revenir de mon tombeau , si on m'en tiroit de même après qu'on m'y auroit mis. Que voulez-vous que je vous dise , conclut-il avec un transport : Je m'offre à mourir demain , si vous voulez me promettre d'en faire dans huit jours autant pour moy : j'aime plus la gloire que la vie.

¶ Un autre bel Esprit de Gascogne disoit à une belle Veuve , dont il étoit amoureux , & qui pleuroit sans cesse son mary : De quoy vous tourmentez-vous , Madame ? S'il est mort , vous le ressuscitez : il est tout vivant dans votre cœur , dans vos soupirs , & dans vos

larmes. Je meurs pour vous , ressuscitez-moy : je suis vaincu , je suis blessé à mort , je vous demande la vie. Au lieu de me tuer à terre , dites-moy : Levez-vous , & immortalisez-moy ?

¶ Nous sommes tellement militaires, disoit un Officier Gascon , & la guerre est si fort nôtre élément , que le camp est nôtre país natal , & le champ de bataille nôtre tombeau , ou nôtre char de triomphe.

¶ Chacun de nous est un Phœnix , qui fait du péril son bucher , son soleil du service du Roy , & ses cendres du sang répandu. Jugez si nous craignons la mort à l'aspect & à la certitude d'une plus belle & plus durable vie : nous aimons à nous éterniser.

¶ Le grand Prince de Condé aimoit fort les Gascons. Il disoit qu'ils étoient naturellement divertissans & braves. Il en avoit toujours avec luy. Il s'en étoit attaché un entré autres , qui ne le quittoit pas , & qui avoit l'honneur de manger à sa table. Un jour que ce Heros venoit de faire un récit admirable d'un fait militaire du plus grand éclat : Nôtre entretien , dit-il , devient trop sérieux. Ne nous ferez-vous pas le plaisir de l'é-

gayer à votre ordinaire, continua-t-il; adressant la parole à l'Officier Gascon? Je compte que vous nous allez servir quelque plat de votre métier. On déservoit le rost; & le Gascon luy répondit: Monseigneur, votre table est si bonne, que vous vous passerez bien pour aujourd'huy de mon entremets. Comment, repartit le grand Prince, il ne nous reviendra pas une pauvre petite Gasconade? Vous parlez de vous & de la Guerre, reprit l'Officier: voulez-vous que je prime sur vous, & que je vous donne quinze & bisque? Je veux; répliqua le Prince; que vous releviez la balle; vous avez toujours la raquette à la main. *Elle me tombe*, reprit le Gascon. Toute Gasconade s'applatit à l'aspect de votre valeur heroïque: Je n'en sçai pas sur cela. Faites-en, repartit le Prince. Que j'en fasse, s'écria le Gascon! Vous l'ordonnez, vous m'attaquez. Si j'en fais une, je vous ferai trembler. On applaudit, & on convint que c'en étoit une des plus fortes.

¶ Dans une Bataille que donna ce grand Prince, & qu'il gagna, un Officier Gascon en rendit le succès douteux de son côté, par trop de précipitation &

d'andace. Il fit enfin une faute qui méritoit quelque punition. Monsieur le Prince qui l'estimoit, le fit venir, le menaça de le mettre au Conseil de Guerre, & à bon compte il le faisoit mettre aux arrêts. J'ai donc manqué en dépit de moy, Monseigneur, dit l'Officier Gascon, & vous m'en allez punir. Tout mon chagrin est que vous vous y connoissiez, & que je le mérite. Redoublez la peine; mais effacez la coulpe. Ce grand Prince l'embrassa, & luy fit grace.

¶ Une chose me fait craindre les punitions, disoit un autre. C'est qu'en mal (car en bien c'est autre chose) j'aime à profiter des exemples, & à ne pas en donner. Et il n'y a pas d'exemples plus forts que les châtimens. Les Espagnols disent que *se ha de escarmentar en cabeça xena*. Tant pis pour le modele.

¶ Le Roy vous a accordé mille écus de gratification, dit un jour à un Officier Gascon un grand Ministre. De gratification, Monseigneur, reprit l'Officier: Dites s'il vous plaît de récompense, je l'ai mérité.

¶ Nous avons, quand on nous loue, une justice, que nous ne perdons pas, quand on nous blâme. Nous croyons

assez que nous le méritons des deux côtés.

¶ On ne nous blâme pas quand on nous raille, & on ne nous condamne pas quand on nous reprend. Nos vertus ne sont jamais impraticables; & nos défauts sont toujours aisez. Nôtre belle humeur les entremêle; & quand nous suspendons le solide, nous appuyons sur le divertissant.

¶ Certains défauts sont à la mode, disoit un Gascon; & qui ne porteroit à Paris que le solide & le sérieux, n'y seroit pas fort de mise. Nous nous accommodons au tems, & nous n'y portons pas de ces marchandises de contrebande.

¶ On veut dans une Maîtresse certains défauts, & certaines vertus dans une femme. Ne diroit-on pas qu'on les destine à des usages tout differens?

¶ Les femmes qui inspirent les plus grandes passions, ne sont pas celles qui n'ont pas de défauts; mais celles qui n'en ont pas de ceux qui choquent. Elles les radoucissent les leurs. Elles ne les font voir qu'en miniature. L'œil & l'oreille en sont les dupes aux dépens du cœur.

¶ Dès que les défauts plaisent & lient: d'où vient qu'il n'y a pas à Paris

& plus de liaisons & plus d'inclinations sinceres ? N'est-ce pas que ces sortes de charmes y sont un peu trop communs ? Source de concurrence.

¶ Les jeunes Parisiens ennuyent les femmes , parce qu'ils ne leur parlent que d'eux. Nous les divertissons , parce que nous ne parlons que d'elles , ou pour elles de nous. Tous chemins vont à Rome.

¶ D'où vient, demandoit un Gascon, qu'une femme qui raisonne, craint moins de faire un infidelle qu'un ingrat ? C'est que l'un, se répondit-il à luy-même, ne fait que la quitter, & l'autre la sacrifie. L'un se retire, & l'autre parle. Le dernier est périlleux.

¶ Je louë, disoit le même, toute honnête femme qui ne s'expose pas à faire des ingrats ; mais je blâme tout honnête-homme qui l'évite sans interruption. Ne vaut-il pas mieux perdre quelque chose du bien qu'on fait, que de n'en faire jamais ? La générosité le veut, & le bon cœur l'exige. C'est ma maniere.

¶ Nous avons cela de bon, disoit un autre, que chacun de nous n'a bonne opinion de luy qu'avec luy-même ; les

autres ne s'en apperçoivent que lorsqu'ils en doutent. Qu'ils le disent les premiers, nous n'en parlerons qu'en second. C'est-là un de ces faits où nous ne souffrons ni l'oubli, ni le silence. Qu'on le dise, ou nous en parlerons. C'est le monologue de la gloire. Je ne sais pas qu'on ait raison d'avoir bonne opinion de soy. Cette idée n'est pas muette. Nous la rendons persuasive.

¶ Nous avons l'art de condamner au silence les Belles que nous abandonnons. Nous les empêchons de s'en plaindre, & nous ne leur laissons pas la liberté de s'en vanter. S'il leur en échape quelque mot, nous avons par devers nous dequoy les faire taire. Voyez ce que peut la discrétion.

¶ La discrétion, dans la plupart des femmes, n'est pas tant une retenue qu'une honte. La crainte du mépris y a grand part; & on ne craint jamais tant le mépris, que lorsqu'on le mérite. C'est l'art de penser des femmes d'esprit.

¶ Les femmes les moins credules sont celles qui craignent le plus de l'avoir trop été, pour peu qu'on les ait persuadées. Nous leur en épargnons la réflexion.

flexion. Cela leur est commode.

¶ Certaine timidité est dans les hommes un défaut de l'ame, & dans les femmes une perfection du cœur. Elles perdent plus à s'en défaire, qu'ils ne gagnent à s'en corriger. Je m'en rapporte aux expériences. Les épreuves n'y manquent pas.

¶ Y a-t-il autant de contrariétés dans l'esprit d'un menteur qui se défie de sa mémoire, que dans le cœur d'une femme qui veut être sage en dépit de son tempérament ? Les inclinations sont des torrents dont la raison n'est qu'une faible digue. Elle s'oppose, & n'arrête pas.

¶ L'amour n'enyvre pas moins que le vin ; & il ne fait pas moins tourner la tête. Le cœur est aussi troublé par une grande passion, que l'est l'esprit d'un Beuveur par le trop de vin qu'il a bû. Le trop grand excez n'est pas toujours requis à ce dérangement. Il y en a qu'un verre de vin enyvre. Avis aux Dames.

¶ La crapule est le tombeau de la délicatesse, & le poison de la vivacité. Nous sommes sobres, & nous en avons la réputation. C'est toujours une justice qu'on nous rend. Nous mangeons pour

vivre , & nous buvons pour la soif , & quelquefois pour le plaisir ; mais toujours sobres.

¶ La fortune & la gloire sont les deux termes de nos voyages. Nous sommes sur cela voyageurs de profession. Nous aimons à y aller par le droit chemin , & à grandes journées , & toujours à pas comptez. Le vin ne s'accommode pas du calcul , & Bacchus est le Dieu du mécompte. Ce n'est pas-là notre divinité. Nous n'abusons pas au País de ses largesses. Il écarte de la route , il y mene en tortillant. Quel guide ! La gloire conduit tout autrement. Voila notre Bouffole & notre Etoile Pôleire tout à la fois.

¶ Je ne m'étonne pas qu'un gueus boive trop , & qu'un poltron s'enivre. Ils n'ont rien à perdre du côté de la réputation. Mais un honnête-homme & un brave qui s'y exposent avec connoissance de cause , ne pensent ni à ce qu'ils sont , ni à ce qu'ils vont être. Qui leur répondra du point d'honneur ? Sont-ils sûrs qu'ils ne démentiront pas dans leur vin leur caractère , & que nulle indignité ne s'ensuivra ? Si Bacchus en répond , ce n'est pas caution bourgeoise.

¶ Il falloit qu'il n'y eût pas autant de Beuveurs de profession parmi les Anciens, que parmy nos Modernes. Bacchus ne leur étoit pas autant en recommandation qu'à nos François, sans citer les Allemans. Si ce Dieu si célébré avoit vécu, ou qu'il eût pû subsister jusqu'au tems où nous sommes; que de Temples on eût élevé à sa gloire en Suisse sur tout, & en Allemagne! Mais à coup sûr il n'eût pas ruiné en encens le Languedoc.

¶ La Satyre, l'Amour & le Vin ont fait chanter tous nos meilleurs Poëtes. A bien examiner leurs divers chants, & à calculer leurs chansons les plus ingénieuses, on les croira moins amoureux que beuveurs. Cupidon n'y a qu'une petite part. Si défunt Quinault ne s'en étoit mêlé, on ne chanteroit guere l'amour en nôtre Langue. Bacchus l'emporteroit, & nos plus beaux chants ne seroient qu'à son honneur & gloire. Il m'enrhume. Le chante qui voudra. Je suis du tems d'Astrée. Je me plais au bord du Lignon, ou du moins de la Garonne.

¶ Un homme d'esprit & de mérite marchoit un jour doucement avec un Toulousain de sa connoissance le long

d'une rue de Paris. Un Porteur d'eau les suivoit avec sa charge. Il avoit bû, & la rue n'étoit pas assez large pour luy. Il donna d'un sceau à la jambe du Toulousain. Prends donc garde, si tu veux, dit-il au Porteur d'eau. Pour moy, luy répondit celui-cy, je le veux bien; mais Monsieur, mon eau & mon vin ne le veulent pas. Il faillit à tomber en faisant cette réponse. L'homme d'esprit le soutint, & il dit: Voila un vin qui porte bien mal son eau. Elle luy dessine un parterre, ajouta le Toulousain.

¶ Pourquoi blâme-t-on les Normands de n'être pas sinceres, & d'appuyer sur le faux? Ces pauvres malheureux n'ont chez eux ni treilles ni vignes: & la verité se trouve dans le vin. Est-ce leur faute si elle ne se trouve pas de même dans le cidre?

¶ Un Gascon avoit trop bû. Il se retiroit chez luy. Il faisoit des SS, & il dégueuloit chemin faisant. Il rencontra un homme de son Pays, qui luy dit, en l'abordant: Eh! dans quel état te voila mon compatriote? En assez mauvais état, comme tu vois, répondit le Gascon yvre. J'ai à faire à forte partie. J'ai bezu prendre le haut du pavé, il

faut malgré moy que je le cede à l'ennemy. Crois-moy, luy dit son Compatriote, entre dans quelque endroit ; tu vas te donner en spectacle au peuple. Te voilà tout en feu, & on ne voit sortir de toy que des serpenteaux & des fusées ; on te prendra pour un feu d'artifice. Je suis en effet un feu de joye, répondit celuy qui avoit bû. Ma poudre se mocque de moy, elle prend feu de tous côtez ; & je ne suis plus maître des fusées. Tu me vois bien embarrassé, mon cher, continua-t-il. La Champagne & la Bourgogne sont en guerre, & leurs troupes font du ravage dans mes Etats. Je suis un bon Prince, moy. Je suis leur Allié & leur Médiateur, & je ne sçau-rois les voir d'accord. Tout le choc, jernedy, retombe sur moy ; & je vois bien que si tu ne viens à mon secours, je donnerai du nez à terre. Il voulut faire deux pas, il tomba ; & pendant que son amy le relevoit. Tu vois, luy dit-il, mon cher, que je suis Prophete de malheur. Je te prédis que si tu fais jamais alliance de même avec la Champagne & la Bourgogne, il t'en arrivera autant qu'à moy. Tu seras bien-tôt *mous du parterre.*

¶ Une Dame de Paris, fort aima-

ble d'ailleurs, étoit accusée d'aimer à boire. Son mary s'en plaignoit un jour en présence d'une Dame de Languedoc, & il reprochoit à sa femme qu'elle fesoit diablement son vin pur. Hé bien, Madame, dit-elle à la Languedocienne, vous voyez à quoy nous sommes exposées. Vos maris ne vous font pas en Languedoc de pareils reproches ? Non certes, Madame, luy répondit la Gascone, & nous n'y donnons ni tems ni lieu. Hélas, luy répondit la beuveuse : à l'entendre, ne diriez-vous pas qu'il se vuide pour moy seule un bon quartaut par jour ? Il a bien trouvé sa beuveuse, continua-t-elle. Il est six heures du soir, & je ne crois pas avoir bû de la journée la valeur de trois bouseilles. Pensez-vous après cela qu'on ait raison de me dire que je bois trop ? Qu'en croyez-vous ? Je crois, répondit la Gascone, ce que vous dites.

¶ Un bon Curé du Diocèse de Montauban avoit pris pour Valet le fils d'un Laboureur de sa Paroisse. Il avoit fait pendant le Carnaval sa provision de sardines & de harancs pour son Carême. Quelques semaines après il demanda de ce poisson salé. Monsieur, il n'y en a

plus, dit le Valet. Comment, il n'y en a plus? s'écria le Maître. Eh qu'est-il donc devenu! Monsieur, répliqua le Valet, vous en avez mangé vôtre part, & moy la mienne. Que veut dire ta part & la mienne, malheureux, reprit le Curé? Il devoit y en avoir jusqu'à Pâques pour tous les deux, & nous ne sommes pas à la my-Carême. Tu en as donc mangé deux fois autant que moy. Je crois qu'ouïy, répond le Valet. Tu crois qu'ouïy, dit le Maître? Que meriterois-tu, d'avoir mangé tout mon poisson salé? A boire, repartit le Valet.

¶ Le Baron de Plaidenville, quoyque Normand, ne vouloit avoir que des Valets Gascons. Il en avoit un qui luy étoit bon à tout, & qui faisoit fort bien la cuisine. Il n'avoit mené que celui-là à Paris, où il étoit venu pour suivre un procès. Un Samedi qu'il revint fort tard du Palais, il trouva ce Valet qui dînoit. Que fais-tu là, luy dit-il? Hé, répond le Valet, il est tard, & je dînois en vous attendant. A la bonne heure, répliqua le Maître; mais puisqu'il est tard, il est donc tems que je dîne aussi. Sers-moy. Monsieur, reprit le Valet, cela est bien-tôt dit. Vous ne sçavez pas

que le chat a mangé votre dîné. Comment, répliqua le Baron ? le chat a mangé mon dîné. Oüy, repartit le Valet. J'avois acheté deux soles, une grande pour vous, & une petite pour moy. Ce maudit animal ne s'est pas trompé, il a pris la vôtre ; & de peur qu'il ne prît aussi la mienne, je la mets à couvert. Il me semble, reprit le Baron ; que puisque le chat avoit pris l'une, tu pouvois bien me garder l'autre, Oh Monsieur, repartit le Valet, je sçai mieux vivre que cela. En fait de dîné, chacun le sien n'est pas trop ; & il n'est pas juste qu'un Baron Normand soit réduit à manger la portion d'un Valet Gascon. Je ne sçaurois vous le conseiller, ni m'y résoudre. Vous qui sçavez plaider, Monsieur, & qui n'en perdez pas l'occasion, continua le Valet : Pourvoyez-vous à la Cour des Aydes.

¶ D'où vient, demandoit un autre Normand à un Gascon, que votre País, qui est le País de la gloire & de la domination, fournit tant de bons Valets au reste du Royaume ? C'est, répondit le Gascon, que ce n'est pas le País du tien & du mien, comme la Normandie. Cette discussion n'y occupe pas ; & quand

on y est maître de rien ; on va être ailleurs serviteur de quelque chose. Voilà toute nôtre procédure.

¶ La fidélité d'un Valet, & la sagesse d'une femme sont deux vertus qu'il ne faut guere mettre à l'épreuve. Je n'en répons qu'en l'absence des occasions.

¶ D'où vient que les Valets trouvent à Paris des Répondans ? C'est que les jolies femmes y trouvent des maris. Il y a par tout des dupes & des insolubles.

¶ Les Valets Gascons, à la longue, ont le bon esprit de ne servir qu'en maîtres. C'est le meilleur produit de la servitude.

¶ Il y a de bonnes maisons où les Maîtres ne le sont que d'après leurs Valets. Faut-il s'en étonner ? Les Juges decident moins d'affaires que leurs Secretaires. Je m'en rapporte aux Plai-deurs.

¶ Tel homme se méfie d'un amy, qui ne se méfie pas d'un Valet ; & tel autre croit sa femme infidelle, qui ne croit pas que sa Maîtresse luy puisse manquer de fidélité. S'il n'y avoit point de préventions, il n'y auroit guere de dupes. Avis aux Parisiens.

¶ Un Cuisinier se presente pour entrer au service d'un homme aisé, ou d'une veuve riche. On luy dit qu'il ira tout acheter. Il demande peu de gages. Il en demande une fois autant, si on luy dit qu'un Maître d'Hôtel s'en mêlera. Est-ce au profit du Maître qu'il fait son compte ? Faut-il tant d'arithmétique pour y démêler l'erreur de calcul ?

¶ Voulez-vous qu'un domestique ne vous soit pas infidelle ? Otez luy-en toute occasion. Voulez-vous qu'un Intendant ne vous vole pas ? Soyez le vôtre vous-même. Je n'y sçache pas d'autre remede. Encore n'en voudrois-je pas être caution.

¶ Dans le service des Valets, le commencement est en faveur du Maître, & la suite à leur profit. Si cette variété ne se suit & ne se succede, je plains le Maître & le Valet. Tout long service devient onereux des deux côrez.

¶ Un Valet m'a servi long-tems, vint années, par exemple. Je luy ai donné ses gages. Je ne luy dois rien. Je le renvoye. Je me crois quitte avec luy ; mais il ne le croit pas. A-t-il tort ? Je l'ai payé sur le pied de la convention ; mais étions-nous convenus qu'il

me donneroit les vint plus belles années de sa vie ? Il me les a données. Il ne les a plus. C'est ce que je ne puis ni luy payer ni luy rendre. Il s'en plaindra, & si je me suis trop fié à luy, je le tiens vengé. C'est l'usage.

¶ Ceux qui ont le plus de Valets sont-ils les mieux servis ? Les Grands le croient. Ils se l'imaginent tout au moins. Ils sont toujours placez sur la pointe du clocher. La tête leur tourne en regardant de haut en bas. L'esprit de vertige est souvent le leur. Faut-il s'étonner qu'ils obéissent à qui leur est soumis ?

¶ Pourquoi un mary, à quelque point qu'il aime sa femme, n'en scauroit-il faire à la longue sa Maîtresse ? C'est qu'à la longue le Valet le plus soumis prend un air dominant sur son Maître. La familiarité est une dispense de soumission.

¶ Comment fait-on, pour estimer toujours ce qu'on voit trop souvent ? Il faut pour cela que l'interêt s'y trouve, & que l'humeur s'en mêle. La sympathie n'y sert que par quartiers.

¶ Le Baron de Landrignac étoit à Paris dans le tems que son pere mourut en Gascogne. Il luy laissoit un bien

assez considerable, & il ne tenoit qu'à luy de choisir parmy les meilleurs partis de sa Province. Il auroit préféré une fille de Paris; mais il auroit voulu qu'elle fût d'aussi bonne maison que luy, & il ne se soucioit pas qu'elle eût un bien aussi considerable. On luy parla donc de bien des filles qui avoient quelque nom & quelque beauté. Il y a quelque tems que je suis à Paris, dit-il un jour, & je n'y ai pas vû le tiers des beautez & des filles parfaites qu'on me propose. Ce ne sont que charmes, mérites & perfections. Chacune a en belles paroles mille vertus, autant de talens, & plus encore de qualitez aimables. Pas une, jusqu'icy, n'a aucun défaut, continuait-il. Et c'est pourtant ce qu'une fille de Paris ne manque guere d'avoir en mariage, & de porter chez un mari. Oh je veux sçavoir, poursuivit-il, de quelle espece seront les défauts que portera chez moy celle que je prendrai. Ainsi voulez-vous que je me marie; dites-moy avec quels défauts vous voulez m'assortir. Je dirai les miens. Nous verrons s'ils sont faits pour être ensemble.

¶ Y a-t-il jamais eu des filles qui ayent entierement ressemblé aux por-

traits qu'on fait d'elles, quand on parle de les marier ? Il faut , pour s'en contenter, ou leur absence , ou un faux jour.

¶ On portoit un beau collier à vendre à une fille qui alloit se marier. Les perles en étoient grosses ; mais elles étoient baroques. J'aime mieux, dit-elle, que les perles n'en soient pas si grosses, & qu'elles soient rondes. Quoy , luy dit un Provençal , de la belle taille & du beau teint dont vous êtes, vous parlez contre les perles Baroques ? Oubliez-vous que vous en êtes une ? Vous faites votre satire sans y penser.

¶ Je ne m'étonne pas, disoit un Languedocien , qu'on trouve des taches & des inégalitez jusques dans les perfections. On en trouve bien au Soleil , & à nous. Le mérite est toujours baroque.

¶ Le seul mérite que n'attaquent point les envieux , c'est celui qui ne produit aucun bien au propriétaire , ni aucun mal à ses voisins. L'envie n'en veut point au mérite qui fait pitié. Je l'attens avec luy. Qu'elle vienne.

¶ Quelques Curieux disputoient entre eux sur un des Dieux des Payens. Il vint un homme fort sçavant sur ces matieres , & qui a un Cabinet plein de tou-

res sortes d'antiquités. Un Gascon qui le vit le premier, se mit à crier : Paix-là. Votre dispute finit. Vous êtes en contestation sur un des Dieux du tems passé. Voicy leur hôte. Il les a tous réfugiés chez luy, depuis qu'on les a chassés du reste de l'Univers. Il en est devenu le tuteur.

¶ Les meilleures intentions ont quelque chose d'équivoque.

¶ Les plus belles qualitez se laissent entrelacer avec des défauts. Et l'homme qui se conduit le mieux, se trouve toujours avec des sentimens qui le partagent. Le plus grand mérite est à la mercy des occasions.

¶ Dans le Maine & dans l'Anjou on dit à tous momens : *Dieu - mercy & la vôtre*, pour témoigner à quelqu'un l'obligation qu'on luy a, ou pour le remercier de la part qu'il veut bien prendre à quelque succès. Un Gascon se récria à ces mots : *Dieu-mercy & la vôtre*, dit-il. Voila une maniere de parler qui plaît. Je l'adopte & je la declare du País. Je vais tâcher de dire à ma conduite & à quelque Ministre puissant : Je suis heureux, *Dieu-mercy & la vôtre*. La phrase est belle. *Je la fais de chez*

nous, au refus des Parisiens.

¶ Un Officier Gascon qui avoit une Terre en Anjou, de par sa femme, y alloit tous les ans avec plaisir au retour de l'Armée. Il trouva à un voyage qu'il y fit, que la fille de son Procureur Fiscal avoit épousé le fils du Baillif de son Village. Elle étoit belle & toute jeune. Le Seigneur, dès qu'il la vit, luy dit : Hé bien, mon enfant, vous voila mariée ? Oüy, Monsieur, luy répondit cette Agnès, *Dieu-mercy & la vôtre*. Et vous en êtes bien aise, ce me semble, ajouta-t-il ? *Dieu-mercy & la vôtre*, répondit-elle-toujours. Etes-vous grosse, luy demanda-t-il ? Oüy, Monsieur, luy répondit-elle encore, *Dieu-mercy & la vôtre*. Hé bien, répliqua-t-il, je me fais compere. L'enfant est mon filleul.

¶ Un autre Agnès de ce lieu vint un jour porter une plainte à ce même Seigneur de Village. Monsieur, luy dit-elle, pardonnez, si je viens vous dire que je me plains de Monsieur votre grand Laquais. Eh ! que vous a-t-il fait, luy demanda-t-il ? Oh, Monsieur, rien, *Dieu-mercy & la vôtre*, luy répondit-elle ; mais c'est qu'il m'appelle Dame Catin ; & je m'appelle, si vous le permettez, Mada-

me Cathériné. Mais, repliqua-t-il, Catherine ou Catin c'est même chose, à peu près. Oüy, reprit-elle, Non pas, s'il vous plaît. On dit que les Catins à Paris, ce sont les Dames qui ne sont pas sages. Et moy, je veux être sage, & je ne suis pas Dame. Hé bien, luy dit-il. j'apprendrai à mon Laquais que vous n'êtes que Catherine. Tenez-vous. y.

¶ Pourquoi se marie-t-on à Paris? Pour se faire enrager les uns les autres, & pour avoir 24 heures ce qu'on fera au desespoir toute la vie d'avoir eu. Pourquoi se marie-t-on chez nous? Pour être toujours avec ce qu'on aime, & pour l'aimer de plus en plus, & vivement. Voila le bon. Choisissez, Mademoiselle.

¶ L'amour de Paris agonise dans les Amans, & trépasse dans les mariés. Au Pais il se fait Salamandre, il ne vit que dans les flammes. Nôtre feu est son élément.

¶ Si je me marie jamais, je veux trouver une femme qui me laisse la liberté de l'estimer toujours. Je la payerai comptant en mêmes especes. Je ne scaurois ni l'acheter plus cher, ni me donner à meilleur marché.

¶ Un

¶ Un Languedocien devint passion-
 nément amoureux d'une veuve, pour
 qui il n'avoit d'abord qu'une parfaite
 estime. Il ne luy étoit pas indifferant, &
 ils étoient faits l'un pour l'autre. Elle re-
 marqua un jour en luy une espece d'in-
 quiétude, qui luy donnoit un air plus
 tendre, mais plus réservé. Qu'avez-
 vous, luy dit-elle? Il se passe dans vô-
 tre esprit quelque chose qui vous occu-
 pe. Vous y êtes, luy répondit-il. N'est-
 ce pas de l'occupation? Mais qu'y a-t-il
 de nouveau, luy demanda-t-elle? Je ne
 connoissois pas la jalousie, luy répondit-
 il, & vous me faites faire connoissance
 avec elle d'une maniere qui n'est pas
 commune; & la voicy. Je crains de
 vous estimer plus que je ne vous aime.
 Soyez toujours jaloux sur ce ton-là, re-
 prit-elle, je vous le passe. Je suis donc plus
 délicat que vous, répliqua-t-il. Au point
 que vous êtes aimable, & que vous me le
 paroissez, je ne pardonnerai jamais à
 mon cœur de porter quelque autre senti-
 ment que ce soit, plus loin que celui de
 l'amour que j'ay pour vous. Je vous assu-
 re, luy dit-elle, que je ne serai jamais
 fâchée que pour moy, votre estime ail-
 le plus loin que votre amour. Et moy,

je vous assure , ajouta-t-il , que si mon cœur ne met dans la balance autant d'amour pour vous , que mon âme y met d'estime , je ne serai jamais content du poids.

¶ Qu'on se marie à Paris , quand on est aîné d'une bonne maison , ou quand on trouve une fortune , la raison le veut. En toute autre situation , le repos ne le veut pas. Je ne sçaurois vivre sans luy. J'ai dequoy vivre. Je le cherche , ou je l'attens.

¶ Un homme d'esprit dit un jour dans une conversation où il y avoit un Gascon , & de fort jolies femmes , qu'il étoit moins douloureux de se marier que de brûler. Vous voyez bien , Mesdames , s'écria le Gascon , que selon luy , vous n'êtes qu'un onguent pour la brûlure.

¶ Je sçai quelque gré aux femmes de se faire honneur à la longue de ce qui leur fait tort. Leur bonne foy est en cela une espece d'apologie.

¶ Il y a des hommes qui naissent pour être sots , & des femmes qui naissent pour être coquettes. Blâme-t-on un conquérant de faire des conquêtes ? ni un idole de ne pas parler avec esprit ? C'est vouloir qu'un homme aille de

Blayes à Bordeaux , contre vent & marée i Le mauvais naturel est nôtre *Mascaret*.

¶ Le *Mascaret* est un vent des plus particuliers , & des plus dangereux, qui s'éleve souvent vers le *becq d'Ambez* , dans le trajet de Bordeaux à Blaye. Ce lieu est fameux en naufrages. Bien des gens y ont péri.. Un Gascon disoit que Paris étoit un *becq d'Ambez* pour ceux qui ne sçavoient pas profiter de la Marée , & que l'amour & la dépense en étoient le *Mascaret*.

¶ On demandoit à un Gascon combien il y avoit de Bordeaux à Blaye. Si vous n'y allez pas , répondit-il , je vous dirai qu'il y a sept bonnes lieües. Si vous y allez , je vous dirai que le vent & la Marée en abregent ou en alongent le chemin. Voila , ajouta-t-il , le préliminaire de cet embarquement ; & la Bouffole , ne la négligez pas.

¶ Auroit-on en France du poivre & du gérosfle , s'il n'y avoit jamais eu des téméraires , ou des fols ? Combien il y a eu de folies utiles , & de rémeritez heureuses !

¶ De tous les Etrangers , celui qui a fait le plus de bien à la France , c'est

le poulet d'Inde, sans contredit. Je luy pardonne sa fierté & son caquet.

¶ Les Colombiers des Gentils-hommes de Gascogne sont les Enseignes des Hôtelleries de leurs cousins, chemin faisant.

¶ Le Domestique le plus ruineux des bonnes maisons de Paris, c'est celui, sans dispute, qui achete & qui va à la provision. Chez nous autres Gentils hommes, au Pays, la basse-cour est nôtre Vallée de misere, le Colombier nôtre Boucher, & le Fusil nôtre Rotisseur. Et à tous venans, beau jeu & bon visage d'hôte.

¶ Le Ciel du Languedoc est le plus beau Ciel du monde. Faut-il s'étonner des influences? Nous en tenons en esprit & en verité. Il y a toujours en nous quelque chose de céleste. Le terrestre ne s'y mêle qu'au besoin.

¶ On s'avisa de dire un jour à un Gascon qui parloit d'une maniere trop figurée, qu'on voyoit bien ce qu'il vouloit dire; mais qu'on ne l'entendoit pas. Vous voyez, dit-il, & vous n'entendez pas. J'y suis. N'avez-vous pas ouï dire, ajouta-t-il, qu'il résulte du mouvement des Cieux une harmonie des plus

mélodieuses. Ces pauvres Cieux, tout le monde a des yeux pour les voir, & personne n'a des oreilles pour les entendre. C'est assez souvent le sort des gens du Pais. C'est ma patrie.

¶ Que faites-vous là, *vous autres*, dit un jour un Gascon à des jolies femmes de sa connoissance, qu'il voyoit souvent? Vous n'êtes pas de mauvais gout, je le vois. Vous vous ennuyez en m'attendant.

¶ Le Vicomte de Croquinoillac poursuivoit l'épée à la main un homme qui sortoit d'une maison où ils avoient eu quelque querelle. On voulut retenir le Vicomte; & un de ses amis luy dit: Eh laisse donc cela. Veux-tu te faire des affaires pour rien? Comment, pour rien, répondit le Vicomte? Il m'insulte, & tu prens cela pour rien? Si tu es mon ami, & que tu veuilles que je luy fasse grace, va luy donner cent coups de bâton pour moy, je t'en donne la commission & la préférence. Tu luy diras que ce n'est rien.

¶ Deux fort jolies personnes jouïoient ensemble au Triétrac. Elles dispuoient un peu trop vivement sur une école. Elles virent entrer un Gascon qui jouoit

fort bien ce jeu-là. Venez, Monsieur, luy dirent-elles toutes les deux à la fois. Jugez-nous. Elles se mettent à dire leurs raisons avec un peu de chaleur, & elles parloient toutes à la fois. Ecoutez, leur dit-il, je devine de tout ce que vous voulez dire, que l'une veut envoyer l'autre à l'école. Et moy, si vous ne changez de ton; je vous y envoie toutes les deux.

¶ Un autre fut pris aussi pour Juge par trois ou quatre femmes, en un cas presque pareil. Elles étoient piquées, & elles parloient avec aigreur & emportement. Elles commençoient à se dire leurs veritez. Vous jouëz donc gros jeu, Mesdames, leur dit-il? On ne peut pas moins, luy répondirent-elles. Nous ne joüons que pour l'honneur. Pour l'honneur, s'écria-t-il! A quoy pensez-vous? C'est faire bien du bruit pour rien.

¶ Un Gascon se trouva insulté au jeu. Il jetta les cartes au nez de celui qui luy parloit trop fortement, & il voulut se jeter sur luy. On le retint. Laissez-moy faire, dit-il à ceux qui le renoient à quatre. Il m'a insulté. Vous l'avez vu. Si vous l'aimez, préparez-

vous à le ramasser par pieces.

¶ Dans une autre contestation au jeu, le même Joüeur Gascon prit sur le fait un fripon qui luy jouïoit un tour de navette. Tout beau, Monsieur, luy dit-il : halte-là. Je vous y prens, & je reprends mon argent que vous ne gagnez pas, avec le vôtre que vous perdez. Le filou outré luy dit des impertinences. Ah. vous en voulez, Monsieur le fripon, luy répliqua le Gascon en colere. Je vais vous faire jouer un jeu où vous ne sçauriez tricher. Il se leve. Il se veut élancer sur luy. On le retient. Otez-vous, dit-il à ceux qui le tenoient. Ne me détournez pas. Je vais luy couper oreilles, bras & jambes deux à deux.

¶ Du tems qu'on jouïoit publiquement, & qu'on se ruinoit avec impunité à la bassette, un Officier Gascon qui étoit distingué à l'Armée, & estimé à la Cour, railloit un jour dans une bonne maison, pour faire plaisir à toute une Compagnie. Il étoit beau Joüeur, & il n'étoit pas dupe. Il avoit à sa gauche une Joüeuse de profession, fort appliquée à le tromper. Elle luy faisoit des *Alpius de Province*, sans trop de ménagement. Pour éviter tout bruit, il se

contenloit, sans luy rien dire, de passer la main sur les cartes, & d'en ôter legerement & en passant les *Alpions* qui n'y devoient pas être. Elle s'emporta enfin, & elle soutint que sa carte étoit en *Alpion*. Madame, luy répondit le tailleur, je vois bien que vôtre carte y est; mais ce n'est pas de par le jeu. Il en fit voir aisément la preuve. La Dame enrageoit de n'avoir pas trouvé sa dupe. Elle eut recours à d'autres expédiens. Dans le cours de la taille suivante, le Tailleur dit : sept perd, huit gagne. Il commence par sa droite à faire le tour, pour payer le 8, & pour tirer l'argent qui étoit sur le 7. La Dame prend ce tems pour escamoter le sept, & pour substituer un huit. Il l'observoit, & du premier coup d'œil : Va huit, dit-il tout haut. Elle répond : Va sept. Il réplique : sept perd, & il prend l'argent. Elle luy donne un démenti. Ce langage m'est nouveau, dit l'Officier : personne ne s'en étoit encore avisé avec moy ; mais c'est une femme, & je demande qu'on juge le coup. Elle fut condamnée tout d'une voix. La Dame crevoit dans sa peau ; mais elle ne perdit pas courage. Quelques tailles après, elle prit le tems qu'il étoit

étoit appliqué à débrouiller un incident, & elle substitua une nouvelle carte à son profit. Il la prend encore sur le fait, & la friponerie n'en étoit pas douteuse. Elle s'empporte, & dans la fureur, elle luy donne un soufflet à tour de bras. Il met les cartes sur la table, & de sang froid il compte sur les bouts de ses doigts, & il dit tout haut : On me filoute vilainement, je l'empêche avec douceur ; on me dit des injures, on me donne un démenti, & on m'applique un bon soufflet. Si c'est un homme, je suis Officier, il faut ou que je l'égorge, ou que je sois deshonoré. Si c'est une femme, je n'ai qu'à luy faire la révérence. Le sexe en décide ; & pour en avoir le cœur net, voyons, je vous prie, Madame, continua-t-il, en la regardant entre deux yeux. Le fait n'est pas douteux. Il faut qu'il y ait quarante ans que vous êtes femme dans les formes. Je n'en doute plus. Ma tranquillité vous en répond. Je n'en suis pas seulement ému. Vous n'êtes pas homme, je vous en félicite.

¶ Quel est le privilège d'un sot qui jouë, c'est qu'il peut être dupe sans y perdre que de l'argent, & qu'il peut

être, sans autre conséquence, aussi aisé de perdre que de gagner. Je ne luy envie pas la prérogative.

¶ Monsieur, dit un jour étourdiment une Joieuse de Paris à un Joieur de Gascogne, qui jouïoit avec autant de noblesse que de malheur, vous vous possédez bien au jeu. Madame., luy répondit-il, c'est qu'il ne me possède pas. Mais, continua-t-elle, est-ce que vous ne sentez pas le chagrin de perdre? Non pas, ajouta-t-il, quand j'ai dequoy payer. Quoy, poursuivit-elle, vous ne regrettez pas l'argent qu'une carte vous coûte? Je ne le regrete pas plus, ajouta-t-il, que celui que m'ont coûté des Lotteries où je n'ai rien eu. Comment, s'écria-t-elle, vous ne regrettez pas l'argent, que vous avez mis à une Lotterie, où vous n'avez pas eu un pauvre billet noir? Comme celui, répondit-il, que j'ai mis & que j'ai perdu sur une carte. C'est être bien maître de soy, repartit-elle. C'est l'être, du moins, repliqua-t-il, de son humeur & de sa bourse. Je n'en veux être ni l'Esclave, ni le Tyran.

¶ J'aime à jouer, disoit un autre, & je regarde le jeu comme un de ces plaisirs qui doivent coûter quelque chose.

Quand je donne la Comédie ou l'Opera, & que j'ai retenu une Loge, je compte que le plaisir, qui m'en revient, vaut tout ce qu'il me coûte. Les regrets n'y entrent pour rien. Je paye à proportion l'envie de jouër. Si je perds, je crois être à une piece sérieuse : c'est toujours me divertir. Si je gagne, je crois être à une Piece Comique. Je m'y réjouis. Le Comique me fait rire, & le sérieux ne me fait pas pleurer. C'est avoir du goût pour le Théâtre.

¶ Tout Jouëur qui a des dettes, disoit un autre, est condamné à un chagrin inévitable d'avoir gagné. Tous ceux à qui il doit, sont des Argus qu'il ne sçauroit tromper, & à qui il ne sçauroit cacher un gain, ni un profit. Ils sçavent, ou ils sentent que le debiteur est en argent comptant, & ils bourdonnent autour de luy, comme ces mouches & ces guêpes qui sentent autour d'un arbre qu'il a du fruit meûr. Ces guêpes avides, c'est-à-dire les Creanciers, ne sentent pas que l'argent du jeu est un fruit précoce. Il n'a pas toujours le temps de meûrir.

¶ Un grand Seigneur de Gascogne, Jouëur de profession, faisoit à Paris un

peu trop de dépense. Il devoit de tous côtez , & son Intendant & son Maître d'Hôtel ne sçavoient plus comment y fournir. Ils sçurent un soir par ses Valets qu'il venoit de gagner une grosse somme. Ils coururent ensemble à son Appartement. Ils le trouverent ouvrant son coffre-fort pour y mettre son argent en sûreté. Monseigneur, luy dit l'Intendant , voilà qui nous vient bien à propos ; car nous ne sçavons plus de quel côté nous tourner. Je vais vous l'apprendre , répondit le Seigneur Gascon. Tournez-vous du côté de la porte. Il n'y a rien à faire icy pour vous autres. Ma foy , Monseigneur , dit le Maître d'Hôtel , je ne sçavois plus comment aller demain au Marché. Ma foy , Monsieur le Maître , dit le Seigneur , c'est un chemin que vous sçavez par cœur , & que vous faites avec trop de plaisir , pour l'oublier. Tenez , mes enfans , leur dit-il , finissons. Il met la main dans sa poche , & il leur donne une pistole. Voilà pour boire à ma santé. Pour l'argent du jeu , n'en parlons pas. C'est chose sacrée. Si j'en ôtois seulement dix pistoles , j'en perdrois deux mille demain. Voudriez-vous me

porter malheur ?

¶ Je ne suis pas surpris qu'une femme aime à jouer ; mais je m'étonne que son mari le souffre. Il y perd toujours plus qu'elle , & il peut compter qu'il ne luy plaît qu'autant qu'il luy donne de liberté & d'argent. Il n'en paye guere moins cher les ressources.

¶ Je joue sur mon superflu. Permis à moy. J'en suis maître sans restriction. Je hazarde mon nécessaire. Il n'est pas plus à moy qu'à mes besoins. Je mérite de le perdre , & d'en manquer. Le ridicule se trouve au bout.

¶ Quand je vois , disoit un Gascon qui n'aimoit pas le jeu , que des Joueurs après au gain exposent aux caprices du hazard leur bien le plus liquide , je crois voir autant de fous qui tremblent à l'idée du naufrage , & qui le cherchent. Ils se font d'un tapis une mer , & un écueil d'une carte. Ce sont de mauvais Commerçans. Je ne mettray rien sur leurs Vaisseaux.

¶ Les gens qui jouent gros jeu entre eux peuvent-ils être bons amis ? Ils ne songent qu'à se dépouiller l'un l'autre. Belle amitié ! Que souhaiteroit-on de pire à l'ennemi le plus déclaré ?

¶ J'étois surpris en arrivant à Paris, disoit un autre , que le jeu fût si fort en vogue dans un lieu où l'on a tant d'esprit , & où les femmes parlent si bien. Je suis revenu de ma surprise, & j'en ai trouvé la raison. On parle icy avec tant de vivacité , & on y a souvent si peu de chose à dire , que la conversation s'y épuise aisément. Le jeu y supplée. Il en remplit les vuides. C'est son institution. Qui en porte plus loin l'employ en abuse. Combien de choses se font à Paris contre l'intention des Fondateurs !

¶ Vous aimez à jouer pour vous amuser, & vous ne faites du jeu qu'un supplément à la conversation , vous méritez de ne pas vous ennuyer. Vous en faites un essentiel , & vous y hazardez le solide. Apprenez à vous divertir à peu de frais.

¶ Mon esprit peut faire des allées & des venuës ; mais je ne laisse jamais marcher ma volonté sur l'impuissance de mes desirs, & encore moins mes projets, aux caprices du hazard,

¶ Quand je desire , je ne tiens pas. Quand je veux , je vois mon but. Quand j'y arrive , je m'y tiens ; & quand j'en

approche, je sçai la portée du fleurier.

¶ Lorsque je ne vois pas poindre le jour de mon repos, j'allume le *flambeau* de mon esperance. Je n'y vais pas à tâtons. Je vois clair dans le chemin obscur qui y conduit. Je suis animal Solaire. Je sçai me faire lumineux.

¶ Quand je voyage, & que je vois sur le soir que le Soleil *se fait voisin* du défaut de l'horison, je suis son exemple, je m'avoisine de quelque gîte, & je sonne la retraite.

¶ Je ne sçai pas, disoit un Gascon, si les femmes de Paris sont aussi fines qu'on le publie; mais je sçai bien qu'elles ont grand besoin de l'être. En voicy la raison démonstrative. Elles ne sçavent pas se cacher, & elles ont bien des choses à mettre derriere le rideau. Tirez la consequence.

¶ Une femme peut-elle être toujours fine sans être fausse? Elles disent qu'ouy. Nous disons que non. La verité en cet endroit n'est pas *affirmative*.

¶ Une femme delicate ne peut souffrir une fausse finesse dans son Amant. Que ne luy dit-il: Medecin, *guéris - toy* *toy-même*.

¶ D'où vient, demandoit-on à un

Gascon , qu'une sottise est ordinairement moins trompée qu'une femme d'esprit ? C'est, répondit-il, qu'elle ne se flatte pas tant , & que pour croire, elle veut voir. Cela n'est pas tant sor.

¶ Vous me demandez , disoit un Provençal , d'où vient que les femmes sont si foibles ? Les verres sont fragiles. Si vous me demandez , je vous réponds.

¶ J'aime à être heureux , Madame , & j'aime à l'être de par vous. Dites-m'en autant. Vous profiterez du Dialogue.

¶ Où en sommes-nous , Madame ? C'est à vous à me le dire ; car pour moy je n'en sçais rien , grace à vos yeux. Ils sont heureusement les interpretes de votre cœur , & ce cœur est mon oracle. Il l'est aussi de mon destin. Je le consulte. Vous me lorgnez. Il se declare.

¶ Il y a déjà quelques jours , Madame , dit à une Veuve jeune & riche le Marquis de Poussignac , que nous sommes vous & moy à frais communs en pour-parler d'amour & d'amitié. Voilà deux belles transitions pour entamer un pour-parler de mariage. Puisque nous

y sommes , si vous m'en croyez , nous traiterons à fond entre nous deux cette matiere. Hé bien , Marquis , répondit la Veuve , qu'avez-vous à me dire sur cela ? J'ai à vous redire que je vous aime comme on aime ce qu'on doit toujours aimer. Voila le préliminaire. Venons aux conventions. Vous êtes née , à vûe de pays , pour être heureuse. Votre phisionomie le declare , & la mienne y souscrit. Voicy le premier article. Voulez-vous passer en felicité les vingt-quatre heures de chaque jour de votre vie ? Vous me tenez , je vous marchandé ; l'étoffe me plaît , ne laissez pas aller le chaland. Vous me rappelleriez à la fourdine ; & c'est peut-être à cette Enseigne que je logerois. Croyez-moy , faites sonner la grosse cloche. Profitez de l'heure du Berger. Hé bien , Marquis , luy dit-elle , vous m'aimez , & je vous aime. Vous m'épouserez quand il vous plaira. Vrayment , s'écria-t-il , si c'est tout à l'heure , c'est quand il me plaît !

¶ Un Gascon disoit d'une fort belle femme qui n'avoit point d'esprit , & qui ne parloit que d'un son de voix defagréable : Voila un beau portrait d'une

belle personne. Il est bien ressemblant, tous les traits y sont. Il ne luy manque que la parole.

¶ Ne me parlez pas de cette femme-là, disoit un autre d'une Belle qui n'avoit point d'esprit, & qui interrompoit à tout moment, pour parler sans rien dire. Elle n'est bonne qu'en spectacle. C'est un *assommoir* de conversation. Elle ne sçauroit fournir à aucun entretien que sa presence. Si elle veut que je l'aime, il faut qu'elle attende que je sois devenu sourd.

¶ On railloit un Gascon sur l'empressement qu'avoit à luy plaire une Coquette qui avoit de beaux traits; mais qui avoit les dents gâtées, & elle affectoit toujours de luy parler de près. A la verité, dit-il, elle me caresse des yeux; mais elle m'offense de la bouche.

¶ Une belle parleuse étoit devenue une médisante de profession. Les absens n'étoient jamais épargnez; mais elle divertissoit tous ceux qui pouvoient l'entendre. Un Gascon dit d'elle; Cette femme-là est riche, ou le fera. Elle entend l'œconomie. Elle défraye par tout; mais c'est aux dépens d'autrui.

¶ Madame, dit à Paris un jeune

homme de Pezenas à une jeune Veuve qui avoit l'air coquet , & qui se declaroit pour luy. Madame , luy dit-il , je vous entens. C'est mon cœur que vous voulez. Il est parfait au moins , je vous en avertis , à une chose près. Il luy manque un peu de défiance. Voulez-vous luy donner sa dernière perfection ?

¶ Le plus grand défaut de nôtre galanterie , c'est de nous livrer trop aux séductions des artificieuses. Madame , l'êtes-vous ? Vous me trouverez en défaut.

¶ Otez certains ajustemens à des femmes qui vous paroissent belles , vous demanderez à la Nature , pourquoy elle est si soumise à l'Art. Otez les riches étoffes , les perles & les diamans à certaines femmes de qualité , vous ne leur accorderez pas droit de Bourgeoisie. Le postiche est devenu une espèce d'essentiel.

¶ Je ne hais pas ces femmes qui font métier & marchandise d'être sages. Je les fréquente ; mais je n'en fais pas mon ordinaire. Je ne sçaurois être leur çaland. Leur commerce fait des dupes.

¶ Il faut l'avouer , disoit une Parisienne à un Languedocien : Vous avez

tous un fonds de complaisance qui ne s'épuise jamais pour celles à qui vous voulez plaire. Vous y voila , Madame , s'écria-t-il ! Pour le coup , vous voyez , ou vous devinez. Mais remarquez que notre complaisance est une demande en Justice , en vûe de la compensation. Pour moy , je le declare : quand je l'accorde , je l'exige. En êtes-vous ?

¶ Nous nous faisons haïr d'eux , à force de nous faire aimer d'elles.

¶ Avec les belles , ou fort jeunes tout au moins , nous aimons *gratis*. Avec celles du tiers-état , nous les aimons par maniere d'acquit. Leur générosité en est la regle & la mesure.

¶ Voulez-vous , Madame , que je vous donne l'idée d'un joli troc , disoit un Gascon à une Veuve riche ? Mettez-moy , faite comme vous êtes , beaucoup de bien d'un côté , & moy fait comme je suis , beaucoup d'amour de l'autre. Voila qui s'appelle *de l'équilibre*.

¶ Nous faisons profession d'esprit & de valeur. Ces deux métiers ne sont pas lucratifs ; mais heureusement nous sommes galans sur le marché. Voila notre meilleur commerce. Avis aux vieilles , *en droiture* , & aux laides , *en passant* ,

Les belles passent à la montre.

¶ Un vray Gascon n'ouvre jamais si bien son cœur à la tendresse, que lorsque les belles ouvrent leur bourse à ses besoins. Ne faut-il pas que chacun vive ?

¶ Je les aime cruelles ; mais je ne veux pas qu'elles me cruélisent longuement. Je suis sujet à l'impatience, en attendant le changement.

¶ En amour de durée, trop de complaisance me dégoûte. J'aime assez qu'on me résiste par-cy par-là. Je veux sur-tout qu'on me domine, mais doucement. Je les aime imperieuses, mais avec modification. *Le haut à la main* me repugne.

¶ Nous charmons les femmes par nos vertus, & nous les aimons par leurs défauts. Jugez si Paris nous en fournit de charmantes & de charmées ?

¶ Les femmes gagnent à avoir des défauts ; ce n'est bien souvent que par-là qu'elles plaisent. Et sur ce pied, si elles ne sont pas toutes belles, elles sont toutes aimables.

¶ Le Parisien le plus rebuté de sa Belle, en seroit favorisé, s'il étoit Gascon. Il est toujours sûr que les mau-

vais procédez n'en feroient pas, & plus sûr encore, qu'il ne songeroit pas à s'en pendre.

¶ Nous paroïssons éloquens à toutes les belles, parce que *nous leur sommes tendres*. Et elles nous trouvent patétiques, parce qu'elles nous croient passionnez.

¶ Je ne sçache rien de plus séduisant que deux beaux yeux. Ce sont des Orateurs qui persuadent. Le cœur leur cede tout ce que leur dispute la raison. Leur éloquence est leur triomphe.

¶ A Paris, un sot qui appelle quelqu'un, Gascon, croit luy dire des injures. Un homme d'esprit croit luy donner des loüanges. L'entente est au diffuseur. L'auditeur n'y prend pas le change.

¶ Je ne croirai jamais qu'un Gascon, ce terme pris en mauvaise part, puisse être plus Gascon que deux beaux yeux. La plupart de leurs regards sont autant de Gasconades. Qui les observe, le sçait à ses dépens. La précaution n'y remédie guere.

¶ On disoit à un Gascon que les gens de son pays sçavoient éviter les concurrens, & éloigner leurs rivaux de

leurs Maîtresses. Vous en jugez à rebours, répondit-il. Nous faisons de l'amour un Carrousel, où sûrs de vaincre, nous attirons des combattans. Ce sont autant de pourvoyeurs de myrte & de laurier pour nos courones.

¶ Le chef-d'œuvre d'un Cadet de Gascogne, c'est de persuader une heritiere de Paris qu'elle ne sçauroit vivre heureuse qu'avec luy.

¶ Une jolie personne me voyoit. Je ne la vois plus. Je la condamne à s'ennuyer jusqu'à mon retour, ou à l'arrivée de quelqu'autre du país : l'exclusion aux Parisiens, & à ceux de leur Secte.

¶ Il n'y a pas plus loin du país de la fourberie à celui de la sottise, que du país des Normands à celui des Picards. Nous sommes au Midy, vers le Soleil. Nous ne sommes pas fourbes aux Dames, & elles sont bien fines, si elles nous font sots.

¶ *Elles font la sottise, & nous sommes les sots.*

Voilà un Vers de bon aloÿ & de grand cours, que Moliere a dédié aux Parisiens & à leurs Confreres. S'il en eût

fait la dédicace aux Gascons, il auroit tourné la phrase.

¶ La défiance des Parisiens justifie la coqueterie des Parisiennes. Ils leur découvrent un chemin de roses. Elles aiment les fleurs, & elles ne haïssent pas les plaisirs. L'avis ne tombe pas à terre.

¶ Ne vaut-il pas mieux à la passade être trompé d'une Maîtresse, & ne s'en méfier jamais, que de n'en être jamais trompé, & de s'en méfier toujours ? L'amour, la fortune & les femmes aiment les audacieux, & rejettent les timides. Les trembleurs n'y gagnent rien. J'en hais la Secte.

¶ De tous les Amans, il n'y en a pas qui épargnent mieux que les Gascons aux jolies femmes, la contrainte de dire *oui*, ou l'embarras de prononcer une première fois, *je vous aime*. Nous répondons pour elles, quand nous demandons pour nous. La dispute finit. La liaison commence.

¶ Madame, disoit un Gascon à une jolie femme dont il étoit amoureux depuis quelque tems, & qui commençoit à se radoucir pour luy : nous voila presque contents l'un de l'autre. Il ne vous reste qu'un pas à faire. Je vous donnerai

rai la main , partez. Donnez-moy lieu de me louer de vous sans restriction. Vous jouïrez de mon repos par voye de représailles.

¶ Il est permis , & presque enjoint à un homme raisonnable qui n'a pas fréquenté des femmes , d'être leur dupe en les fréquentant. C'est le chemin par où on y arrive , disoit un Provençal ; mais à force de les voir, il doit avoir appris d'elles, à ne pas croire même ce qu'il voit. Qui doute s'instruit , & qui est trompé se corrige.

¶ Aimer est une peine, lorsque plaire n'est pas un plaisir. Le cœur met tout à profit , & la raison ne passe rien à pure perte.

¶ L'Amour aime à se dédommager de ce qu'il donne , comme de ce qu'il perd. C'est le Dieu des représailles.

¶ Pourquoi nous accuse-t-on , disoit un Gascon , d'être inconstans? N'est-ce pas convenir que nous sommes naturels ? Nous aimons une Belle , parce qu'elle l'est , & qu'elle nous plaît. Cela est dans le vray: Elle cesse de nous plaire. Nous la quittons. Le vray subsiste. Le goût a ses privileges , si l'amour a les siens. Les femmes y trouvent tout.

M

jours leur compte. Dequoy se plaignent-elles ? l'une y gagne ce que l'autre y perd. Il n'y a donc rien de perdu.

¶ Les hommes sont comme ces habits qui ne paroissent de bon goût qu'autant qu'ils sont encore brillans & propres. Et les femmes sont comme ces fleurs qu'on ne regarde plus, dès qu'elles sont fanées, ou comme ces Vau-de-villes qu'on ne chante qu'un certain tems. Les modes, les habits & les saisons passent ensemble. Sauf à revenir.

¶ La jalousie est un tribut forcé & accablant que la haine paye à l'amour, & un supplice que le Tyran partage avec le patient.

¶ Les femmes sont souvent de leur pudeur & de leur modestie ce que sont les enfans de leurs habits. Ils prennent garde de ne pas les salir les premiers jours, & pendant qu'ils sont bien propres & tout neufs. Y font-ils une tache, ils en sont chagrins, & ils en évitent une seconde ; mais avec moins d'attention. Y en a-t-il deux ? la troisième ne leur fait plus de peine, & ils se roulent ensuite par tout, sans songer à être propres. Concluez que les jolies femmes sont d'ordinaire des enfans gâtez.

¶ Je ne crains pas l'ennuy, disoit un Gascon. Quand je le vois venir, je me divertis à passer d'une belle action à une autre. Si je n'ai pas de plaisir à faire mon devoir, il m'en revient au moins un contentement de réflexion. Je ne l'ai ni lente ni paresseuse; & dans tout ce que je fais de bien, dès qu'on m'en loüe, j'en jouïs.

¶ Te voila donc à Paris, l'ami du cœur, disoit un Gascon à un de ses compatriotes? Tu y viens faire fortune? Pratique generale des gens du Pays. C'est nôtre Etoile Pôle. Le besoin est nôtre Nord, & le sçavoir-faire nôtre Bouffole. Il n'est plus question, pour mettre à la voile, que d'un bon vent. Voicy le secret de l'avoir en poupe. Mets-toy en vogue par quelque endroit. Tu vogueras. Mets-toy à la mode. De viens une mode toy-même, tout le monde te suivra. Si la fortune te luit une fois, que d'amis, que de caresses! Mais sans être ni à la mode, ni en vogue, ni en fortune, tu seras compté *nul*, ou *numero rien*. Triste calcul!

¶ Certain jeune Seigneur de Gasconne avoit fait de si grandes dépenses à Paris, que sa Seigneurie en avoit sauté.

Un Italien avec qui il mangeoit un jour luy dit , le voyant rêveur à table : Votre Seigneurie ne mange pas ? Non , répondit le jeune Seigneur Gascon , elle est mangée. Quel quart d'heure de Rabelais. Il se repete , & il revient.

¶ On disoit un jour devant ce même jeune Seigneur , qu'on s'établissoit plus vite & mieux à Paris par la dépense que par l'œconomie. Je sçai , répondit-il , qu'on s'y ruine par la dépense. Me voila devenu œconome involontaire. Je vois que je ne m'y établirai pas. Vous êtes jeune , répondit un homme du même Pais , & vous ne songez pas qu'il y a des vieilles riches.

¶ Rien ne m'a fait plus de plaisir que de lire dans un bon Livre , que la libéralité étoit moins opposée à l'œconomie que l'avarice. Je ne m'étonne plus si les gens du Pais dépensent si volontiers. Ils n'ont pas la plus grande des oppositions à l'œconomie. Fy de l'avarice. J'aime à être libéral , sur-tout quand je sème pour recueillir. Que de Parisiens sont Gascons sur l'article !

¶ Sçavez-vous par où nous nous consolons de ne pas avoir de grands biens ? Par l'esperance d'en acquérir , & par l'en-

vie de les mériter. Les talens sont nos ressources, & le sçavoir-faire est nôtre pourvoyeur.

¶ Le pis aller, de plaire aux Vieilles, est un métier ennuyeux & déplaisant, que nous ne prenons que dans le besoin pressant de gagner dequoy vivre. Ce métier déplaît; mais il produit.

¶ Les hypocrites n'aiment de la dévotion que le produit.

¶ Un hypocrite est un Gascon à l'envers. Celui-cy est homme de mérite, & il fait tout pour paroître ce qu'il est. Et l'autre, qui n'en a point, fait tout, pour paroître ce qu'il n'est pas. J'en aime la difference.

¶ Une femme de Toulouse dit à son mari qu'elle avoit fait un Jugement. Tu as bien fait, luy répondit-il; car tu n'en avois pas.

¶ On avoit fait Cardinal un Abbé de grande naissance, qui n'avoit pas étudié. Un Gascon s'écria: Il entre donc pour la premiere fois dans un College.

¶ Une femme dont la conduite étoit fort décriée, ne se montroit qu'avec un air modeste & retenu. Un Gascon dit, en la voyant: Voila une phisionomie

en masque. *Le coup d'œil s'y dépayse.*

¶ Un homme d'un vrai mérite & d'un grand desintéressement, étoit un jour mal habillé dans une belle Compagnie où tout le monde étoit magnifique. Cet homme-là doit être pauvre, dit un Parisien. Il est du moins habillé bien pauvrement. Oüy, répondit un Gascon; mais il a l'ame richement ornée. L'idée que j'en ai luy rend toute la parure. *Il me brille à l'esprit.*

¶ L'amour de la gloire, disoit un Gascon, est le précis de nôtre politique, & la crainte du mépris, l'abregé de nôtre morale. Ne craignez rien d'un homme qui veut meriter vôtre estime. Voilà où j'en suis logé. C'est mon Auberge.

¶ Sçavez-vous pourquoy les Gascons font fortune, & plus vîte & plus sûrement que d'autres? C'est que la gloire leur en fait chercher les moyens, & l'orgueil ne s'oppose pas à l'attention de les employer. Le rebut & l'impatience ne sont que foiblesses de l'ame, & pauvreté de l'esprit. Ce n'est pas de ce côté-là que nous sommes pauvres, ni que nous évitons d'être riches. *A d'autres.*

¶ Un Gascon n'avoit pour tout bien

qu'une Métairie , & pour tout domestique que son Laboureur. Il l'employoit souvent à la Cuisine , & aucun reste ne luy en revenoit. Le Laboureur luy demanda son congé. Comment , luy dit son Maître ? je suis content de toy. Est-ce pour cela que tu me quittes ? Non , luy répondit le Laboureur ; mais c'est parce que je ne le suis ni de vous , ni de mon labour. J'ai moins icy à labourer, qu'à fricasser , & je n'en ai que la fumée.

¶ Nous sommes à Paris du côté de l'esprit , comme ces riches Financiers du côté de l'argent. On ne les hait que parce qu'ils en ont trop. Je tiens pour le superflu. Je m'en console.

¶ Feu M^r l'Abbé Boyer donna à quatre - vints ans sa Tragédie de Judith. Le succès en fut prodigieux. Que dites-vous du génie du Pays , dit un Gascon à un homme de Lettres ? J'en dis , répondit celui-cy , qu'il faut avouer que vous avez un privilege qui est réservé à vôtre seule Nation. Quand vous arrivez icy , vous avez trop d'esprit pour nous. Vous portez trop loin vos réflexions & vos idées. Et dans un âge avancé , où tous les autres perdent tout le feu de leur esprit , vous ne perdez que

le superflu du vôtre. Vous voyez donc bien, répondit le Gascon, qu'il est bon d'en avoir d'abord plus qu'il ne faut. Qui n'a pas *un peu de trop* dans son bien, n'en a plus assez, pour peu qu'il en perde. Le nécessaire y va trop *justement*. En bien & en esprit, *un peu de trop* préserve *du pas assez*.

¶ Un enfant est un commencement de ce qu'il doit être, & un vieillard un reste de ce qu'il a été. Un Figuier jeune ou vieux ne porte pas des nesses. Nous sommes de bons arbres qui portons toujours de bon fruit par tout où nous prenons racine. Tout consiste à nous bien planter. Nôtre bon naturel *facilite*.

¶ Il n'y a guere de femmes à la fleur de leur âge, ni d'hommes au penchant du leur, qui ne laissent entrevoir par où pourront défaillir leur corps & leur esprit. Tout ce qui doit tomber fournit aux connoisseurs quelque présage de ruine.

¶ Les fols, les jolies femmes & les fots font leur esprit de leur humeur, & leur raifon de leurs caprices. L'humeur Gasconne y remédie. Nos Dames n'y perdent rien.

¶ J'avois un ami, je le croyois tel. Je
me

me suis fié à luy, il m'a trompé. J'ai été la dupe du côté de l'interêt, & la victime du côté du cœur. Je luy ai fait plaisir en plusieurs rencontres, & du bien dans l'occasion. Ma générosité me l'avoit fait oublier. Son ingratitude m'en fait souvenir. Il cherche après cela à me donner des marques d'amitié; il me trouve indifférent. Il devient malheureux, je redeviens sensible. Son malheur me le rend cher. Il ne tiendra pas à moy qu'il ne soit heureux, & moy indifférent. Voyez ma complexion.

¶ Tout le monde a de l'esprit; mais peu de gens en ont l'usage. Il y en a peu qui n'eussent assez de raison, s'ils vouloient se servir de toute celle qu'ils pourroient avoir. Je ne juge pas des hommes par leurs bonnes ou mauvaises qualitez, mais par ce qu'elles produisent. Quand je veux me faire estimer, c'est aux devoirs accomplis que je me recommande.

¶ Etes-vous ferme dans le danger, disoit un Officier Gascon? Vous êtes brave. Etes-vous vif à y courir? Vous aimez la gloire. Etes-vous paisible dans le choc? vous êtes intrépide. Etes-vous désarmé dès que vous avez vaincu?

N

vous êtes Heros. Voila la trempe de mon épée.

¶ On nous reproche que nous sommes glorieux. Si c'est de par la gloire, nous en passons condamnation. La guerre le veut, & la victoire le dit. Je défere à l'autorité en faveur des témoignages.

¶ Je regarde les belles paroles, que me dit un homme de Cour, comme les complimens que me fait un Marchand dans sa boutique. Quand je ne me soucierai pas d'être dupe, je me fierai également à tous les deux. En attendant, gare la bourse.

¶ On dit à l'Armée que nous sommes braves; à la Cour, que nous sommes galans. Ce qu'on dit-là de *nous autres*, les Romains l'ont dit de César. Tirez vos conséquences.

¶ Si nos actions sont vives & brillantes, pourquoy s'en étonner? La valeur les anime, & la gloire les conduit. Nous sommes du Pays du Soleil. *Eh donc lumineux.*

¶ Voulez-vous marcher aux Ennemis à front élevé, & à cœur sans peur? Mettez-vous la crainte aux pieds, & le courage à la tête. Vous nous imiterez.

¶ Nous quittons par fois les armes ; mais nous avons toujours le cœur armé. Gens-d'armes par tout.

¶ Nous sommes , en belle humeur , les meilleures gens du monde. En raillerie , patiens ; en reproches , humains ; en plaintes , délicats ; mais en *agaceries* , si on les outre , on nous élance de la bonté au courroux , du courroux à l'épée , de l'épée au sang , au meurtre , & le carnage au bout. Les Héros peuvent devenir indociles. Quoyqu'en faveur des soumissions , nous faisons ceder la valeur à la gloire : Hardy qui en abuse.

¶ Sçavez-vous ce qui nuit à nôtre valeur ? C'est d'en avoir trop , & à nôtre bien , de n'en avoir pas assez. Nôtre mérite feroit bien plus rapidement son chemin , si dès qu'il part pour aller à son terme , nous pouvions à nôtre gré fournir aux frais du voyage. Il y a , pour y parvenir , des voitures & des *entrepôts* qui coûtent cher ; & point de credit dans cette route. Il est honteux au mérite d'avoir toujours la bourse à la main. Cela le dégrade , ou le retarde. *Témoin.*

¶ Pourquoi aimons-nous tant à combattre ? C'est que nous nous accoutumons à vaincre.

¶ L'huile s'étend, quand on l'échauffe. L'encens est de bonne odeur, quand on le brûle. La grape ne donne du vin, que quand on la presse. Et l'eau d'une source devient meilleure, plus on en puise. Symboles des gens du País. Voulez-vous sçavoir ce qu'ils valent? Pressez, échauffez, puisez. Le mérite y est, & la source aussi.

¶ Les Fanatiques sont les apostumes de la France.

¶ Nous sommes tous comme cette Statuë de Diane faite par Phydias, qui exposée à l'air, n'en recevoit pas les injures. On a beau nous en dire & nous en faire, elles passent, nous ne les recevons pas. C'est une pluye qui glisse sur une toile cirée. En éloges & en approbations, nous sommes des éponges. Tout y entre, & rien n'en sort qu'à la pareille.

¶ Vous ne m'insulterez pas, disoit un Bearnois. Je suis né en lieu trop haut, pour être accessible aux insultes. Si je me rabaisse assez pour me fâcher, gare la valeur. Le Bearn est plus haut en courages qu'en montagnes.

¶ La gloire de la Gascogne est toujours en fleur. Les fruits y viennent quand ils peuvent. Toute saison y convient.

¶ Nous nous ruinons au service ; mais nous nous faisons des trophées de nos ruines. Le triomphe nous dédommage. Nous ne voulons des pensions du Roy que pour l'honneur.

¶ Quel plaisir pouvez-vous prendre à médire , disoit un Toulousain à des gens qui faisoient profession de déchirer le Genre humain ? Sçavez-vous que les médifans sont les apostats de la Nature ? Ils courent plutôt aux Eclipses , qu'au Soleil.

¶ Je ne hais rien tant à Paris , disoit un autre , que les visages creanciers. Leurs regards sont autant de sommations , & leurs reproches autant d'Arrêts contradictoires. Quand le dépit est de la partie , le Tonnerre est plus clement , qu'un creancier qui tonne. Je ne m'étonne pas du bruit.

¶ Nous sommes vifs , prompts , brusques ; mais nous nous apaisons. Les flambeaux qui ont le plus de méches , sont les plus vite consummez. Telle est nôtre colere , si colere y a. Pour de la gloire & de la belle , *cela est Hoc. Voila le Hic.*

¶ Un Etang à bonde ouverte , ou à chauffée rompue , est bien-tôt à sec. Vou-

lez-vous épuiser nôtre colere ? Laissez-là déborder ; mais ôtez-vous du passage.

¶ Sçavez-vous pourquoy les feüilles du Peuplier tremblent touûjours ? Cest qu'elles ont la jambe fresse. Nous avons le pied marin.

¶ Madame , je vous erois un diamant. Vous brillez , & on voit clair chez vous jusqu'au fond de l'ame. Je me connois en bijoux & en clartez.

¶ Une chose me déplaît des femmes. C'est que rien n'est à *plomb* dans leur tête. Et tout est dans leur cœur à *pied glissant*.

¶ Cette femme-là se récrepit. Elle avoit le visage de *suye* , elle l'a de *plâtre* ; mais son front est de *fer rouillé*.

¶ A Paris le Ciel est pesant de nuës, l'air gros de broüillards rampans, l'eau épaisse de limon , la terre liquide de gachis ; rien de naturel que les Saisons dérangées ; & je m'y plais en faveur des circonstances. Cela est net

¶ Vive le Languedoc. Un Ciel riant, pere de nôtre belle humeur , un air qui sent les fleurs , ou rien ; l'eau , cristal de roche en fonte ; & la terre , parterre fruitier , Empire de Flore & de Pomo-

ne, sans oublier Cérés ; séjour des Dieux, & le nôtre.

¶ Nous sommes armez aussi-tôt que vêtus. Vaincre & combattre, pour nous même chose. L'un dit les deux.

¶ Voyez comme chacun juge selon son humeur, disoit un Gascon. Les Parisiens & les Normands croient que la complaisance est une foiblesse. Les Parisiennes croient comme les Gascons, que c'est une vertu en nous. Je suis de leur avis. Une jolie femme gagne à la vérité d'être severe ; mais un homme y perd. Je ne suis pas trop intéressé ; mais j'aime les profits, & je crains les pertes. *C'est raisonner à profit.*

¶ La complaisance est à la société ce qu'est au café le sucre. Ce qui a de l'amer n'a pas du revenez-y.

¶ Un Officier de Dragons étoit sec & brusque. Il parloit fort rudement à ses Soldats, & il ne s'adressoit à ses gens qu'avec des coups ou des menaces. Oh ça, luy dit un jour un autre Capitaine de ses amis, & du País d'*Adiusias*. Comment l'entendez vous, *mon ami le camarade*? Vous ne *décolerisez pas*. Songez à la réforme. Vos Soldats & vos gens ne sont pas Capitaines comme vous ; mais

comme vous ils sont hommes , ne vous déplaîse. Enrôlez-vous avec eux dans l'humanité ; ou vous aurez autant d'ennemis que de subalternes. Craignez la représaille.

¶ Je permets qu'un Officier de Justice soit sec & grave. Mais je veux qu'un Officier de Guerre soit humain & apprivoisé. Bravoure tenant.

¶ Je suis haut Justicier dans mes emplois comme dans mes terres, disoit un Gascon Gouverneur d'une Place. Je sçai user de mon pouvoir sans abuser de mon autorité. Le premier meuble, dont quiconque domine doit faire acquisition, c'est la balance. Je l'ai en main.

¶ L'autorité doit être *l'aiman* du respect, & la *Bouffolle* de la déference.

¶ Quand je suis passionné & foible, j'ai soin de ma réputation. Je me souviens que je ne suis pas femme. Celles qui le sont l'oublient souvent en cas pareil. Je renonce à la similitude.

¶ J'aime toujours à être *doucement* maître des autres ; mais je me lasse quelquefois de l'être trop de moy. Je n'obéis de bon cœur qu'au Prince ; & quand je m'obéis à moy-même, je voudrois me

figurer que j'obéis à un souverain. Comment se mettre cela en tête, quand on l'a dans le cœur. J'envie le bonheur des visionnaires.

¶ Nous faisons de la gloire un remède à l'orgueil ; & de la fortune à venir un soulagement au besoin présent, pourvu qu'il soit docile.

¶ Les gens d'affaires qui n'en ont que de bonnes, se plaignent quelquefois d'en avoir. Que feroient-ils, si elles leur coûtoient autant qu'à ceux qu'ils ruinent ? Qui gagne trop perd l'esprit de réflexion. Je le conserve. Consolation de gagner peu, & au bout, *patience*.

¶ La plupart des gens étouffent leur esprit par la multiplicité de leurs idées. Je réduis les miennes au point principal. En ligne droite, à la gloire. En oblique, à la fortune. Mes Châteaux sont en Languedoc, je n'en fais point en Espagne.

¶ L'amour de la fortune est un feu, l'éteigne qui voudra par des matieres mal entassées. Je luy dispose au dedans de moy le bois dont je l'allume. Mon application le prépare avec des soins, & ma conduite y souffle avec des actions vives & brillantes, s'entend.



¶ L'espérance de parvenir est *une lampe* : je fais de mon mérite une huile à l'entretenir.

¶ Je cede volontiers aux prieres, quand elles sont humbles, & point ruineuses. Je résiste un tant soit peu aux ordres, quand ils sont trop supérieurs par accident, & qu'ils ne me viennent pas d'en haut *naturellement*, comme de source. Jugez si je ne me delecte pas à être serviteur du Roy. La source est haute. *Il me le faut.*

¶ Je suis ferme dans mes desseins, & libre dans mes actions. L'esprit me donne l'un, & le courage l'autre. Je ne fais rien sans eux, ce sont mes conseillers d'Etat, & mes Intendans de Guerre, de Police, & point de Finances. Le sçavoir-faire en est le Ministre en Chef.

¶ Il faut prendre patience, disoit un homme de distinction hautain & insupportable, & dont les affaires étoient décousues. J'aurai ma revanche quelque jour. Tôt ou tard j'aurai de grands biens; & dès que je ferai à mon aise, je ferai enrager tout le monde autour de moy. Il antidate, dit un Gascon.

¶ J'aime à jouir des commoditez de la vie; mais je sçai m'en passer en cas

de besoin. C'est une science où personne ne veut passer Docteur. La patience est un tripot où peu de gens veulent jouer partie. Je ne l'offre ni ne l'accepte sur nouveaux frais.

¶ Sçavez-vous, disoit un Toulousain, pourquoy je ne fais rien malgré moy ? C'est que la volonté est libre. Je ne fais quoy que ce soit, que je n'en aye plutôt envie, à moins que la complaisance ne s'en mêle. Pour lors je veux, & suffit. C'est *de par moy*.

¶ Je ne me repens guere de ce que je fais, parce que je suis resolu dès que je veux faire. L'examen précède, & l'intention suit. La mienne est arbitraire.

¶ Je fais dépendre ma réputation de ma conduite, & des jugemens d'autrui, & ma tranquillité de ce que j'en pense. J'en suis l'arbitre.

¶ Qui se mêle de trop d'affaires, court risque d'en entretenir qui ne s'en soucie pas. Et le voila importun ou indiscret. Je n'ai pas peur d'en trop parler. Je laisse là les faits d'autrui, & sur les miens, silence ; à moins que la gloire ne veuille jaser.

¶ Quand je me vante, je suis juste. Quand je vante les autres, je suis in-

dulgent. *Bien leur vaut.*

¶ D'où vient, disoit un Gascon, que les louanges sont si rares, quand les flateries sont si communes ? J'y mets le doit dessus. C'est que la flaterie est une espece de médifance. Je la hais, pour peu que j'en sois l'objet. Sur ce fait inelusivement je ne suis pas homme ; exclusivement, tant qu'on voudra.

¶ La justice n'est pas une vertu à la mode. La mienne est du vieux tems. Je l'habille à la moderne. Quand je ne puis pas l'obtenir des autres toute entiere, ce seroit trop, j'en exige une portion. Je permets qu'on ne dise pas de bien de moy, pourvû qu'on ne dise pas de mal de ce que je fais. C'est partager le différent.

¶ Je ne m'informe pas si l'on dit du mal de moy. Belle curiosité ! Et je ne le suppose pas, quand je l'ignore. A d'autres. En faire dire du bien est tout mon soin. Je m'y applique, & j'en viens à bout. Objet louable.

¶ Bien faire est pour moy une espece d'usage dont je contracte l'habitude. Tant pis pour qui me rend inconstant. Si c'est mon ami, ou une belle, je les plains ; je les livre au repentir.

¶ Je hais moins ceux qui me nuisent que ceux à qui je cherche à nuire, avec justice, s'entend, & connoissance de cause. La vengeance *bien causée* ne me coûte pas beaucoup de réflexions, & la colere me coûte cher. Je ne la donne pas *gratis*.

¶ On disoit à une fort jolie Gasconne, qu'une Dame de grande vertu & de sa connoissance vivoit d'une grande austerité, & qu'elle se donnoit la discipline jusqu'au sang. Je ne sçai pas, dit-elle, comme elle fait. Pour moy, depuis que je veux être dévote, je l'essaye, & je trouve que j'ai *le bras ami du corps*.

¶ Il faut avouer, disoit une autre du même-Pais, que rien n'est plus gentil à une fille, que d'être jolie, sur tout à Paris, où l'œil prononce, & le cœur souscrit. C'est un Tribunal suprême où l'on juge de tout à boule vûë. Regle de propreté. Motif de luxe.

¶ D'où vient, demandoit-on à un Gascon, que la beauté étant le plus grand bonheur des femmes, celles qui en ont le plus ne sont pas d'ordinaire les plus heureuses? C'est, répondit-il, que c'est un bonheur dont elles ne jouissent pas seules, & un bien qu'elles parta-

gent avec trop de gens. Qui a compagnon a maître. Et c'est en ce fait-là que le plus souvent compagnie nuit.

¶ Le mari d'une fort belle femme passe d'ordinaire pour sot, ou pour tyran. Un homme sage craint de se donner cette réputation. Avec cela, il vaut mieux faire *envie* que *pitié*.

¶ Vive la Guyenne, disoit un Gascon, c'est le Pais de *Cocagne*, & j'en suis, grace à Dame Nature. Les délices y sont prodiguez. Tout y regorge de bien. Les moineaux y sont des cailles, & les mouches des ortolans.

¶ Je crois, disoit un autre, que la Nature, en produisant le Pais, en voulut faire son chef d'œuvre. Elle ne put regarder son ouvrage que d'un œil de vanité, & elle a pris plaisir à y répandre à pleines mains plaisirs & biens, richesses & délices, fleurs & fruits. C'est la corne d'abondance.

¶ Qui a vû le Languedoc, cherche-t-il où est le Paradis terrestre? Ce Pais-là est tout au moins pour les hommes ce qu'est pour les femmes la bonne Ville de Paris. Jugez de la joye. Lieu de délices.

¶ Voulez-vous sçavoir d'où vient

qu'en Languedoc l'amour ne fait pas son tombeau du mariage ? C'est qu'il s'y fait Phoenix. Il y ressuscite de ses cendres , & il s'y renouvelle sur son bucher. Le bois en est aromatique. Cette sorte de bois n'est pas toujours à Paris de si bonne odeur.

¶ Un Gascon disoit d'une femme , qui pour avoir trop d'esprit, ne vouloit ni entretenir ni voir que ceux qui avoient la réputation d'en avoir beaucoup. Elle s'ennuye par délicatesse.

¶ Une fort jolie femme parloit fort gracieusement à un Gascon. Madame , luy répondit-il , vôtre beauté m'enchan- te , & vôtre estime me ravit. Si vous vous y prenez bien , je vous croirai , & je vous appellerai mon unique. Vous le pouvez , luy repartit-elle ; personne as- surément ne vous estime autant que moy. Ne m'estime autant que vous , s'écria- t-il ? N'assurez pas , Madame , j'en con- nois de vôtre figure , qui , quand il vous plaira , vous donneront vôtre paroli.

¶ Un Gascon avoit fait quelque se- jour à Rome. Il étoit curieux & assez connoisseur. Il en avoit examiné toutes les raretez. Il étoit connu du S. Pere , & il luy dit un jour en luy parlant qu'il

ne luy restoit plus qu'une chose à voir à Rome, qui étoit la mort d'un Pape. Monsieur, luy dit le Pape, si vous avez fait vœu de contenter bien-tôt cette curiosité, je vous en accorde la dispense. Non, S. Pere, répondit le Gascon, c'est une fête que je ne veux chomer que lorsqu'à son tour elle arrivera.

¶ Un Peintre Gascon étoit devenu fort habile à Rome. Il avoit l'art de faire ressembler tous ses portraits. On obtint du Pape qu'il se laissât peindre par luy. Il parloit mal Italien, & pendant tout le tems qu'il le peignit, il l'appella toujours *Signore*. Souvenez-vous au moins, luy dit à la fin Sa Sainteté, quand vous en serez à l'habit, que vous peignez *un Pape*, & non pas *un Signore*. Quelqu'un dit pour lors en Italien, que cet homme ne sçavoit ce qu'il disoit, ni ce qu'il faisoit. Dites, interrompit Sa Sainteté, qu'il peint bien, mais qu'il parle mal. Dites donc *Italien*, S. Pere, s'il vous plaît, dit le Gascon, avec le feu & l'accent de son País.

¶ Nôtre accent vient moins de nôtre langue que de nôtre idée. Vous le trouverez plaisant. Remontez à la source, & jugez de l'origine.

¶ Les

¶ Les Italiens, disoit un Gascon, appellent l'opinion *Regina del mondo*. Je la vois regner par tout avec empire ; mais à Paris par préciput. C'est-là que les hommes luy donnent le sceptre , & les femmes la couronne. *Regina del mondo*, l'opinion , que c'est bien dit. Je souscris.

¶ Nôtre conduite est un arbre qui produit des fruits de son espece. La bonne, bons, la mauvaise, mauvais. La sève en decide.

¶ Qui fait tout le bien qu'il peut, ne sçauroit nuire qu'à luy-même. Quand cela m'arrive , je sens bien tôt que je ne suis pas mon ennemi. Je m'épargne.

¶ Je regle mes mouvemens dans mes intentions , comme dans mes allures. Si j'y fais un faux pas , je me remets , & je ne sors plus de cadence. J'ai de l'oreille.

¶ D'où vient que l'oreille est le chemin du cœur ? C'est qu'il aime à se nourrir de vent. C'est un Cameleon qui ne vit que de l'air qu'il respire. Viande creuse. *Nourriture à dupes*.

¶ Un Intendant de Province étoit un homme fort épais. Bien des gens entr'eux l'appelloient volontiers *Cheval de carrosse*.

Il devint amoureux d'une Gasconne des plus déliées. Le mari le sçavoit, & n'en étoit nullement jaloux. Elle s'en moquoit en effet. L'Intendant dînoit un jour chez elle. Il avoit vû dans l'Ecurie du mari un beau cheval, dont il eut envie. Il le pria de le luy vendre. Le mari dit qu'il étoit à son service. Ce ne fut que complimens. L'Intendant dit à la fin à la Dame : Madame, jugez-nous, & pour vos épices, je vous donnerai mon portrait, qui est un second moy - même. Monsieur, luy dit-elle, ce n'est pas à moy qu'est le cheval. Il est à mon mari, & c'est à luy qu'il faut offrir ce second vous-même; & sur ce pied, j'opine qu'il vous donne son cheval, troc pour troc.

¶ Ceux qui se font à Paris une habitude de troquer de l'argent contre du plaisir, ne croient pas long-tems que l'emplète en vaille le prix. Ce n'est pas dans ces trocs que les dupes sont Gascons. S'ils le sont ailleurs, ce n'est pas leur faute.

¶ Troquer du travail contre de l'argent, c'est être Artisan. Troquer son tems contre de bonnes œuvres, c'est être vertueux. Troquer de longs servi-

ces | contre un peu de gloire, c'est être homme de Guerre. Je le suis. Voila mon troc,

¶ On m'accuse, disoit un Gascon, d'être inconstant, parce que je change quelquefois de liaison & d'habitude. Je refuse les Juges & le jugement. Voyez mes chefs de récusation. Je ne suis pas Solitaire de mon humeur, & de ma profession encore moins. Je suis socia-ble. Ai-je à vivre avec quelqu'un ? je m'y accoutume. Ne sçauroit-il s'y faire de son côté, & y mettre du sien autant qu'il en faut ? je me fais *épingle*, & je me tire du jeu. C'est jouer seulement à la compagnie ne me plaît pas.

¶ On n'aime, disoit un autre, que le mérite, les vertus, les belles qualitez. On ne hait que par raison contraire. Je ne suis pas Monsieur au contraire moy. Je ne m'offre jamais en perspective à l'aversion.

¶ Vous allez à tout, vous autres, disoit un Gascon à des jeunes gens de son País. Vous allez à tout sans réflexion, & vous tombez de haut en bas, comme ces pierres qu'on jette dans un Siege avec des Pierriers. Gare les têtes. Pour moy, quand je passe à gué une riviere,

j'aime à en voir le fonds. Quand je m'embarque dans une affaire, je veux y voir clair. La lumière est un guide qui n'éclaire pas ; quand elle se termine à rien. Choisissez l'objet, & éclairez.

¶ Je regarde un homme qui me donne un avis utile, comme un guide qui me remet dans le bon chemin, quand je m'égare. J'aime tout ce qui m'aide à toucher le but, dès que j'y vise..

¶ Les moindres petits ruisseaux courent à la Mer. S'étonne-t-on que les gens du Pais courent à la fortune, comme les Fleuves à l'Océan ? Tout a son centre. Tout y court. Aussi faisons-nous, & sans relâche. *Nous sommes des Garonnes.*

¶ Ne vous étonnez pas de nous voir si lumineux & si brillans. Nous naissons sous deux Soleils, l'un pere du jour & de la lumière d'esprit, l'autre Astre de Bonne fortune. Nous la portons au monde en y venant ; c'est à elle à se délasser pendant nôtre enfance, & à nous suivre, ou nous attendre dès que nous sommes *grandelets*. Nous faisons nôtre devoir ; si faut-il bien qu'elle le fasse. Chacun le sien, est-ce trop ? Je m'en rapporte.

¶ Nous sommes de grands arbres,

Quand on nous abbat, nos branches nous servent de tige, & de racines, s'il le faut, pour nous tenir encore en l'air. Rien ne nous fait ramper que la complaisance. La violence n'y arrive pas.

¶ J'ai été malade. Si je fusse mort, la Gascogne eût pris la mante, & n'eût plus paru qu'en robe noire, en grand deuil.

¶ Quand des ennemis nous attaquent, nous les prenons pour des Vaisseaux fressles & fragiles. Nous les brisons, ou sçavons les entr'ouvrir pour leur faire des voyes d'eau. Nous les poussons toujours à nôtre gré contre les rochers de nos vengeances.

Que de rayons du Soleil on étouffe, quand on fait taire un Gascon !

¶ Le *Compas* du Ciel est l'*Horloge* & le *Cadran* de nos destinées.

¶ Que nous soyons braves à la Guerre, disoit un Gascon, tout le monde le sçait. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux ou les oreilles ; mais que nous y devenions les petits Ministres des sueces & des victoires, qui ne s'y connoît pas, n'en sçait rien. L'attention à nos récits y remédie.

¶ Les Romains, disoit un autre, ne demandoient pas, un jour de bataille, à

leurs Soldats , s'ils avoient du cœur ; mais s'ils étoient prêts. On ne nous demande ni l'un ni l'autre. On le suppose.

¶ De nôtre País, nous ne sommes differens en affections, qu'autant que nous le sommes en phisionomies. Nous sommes toujours à coup sûr uniformes en mérite , parce que nous le sommes à peu près en valeur. Nous avons tous le Soleil également pour *horoscope* , & Mars plus ou moins pour Planete & pour ascendant.

¶ Les autres Héros travaillent pour l'avenir, & nous d'abord pour le present. Nous voyons la posterité d'un peu plus loin. Nous en faisons la perspective.

¶ On n'a pas plus de pitié d'un vieux qui a la goutte , que d'une vieille qui n'a plus de dents. L'âge decide pour & contre.

¶ Une Gasconne des plus modestes disoit à son Amant , qui luy parloit avec trop de reconnoissance de toutes les bontez qu'elle avoit eu pour luy : J'aime-rois mieux vous voir un peu ingrat, que tout-à-fait reconnoissant. Elle ne l'auroit pas choisi pour l'Historien de sa vie.

¶ Plus j'estime celuy qui m'a fait

plaisir, & qui n'a pas besoin de moy, moins je me presse de m'acquitter à son égard. La reconnoissance délicate est essentielle, mais non pas précipitée. Qui me paye un loyer de maison avant le terme, me fait entendre qu'il me croit ou mauvais, ou disetteux propriétaire.

¶ L'amour propre n'a pas souvent moins de part aux effets de la reconnoissance, que la justice & le devoir. Qui n'a pas le plaisir de pouvoir obliger les autres, n'en trouve guere à leur être fort obligé. Serviteur aux obligations. Je les crois gênantes.

¶ Le Baron de Tendrignac, coquet de profession, alloit de Belle en Belle. Il vit enfin une Brune dont il devint véritablement amoureux, & qui luy faisoit negliger la plupart des autres. Il ne luy déplaisoit pas luy-même; mais elle étoit fiere & délicate. Elle n'ignoroit pas à quel point il étoit dissipé. Elle craignoit en un mot son humeur volage. Il se trouva un jour par hazard seul avec elle. Madame, luy dit-il, je ne vous demande pas si vous vous connoissez en mérite; mais parmi tant d'autres curiositez que vous me suggerez, je voudrois bien sçavoir si vous vous sou-

ciez de ce qu'on fait pour vous. C'est
 selon, luy répondit-elle. C'est selon,
 luy répliqua-t-il ! Hé bien, reprit-il,
 je le passe, *le. c'est selon.* Et voicy mon
selon pour vous. Voyons si c'est le vô-
 tre. Avant que de vous voir, je n'avois
 pas encore vû mon unique. Je ré-
 pandois entre plusieurs les sentimens
 & les égards que je n'ai plus que pour
 elle. Je les rassemble à présent pour elle
 tous au même point. Vous entendez
 bien que c'est pour vous. Vous en êtes
 le centre. Etes-vous tendre ou recon-
 noissante ? L'un des deux me suffit. Ba-
 ron, luy dit-elle, l'un des deux seroit
 trop pour vous. Il ne vous en faut pas
 tant. Il m'en faudroit bien davantage,
 répliqua-t-il; mais voicy le fait & cons-
 tant. Je m'amusois à vous chercher en
 d'autres. Je vous retrouve toute entière
 en vous. Je m'y tiens, & serviteur aux
 autres. Serviteur à vous-même. Baron,
 repartit-elle gayement, cherchez-moy
 encore en d'autres, je consens que vous
 me trouviez à votre gré par tout où je
 ne serai pas. Vous m'échapperiez, s'é-
 cria-t-il ! Vous êtes ma trouvaille. Je
 ne puis vous trouver qu'en vous trou-
 vant, & vous voila toute trouvée.

Adieu

Adieu vous dis par tout ailleurs. Et moy, Baron; luy dit-elle en le quittant : Adieu vous dis icy. C'est donc jusqu'au revoir, reprit-il. Je vous retrouverai, ma trouvaille. Il la retrouva en effet, & aussi incrédule; mais il la persuada enfin. Ils sont mariez, & il n'aime qu'elle.

¶ Nous avons en aimant un privilège qui nous distingue, & que les Parisiens ne connoissent pas. Ils sont plus occupez de leur passion que de la personne qui la cause; & nous, plus de la cause que de l'effet. C'est-à-dire qu'ils n'aiment la Belle que pour l'amour d'eux, & que nous ne nous aimons que pour l'amour d'elle. La dominante a dans nôtre cœur le premier rang, nous n'y sommes qu'avec les autres en second.

¶ On ne compte d'ordinaire nos premières galanteries qu'après que nous en avons eu de secondes. C'est un droit que nous partageons avec les femmes. On ne leur reproche rien, quand elles n'ont aimé qu'une fois. Gare la récidive. C'est à elles à être timides. La hardiesse nous convient.

¶ On conseilloit à une jeune & belle Provençale, fille de qualité, mais qui n'avoit nul bien, d'épouser un homme de rien qui étoit fort riche. Moy, s'é-

cria-t-elle ! je me chargerois de ce *guignon* ! Il m'est avis, quand on m'en parle, qu'on me dégrade de jeunesse & d'agrément, & qu'on me jette au nez une bouteille d'encre.

¶ Une Veuve de Languedoc pouvoit se flater d'être mere d'une des plus belles filles du Royaume. Elle vint à Paris dans l'esperance que sa fille s'y établiroit avec éclat, par sa beauté & par son mérite. Un vieux Seigneur riche & gouteux en fut épris en effet, dès qu'il l'eut vûe. Dans la crainte qu'on ne luy enlevât sa proie, il la fait demander en mariage. Quoy, dit la mere, je donnerois ma fille à un homme aussi vieux & aussi incommode ! On me prend donc pour une mere dénaturée. Ce seroit lier, jusqu'à extinction de chaleur naturelle, un corps vivant à un corps mort. Je ne condamnerai jamais ma fille à un aussi affreux supplice. Je suis sa mere, je ne serai pas son tyran.

¶ J'ai remarqué, disoit un Gascon, que les femmes de Paris qui aiment le moins leurs maris, sont celles qui les pleurent davantage quand ils meurent. Cela doit être, & j'en sçai la raison, ajouta-t-il. La bienfiance leur arrache ces lar-

mes de tristesse, qu'elles mêlent aux larmes de joye que leur fait verser leur amour propre. Envoila deux sources pour une. Les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans.

¶ On reprochoit à un Gascon que tous ceux de son Pays se faisoient de plein droit un privilege, ou du moins une habitude de se louer eux-mêmes, & de se montrer parfaits de tous les côtez, dont ils s'étudioient à se peindre. Je le crois bien, répondit-il. Nous avons de la perfection une idée qui n'admet point de défaut. Quand nous la confondons avec nous, les vices & les défauts n'y trouvent plus de place. C'est toujours montrer qu'avec l'idée de la perfection, nous avons bonne envie de l'entremêler avec nous, & nous avec elle. C'est nôtre alliage.

¶ Combien de femmes tiroient à la mort de leurs maris, si elles pouvoient résister à la honte de ne pleurer pas. Je me défie des Artemises.

¶ Il y a des femmes, qui ne pouvant plaire par certaines bonnes qualitez, ont recours à des défauts qui leur en abrègent la méthode. Ce sont-là de ces charmes que toutes les femmes savent

se donner. S'étonne-t-on, après cela, qu'il y ait tant de charmantes ?

¶ Quelles sont les femmes qui sont les plus sûres de plaire ? C'est, je crois, celles qui donnent à la fois du bien & de l'amour. Voila deux engagements, dont l'un accroche, & l'autre lie. Le moyen de s'en dégager ?

¶ On dit à Paris qu'un homme est bon, quand il n'a pas l'esprit d'être méchant, & qu'un homme est liberal, quand il achete ses plaisirs plus qu'ils ne valent. Ceux qui parlent ainsi, ne devroient jamais être parrains. Ils ne savent pas donner des noms. Il faut dire de l'un, qu'il est sot, & de l'autre, qu'il est dupe. Je me connois en *sobriquets*.

¶ Tout le monde nous croit d'un bon naturel, partant reconnoissans. Faut-il s'étonner qu'on aime à nous faire plaisir, sur tout les femmes ? Elles comptent sur la représaille. Et elles fines.

¶ L'amour nous mene à la gloire ; mais la gloire ne nous ramene à l'amour que chemin faisant, aux heures de curiosité ou de recreation, comme qui voyage.

¶ Le secret de mon ami ne sçauroit autant m'embarasser que le mien. De celui-cy, j'en suis propriétaire, je le puis

trafiquer à ma mode. De l'autre, je n'en puis rien faire. Fond perdu, dont je n'ai pas même l'usufruit.

¶ De toutes les symétries, la plus sçavante, à mon avis, & celle qui saute le plus promptement aux yeux, c'est celle de la beauté. L'Architecture n'y fit œuvre.

¶ Deux beaux esprits de Languedoc étoient à Paris depuis plusieurs années. Ils n'étoient plus jeunes, & ils conservoient toujours le même goût pour la galanterie. Le plus vieux ne pouvoit plus être amoureux que d'une beauté qu'il n'eût pas encore vûe, ou qu'il ne vît du moins que pour la première fois. Ils connoissoient les filles & les femmes qui avoient quelque réputation de beauté. Le moins vieux voulut surprendre son ami. Il le mene chez deux jeunes personnes de Province, qui étoient venues à Paris pour la première fois, & qui n'étoient arrivées que depuis huit jours. A peine entroient-ils dans leur chambre, que la plus jeune s'écria, & dit au plus vieux : Eh vous voila, à la fin, Monsieur ! Qu'êtes-vous donc devenu ? Il y a trois jours que nous ne vous avons vû. Le moins vieux surpris que son ami.

eût déjà déterré ces nouvelles venues , & qu'il en fût si fort connu , luy mit la main sur l'épaule , & luy dit : va , mon fils , Paris est trop petit pour toy , cherche un un Empire plus vaste & plus digne de tes découvertes. Je te reçois *Chevalier d'amour , & Heros de galanterie.*

¶ Celuy qui venoit de placer si à propos les paroles de Philippe à Alexandre , laissa là son ami , & s'en alla pour son compte chez une jeune Brodeuse , dont il étoit touché. Elle l'avoit assuré qu'elle ne voyoit personne , & il avoit déterré qu'un jeune Brodeur la voyoit assez souvent. Il en étoit jaloux. Il écouta à la porte. Il entendit un dialogue qui ne l'éclaircissoit pas assez , & qui redoubloit ses soupçons. Il heurte , le Brodeur se cache dans un petit réduit où étoit la fontaine & la petite batterie de cuisine. La Belle ouvre la porte , le jaloux entre , & ne voit qu'elle. Il luy cache son émotion. Il faisoit chaud. Il luy demande un verre d'eau. Elle luy va rincer un verre. Elle le remplit d'eau. Il l'avale. Il en demande un second. Autant pour le Brodeur , luy dit-il. Il s'adresse à luy. Il le découvre en s'avan-

çant. Il fait avaler le verre d'eau au pauvre Brodeur honteux & tremblant, & il le chasse. Ce que la Belle en pensa est une énigme, dont le mot est *le dépit*.

¶ Les hommes sont fidelles par vanité, & les femmes par artifice. Les uns & les autres se regardent en premier lieu. Personne n'est entièrement fidelle à soy-même. Comment faire pour l'être à tout le Genre humain ? Le monde est un Vaisseau usé qui périclité. Sauve qui peut. La Gascogne est un Port où le point d'honneur ne fait pas naufrage.

¶ Rien n'est plus nuisible que d'avoir trop d'honneur, quand on a à vivre avec qui n'en a guere. Nous sommes dans le cas, dès que nous sommes hors de chez nous. C'est-là ce qui nous donne le plus *la maladie Suisse*.

¶ D'où vient que, du plus au moins, tout le monde est inconstant, & que la longue possession du plaisir, même le plus grand, dégoûte tôt ou tard, ou ennuye ? C'est que c'est un bien de changer de peine, & une volupté de changer de plaisir. On veut plus d'un plat pour faire bonne chere, & plus d'une

chambre pour être bien logé.

¶ Je ne sçai pas, disoit une jolie femme à un Gascon, à qui elle ne pouvoit plus résister : d'où vient que nous nous accommodons tant des gens de votre Pais, & que nous vous préférons à d'autres ? J'en sçai la raison, luy répondit-il, & la voicy. Nous ne faisons pas l'amour les bras liés à la Parisienne, ayant une tabatiere à une main, & une canne à l'autre. Nous sommes alertes, & nous sçavons vous épargner la contrainte de nous dire *ouy*. Nous le disons pour vous-mêmes, ou nous le supposons. *Voilà le Hic.*

¶ Une belle personne étoit tête à tête avec un Gascon qui luy en contoit. Elle devint rêveuse, & elle le regarda d'un air languissant. Ah, s'écria-t-il, ma Reine !

Ah ! je vois dans vos yeux timides ou distraits,

Que mes feux de ce cœur ont pu troubler la paix.

Parlez beaux yeux, continua-t-il, j'écoute, n'embroüillez pas la phrase, il vous sied d'être lumineux.

¶ On disoit que Madame de L.

étoit belle, & qu'elle plaisoit encore plus par ses manieres que par sa beauté. Il est certain, ajouta un Languedocien, qu'elle a une belle bouche & de beaux yeux. Il en résulte des soleils & des aurores.

¶ Je ne crois pas, disoit le même, qu'il y ait rien de plus piquant que Madame de M. Il y a entre ses regards & ses souris un accord qui enleve, & une harmonie qui ravit. Ses traits sont au *compas*, & sa bouche & ses yeux à l'*unisson*.

¶ Les hommes de bon goût, disoit un autre, sont à la vûe de Madame de B. ce que sont les moutons à l'aspect de l'herbe fraîche & naissante, empressez à y courir, & charmez d'y pouvoir jeter des regards tendres. On ne la voit pas sans desirs. Le cœur est *au bout des regards* pour elle.

¶ On demandoit à un Gascon, d'où venoit qu'il embrassoit tous les hommes de sa connoissance, quand il les trouvoit chemin faisant? C'est, répondit-il, que je les prens pour mes amis à la Parisienne. Les amis de cette espece, ce sont des anguilles. Ils glissent. Ils échappent. Nous sommes toujours avec eux

bras dessus, bras dessous, aux accolades. Nous les retenons, de peur de les perdre. Nous n'en usons pas de même quand nous sommes mariez, *avec nos femmes*. Nous n'avons pas peur qu'elles s'en aillent. Cette crainte n'auroit rien d'opposé au repos.

¶ On mesure la grandeur & la distance de la Lune, & l'on juge de la figure de la Terre en même tems, par son ombre. On juge de même de la profondeur & de l'étendue de notre génie par les oppositions des Parisiens qui veulent nous offusquer. Ils deviennent nos fa-lots.

¶ Nous sommes le *tremble-cœur* de nos ennemis, le *bouclier* des poltrons qui nous invoquent, & la *tête de Meduse* des fanfarons qui osent nous résister. *Réparateurs des torts* ; sur le marché.

¶ Je donne de l'œil *sur les coins & recoins* du monde. Tout m'y paroît *vent & girouette*. Tout y tourne, tout y fuit. Les seuls Gascons y tournent, & n'y fuient pas. Heureux le lieu de leur consistance. Ils en présagent le bonheur.

¶ On dit que nous sommes éloquent; cela pourroit bien être ; car nos discours se font quelquefois remèdes à nos be-

soins. Qui nous écoute ne conserve pas long-tems son humeur refusante. Nous luy *libéralisons* l'ame.

¶ Pourquoi ne serions-nous pas éloquens ? Nous mettons dans tous nos discours, pour le moins, tout ce qu'il y faut ; & en cas de besoin, nous nous y mettons nous-mêmes. Nous nous faisons *figures de Rhetorique*, & la persuasion au bout.

¶ Nous ne sommes pas inventeurs de veritez. Pour brodeurs, assez souvent, en vûe de l'agréable & de l'utile. *Privilege d'éloquence.*

¶ Nous ne sommes jamais si éloquens, que lorsque nous parlons pour nos amis, en chose qui leur importe. Nous mêlons *honnêtement* nôtre amour propre avec le leur, & nous ajoutons *utilement* leur esprit au nôtre. *Regle de fortification.*

¶ Les Parisiens appellent souvent *vaineté* ce qui n'est en nous que belle gloire. Ils sçavent le langage de l'esprit. Nous leur apprenons celui du cœur ; & de là *appointez contraires*. Tant pis pour eux.

¶ Je crois, disoit un Gascon, que cet homme-là a resolu de me faire enra-

ger. Je le méprise, & il m'honore. Soit, je luy passe celuy-là. Mais je le hais, & il m'aime. La représaille m'embarasse. Il me devient nécessaire, ou du moins utile malgré moy, & il me sert en dépit que j'en aye. Il vient de me rendre, à mon insçu, un bon office. Je voudrois qu'il m'eût nui. Je voulois le punir, & il faut à bon compte que je le récompense. Il me diroit, qui doit à tort; je luy fermerai la bouche. Qu'il dise après cela ce qu'il voudra, je le casse aux gages: il est payé.

¶ L'approbation d'un Normand n'est souvent qu'une artifice de sa négative; & la retenue d'un Parisien n'est d'ordinaire qu'un masque de son libertinage. Les masques de Venise déguisent moins que ceux de Normandie & de Paris. Nous n'avons pas froid au nez, nous ne le cachons ni à l'air, ni aux yeux.

¶ Deux Gasconnes se querelloient. L'une étoit jeune & belle, & l'autre n'étoit plus ni l'un ni l'autre. Dans la chaleur de leurs reproches, elles en vinrent aux termes les plus offensans. Allez, dit la vieille, vous êtes une gue-non. Allez, repartit la jeune, vous êtes une vieille sorciere. Je suis forciera,

reprit la vieille ! Je devine donc ?

¶ Il n'y a rien de plus triste que d'être femme, disoit dans cette idée une jolie personne de Languedoc. Pendant que nous sommes jeunes, on nous croit Catins : dès que nous sommes vieilles, le mot de sorciere est au bout de tous les reproches qu'on nous fait. Le moyen de l'éviter ? C'est de vivre sans reproche & sans crainte de s'en attirer. Il en coûte ; mais m'y voilà.

¶ Les Gasconnes sont vives, & elles ont souvent les dehors de la Coquetterie, sans en avoir les sentimens. Un Parisien en avoit épousé une des plus jolies. Elle étoit naturelle dans ses expressions, & enjouée dans ses reparties. Le mari étoit jaloux. Il luy entendit faire quelque réponse vive & delicate à un homme des mieux faits qui luy en contoit. Il s'en plaignit trop fortement, & avec outrage. Comment, luy dit-elle ? parce que je ne dois aimer que vous, vous voulez que je creve les yeux à tous ceux qui me trouvent belle, & qui vous envient vôtre bonheur ? Les plaintes du mari redoublèrent ; & il porta si loin son emportement, qu'il la battit. Elle appella du secours. Tout le voisinage y ac-

courut. On la trouva meurtrie, & baignée de larmes. On luy dit tout ce qu'on put pour la consoler. Helas ! répondit-elle, tout mon chagrin est de n'avoir pas eu l'esprit de le mériter. Mais ma consolation est que Dieu-mercy j'y suis à tems. Il me fait malgré moy vindicative.

¶ La jalousie est à l'Amour ce qu'est au vin le vinaigre. La mauvaise humeur d'un mari ou d'un Amant est pour une femme de la presure *dans le lait*.

¶ La Baronne de Castel-Florit, jeune, gaye & gracieuse. Une autre qui étoit aussi vive, & qui n'étoit pas moins belle, demandoit quelque belle étoffe à son mari. Il étoit riche, mais avare & jaloux. Il n'y voulut pas entendre. Si faut-il, luy dit elle, que j'aye un habit, ou que j'aïlle toute nue, pour exciter quelqu'un à compassion. Faites comme il vous plaira, luy répondit-il. Vous mériteriez bien que je vous prisse au mot, répliqua-t-elle.

¶ Un Parisien étoit amoureux d'une Gasconne. Il ne luy déplaisoit pas, & il obtint d'elle une heure marquée, & un lieu déterminé pour la voir, & pour luy parler à son aise. Elle fut la première

au Rendez-vous , & il y vint trop tard. La Gasconne ne luy pardonna pas ce défaut d'empressement ; elle s'en plaignit , & elle éclata en reproches. Il vouloit se justifier ; mais il n'étoit pas écouté. Allez-vous-en , luy disoit-elle toujours , sortez , & ne me voyez de votre vie. Hé bien , luy répondit-il , puisque vous le voulez , écoutez deux mots , & je sors. Je n'écoute rien , répliqua-t-elle , laissez-moy. Deux mots , luy dit-il , & je m'en vais. Cela est fini , reprit-elle , allez-vous-en. Hé bien , répartit-il encore , rien que deux mots , & je m'en irai , je vous en donne ma parole , écoutez - moy. Eh ! vous vous en iriez , luy dit-elle , d'un air languissant & desarmé. Les femmes veulent-elles toujours être obéies ?

¶ Un des plus grands Seigneurs de la Cour , & originaire de Gascogne , étoit en liaison avec une Dame de la première qualité , qui faisoit bien des Vers , & qui étoit en procez avec une Princesse fière & haïraine. Ce grand Seigneur s'étoit déclaré contre celle-cy , & il sollicitoit ouvertement pour son amie. Il étoit un jour avec elle chez le Rapporteur. La Princesse y vint ; & les voyant

ensemble , elle dit tout haut : Je ne m'étonne pas si je trouve mes Juges si prévenus. J'ai contre moy tout ce qui s'appelle Poète & Gascon. Tout beau , tout beau , Madame , luy répondit le grand Seigneur Gascon. Nous sommes vous & moy deux cadets de bonne maison , qui n'ont rien épargné pour leur fortune.

¶ Je suis bien à plaindre pour la gloire de mon nom , disoit un Gentilhomme de Guyenne, qu'il n'y ait pas eu dans nôtre País un Plutarque, qui ait fait la vie des hommes illustres de ma maison. Et s'il y avoit ajouté les grands hommes de toute la Province, il en eût fait une Bibliotheque qui eût été aussi longue que l'est la route de Bordeaux à Paris.

¶ En parlant des Maréchaux de France & des Heros de Gascogne , un homme du País dit un jour : Il y en a tant , & le nombre en est si multiplié , que j'en pers le calcul & la mémoire. *Le País en fourmille.*

¶ On parloit de deux Officiers qui s'étoient distinguez dans une action d'éclat. Vous en étonnez-vous , dit un Gascon ? l'un est de chez nous , & l'autre meriteroit d'en être, quoyque Normand.

Nous

Nous luy donnons Lettres de compatibilité.

¶ Une Gasconne mariée à Paris, disoit de son mari : Tout le monde dit qu'il est brave : pour brutal , je vous en réponds. Je ne suis pas ennemie de la valeur ; je l'aime d'un côté , & je le hais de l'autre.

¶ Un Gascon s'étoit battu avec un Normand qui l'avoit cruellement offensé. Il le tua. Ses plus intimes amis exigèrent de luy , de leur dire comme la chose s'étoit passée. Il leur en fit le récit au vray. Il rendit justice à la valeur du défunt , & sentant réveiller encore son animosité & sa vengeance , le combat , dit-il , étoit sanglant & de bonne foy. Il falloit que l'un des deux , tout au moins , restât sur la place. Le Normand a été fin. Il a voulu être le mort : si j'avois été le tué , je serois ressuscité pour luy venir arracher le cœur , & pour luy en souffleter les jouës.

¶ Monsieur de Segnelay avoit pris en amitié un Officier Gascon qui servoit dans la Marine , & qui avoit quelque action devers luy. Ce Ministre luy avoit fait espérer qu'il auroit quelque part à la premiere promotion. La chose tour-

Q

na autrement. Le Gascon en fût piqué. Il en alla faire ses doléances. Que voulez-vous que j'y fasse, luy dit Monsieur de Segnelay? J'avois de bonnes intentions pour vous. Il n'a pas tenu à moy. Vous êtes malheureux. Si je suis malheureux, reprit le Gascon! je le suis au point, que s'il y avoit en France un chapeau de moins qu'il n'y a de têtes d'hommes, & qu'il fallût mettre à nombre égal les chapeaux & les têtes, c'est la mienne qui sauterait.

¶ Un Allemand avoit un Valet Gascon. Il aimoit à boire; & lorsqu'il avoit trop bû, il oublioit & il perdoit tout. Le soir, en arrivant dans une Hôtellerie, il dit à son Valet: souviens-toy au moins demain matin de prendre tout ce qui est à nous, quand nous partirons. Je n'y manquerai pas, Monsieur, répondit le Gascon, & je n'oublierai ni vôtre cheval, ni vous.

¶ Quel est le patrimoine le plus sûr d'un Gascon? Un Parisien répondra que c'est le sçavoir-faire. Un Normand, que c'est le baragoüin. Un Gascon, que c'est l'art de plaire, & l'envie de réussir. Et moy, je dis que c'est la valeur aux Champs, & l'amour à la Ville.

¶ D'où vient, disoit un Gascon à un Normand, que vous vendez si cher un *oui* & un *non*, quand nous les donnons pour rien ? C'est, répondit le Normand, que vous n'avez pas grand'chose à perdre, & qu'il n'y va rien du vôtre quand vous vous engagez. Vous risquez donc bien moins vous autres, reprit le Gascon ; car chez vous, *du dit au dédit*, il n'y a pas plus loin que de la demande à la réponse.

¶ Le feu est le plus noble des Elements. Tout le monde convient que nous en sommes pétris. Jugez de la pâte. La vivacité est nôtre principe, & la Noblesse nôtre Element.

¶ Un Gascon étoit dans un Fiacre. Le Cocher serra étourdiment un Breteur contre une muraille. Celui-cy mit bien-tôt flamberge au vent, & donne au Cocher cent coups de plat d'épée. Le Gascon voituré met la tête à la portière, & crie de toute sa force : Monsieur, Monsieur, qui battez-vous si bien ? battez plus vite, dépêchez, je le paye à l'heure.

¶ J'ai lû, disoit un Gascon, qu'un Prince demandoit autrefois à un Philosophe qui luy presentoit un Placet, d'où

venoit que les Princes n'avoient rien à demander aux Philosophes, & que ceux-cy avoient toujours quelque requisiſtion à faire aux Princes ? Mon Sage luy répondit : Les uns ſçavent ce qui leur manque, & les autres aiment à l'ignorer. J'aime la réponſe, je me l'adopte ; & quand j'ai beſoin de m'adreſſer à quelqu'un, je me ſouviens que je ſuis *du País de Philoſophie.*

¶ Un Gentilhomme de Gaſcogne va trouver un Prélat de ſon voiſinage, & en l'abordant, il luy dit : Monſeigneur, je vous ai dit ſouvent combien je vous honorois. En voicy une bonne preuve. J'ai beſoin de deux cens piſtoles, tous mes amis me les offrent, à l'envie, je les reſuſe ; & par zele & par reſpect pour vous, je vous en reſerve la préférence. Monſieur, je ne la mérite pas, répond le Prélat ; je ne veux pas faire des jaloux, je vous reſuſe. Monſeigneur, repartit le Gentilhomme, vous êtes trop modeste & trop timide. Vous avez peur de vous faire aimer. Raſſurez-vous à mon profit. Je vous ſeconde.

¶ Monſieur de Taurignac étoit un fort bon Officier. Il faiſoit ſon chemin, & il étoit dans les bonnes graces d'un grand Prince, ſous qui il avoit ſervi avec

beaucoup d'approbation. Il étoit veuf pour la seconde fois, & il étoit sur le point de se marier pour la troisième. Il va prier le Prince d'y consentir. Comment, luy dit ce Heros, tu vas encore te remarier ? Taurignac, comptons un peu. Tu as épousé d'abord une Sainte, ensuite un Ange, & tu oses encore te marier avec cette belle Mademoiselle de S..... Taurignac, tu tentes Dieu. Monseigneur, répondit Monsieur de Taurignac, ce que j'en fais, est parce que je crains Dieu, & que je n'ai pas peur des hommes.

¶ Le nommé Tromassin, homme de bas étage, faisoit le capable avec peu d'esprit, & le liberal avec peu de bien, & beaucoup d'avarice. Il venoit de faire une perte considerable. Un Parisien dit : il se pendra. Quoy, dit un Gascon, sans songer qu'il se croit Gentilhomme.

¶ On loioit un beau portrait. Il étoit si ressemblant, & si bien peint, que les meilleurs connoisseurs disoient qu'il ne luy manquoit que la parole. On le croit en vie, dit un Gascon, & il faut que le Peintre soit damné, s'il ne dit où en est l'ame.

¶ Je suis venu si vîte, disoit un Ecclésiastique de Gascogne qui avoit cou-

ru à une œuvre de charité : Je suis venu si vite, que mon Ange Gardien avoit de la peine à me suivre.

¶ Si j'avois fait pour mon salut, disoit un Officier Gascon qui avoit bien du service, ce que j'ai fait pour ma fortune, je serois dans le Ciel sur un fauteuil de velours cramoisy qui auroit une crêpine d'or de cette hauteur, montrant toute la longueur de son bras.

¶ Sur un portrait d'un homme vain & bouffi d'une fausse gloire, où le Peintre ne le faisoit pas ressembler, mais il le représentoit dans un équipage magnifique : Voila un mauvais Peintre, dit un connoisseur; le Peintre ? reprit un Gascon, je le trouve judicieux & habile. Il n'a pas pu peindre l'homme, il en a peint l'orgueil.

¶ Un Medecin en colere contre un Gascon, menace de le tuer. Ce ne sera pas toujours à coups d'ordonnances, luy dit le Gascon. Je ne te crains pas en santé; & je te promets bien de ne te pas envoyer querir quand je serai malade. Après cela, ajouta-t-il, tu es ému; & de peur que je ne le devienne, je t'ordonne deux ou trois doses de silence.

¶ Une Dame fort delicate sur sa santé

ne pouvoit souffrir dans sa maison, ni auprès d'elle, quelqu'un qui fût enrhumé, ou qui eût la moindre fin ou le moindre commencement de rhume. Vous verrez, dit un Gascon, que pour voir quelqu'un *en sûreté de reflexion & de visite*, elle exigera qu'avant de l'approcher, on fasse la quarantaine.

¶ Depuis huit jours, disoit un grand Joüeur à un Gascon, j'ai bien gagné 400 Louïs. Qu'en dites-vous ? J'en dis, répondit le Gascon, que si vous m'en aviez prêté le quart, j'en serois plus aise que vous.

¶ Un homme de rien faisoit l'important. On demanda à un Gascon qui il étoit. Helas ! répondit-il, j'ai vu un Bahutier qui l'appelloit mon fils ; je crois qu'il pouvoit à son tour l'appeler mon pere.

¶ On disoit à un Seigneur Gascon, qu'un Ingénieur de sa connoissance qui ne passoit pas pour habile homme, avoit été pris comme Espion par les Ennemis, & qu'il avoit été pendu. Helas, dit le Gascon, il est mort innocent. Ce jugement téméraire luy coûte cher.

¶ Un mauvais Joüeur avoit beaucoup gagné. On dit à un Gascon qui le con-

noissoit particulièrement, qu'il devoit avoir parié pour luy, ou avoir été de moitié. L'avis n'est bon que pour le passé, répondit-il. Je ne sçaurois me résoudre à m'en servir à l'avenir.

¶ Monsieur le Maréchal de Tourville avoit connu à Toulon un jeune Gentilhomme du Pais fort bien fait de sa personne, qui avoit de l'esprit & de l'étude, & qui d'ailleurs étoit fort divertissant. Ce Maréchal en avoit donné à la Cour une si agréable idée, qu'on trouva le moyen de l'y attirer. Un Gascon de Versailles le voyant arriver avec un air de confiance, dit dès la première vue : il est bien fait, & il est hardi, il réussira. Il a été prédit.

¶ Une femme de qualité qui n'étoit plus ni jeune ni belle, & qui se flatoit d'être encore l'un & l'autre, vouloit aller au Bal en masque. Elle exigea d'un jeune Gascon qui étoit fort recherché des Belles, de luy donner la main sans masque. En entrant au Bal, elle luy dit : croyez-vous qu'on me reconnoisse? Non, Madame, luy répondit-il. Je vous déguise au dernier point. On me regarde.

¶ On reprochoit à un Gascon qu'il disoit des douceurs à toutes les femmes,
&

& qu'il avoit une trentaine de Maîtresses. Helas ! répondit-il, le reproche peut avoir quelque fondement ; car il m'en faut deux mille, ou une.

¶ Un grand Jouëur perdoit beaucoup, & jouïoit fort malheureusement à une grande partie de Lansquenet. Il étoit toujours premier pris, & il étoit sûr d'un coupe gorge, dès qu'il prenoit les cartes. Il rioit avec éclat dès qu'il voyoit la sienne. Un Gascon qui le voyoit jouer, dit à un de ses amis qui l'étoit beaucoup du Jouëur malheureux : Ne m'avez vous pas dit que vôtre ami le perdant & le joyeux avoit beaucoup d'esprit ? Il en a beaucoup, assurément, répondit l'ami commun. Ho bien, répartit le Gascon : dites-luy de ma part, qu'il ne s'en sert guere, & qu'il n'y a qu'un sot qui puisse rire & se divertir de son malheur. *Perdre & rire font en effet bande à part.*

¶ Une femme avec qui j'étois en froid, m'écrivit un jour d'hyver & de glace, de l'aller voir, pour réchauffer au coin du feu, nôtre amitié trop refroidie, & à demi gelée. Elle me fit grand feu, & elle tenoit une bourse. Je luy dis en entrant : Madame, voicy de-

quoy me réchauffer. C'est ce que dit un jour un Baron Toulousain en présence du mari, qui sçavoit que cette aventure étoit arrivée à sa femme.

¶ Le Marquis de Ventignac sortoit un soir de chez le Roy. Il ne trouvoit pas ses gens. Il va à la porte du Louvre, & crie de toute sa force : Laquais, Laquais, Laquais de Ventignac. Point de nouvelles. Personne ne luy répondoit. Il crie encore plus fort : Laquais de Ventignac, Laquais du diable. Plaît-il, Monsieur, répondirent les Laquais ? Peste des coquins, s'écria le Marquis ! A ce mot, ils ont tous reconnu leur Maître.

¶ Les anciens bienfaits s'oublient, les nouveaux en rappellent le souvenir. Quand je crains qu'un homme ne me soit ingrat, je l'empêche, je luy fais toujours du bien. Imitiez-moy, Madame, vous échauffez mon cœur, rafraichissez de tems en tems ma mémoire ; & tout à vous.

¶ Une Dame qui avoit les dents gâtées, mais fort jolie d'ailleurs, disoit mille choses gracieuses à un Gascon. Il n'y répondoit que froidement. On en fut surpris, & on luy demanda la raison.

Je n'aime pas , dit-il , ces femmes qui caressent des yeux ceux qu'elles offensent de la bouche.

¶ Un homme qui étudie peut-il se tenir pour interrompu par un homme qui sçait & qui a de l'esprit. Quand je suis aux prises à la Guerre , je ne suis jamais fâché de me voir joindre par un brave de mon parti ; pourvu , s'entend , qu'il ne prétende pas à la préférence de la gloire. Il y en a pour tous.

¶ Les Parisiens imitent les Gascons auprès des Dames , & ils ne peuvent les y souffrir. Ils n'ont pas tort. Ils n'en font que les marmouzets , quand ils les copient. Nous sommes de la première main. Fy des copies.

¶ On aime le jeu , *je tolere*. On s'y ruine , *je condamne*. Je comprends qu'on aime mieux perdre au jeu l'argent qu'on destine à ses plaisirs , qu'à tout autre divertissement. Les volontez sont libres , & les fantaisies aussi ; mais ce que je ne comprends pas , c'est qu'on puisse prendre tant de plaisir à se ruiner. Ceux qui sont par là à *Biffêtre* ont passé par les *petites-Maisons*.

¶ Une Veuve de Languedoc , & de qualité étoit venue à Paris pour une af-

faire , avec sa fille qui étoit belle & bien faite , & déjà en âge d'être mariée. La mere songea moins à marier sa fille, qu'à se marier elle-même. Elle épousa un Normand , qu'elle crut sur sa parole homme de condition , & qui n'étoit que le fils d'un Procureur de Roüen. La fille faisoit sentir à son beau-pere , qu'elle connoissoit son peu de mérite & de naissance. Il la brüilloit autant qu'il pouvoit avec la mere. La dispute s'échauffa un jour entre les trois. Elle le regardoit d'un air méprisant. Voyez , dit-il à la mere , ce sous-ris moqueur , ce regard insultant , cet air d'épaule. Elle se moque de vous & de moy , Madame. Ha , Monsieur , repond la Demoiselle ! vous en dites trop de la moitié. Vous entendez bien , Madame , dit le mari Normand ? J'en dis trop de la moitié. Cette moitié ne vaut rien , ma fille , reprit la mere. J'en conviens , Madame , dit la fille.

¶ Cet homme-là est né riche & avare. Il n'a jamais pü prendre sur luy de se servir de son bien , ni de ne pas profiter de celui d'autrui. Il n'est pas amoureux , & il dépense. Il n'est pas devot , & il restituë. Il va mourir.

¶ Je regarde une femme qui parle

contre la galanterie, & qui s'habille toujours galamment, comme un Prédicateur qui fait tout le contraire de ce qu'il dit. Pour lors on les voit *par l'oreille*, & on les entend *par les yeux*.

¶ Un Gascon qui passoit pour avoir beaucoup d'esprit, étoit des heures entières avec une femme qui n'en avoit guere ; mais qui en échange étoit fort bien faite, & qui avoit sur tout une belle bouche & de belles dents. On luy demanda un jour : Que pouvez-vous faire avec elle ? Il répond : Je la regarde parler.

¶ Une Veuve de Gascogne belle, & à peine majeure, qui n'avoit pas vingt ans quand son mary mourut, disoit qu'elle vouloit être payée des arrérages, & qu'elle ne se remarîroit que lorsqu'elle pourroit se flater d'être dédommagée du tems perdu. Avez-vous de quoy réparer de si grandes & de si longues pertes, ajouta-t-elle un jour à un homme qui luy en contoît ? Le conteur étoit Normand ; il n'eut ni oüy, ni non à répondre.

¶ Le Marquis de C. avoit tout l'esprit du monde, & étoit tout-à-fait divertissant dans la conversation. Il fai-

soit un jour un conte fort plaisant à des gens qui en rioient de bon cœur. Il en rioit luy-même comme les autres. Une femme qui avoit été jeune & belle, passa dans ce tems-là : on la salua, & on continua de rire. Elle s'en formalisa, & elle crut qu'on se mocquoit ou d'elle, ou de sa trop grande parure. Elle en fit ses plaintes à un amy du Marquis. Quoy ! répondit-il, elle me fait une querelle pour avoir ry ? Elle se fait justice ; les ris pour elle ne sont plus que risées.

¶ Voulez-vous sçavoir, disoit un Gascon, d'où vient que les femmes craignent tant le mépris ? C'est que la plupart d'elles sentent bien que c'est un tribut, que tôt ou tard on leur paye. On s'en acquitte même quelquefois en les aimant. Combien y a-t-il de gens à Paris qui ne sont pas peuple, & qui aiment ce qu'ils méprisent ? Je ne sçache qu'un gros intérêt qui puisse servir de passe-port à ce défaut de délicatesse.

¶ Brutal & amoureux ne sont-ils pas deux termes contradictoires ? *Je demande.* Une Languedociene dira qu'ouï ; la Maîtresse d'un Financier dira que non ; & toute coquette de Paris répondra à la Normande.

¶ Un homme petit , gros & rond , a un nez des plus grands. Un Gascon dit , que c'est un homme taillé en boule , qu'on a colé à un nez taillé en pointe de rocher. Un Espagnol a dit à ce sujet : *Un homibre à una naris pegado.* Un homme colé à un nez.

¶ Vous me faites la guerre en conversation. Etes-vous hommes ? carte blanche , & gare la botte. Etes-vous femmes ? je vous donne l'amnistie , si vous êtes belles ; mais je la refuse aux troupes auxiliaires des Plaisans de profession. Maudite engeance.

¶ Je n'aime pas la foule , & le pêle-mêle encore moins. Je me tire de la presse ; c'est un art : je le transporte à mes idées : je les trie , & les fais briller. Le choix en est le *Contrôleur*.

¶ Quand je songe que je suis brave , je suis prêt à périr dans l'occasion : quand je songe que je suis Serviteur du Roy , je me conserve pour son service. Je me tire du danger pour y revenir : je n'y perds rien , & le Roy y gagne.

¶ Un Auteur de Languedoc avoit fait un assez bon Livre. Il le vendoit bien. On luy en faisoit compliment. Hé , dit-il , c'est un de mes enfans qui

fait fortune : il me doit la naissance & l'éducation.

¶ Paris, disoit un Gascon, façonne bien un honnête-homme ; c'est l'école du discernement ; & le país des épreuves : il n'y a ni Suisse , ni Picard , qui n'y apprenne à devenir Normand , ou Italien. Quelle métamorphose !

¶ Vous êtes belle , c'est quelque chose : vous êtes jeune , c'est beaucoup : vous avez de l'esprit , je l'aime : vous avez du bien. Voulez-vous être parfaite ? soyez Gascone , vous y voila.

¶ On avoit raillé assez long-tems un Gascon , il commençoit à s'en lasser ; & il se mit à railler les autres à son tour. On l'interrompoit ; Attendez, dit-il , s'il vous plaît , c'est à moy à mettre au jeu.

¶ Un certain nombre de gens d'esprit & de qualité s'assembloient souvent , & ne se trouvoient jamais ensemble , qu'ils ne fissent de leurs conversations autant de scènes de Comédie. Un Seigneur qui ne leur cédoit ni en esprit, ni en naissance , & qui en avoit été témoin , voyant qu'ils s'attroupoient , leur dit , comme à des Comédiens : Messieurs , jouez-vous aujourd'huy ?

¶ On disoit d'un Poëte , qu'il étoit grand raisonneur. Un Gascon s'écria : Je luy en sçais bon gré ; il a trouvé la rime , il cherche la raison.

¶ Un Parisien prétendoit à la réputation de bel esprit par un détail continuél des Caractères de Théophraste. Il les citoit à tous momens , & il ne finissoit pas. Un jour qu'il sembloit vouloir épuiser la Bruyere : Eh ! Monsieur , lui dit un Gascon , ayez pitié de nous ; grace , quartier , nous avons le Livre.

¶ Lorsque M^r le Maréchal d'Albret alla prendre possession de son Gouvernement de Guyenne , il luy falut esfuyer des harangues par tous les lieux de cette Province où il passa. Un petit Magistrat luy en fit deux des plus mauvaises en Latin & en François , l'une après l'autre : Monsieur , luy dit ce Maréchal , vous m'avez dit bien des choses en François : mais je tiens pour le Latin ; on dit que c'est une belle Langue. •

¶ Un homme de rien faisoit parade d'être bâtard d'un grand Seigneur. Un Gascon qui ne pouvoit luy passer cette vanité , luy dit : Monsieur , j'ay connu Madame vôtre mere , c'étoit une honnête-femme.

¶ Un jeune Medecin de Montpellier disoit à une fille de Paris , qui avoit une grosse fièvre : J'ay une poudre spécifique pour les vierges. Si par hazard vous l'êtes encore , je vous guérirai sur l'heure. Quel discours me tenez-vous là , dit la Belle ? Voulez-vous que je vous trompe , répond le jeune Medecin ? ma poudre est spécifique pour les vierges , & elle nuit à celles qui ne le sont pas. C'est votre affaire , ajouta-t-il en la quittant. La malade le rappelle : Donnez-moy , je vous en prie , luy dit-elle , quelque remede ; & si vous y mettez de votre poudre , n'en mettez pas beaucoup.

¶ On se récrie sur notre valeur , disoit un Gascon. Peut-on s'en étonner ? Les Romains n'étoient-ils pas braves ? Et ne sommes-nous pas du pays *du Droit Romain* ?

¶ Un Medecin de la Faculté de Paris ne vouloit faire son métier que pour des gens de qualité. Un Medecin de la Faculté de Montpellier disoit sur cela : Cet homme icy rendra Paris comme la Suisse ; il y exterminera la Noblesse.

¶ En parlant de l'affaire de Cremonne : Après ce qu'ont fait là les Irlandois,

dit un Toulousain , s'ils ne sont pas Gascons , ils meritent de l'être. Je les associe de mon chef.

¶ Je comprends , disoit le même , quelle gloire revenoit autrefois à un homme d'être né en Grèce. On y apprenoit à dire vray , aussi-tôt qu'à parler. Personne n'y parloit Normand. Je me fais honneur , & je tire la même vanité de dire : Je suis de Toulouse , on y parle Grec.

¶ Un bon Mathématicien disputoit un jour avec un ignorant , qui croyoit en sçavoir autant que luy. Celuy-cy s'opposoit , & repliquoit à tout ce que disoit l'autre. Vous verrez , dit un Gascon , qu'il y a deux Mathématiques.

¶ Un bel Esprit de Toulouse avoit fort bien traduit un Livre Latin des plus obscurs. Un Parisien qui n'étoit pas des plus habiles , dit qu'il ne trouvoit dans ce Livre aucune obscurité , & que tout y étoit clair comme le jour. Je ne sçay donc pas , dit l'Auteur , si je l'ay bien traduit.

¶ Un Gascon lisoit une Satyre vive & piquante ; mais personne n'y étoit nommé. L'Auteur , dit-il , se moquette-il du Public de luy donner à deviner

ce que luy seul peut entendre ? Ce sont autant de coups d'épée dans un fourreau.

¶ Dans le récit d'une Bataille, en finissant l'éloge de ceux qui s'y étoient distinguez : Fiez-vous-en à moy, je suis Auteur probable, je connois la poudre.

¶ Un Officier Gascon de la Maison du Roy, croyoit avoir droit de monter à une place qui vacquoit, & qui étoit au-dessus de la sienne. Il s'adressa au Roy même : Sire, luy dit-il, la grace que je demande est une justice. Je suis plus ancien que mes concurrens, & j'ay été plus blessé qu'eux. Je m'y suis trouvé par conséquent. Oüy, Monsieur, luy dit le Roy ; mais on vous dispute votre ancienneté. C'est là où je les attends, Sire, repliqua-t-il. Il est vray que je l'ay interrompuë par une année de séjour chez moy : mais cette année-là on ne tira pas un seul coup de la poudre de Votre Majesté.

¶ Le même fut fait Chevalier de Saint Loüis ; & il l'avoit mérité par ses services. J'y gagne, dit-il, un titre de plus, & une confusion de moins. Je ne pouvois pas passer le Pont-Royal à pied,

que ces marauts de Charetiers ne me dissent d'aussi loin qu'ils me voyoient ; Monsieur , *allez-vous au bois ?* A present à l'honneur de ma Croix , ils ne me parlent pas de bois ; & ils me font la reverence. Je les ay rendus polis & honnêtes *par l'Ordre de Saint Louis.*

¶ Les Parisiens ne cherchent qu'à mettre à mal une jolie femme , & nous ne cherchons qu'à la mettre à bien. Voyez , je vous prie , la difference : nous sommes bien nez , nous nous portons au bien naturellement : tout dépend des idées.

¶ Madame , vous êtes belle , on vous le dit , & on le sent. C'est par là que vous aiment tant d'autres. L'œil en décide pour l'amour d'eux. Pour moy c'est pour l'amour de vous , *pour votre bien.*

¶ Le plus grand bonheur d'une femme qui veut aimer , c'est de plaire à un Gascon qui n'aime qu'elle. Vous voila, Madame , & me voicy.

¶ D'où vient que le langage des Gascons plaît tant aux femmes ? C'est qu'il est coquet & badin comme elles.

¶ Qu'est-ce que les Gascons ont de meilleur & de plus agréable que d'autres pour les femmes ? L'humeur badine.

¶ D'où vient que toutes les femmes d'esprit se plaisent tant à railler des Gascons ? C'est qu'ils ne répondent que des gracieusetés à leurs railleries.

¶ Madame , vous ne répondez à mes douceurs , que par des froideurs qui paroissent sinceres. Vous êtes donc ou timide , ou constante. J'en félicite le préféré.

¶ La coqueterie est le fonds de l'humour des femmes : cela est reçu. S'il en étoit de même des Gascons , s'étonneroit-on de la sympathie ? Elle y est.

¶ Nous avons l'esprit bien fait ; nous ne prenons rien de travers , pas même les railleries , pourvu qu'avec *du sel & du vinaigre* , on n'oublie pas *l'huile* quand on fait de nous *une salade*.

¶ Madame , dites-moy , que gagnez-vous à être farouche ? Si vous vous y obstinez , tant pis pour moy , tant pis pour vous ; nous y perdons à frais communs. Que vous en semble ?

¶ La riviere coule , la jeunesse passe , le tems fuit , l'argent se dissipe , le mérite reste. J'en ay à revendre : Vous en faut-il ? m'appellez-vous ?

¶ L'Amour est un beau jardin , où l'on se promene à quelques heures , cer-

tains jours. Le Mariage est un labyrinthe, d'où ne sort pas qui veut. J'aime la liberté jusques dans l'esclavage. *Andar & venir*, est la devise des Italiens. Je me l'adopte.

¶ Je regarde une femme trop curieuse qui m'interroge, comme un Juge artificieux qui pourra prononcer mon Arrêt, ou comme un témoin suspect qui pourra déposer un jour contre moy, Grand sot qui s'y fie. Je profite à par moy de la réflexion & de l'expérience. *El primer engaño*, disent les Espagnols, *excluye con el escarmiento el segundo*. Le premier mal exclut le second : grace à l'épreuve..

¶ Si je n'appréhendois pas, disoit un Toulousain, d'aller, *en bronchant*, vers le *Pais de Superstition*, je croirois qu'il y a dans le *haut Astrolabe du Ciel* des jours marquez blancs & noirs, dont les uns nous versent les roses, & les autres les épines. Elles sont pointuës. J'en ay été picqué.

¶ Qui nous offense gagne plus avec nous à *dos*, qu'à *visage tourné*. Avis à qui en court le risque. Je le tiens sot ou hardy, ou bien sûr de gagner le prix à la course.

¶ Deux Gascons unis d'une vraie amitié , étoient mariez tous les deux à Paris. L'un avoit une femme tout-à-fait raisonnable , & se trouvoit heureux avec elle. L'autre se croyoit fort malheureux avec la sienne : elle le ruinoit , & le traitoit , avec cela , d'une hauteur insupportable. Il étoit réduit à luy parler sur le plus haut ton. Ils en venoient souvent aux plus grossieres injures. Son amy le blâmoit de parler de la sorte à sa femme , quoy qu'elle se l'attirât : Vous en parlez bien à votre aise , luy répondit-il. Que diriez-vous à la vôtre , si avec de l'argent & de la dissipation , elle étoit avec vous un vray serpent ? Je lui dirais , luy répondit son amy : Vous êtes serpent , *rampes*.

¶ Les belles Femmes , disoit un Toulousain , ne sont jamais nos dupes. L'affaire est , que nous ne soyons pas les leurs : mais le risque n'en est pas grand. Elles y gagnent d'un côté ; nous tâchons d'en profiter de l'autre : il y a toujours compensation. A l'égard des laides , leur bien en décide : si faut-il que chacun vive. Notre besoin est une loy souveraine : il faut bien qu'elles s'y soumettent , ou adieu vous dis.

¶ Notre

¶ Notre reconnoissance est active & passive. Nous avons l'art de l'inspirer, comme de la suivre. A deux de jeu. Voilà notre devise. Nous aimons la regle.

¶ On a dit, & on a eu raison, que l'esprit est la dupe du cœur, regle generale, dont nous sommes l'exception. Notre esprit & notre cœur se servent à frais communs. Nous avons passablement de l'un & de l'autre, & nous n'avons l'esprit *sot* , ni le cœur *bête* .

¶ Le desinteressement est une invention de l'amour propre, & un artifice de l'interêt. On ne renonce à peu de chose qu'en faveur du surplus, ou, par hazard, en faveur de l'exclusion de tout besoin. Je condamne cette exclusion au desinteressement. *Je m'execute.*

¶ Quand un homme ; ou une femme, c'est bien pis, m'assure que son cœur n'agit pas par interêt, je crois entendre un Marchand qui me proteste qu'il me donne ce qu'il me vend. Termes du métier. *J'en dis du mirliro.*

¶ Un enfant de Paris (ce terme porte avec luy sa définition au juste) étoit en liaison avec un Languedocien qui étoit à son aise, *celui-là* . Il luy empruntoit par intervalles des écus, un à un,

deux à deux, trois à trois. Des écus, il luy prit fantaisie de passer aux pistoles. Il vient un jour luy en emprunter deux *tout d'un coup*. Deux pistoles, luy répondit le prêteur. Ecoutez, mettons-nous à la raison, partageons le différent à nôtre profit réciproque. Trouvez bon que je ne vous en donne qu'une, que vous ne me rendrez pas, au lieu des deux que je vous donnerois à pure perte. Mon Languedocien n'étoit-il pas bon œconome ?

¶ Les veritables interessez n'aiment les vertus qu'autant qu'elles sont utiles. Ils en préfèrent les apparences aux réalitez. Ils les mettent en œuvre avec les vices alternativement, par choix, ou par hazard, selon les besoins du commerce. Ce sont des vrais *Machiavelistes*.

¶ Les amis interessez ne sont pas tout-à-fait des voleurs de grand chemin ; mais ils sont des voleurs domestiques qui se payent par leurs mains. Je prens avec eux la regle de soustraction.

¶ Chaque métier a son jargon, chaque Profession a son langage, & chaque caractère a ses traits & ses dehors.

D'où vient après cela qu'on se masque ? C'est qu'on veut se montrer tel qu'on doit être , & qu'on n'ose paroître tel qu'on est. Je me console de mon accent. Je ne veux pas qu'il me déguise. Il dit que je suis de Languedoc ; mon esprit & mon cœur ne disent pas le contraire. Je leur donne ma procuration.

¶ Avant que j'allasse à Paris , disoit un jeune homme de Bordeaux , je ne pouvois comprendre , du bon goût dont je suis , que ce qui me plaisoit ne plût pas à tout le monde. Depuis que j'y ai été , je vois qu'il y a des gens qui n'aiment pas la Rocambole. Faut-il disputer des goûts ? Pour de ceux-là ; je dis que non.

¶ On disoit à un Gascon qu'il ne falloit pas disputer des goûts. *Fernedy* , répondit-il , dès que les miens ne sont pas les vôtres , il faut bien que je vous dispute , ou que vous me disiez pourquoy ? S'il y en a de bons & de mauvais , il y a sujet de contestation. Avouiez que les miens sont les *non mauvais* , & les vôtres , les *non bons* , & treve de dispute. Convenez. Nous voila d'accord.

¶ Michel de Montagne , disoit un autre , étoit de mon País. Je l'aime ,
S ij

quand il dit : *Je ne garantis pas mon goût bon ; mais je le garantis mien.* S'il eût été Parisien , il n'eût pas été si modeste. Il eût décidé , c'est mon goût ; *ergo bon.* Tout Parisien s'en croit l'arbitre. *Oh diables ho* , si nous leur déferons.

¶ Bien des gens ont de l'esprit ; beaucoup d'autres , de la mémoire ; peu de gens ont du jugement. Est-ce par naturel ou par paresse ? Je tiens pour tous les deux. Tout le monde pense & se souvient , du plus au moins ; mais tout le monde ne raisonne pas. Treve de jugement , & par conséquent de bon goût. Il est fils de la raison & du bon sens. Loin de ce Pere nommé Commun, Mere Raison est stérile.

¶ D'où vient qu'on appelle sens commun la qualité de l'esprit la plus essentielle & la plus rare ! C'est par la raison que les Latins appelloient *Parques* , c'est-à-dire qui pardonnent ; ces trois Sœurs infernales qui ne pardonnoient pas. Toute Langue a ses contre-veritez. Jugez de la Normande.

¶ Un des plus beaux génies du siècle passé , a dit qu'un sot n'avoit pas assez d'étoffe pour être bon. Je le comprends. Une ronce , pour produire des épines , ne

produit pas des roses ; & il peut germer sur des rocs de la mousse , mais non pas des épis de bled.

¶ Je n'entens pas , je ne comprends rien à ce que vous me dites , disoit un Gascon. Je ne me rends pas aisément , ajouta-t-il. Je suis une espece de cheval rétif. On peut être l'un sans l'autre , luy répondit un homme delicat & sincere. Un cheval peut l'être , sans être rétif. Suffit de l'espece.

¶ Mademoiselle , disoit un Languedocien à une Brune de Paris , jeune, vive & piquante : vous n'avez pas la mine severe , & vous me traitez severement. D'où tirez-vous vos rigueurs ? Vos regards & vos sous-ris n'y tournent pas. Vous avez la mine complaisante , & vous n'avez pas l'air rigoureux. Je vous définis.

¶ Je ne vois rien de plus commode à un homme galant & bien fait , qu'un entretien avec une antiprude. Son attention exclud le verbiage , ses regards dispensent des détours , & ses sous-ris abregent la phrase. Sa presence est une demande , & sa satisfaction , une réponse.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc

disoit d'une tres. jolie fille de Paris , qui avec beaucoup de beauté , avoit mille bonnes qualitez ensemble : Sa presence est une compagnie.

¶ Qu'on aime ce qu'on estime , c'est un *plein-pied* ; mais qu'on aime encore ce qu'on méprise , c'est du *grenier à la cave*. En tel cas , *je me fais Beuveur d'eau*.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc avoit eu une grande passion pour une femme , qui étoit trop belle pour être aimée sans jalousie. Il se dégagea à la longue , & il s'attacha à une fille qui avoit de la raison & de l'agrément , mais qui n'avoit pas de pareils charmes. Vous m'avez vû bien malade , dit-il un jour à un de ses amis , qui l'avoit plaint dans le plus fort de sa passion. Vous me voyez tranquille. Je suis guéri. C'est dommage que le remede soit pire que le mal.

¶ Il faut que je vous en fasse l'aveu , disoit un Gascon à sa Maîtresse. Vous me mettez dans un embarras , dont j'ai de la peine à me tirer. Je ne croyois rien d'égal à mon amour , & mon estime ne sçauroit le voir avec déference. Elle veut l'emporter sur luy. Je crains en un mot de vous estimer encore plus que je ne vous aime. Que vous semble de la frayeur ?

¶ Un homme jeune & bien fait peut-il être à la longue ami, *rien qu'ami tout juste* d'une jolie femme ? Si vous le demandez à celles de ce sexe, les jeunes vous diront *oui*, les vieilles, *non*. Je tiens pour les plus sensées. L'expérience en est la règle ; & c'est dequoy les vieilles ne sçauroient manquer. Ce sont des repertoires.

¶ Nous croyons à nôtre País que l'Amour est un desir. On n'en est pas si persuadé à Paris. Il y a bien des Amans qui ne desirent rien. Ceux-là font de leur amour une espece de mariage. En ce cas-là, je les dispense des desirs. Je les attens à l'inconstance. C'est mon Enseigne. Les desirs n'y manquent pas.

¶ Toute grande passion coûte à la longue plus d'un repentir aux deux parties. Les Amans à qui il en coûte le moins, sont ceux qui se souviennent à tems qu'on haïra un jour ce qu'on aime, ou qu'on en fera haï. L'un des deux, ou les deux ensemble. L'expérience en fait foy.

¶ Les Parisiens ont de l'esprit, & ils sont dupes. D'où vient qu'ils se laissent si souvent tromper par des étrangers, qui le sont plus qu'eux ? C'est que les

uns y veulent trop gagner, & les autres n'y veulent pas tant perdre. On ne sçau-
roit mieux punir un Marchand qui vend
trop cher à crédit, qu'en oubliant une
partie de la dette. En cas pareil regle
de soustraction, c'est la bonne Arithme-
tique. Je la sçay au bout des doigts.

¶ Je ne sçache qu'une sorte de gens
qui ne soient jamais trompez ; c'est
ceux qui pour ne se fier à personne, ne
se fient pas à eux-mêmes. Je renonce à
tant de précaution, j'aime mieux en-
courir legerement le risque. En matiere
grave mon calcul est different, & j'é-
vite le mécompte.

¶ Les bons Officiers sont des pieces
de monnoye, que le Roy fait valoir ce
qu'il luy plaît. On les passe à la montre
& à l'empreinte. Quand on vient à les
peser ; mauvais signe. Le succès en est
le trébuchet.

¶ Les poltrons dans une Armée sont
une fausse-monnoye, qui les empêche
d'avoir cours. Les trop prudens y sont
de bas-aloy ; & les rétifs, argent de
billon : tout cela tire à la fausse-
monnoye. Je la renvoye au trébuchet.

¶ On alloit executer un homme qui
avoit été convaincu de fausse-monnoye.

On

On demanda à un Gascon ce qu'il avoit fait : Helas ! répondit-il, on le va pendre pour avoir peint le Roy , & loué Dieu. Nos pieces de monnoye ont le Portrait du Roy d'un côté , & de l'autre ces paroles : *Sit nomen Domini benedictum.*

¶ Je ne trouve rien de plus bas-aloy que les promesses des Grands , l'esprit d'un fou , & les engagemens d'une coquette.

¶ La Cour est le país des prétentions , & Paris le Tribunal des dupes. La bonne foy y est souvent condamnée aux dépens.

¶ On a trouvé de l'esprit à Madame de... pendant qu'elle a été belle. Elle ne l'est plus , on ne luy trouve pas du sens commun. Lorsqu'elle disoit la moindre chose pendant le règne de sa beauté , ses discours n'avoient-ils pas les yeux des auditeurs pour interprètes ?

¶ L'éducation qu'on donne aux jeunes filles de Paris ne les dispose-t-elle pas à plaire à tous venans un peu plus qu'à se bien conduire ? Un Maître à danser , un Maître à chanter , un Maître de claveffin , & la sequelle. Tout cela forme-t-il l'esprit ? Et ne gâte-t-il pas

plûtôt le cœur ? C'est leur apprendre , je crois , & je crois bien , à être coquettes par avance. Ce genre d'éducation réussit toujours. C'est à Paris qu'on élève bien les filles.

¶ Vous voulez , Monsieur le Marchand , que votre fille , que vous avez fait élever comme celle d'un Marquis , épouse un homme de votre profession. Suivez-vous. Elle n'en veut pas. Son éducation l'a dégoûtée de son état. Donnez-luy-en un autre , ou laissez-luy-en le choix. Elle est trop bien élevée , & trop parée , pour n'être à dix-huit ou à vingt ans qu'une *Enseigne de Boutique*. Vous êtes trop heureux , si elle se contente d'un homme habillé de noir , à qui un Laquais porte la robe quand il va au Palais. Ne la blâmez pas de sa vanité. Corrigez-vous de la vôtre.

¶ Un bon Marchand de drap a ses deux fils au College. Ils sont logez , instruits , nourris & habillez comme les fils d'un Duc & Pair , dont ils sont les camarades. Ils font toutes leurs Etudes. Les voilà grands. Le pere veut résigner du moins à l'un son aulne & sa boutique. Comment traitez-vous un camarade des fils des Ducs & Pairs ? Vous

n'y pensez pas , Monsieur le Marchand !
Vôtre fils a été élevé en grand Seigneur ,
il vivra comme s'il l'étoit. Otez-le seu-
lement du College , il est tems , & vous
allez voir chez vous un Petit-Maître.

¶ A Paris , la plupart des gens de pe-
rite étoffe , mais bien étoffez , accoutu-
ment de bonne heure leurs enfans à tail-
ler en plein drap. S'étonne-t-on que leurs
filles donnent dans l'étoffe , & leurs fils
dans le galon ?

¶ La Bagatelle & la Chimere sont deux
fausses divinitez , dont tout Paris fait ses
Idoles. C'est à leurs Autels que toute
Belle porte tout au moins l'encens qu'on
luy donne , ou qu'elle prend soin de
mendier. *Belle fumée !*

¶ Les jolies femmes de Paris s'accom-
moderoient-elles d'être habillées tout
uniment ? Leur goût veut du pêle-mêle ,
& leur choix de l'entre-coupûre. Jugez de
la Pertintaille.

¶ Quels sont les meubles de cabinet
qui coûtent le plus chez une jolie fem-
me ? C'est à point nommé ceux qui n'y
servent de rien. Eh donc ! par tout de
la Pertintaille.

¶ Un homme qui cherche à plaire
par des ajustemens , n'estime guere ce

qu'il aime, & il s'en fait estimer comme une Poupée, d'un enfant.

¶ Vous n'êtes ni poli, ni propre, & vous croyez être aimé ? C'est donc à la façon de *Barbari*, mon ami.

¶ Aimer est toujours un Verbe actif pour les femmes qui n'ont ni jeunesse, ni beauté, ni agrément ; mais il n'a plus de passif pour elles.

¶ Quand le cœur dit, j'aime, le cœur dit vrai ; mais quand la raison dit, j'aime, ou j'aimerai : ou elle ment sur l'heure, ou elle en aura bien-tôt menti.

¶ Quels sont les plus hardis menteurs ? Ce sont sans contredit ceux qui à force de mentir, croient presque dire vrai, lors même qu'ils mentent. C'est le chef-d'œuvre du métier. Que de gens à Paris y passent maîtres !

¶ Un démenti est une recherche de noblesse. Qui en reçoit l'assignation est condamné à la prouver par exhibition de pièces, sauf le prompt recours aux voyes de fait. Faute de quoy, la dégradation en est encourue.

¶ Deux sortes de gens parlent toujours de leur qualité, ou de leur noblesse. Ceux dont la conduite ne ressemble en rien au nom qu'ils portent,

& ceux qui en laissent plus douter par leurs peres que par eux. Qui n'a la noblesse que dans la bouche, ne la consulte guere dans le cœur. C'est-là qu'elle prouve. Je m'en rapporte aux actions & aux sentimens. Hors de là, qui dit trop ne prouve rien. Regle de noblesse.

¶ Un Noble de Perigord avoit porté ses Titres à examiner à un fameux Généalogiste. Il alla luy demander où il en étoit : Monsieur, luy dit le faiseur de Généalogies, je vous trouve deux cens ans de bonne Noblesse. Deux cens ans, reprit le Gentilhomme ! N'appellez-vous cela rien ? Il y a des Nobles de cinq ou six cens ans qui en voudroient bien avoir autant. Deux cens ans sont deux siècles au moins, ajouta-t-il ; & je suis trop content de pouvoir, sans mentir, en parlant de ma Noblesse, citer des siècles au nombre pluriel.

¶ Le même Généalogiste dit à un Gentilhomme de Languedoc, qui luy avoit aussi donné ses Titres à examiner : Monsieur, vous avez cent cinquante ans de Noblesse bien prouvée. Cent cinquante ans, luy répondit le Gentilhomme, c'est toujours cent cinquante ans. Ecoutez, gardez-moy toujours cela en

attendant que vous me trouviez autre chose : mais je ne m'y tiens que pour le cependant.

¶ Une femme de la première qualité avoit épousé un des plus grands Seigneurs de Gascogne. Elle avoit beaucoup d'esprit , & la conversation légère & vive. Elle étoit habile en Généalogies ; elle en parloit souvent , & presque toujours d'un ton critique. Elle avoit une fille , qui pour lors n'avoit que douze à treize ans. On parloit d'un homme de condition : Madame , dit la fille à sa mere , cet homme-là est-il votre parent ? Non , ma fille , luy répondit sa mere. Est-il cousin du Roy , reprit la petite fille ? Non vraiment , repartit la mere. Il n'est donc pas Gentilhomme , dit-la fille.

¶ Je ne vois point de Noblesse , disoit un Gascon , moins obscure , & mieux prouvée , que celle d'un Secrétaire du Roy. Le titre seul en est la preuve ; & vingt ans de possession du pere , ou sa mort dans la Charge , assure à ses descendans la possession immémoriale , ou du moins l'équivalent. Voyez la force des idées.

¶ Le fils d'un Secrétaire du Roy mort dans sa Charge , & un Gentil-

homme de Guyenne , disputoient entr'eux sur leur Noblesse. Tout gît en preuve , dit le fils du feu Secrétaire du Roy ; montrez-nous vôtre Titre primordial ? Vous m'embarrassez diablement , répondit le Gentilhomme de Guyenne ; il y a cinq cens ans qu'on le cherche chez moy sans le trouver. Vous en parlez à vôtre aïse , continua-t-il : vôtre pere est mort ; & vôtre premier titre est son billet d'enterrement.

¶ Je n'estime pas un Gentilhomme qui ne l'est que de par ses peres. Je l'honore , quand il l'est , & de par luy , & de par ses actions. A ceux de cette classe , s'il leur falloit quelque titre distingué , je leur en donneroïis des miens.

¶ L'orgueil de l'ame ne nuit pas moins à la grande qualité , que la bassesse de l'esprit. L'un la laisse trop bas , quand il s'élève. L'autre ne la laisse pas assez haut en s'abaissant. Serviteur aux deux extrêmes.

¶ Quand je vois qu'un homme veut être tout , parce qu'il est quelque chose , ou qu'il fait le Prince , parce qu'il est grand Seigneur , je me récrie à part-moy , & je dis , si je ne chante : *La belle fusée que je vois en l'air !* En effet , je vois bientôt retomber la baguette.

¶ Tenez-vous au dessous de ceux qui sont au dessus de vous , ceux qui doivent être vos inferieurs ne s'éleveront pas jusqu'à vous par voye de concurrence. Règle de distance & de proportion.

¶ D'où vient que le Bourgeois fait si souvent le Gentilhomme , & le Gentilhomme , l'homme de qualité ? C'est que les sots font souvent les gens d'esprit , mais toujours sotide tenant.

¶ Qu'est-ce que peut faire de plus gracieux ou de plus honnête un sot qui se trouve avec des gens d'esprit ? Il ne sçauroit ; je crois , faire rien de plus honnête que de se taire , ni de plus gracieux , que de s'en aller. Qui se connoitra *en phisionomie* , ne luy en laissera pas *l'alternative*.

¶ Les paroles sont les portraits des pensées. Peut-on parler sans rien peindre , ni rien penser ? Je ne le demande ni aux fameletes , ni aux diseurs de rien.

¶ Des gens d'esprit s'assembloient certains jours de la semaine chez un homme d'un vrai mérite. On n'y parloit que de bonnes choses , ou tout au moins , des affaires du tems. Ces Assemblées devinrent insensiblement un peu trop nombreuses. Il s'y introduisit des gens qui n'avoient jamais rien à dire ,

& qui parloient toujours. Je n'y puis plus tenir , dit un jour le Maître de la maison à un Gascon , & à un autre homme poli & delicat , pour qui il avoit beaucoup d'amitié & d'estime. Hé bien , luy répondit celui cy , faites ce qu'on fait dans les Places de Guerre , où l'on craint d'être assiégé ; chassez-en les bouches inutiles. Je vous les rendrai muets , ajouta le Gascon. *Je parlerai.*

¶ Le même disoit à cet ami delicat , réservé dans ses manieres , & plus retenu dans ses discours : Vous avez tout l'esprit & toute la raison du monde. Si j'en avois autant , j'en aurois plus que vous ; car j'aurois le courage de m'en servir. Si vous craignez , prenez-moy pour second.

¶ Ceux qui ont le plus d'esprit , ne sont pas toujours ceux qui en font le meilleur usage ; comme ceux qui ont le plus de bien , ne sont pas ceux qui s'en servent le mieux. L'esprit est un trésor dont peu de gens sçavent être économes.

¶ Je ne juge pas du bon esprit d'un honnête-homme par la seule théorie de sa raison. J'attens son bon sens à la pratique. Rien ne prouve mieux qu'un

certain arbre est un Figuier , que les bonnes figues qu'il porte. Ainsi portez du fruit, si vous voulez que je vous croye arbre fruitier.

¶ On accuse les gens du Pais d'être affamez de louanges , & alterez d'approbations. Je les en louë. *Le bien-faire* en est le pourvoyeur , & le mérite le Receveur general. N'avons-nous pas toujours un pied dans la terre de prétention ?

¶ Combien de gens ont une approbation generale dans le monde , qui n'y auroient jamais été connus , sans leurs défauts ! Les perfections ont moins d'éclat. Qui a trop de modestie & de retenue , se met des entraves. Il ne fait pas grand chemin en peu de tems. C'est ce qui nous retarde ; mais dans l'occasion , nous doublons le pas.

¶ Vous dites que vous avez des amis. Si c'est maniere de parler , je vous le passe. Si vous prenez le terme à la rigueur , tournez la phrase.

¶ Vous ne sçauriez douter , me dites-vous , qu'il n'y ait de vrais amis , & pour vôtre part , vous croyez en avoir quelque nombre ? Avoüez la dette. Vous êtes donc heureux , ou crédule.

¶ Lucinde a eu de la beauté & du bon goût. Elle a encore de l'esprit & du mérite. On dit qu'elle a des amis. Elle n'a besoin de rien. Cela peut être.

¶ A Paris, disoit un Gascon, on me croit trop économe, & au Pais, trop liberal. Pour moy, qui sçai ma recette & ma dépense, je partage à part-moy le différend.

¶ On accuse Ménédor d'aimer l'avarice. Je crois qu'on a tort. Il n'aime à frequenter que des prodigues ; par tout ailleurs que chez luy, s'entend.

¶ On dit à Paris que nous aimons toujours à faire de nouvelles connoissances. Pourquoi non ? Nous avons un droit de presence que nous cherchons à faire valoir. Nous sommes en possession de nous faire estimer, ou aimer, tout au moins, en nous faisant connoître. Nous étendons ce domaine : Avons-nous tort ?

¶ Un Gascon parloit de ses proüesses. Il disoit qu'il s'étoit trouvé à dix-huit Batailles, & à trente Sieges, & qu'il s'étoit distingué par tout, au vû, & au sçu de toutes nos Armées. Me voila cependant, ajouta-t-il. Je n'en suis pas plus avancé. Les succès ont amusé

mon ambition. La fortune a pris son pli dans l'intervalle.

¶ Un Gascon avoit mille petits bijoux , dont il faisoit par tout montre & parade. Ce n'étoit que tabatieres , petits étuis , petites boëtes , bagues , & lorgnetes. Comme il n'y avoit rien en cela qui fût de quelque prix , on luy en demandoit aisément , & il en refusoit de même. On luy en fit un jour la guerre. Oh sçavez-vous , dit-il , sans se défermer , que vous accusez les gens du Pais , vous autres , de surfaire ce qu'ils donnent ? Je me mets à l'abri de l'accusation.

¶ On reprochoit à un Gascon qu'à force de parler il n'écoutoit personne. Vous le croyez donc , interrompit-il , que je ne suis pas attentif ? Voila ce qui vous abuse. Dès que je parle de la bouche , j'écoute des yeux. Je vois la persuasion avant qu'elle se declare ; & c'est d'avance que je fournis la réplique à la réponse. En fait d'éloquence , j'aime les fruits précoces.

¶ On railloit un Languedocien , de ce que les gens de son Pais n'aimoient guere moins la parure que des femmes. Ecoutez , répondit-il , elles & nous , nous

ne fçaurions nous montrer , fans être en fpectacle au monde. Le Public ne diftingue les gens que par les habits. Nous voulons nous faire voir du bon côté. Le Public eft juſte , & le particulier n'eſt pas ingrat. Etonnez-vous , après cela , que les femmes aiment le luxe , & les Languedociens la propreté ?

¶ Un jeune Barbier de Toulouſe , bien fait , & en réputation , travailloit beaucoup , & ne gagnoit guere. Il en accuſa la trop grande ſimplicité de ſes habits. Il en prit de magnifiques pour ſon état , & il y trouva ſon compte. Ceux qui ne luy donnoient que deux ſols marquez , le voyant de cette propreté , n'oſerent plus luy donner moins de deux petites pieces. J'ai eu un bon eſprit , diſoit-il après. Je me ſuis fait magnifique par interêt , & dépensier par œconomie. Cette pratique n'eſt pas moins de Paris que de Toulouſe. Et pareils Gascons ſont de tout Pais. Témoins les domeſtiques de bien des femmes.

¶ Madame , diſoit un Gascon à une Belle à qui il en contoit , & qu'il ne perſuadoit guere : je ſuis du Pais de complaiſance ; ſi vous êtes de celui d'obſtination , nous ne ſerons pas compatriotes.

¶ Un autre disoit à une Précieuse qui ne luy répondoit que d'après Clelie ou Cléopatre : Madame, vous vous diviniz diablement. Rapprochez-vous un peu de l'humanité, vous ne perdrez rien au change. Je vous suis caution du produit.

¶ On montrait à un Toulousain qui avoit du goût pour la peinture, un excellent tableau qui representoit bien au naturel une belle & sçavante Joieuse de Luth. Je ne veux plus la voir, dit-il, elle m'inquiete l'oreille par les yeux. Autant que je la regarde, je me crois sourd.

¶ Vous demandez pourquoy nous nous plaifons plus à Paris que dans nôtre Paradis terrestre? C'est qu'icy les hommes ont moins d'esprit que nous, & les femmes autant de tendresse, & plus de bien. Nous cherchons nos avantages. C'est-là le bon goût.

¶ Je sçai bon gré à un grand Orateur qui tient mon esprit en suspens, qui me fait penser haut, qui m'affocie à son génie, qui me met à son niveau, & qui me flatte en secret de l'idée, que je pense avec luy, comme luy-même. J'aime ce qui m'élève.

¶ On parloit d'un Parasite. On disoit que c'étoit un grand mangeur de profession, qui ne faisoit jamais abstinence que chez luy. De quoy le blâmez-vous, dit un Gascon ? C'est un Sotie qui soutient son caractère. Il fait son maître de tout ami qui veut être pour luy Amphitryon le véritable. Il n'en trouve pas toujours le chemin aplani. Il est à charge à la Providence huit jours de la semaine.

¶ On voyoit passer un homme de ce même caractère. Un Gascon disoit, en le voyant : voila un homme d'une morale bien severe. Comment, d'une morale bien severe, luy dit un Parisien ? C'est un Parasite reconnu. Je le connois mieux que vous, reprit le Gascon. C'est un homme rigide qui s'est condamné à rendre des visites deux fois le jour aux heures des repas. Ce n'est jamais par la faute qu'il y manque ; mais il ne s'en punit pas moins. Il se condamne pour lors à jeûner. Cela n'est-il pas rigide ?

¶ Un autre disoit d'un homme de cette même espece : il est quatre heures, & il n'a trouvé personne de ceux qu'il a cherchez depuis midy. Il luy faudra à souper double dose, & portion congrüe.

¶ Y auroit-il à Paris autant d'impôt-eux & autant de faineans , si on n'y recevoit aux tables que ceux qui y doivent être naturellement ? C'est par là qu'on vit de rien.

¶ Un homme qui n'a point d'ordinaire chez luy , peut-il compter que personne ne le trouve extraordinaire ?

¶ Je permets à un homme de bon commerce d'aller à des tables où il est reçu avec plaisir ; mais passé deux fois , je veux qu'il effuye quelque reproche de n'y être pas revenu , avant que d'y aller faire une troisième reprise. Et si , j'exige encore qu'il ait toujours dequoy payer son écot. C'est à quoy toute monnoye n'est pas également bonne. Tout Parasite est pauvre de plus d'une façon.
Je ne les tiens pas riches d'esprit.

¶ Chez des femmes qui aiment à joüer à l'ombre ; un commode toujours prêt à servir de tiers , n'est plus si incommode , quand la nape est mise. On passe l'un pour l'autre par voye d'accommodement.

¶ Les femmes ne s'accommodent guere d'un jaloux , & elles ne haïssent pas un peu de jalousie. La fin chez elles n'est pas une suite des moyens. L'humour

meur n'admet pas les principes.

¶ Qui sont les hommes qui aiment le plus les femmes ? C'est sans contredit ceux qui aiment le moins la raison. C'est du réciproque.

¶ Je ne suis pas jaloux de mon naturel, disoit un Gascon à une Parisienne qu'il aimoit. Quand je le suis, c'est du fonds d'autrui. Prenez garde au vôtre. Comment l'entendez-vous, luy répondit la Belle ? Je l'entens, reprit-il, que si je n'avois pas été amoureux, je n'aurois jamais connu la crainte. Ne me rendez pas plus timide qu'il ne faut. Vous avez beau dire, repartit-elle, vous avez une disposition à la jalousie, & je veux vous en corriger. Madame, répliqua-t-il, le doute m'instruit, & le soupçon me corrige. Si vous me voulez amoureux, ne me corrigez pas trop.

¶ Nous ne sçaurions nous passer, disoit une Gasconne de quelque considération, d'un Cocher & d'un Directeur pour nous mener ; mais il y a cette différence, ajouta-t-elle, que l'un nous conduit, & que nous conduisons l'autre. Et si tous les deux nous mènent, ce n'est qu'où nous voulons.

¶ Quand j'ai quelqu'un à persuader,

disoit un Officier Gascon, je le regarde comme une place qu'il me faut attaquer, & que je ne sçaurois emporter d'emblée. Mon premier soin est d'en chercher le foible, de le trouver, & d'en tirer mes usages. Cet endroit foible (chacun a le sien) une fois découvert, je fais venir l'artillerie, & je dis à part-moy : Ville gagnée.

¶ Est-ce la faute de la vérité, si elle ne persuade pas, & si elle n'est pas reçue selon ses mérites, dès qu'elle fait tant que de se laisser voir ? Ce n'est pas la faute, certainement, de la vérité ; mais de ceux qui ne la sçavent pas dire, ou qui ne le veulent pas. On ment presque toujours en disant trop vrai.

¶ La vérité est simple & nue : qui l'orne trop, la dépare ; & qui l'embellit, la défigure. C'est une Mer qui ne souffre rien d'impur, ni d'étranger. *Je me fais Océan.*

¶ D'où vient qu'on ne croit pas un menteur, lors même qu'il dit vrai ? C'est de peur de le croire quand il ment. Il a jouié son crédit à croix & pille.

¶ Il y a des gens qui ne mentent pas dans ce qu'ils disent, mais qui ne disent pas vrai dans ce qu'ils font. Peu agis-

sent comme ils parlent. Je m'en rapporte aux gens de Cour.

¶ Les promesses des grands sont de la viande à Cameleons ; il faut vivre d'air pour s'en repaître. Viande creuse tout au plus. Le vuide en est le centre.

¶ Qui sont ceux qui mentent le plus, en croyant même dire vrai ? Ce sont les Amans qui jurent entr'eux de s'aimer toujours.

¶ Un sot n'est pas plus responsable d'agir & de parler de travers, qu'un boiteux de ne pas aller droit.

¶ Un Gascon qui avoit une jambe plus courte que l'autre, boitoit si bas, & traînoit un pied de telle maniere, qu'on pouvoit croire qu'à chaque pas il faisoit une réverence. Il traversoit une allée d'un Jardin où beaucoup de gens de sa connoissance étoient assis sur des bancs des deux côtez. Vous méprisez bien, luy dit un homme qui étoit familier avec luy, ceux qui sont de ce côté-cy. Vous dédiez toutes vos réverences à ceux qui sont de l'autre. Attendez que je repasse, luy répondit le boiteux, à mon retour vous aurez vôtre revanche. Préparez-vous *au paroli*.

¶ Paris est pour une Coquette ce

qu'est l'eau pour un poisson, ou ce qu'est pour un homme du País, la Guerre. Chacun a son objet. Voila le nôtre. Qu'en dites-vous, Madame ?

¶ Le Roy est le centre de nos services, la fortune n'en est que la circonférence. Nous voguons entre les deux.

¶ Ce n'est pas tant l'esprit que le besoin du País qui nous fait busquer fortune. Nos cadets ne la trouvent pas dans leur naissance, ils la font naître de leurs talens. Voila du génie.

¶ On s'accoutume si fort à nous regarder du côté des qualitez aimables, qu'on est long-tems à s'appercevoir en nous des solides ; & si, elles y sont.

¶ Nous avons un avantage pardessus tant d'autres. C'est que nous sommes bons à notre prochain comme à nous-mêmes. C'est à luy à le mériter.

¶ Nous nous plaisons presque toujours avec ceux avec qui nous sommes. S'ils ne nous réjouissent pas, nous les réjouissons, & nous avons part à la joye.

¶ Nos vertus sont nos augures, & nos soins sont nos auspices. Nous n'allons pas aux devoirs *par cabrioles*, ni aux plaisirs, *que par recreation*.

¶ Je ne sçaurois me résoudre, disoit

un Provençal, à faire pitié ; mais je cherche volontiers à faire envie. Ces deux sentimens ont des objets plus opposés qu'eux mêmes. Je tiens pour le meilleur.

¶ J'ai voulu souvent, disoit un autre, m'introduire tout doucement dans le sanctuaire de la faveur. Bien loin de m'en faciliter l'accès, on m'en a fermé les avenues. Cela est allé jusqu'aux rebufades quelquefois, & toujours patience. J'ai pris sur moy de ne pas paroître mélancolique des mauvais succès. Je ne donne point à mes jaloux le plaisir de me voir triste. J'aime mieux leur donner le chagrin de me voir comme content de leur bonheur. Je m'en tiens à la grandeur d'ame. Toute petitesse me déplaît.

¶ Qu'est devenu ce fameux Temple de l'honneur, où l'on n'entroit, chez les Anciens, que par la porte du mérite ? Il ne subsiste plus que dans l'idée ; & personne n'y perd plus que nous. Je m'étonne que le Pais ne se soit pas cotisé pour le faire rebâtir. Il me prend quelquefois envie d'en présenter un Placet au Roy ; & pour le droit d'avis, la porte m'en seroit ouverte. En tout cas, dès que ce seroit celle du mérite, j'en au-

rois toujours la clef. Et me voila dedans.

¶ Sçavez vous pourquoy j'ai manqué si souvent la fortune, après en avoir approché de si près ? C'est que lorsque j'ai vû qu'elle tournoit la tête de mon côté, je luy ai toujours fait signe de venir jusqu'à moy. J'ai toujours oublié qu'elle étoit aveugle. Je la croyois injuste, & je vois que ce n'est que faute d'y voir clair.

¶ Dés qu'un homme du País rassemblée dans ses perfections, *comme un bouton de rose*, commence à s'épanouir aux rayons de quelque prospérité, gare la piqueure. Je ne m'en émerveille pas. L'envie est une guêpe qui se jette toujours sur un homme en fleur.

¶ La fortune nous enrôle, & l'honneur nous tient à sa solde. Quand ses finances n'y suffisent pas, il n'y perd rien, nous le servons *gratis*.

¶ Nous avons un art singulier de semer pour recueillir. Dès que nôtre courage est en graine, propre à la semaille, nos actions sont bien-tôt en fleur, & nos espérances sont du moins des fruits précoces de la victoire.

¶ Nôtre espérance est une Aurore, &

nos succès autant de Soleils. S'étonne-t-on, après cela, que nous brillions dans l'*interim* ?

¶ Nous faisons de nos inclinations nos Almanachs. Le présent nous y dévoile l'avenir. Nos mouvemens divers & assidus sont les troupes auxiliaires du Pronostic, & nous tâchons de réaliser d'avance les prédictions.

¶ Dans la crise de nos biens, nous attendons le symptôme des ressources. Si elles sont tardives, ou nous allons à leur rencontre, ou nous les forçons à doubler le pas.

¶ Mars & Venus sont nos Etoiles dominantes. Elles sont en conjonction pour nous, & nous sommes en réciproque pour elles.

¶ Nous sommes des Mausoles resuscitez, qui consolons les Artemises tristes & dolentes. Nôtre départ les tue. Nôtre retour les ranime, & leur met le cœur en mouvement & en repos.

¶ Les hommes s'attachent à leurs amis, comme les hirondelles aux Pays où elles paroissent. Jusqu'au mauvais tems. C'est la clôture du Contrat.

¶ Les amis, à la Parisienne, sont des guêpes qui courent à la ruche; mais

c'est autant qu'il y a du miel. Le profit en vûë.

¶ Les amis sont icy de verre, ils se cassent au premier heurt. Gare le choc.

¶ Une chose m'étonne de nôtre cœur; c'est qu'il n'est pas de pierre, & si, il est d'aiman.

¶ J'ai eu un ami, disoit un Languedocien, qui n'avoit rien qui ne fût à mon service, pendant qu'il n'avoit rien, & qui me trouvoit pour lors d'un prompt secours à son indigence. Il est parvenu, & je suis demeuré. Il est toujours mon ami, dit-il; mais ce qu'il a n'est plus à mon service. Je ne suis pas crédule. Il faudroit, pour me persuader, qu'il fût du moins mon ami par maniere d'acquit.

¶ Vous avez été heureux, dites-vous? vous avez fait une belle dépense, & vous avez eu des amis. Je l'aurois deviné. Votre fortune a changé, & vos amis avec elle. Je le devinerois. Vous esperez de revenir sur l'eau, & d'avoir ensuite des amis sur nouveaux frais; je le prédis encore.

¶ Vous avez fait de grands biens à un homme qui est en bien reconnoissant; il en espere donc encore d'autres. La reconnoissance de ce tems-cy n'oublie pas

pas l'avenir , en songeant au passé.

¶ Il y a des gens qui m'obligent , en voulant seulement m'avoir obligation ; mais je leur en aurois davantage , si à la pareille ils vouloient me faire oublier que je ne leur en ai point d'autre.

¶ On a dit des Parisiens , qu'il y en avoit parmi eux un grand nombre qui sçavoient mépriser le bien , & qui ne sçavoient pas le donner. C'est au contraire de nous autres , nous sçaurions le donner : mais pour le mépriser , attendez que nous soyions trop riches.

¶ Le Pais nous fournit tout ce qu'il faut pour chercher la fortune , & pour la trouver , excepté l'*Alembic* , pour en tirer la *quinte-essence*. C'est-à-dire un gros argent comptant.

¶ L'Amour & l'honneur ne s'acquièrent plus , avec certitude & diligence , qu'à beaux deniers comptans. Les billets doux les plus tendres , & les Lettres de recommandation les plus fortes sont en langage du monde , comme de banque les Lettres de change. C'est celles qu'on nous écrit le moins.

¶ L'ancre la mieux employée est celle des Financiers. Ils écrivent d'or , & quand il leur plaît de parler de même ,

ils font briller leurs discours, quoyque d'ailleurs grossiers.

¶ Je plains les gens qui naissent riches. Ils viennent au monde les mains pleines, ils ne sçauroient les ouvrir au travail, ni à la récompense. Leurs biens leur servent de *menottes*. Ce sont des marques d'esclavage qu'on ne nous reproche pas.

¶ Qu'est devenue cette balance du tems passé, où l'on pesoit avec les couronnes les têtes qui y prétendoient ?

¶ Je compare certaines gens qui se tourmentent pour s'avancer, & qui se donnent pour cela des mouvemens superflus & inutiles ; je les compare à ces petites Etoiles voisines du Pôle Antarctique, qui tournent continuellement depuis la création du monde, & qui ne sont pas encore parvenues à montrer le nez sur nôtre horizon. *Je me refuse aux avancemens invisibles.*

¶ Les montagnes qui cachent le plus d'or dans leur sein, ne sont pas celles qui sont les mieux coëffées, ni qui ont au dehors le plus d'ajustement. N'est-ce pas un symbole & une consolation des femmes non belles qui ont une vraie vertu dans l'ame.

¶ Les mines du Perou, plus elles cachent de veines d'or, plus elles ont au dehors la mine triste & ruinée. Autre symbole des gens qui possèdent les sciences. Ils peuvent dire, comme ces mines, plus nous sommes riches au dedans, plus au dehors nous sommes pauvres. Cependant, pour vivre, il faut que le dehors fournisse au dedans. *Témoign les Pourvoyeurs.*

¶ On a dit de tout tems que la vertu & la nudité, propres sœurs, & sœurs jumeles, vinrent au monde en même tems dans le Paradis terrestre, & qu'elles vont de compagnie, sans avoir pû faire bande à part. Nous faisons mentir le Proverbe. Nous habillons toutes nos vertus, mais non pas toujours richement, ni à la mode.

¶ Gens d'esprit, l'or dont vous enrichissez vos discours, les diamans dont vous faites briller vos idées, & les perles que vous enchâssiez à vos beaux sentimens, ne vous distinguent pas autant aux yeux du Public, qu'au Parnasse, où les *baillons* ne sont pas méprisés, & où la *croûte* ne trouve pas de parquets à respecter.

¶ Je ne sçais si la fortune est une Etoile; mais je sçai bien que le mérite

ne l'a pas toujours pour ascendant. Le mien se la trouve rétrograde. Heureusement il sçait doubler le pas , & il aime la fatigue.

¶ Quand je vois qu'un beau Livre est admiré , & que celuy qui l'a fait , meurt de faim , je songe à part-moy à ces anciens Sculpteurs qui faisoient des Idoles admirables. Tout le monde adoroit l'ouvrage , & personne ne songeoit à l'Ouvrier. Chaque tems a eû son abus. Les pauvres en souffrent , & nous aussi.

¶ Je n'envie aux grands que deux privileges. L'un , d'être haut élevé ; l'autre , de pouvoir descendre pour acheter de l'esprit avec des gracieusetez , & pour pêcher de la science & du mérite avec des filets d'or ou de soye. Le moyen d'en avoir comme eux ? Ce n'est pas ainsi qu'au Pais nous en faisons commerce.

¶ Les gens de Lettres ne sont pas de bons Argonautes. On ne leur a jamais vû équiper de Vaisseaux , ni s'embarquer pour aller à la conquête d'une Toison d'or. Ils ne commercent que des idées. Heureusement ils ont l'art de s'en repaître. Je ne suis pas de leur écot.

¶ Être obligé de chercher à vivre , dans le tems qu'on voudroit étudier ,

partager son tems entre l'étude & de vrais besoins ; voir toujours chez soy la pauvreté & la raison aux prises ; s'occuper d'esprit , & n'avoir rien : ce sont les épines des gens de Lettres, où les sciences ne font guere leur nid.

¶ Voulez-vous avoir des Abeilles qui vous fassent du miel ? N'exposez pas à un grand vent leurs Ruches. Les Abeilles ne peuvent rien où le vent peut tout. J'en tire mes conséquences.

¶ Les Cignes chantoient, à ce qu'on dit, & mélodieusement sur les bords du Méandre. Ils ne chantent pas sur le bord de la Seine. C'est qu'ils étoient traittez là en Cignes, & qu'on les traite icy en Oyes & en Canards. Ceux qu'on dégrade perdent la voix, ou changent de ton.

¶ Quand je vois des gens d'un mérite distingué, & d'une science profonde, réduits à chercher leur pain, ou à ramper pour vivre, je me récrie sur la profanation ; & j'insulte le destin de ce qu'il ne m'a pas fait remède à ce mal. Je dis aux Parisiens ce que disoit aux Athéniens Démostène à l'occasion de ce Navire sacré, qui n'étoit employé d'abord qu'à des cérémonies de Religion, & dont on se servoit ensuite pour le commerce

le plus vil. Voila l'injustice des hommes.

¶ Je suis souvent seul, de peur d'être en mauvaise compagnie ; je prens soin de me la faire bonne au dedans de moy. Au dehors, qui en peut toujours répondre ?

¶ Je ne sçaurois vivre Isolé, il faut que je tienne toujours ou à quelqu'un, ou à quelque chose. Mon repos dépend du choix. Je le fais bon, ou partie à remettre.

¶ Ma raison me suffit pour bien agir, & mon esprit ne me suffit pas de même pour bien penser. Je supplée à l'un par l'autre. J'use de compensation.

¶ D'où vient que l'imagination est plus prompte & plus réveillée que la raison ? La fantaisie y gagne ; mais la conduite y perd. La gloire la dédommage.

¶ Rien ne me rend l'ame si grande, que le mépris de tout ce qui la dégrade, ou la ternit. Je la veux resplendissante.

¶ L'ame est d'autant plus dans la pureté, qu'elle est moins dans la matière. Je la fais esprit, ou je la suspens.

¶ Quand je trouue que mon corps se mêle trop avec mon ame, je le separe. C'est à elle à faire bande à part.

¶ Un Financier s'étoit attaché un Gascon qu'il logeoit chez luy, qu'il avoit toujours à sa table, & qu'il traînoit par tout. On demanda un jour à ce Gascon, s'il étoit à cet homme riche? Non, répondit-il, en se montrant soy-même par un geste de la main. Je suis à cet homme non riche; car je suis à moy. Mais vous logez chez luy, ajouta-t-on? J'y loge pour mon plaisir, reprit le Gascon. Il y veut trouver le sien, je luy en laisse l'honneur; mais voicy le fait, continua-t-il. Pour vous ôter l'équivoque, ce maître Cresus me talonnoit, je l'avois toujours à mes trousses, & il m'invitoit soir & matin. J'ai cherché un moyen de me mettre à l'abri de sa persecution, je l'ai trouvé. Je suis venu loger avec luy, pour m'en défaire. Je ne suis plus importuné d'en être invité deux fois le jour. J'étois fatigué d'une siote reconnoissance que je luy jette sur le dos. C'est à luy à s'en tirer.

¶ Je suis fort reconnoissant des plaisirs qu'on me fait; mais je ne sçaurois l'être de ceux que je fais aux autres. Ce sont des dettes personnelles que chacun paye comme il l'entend. Les ingrats disent : qui a terme ne doit rien.

¶ Tous les peres, disoit un beau génie, peuvent regarder leurs enfans comme autant de creanciers incommodes qu'on paye à toute heure, & qu'on ne contente jamais. Heureux qui n'a pas contracté de pareilles dettes. Mon bien est tout à moy.

¶ Je ne sçai nul gré, disoit un autre, à une fille qui m'aime, dès qu'avec moins de bien & de naissance que moy, elle m'aime pour me réduire à l'épouser. Est-ce mon avantage, ou le sien qu'elle a en vûe ? Que pourroit faire de pire contre moy un ennemi de cœur & d'inclination ? Dois-je être reconnoissant du mal qu'on cherche à me faire ? La sottise n'est pas mon foible.

¶ Le cœur est de la nature de l'argent comptant. Il n'est bon que quand on le donne. En ce tems-cy, donne-t-on son argent pour rien ? Le cœur fust la regle du commerce.

¶ Que vous êtes coquet, disoit une jolie femme à un Gascon qui ne luy étoit pas indifférent ! Il semble que vous ayiez condamné vos yeux à payer à toutes les coëffes un tribut, dont vos regards s'acquittent avidement. Vous portez la chose trop loin, répondit-il ; mais

je vous avoüerai que je regarde l'air gracieux d'une jolie femme, comme un vestibule bien entendu, qui me donne, avec de la curiosité, bonne opinion de la demeure.

¶ Une Coquette monstroît à un Gascon des Lettres fort tendres que luy écrivoit un homme de considération qui étoit amoureux d'elle. Vous trichez, Mademoiselle, luy dit-il, vous ne me montrez pas les réponses, quand vous me faites voir les Lettres. Pour moy, continua-t-il, je suis de meilleure foy. Je prie toutes les Belles à qui j'écris des billets doux, de me les prêter, pour faire le plaisir entier à ceux à qui je montre les réponses.

¶ Mademoiselle, vous éludez, disoit un Gentilhomme de Languedoc à une heritiere de Paris déjà majeure. Vous ne me parlez que d'amitié, quand je vous parle d'amour, & qui pis est, de mariage. Vos yeux sont mes astres, j'y vois ce qui est écrit. Je consulte, consultez à votre tour. Si vous êtes faite pour être heureuse, vous lirez que j'en serai de moitié. Comptez sur l'horoscope.

¶ Adieu, Mademoiselle, disoit un Gascon à sa Maitresse, la veille d'un dé-

250 VASCONIANÆ.

part pour un voyage. Adieu, mon unique, ma regretée par avance. Je vous laisse vos yeux pour me pleurer, prêtez-moy mon cœur pour vous sangloter en mon absence. *Il est homme à faire son devoir.*

¶ Sçavez-vous pourquoy nous paroissions toujours contens auprès des Dames? C'est que tout au moins nous le sommes de nous, & de quelqu'une d'elles. En tout cas, nous payons comptant à leurs oreilles le plaisir qu'elles prêtent à nos yeux.

¶ On nous demande à tous nous autres Languedociens, d'où vient qu'étant d'un Pais aussi délicieux que le nôtre, nous préférons le séjour de Paris à celui-là. Réponse à la question. Ce n'est pas nous qui préférons Paris, c'est luy-même qui se préfère, & nous y consentons en faveur des objets de préférence, & en retribution de nous y voir préférez par la plus belle moitié du monde. Voilà le vrai Paris.

¶ Pourquoi les Belles de Paris, à raison égale, aiment-elles mieux un Gascon qu'un Parisien? C'est que celui-cy est trop fait comme elles. La différence en est plus marquée dans un Gas-

ton ; & les Belles aiment par *précipue* ces differences. Ajoutez que tout Gascon a l'art d'apprendre à toute Belle ce qu'elle vaut. C'est-là que les femmes ne sont pas rétives à l'instruction. Elles apprennent à aimer qui les aide à plaire.

¶ Elles sont faites pour nous , nous sommes faits pour elles. Le reciproque y vient de luy-même. Le naturel ne s'y oppose pas , & le penchant y vient à l'appuy de la boule.

¶ Certaines particulieres peuvent faire par forme d'entretien tantôt *plaignoteries*, tantôt *gausseries* des Gascons. Chacune en son petit particulier s'érige un Tribunal suprême dont elle se fait Presidente, & ordinairement Juge & Partie. Nous y sommes quelquefois appelés en injustice, sauf la voye d'appel. Nous nous pourvoyons à la Commuauté, bien sûrs d'y gagner notre cause. Car, suivant la Coutume de Paris, les femmes en general ne peuvent porter plainte contre des Gascons, que pardevant eux-mêmes. Ils sont seuls Juges du fait, & ils condamnent aux dépens les *Complaignantes*, suivant l'article de la Coutume, que toute femme sçait par cœur.

¶ Si nous *changeotons* par amusement, ou par représaille , le beau sexe n'y perd rien. Tant pis pour l'une , & tant mieux pour l'autre , l'amour y gagné. Et nous les empêchons de s'en plaindre , ou de s'en vanter.

¶ Je sçai bon gré à toute Belle qui m'inspire de l'amour. C'est toujours luy devoir des projets charmans & des idées gracieuses. Je luy passe même quelle me donne de l'indifférence , s'il le faut. C'est une tranquillité. J'aime la paresse en tems & lieu. Mais je ne pardonne pas à une beauté qu'elle me donne pour elle de la haine ou du mépris. L'un est contre moy , l'autre est contre elle.

¶ Voulez-vous un homme tout-à-fait aimable , & parfait à proportion ? Choisissez-le brave & bienfait , & habillez - luy *dès manières* de Paris une humeur Gasconne. Vous avez votre affaire. Faites-en votre profit.

¶ Madame , attaquez un Cadet de Gascogne, vous êtes belle , je vous l'offre tendre. Préférez - le , je vous le donne empressé. Persevérez, je vous le garantis fidelle. Chancelez , je vous le livre inconstant. *Eh donc !*

¶ Les femmes de Paris haïssent la

guerre, & aiment les Guerriers. Leur goût est militaire, & leurs desirs sont pacifiques. Les Gascons sont, à leur gré, les démons de la Guerre, & les Anges de la paix. Eh donc ! objets pour elles de préférence, & elles pour eux. De là, rapport & sympathie. L'expérience en fait foy.

¶ Si tous les Gascons étoient riches, les femmes de Paris n'auroient pour maris & pour Amans que des Gascons. Par malheur pour eux, l'interêt est pour elles le premier Dieu d'amour, & l'argent comptant, le seul Dieu du mariage. Sauf les exceptions de la regle generale.

¶ Pour vous marier à votre gré à Paris, ne vous embarrassez pas de ce que vous êtes, & encore moins de ce que vous avez été. Montrez-y de l'or & de l'argent en quantité, & choisissez. Carte blanche, malgré les couleurs.

¶ Ces *Arc-en-Ciel* de Paris qui font fortune, sont comme ces mouches qui vivent dans l'ordure, & qui vont mourir sur les fleurs. Voyez le Mausolée.

¶ Nous avons l'ame grande sur la gloire, & belle sur l'interêt. Nous l'aimons par raison, & nous le cherchons

par besoin. S'il vient de luy-même, tant mieux pour luy, & jamais tant pis pour qui nous approche. Jugez pour qui nous plaît. Les Belles ont raison de nous souhaiter riches. Elles nous y aident aussi. Cela leur revient.

¶ Avoir du bien, c'est être riche. Avoir du cœur, c'est être brave. Nous avons l'un, nous cherchons l'autre. Nous ne voulons ni paix, ni trêve qu'après le succès. Chaque jour nous en approche. Le tems & la patience nous en font venir à bout. Notre origine & nos talens sont les *arrhes* de notre fortune. Si vous m'en demandez le *pourquoy*, je vous en demanderai le *pourquoy non*.

¶ Nous avons pour tout de la force & du courage, hors pour souffrir les maux de nos amis, & les absences de nos Maîtresses. Les Heros ne sont pas impitoyables.

¶ Un Cadet de Gascogne vouloit persuader à une jeune Veuve, qu'elle ne pouvoit mieux faire que de l'épouser. Elle luy répondoit toujours que son parti étoit pris, & qu'elle ne se remarieroit jamais. Jamais, luy répliqua-t-il ? Vous donnez un long terme à vôtre veuvage. Je ne crois pas qu'il l'écoute tranquille.

lement. Mais, Madame, luy demanda-t-il, quand vous voulez être opiniâtre, le voulez-vous pour long-tems? Sur ce point-là, luy répondit-elle, je le veux pour toute ma vie. Pour toute vôtre vie, s'écria-t-il! Soixante-dix ans d'obstination! Jamais opiniâtrerie n'est allée si loin. Comment, soixante-dix ans, reprit-elle, que voulez-vous dire? Je veux dire, répondit-il, que vous n'avez pas trente ans, & que vous en vivrez cent, du moins je le souhaite. Voyez à quelle patience vous vous condamnez. Croyez-moy, continua-t-il, le veuvage a son mérite, quand il commence. Il a ses dégoûts, quand il continuë; & il n'a tous ses charmes que quand il finit. Je vous y attends.

¶ Un homme qui n'est pas né bête, & qui fait une vraie sottise qui luy devient nuisible, peut dire: cy git défunt mon esprit. Et qui se marie à Paris sans bonne connoissance de cause, doit dire: cy git feu mon repos.

¶ Je n'aime pas la foule, & le pêle-mêle encore moins, sur tout dans mes idées & dans mes inclinations. Je tire de la presse celles que je trie. Tout dépend du choix. C'est un art, je le rends pratique.

¶ Quand j'ai quelque chose à dire ; mille jolies idées, & autant de pensées délicates briguent l'honneur de mon choix. Elles s'empressent, je les suspens. Elles me minaudent, & me caressent, je ne les rebute pas. Elles sont du Genre féminin, je ne suis pas surpris que des femelles veüillent plaire. Chacune me fait les yeux doux pour obtenir la préférence. Je les tire à part, & je donne la pome à la plus belle. *Je me fais Paris.*

¶ Je connois une femme maigre & sèche, qui parle toujourns, & parle bien. Je la crois convertie en voix. Je sçai les Métamorphoses. Ovide la connoissoit. Je le dis d'après luy. C'est Canante.

¶ Un Cadet de Gascogne étoit toujours propre & magnifique. Il n'avoit aucun bien. Chevalier, luy dit un jour un de ses amis, à la dépense que tu fais, trouve bon que je te demande quel est ton fonds ? Quoy, répondit le Chevalier, tu es mon ami, & tu l'ignores ? Apprens donc que l'envie & le besoin sont mes ressources. Je n'ai ni paresse, ni fierté. J'ai la gloire docile & le besoin diligent. Voila ma navigation. Je suis bon voilier.

¶ On

¶ On se roüille dans les Provinces , disoit un bel esprit de Languedoc. On y devient barbare. Il faut revenir à Paris ou à Toulouse , c'est tout un , pour interrompre la prescription de la barbarie.

¶ Une Precieuse faisoit des reproches en termes de Roman à un Gascon. Madame , luy dit-il , voila du stile. Je ne m'y connois pas ; & je m'y reconnois encore moins. Si vous voulez que je me retrouve dans vos expressions , traduisez-moy en langue vulgaire.

¶ Nos Gasconnes ne manquent point d'esprit , & elles s'accomodent fort de ceux qui en ont ; mais dès qu'on les aime , elles veulent des sentimens. Un Parisien aimoit une Toulousaine. Il ne luy disoit que de grands mots , & il ne luy parloit que par phrases. Ah que cet homme-là m'ennuye , dit-elle un jour. Je ne sçaurois plus me contraindre à luy rien dire , & encore moins à l'écouter. *C'est un Phrasier.*

¶ Une Gasconne toute jolie & toute jeune vint à Paris avec sa famille. Sa mere luy dit un jour : Ma fille , bien des gens vous demandent en mariage. Avez-vous envie de vous marier ? Pour envie,

répondit la jeune fille , pas autrement ; mais pour me marier , je le veux bien. Mais ne me donnez pas , s'il vous plaît , un Robier , *pour dire un homme de Robe.* Il me faut un Epetier , ou rien , *pour dire un homme d'épée.*

¶ Certain homme fort ennuyé de son métier , s'étoit adonné à aller presque tous les jours dans une maison où il y avoit toujours bonne compagnie. On trouva le moyen de s'en défaire , & de l'empêcher d'y revenir. Un Gascon dit sur cela : Il s'étoit fait là une mauvaise habitude , dont on a trouvé à propos de le corriger. Et pour dire , on l'a mis dehors , il ajouta : on luy a donné la clef du grand Appartement.

¶ Cet homme-là , disoit un autre de quelqu'un qui parloit bien , doit avoir un parterre dans sa bouche , & un trésor dans son esprit. Les plus belles fleurs s'entremêlent à ses discours , & les plus beaux diamans à ses pensées. Il m'offusque.

¶ D'un avare fort grossier dans toutes ses expressions , & qui ne parloit que d'or & d'argent. Il parle d'or , & il s'en faut bien qu'il soit éloquent.

¶ Un Gascon s'étoit introduit dans

une maison où il y avoit une fort jolie fille , & qui n'auroit pas été un mauvais parti pour luy. Elle avoit une mere qui ne manquoit ni d'esprit, ni de raison. Elle se défia des frequents visites du Gascon , & elle le pria honnêtement de ne plus luy en rendre. *Pardy*, Madame, luy dit-il , il faut que vous m'aimiez bien. Vous faites vos partages de votre vivant. Vous donnez à votre fille tout le dedans de la maison , & à moy tout le dehors. J'en ai trop , & il ne tiendra pas à moy que je ne luy en retrocede une partie. Je suis généreux.

¶ On demandoit un jour à un Gascon, d'où pouvoit venir que la plûpart des gens de sa Nation s'avançoient si fort sans aucun bien, & que les Parisiens échoüoient avec des biens, même considérables? C'est, répondit-il, que nous ne songeons qu'à acquerir ce qui nous manque, & eux, qu'à dissiper ce qu'ils ont. Pour réussir dans ces deux projets, Paris est une occasion prochaine.

¶ Un autre se servit fort plaisamment de cette expression, en voyant de jolies femmes habillées d'un air fort négligé en apparence, & fort coquet dans

le fond. Elles étoient en deshabillé, & en coëffure de nuit. Voila, dit-il, de jolies occasions prochaines.

¶ Les Bourgeois de Paris sont presque tous de l'humeur de l'avare de Moliere. Ils ne voyent pas chez eux deux chandelles allumées, qu'ils ne prennent le soin d'en éteindre une, tout au moins. Il y en eut un qui se plaignit à un Gascon qu'on en brûloit trop chez luy, & que ses enfans & ses domestiques en allumoient par tout. Donnez-leur de la bougie, luy dit le Gascon, ils luy porteront respect.

¶ On admiroit un fort beau portrait. Il étoit d'une bonne main, & on disoit devant trois Gascons qu'il étoit parlant. Parlant, dit-l'un? Oüy; mais il ne vous dira rien. Il est en état violent. Ne voyez-vous pas, dit l'autre, qu'on luy a colé les levres pour l'empêcher d'entrer en conversation? Prenez-vous-en à la toile, dit le troisième, elle ne veut pas obéir aux mouvement des levres. La figure, comme vous voyez, ajouta-t-il, n'en souffre pas moins qu'une fille à qui on imposerait un silence éternel.

¶ Un Espagnol a dit d'un portrait

parlant : *llega a ser violento el silencio.*

¶ Certaine femme de la Cour avoit beaucoup d'esprit ; mais elle vouloit en trop avoir. Elle avoit assez de beauté, & elle mettoit du blanc & du rouge. Un Gascon dit d'elle : Ses belles couleurs gâtent son teint, comme son esprit gâte son langage. Le postiche y est de trop. Si elle veut revenir au naturel, je m'y tiens.

¶ On a dit d'une autre Belle de la Cour : Son humeur gâte sa beauté. Un Gascon a ajouté : Et sa beauté gâte son mérite. Elle n'est qu'une équivoque.

¶ D'où vient, disoit un Normand à un Gascon, que les femmes de Paris aiment tant vôtre accent ? C'est, répondit celui-cy, qu'elles haïssent le vôtre. Nous sommes votre contre-poison à l'oreille. Ce n'est pas répondre, reprit le Normand. Je conviens que nôtre accent n'a rien d'agréable, & que le vôtre choque moins ; mais je ne vois point de Gascon à Paris qui ne cherche à s'en défaire. Distinguez, répliqua le Gascon, avec les hommes, j'en conviens, ils en sont jaloux. Avec les Dames, c'est autre chose. Elles aiment l'harmonie ; & quand on aime la musette, on aime bien-tôt le

Berger. Etes-vous du Pais de la mélodie ?

¶ On demandoit pourquoy à Paris les femmes aiment tant les Gascons ? C'est, répondit un Parisien, qu'elles aiment la bagatelle ; & qu'elles n'aiment pas l'ennuy, luy dit un Gascon. *Je vous reveille.*

¶ Nous ne connoissons tous nos talens, qu'après que nous avons fait quelque séjour dans la bonne Ville. *Le sçavoir-faire* est un art que nous n'employons guere entre nous autres ; & *le sçavoir parvenir* en est un autre qui n'en trouve pas les moyens chez nous. Paris est une pépinière d'occasions, que nous avons le secret de nous rendre prochaines. Elles nous aident à y passer Maîtres és Arts.

¶ Les Parisiens ne sçauroient aimer ce qu'ils estiment plus qu'eux-mêmes. De-là vient qu'ils ne nous aiment pas plus qu'il ne faut. Heureusement pour nous, les Parisiennes ne suivent pas la règle.

¶ A Paris & à la Cour on n'aime guere de cœur ce qu'on n'estime pas ; mais on y hait en échange ce qu'on estime trop. C'est un échange dont nous souffrons quelquefois. Il nous regarde.

¶ Personne ne connoît tout son tempérament, & tout le monde le prend pour guide *de sentimens*, & pour règle de conduite. Nous n'avons nul besoin d'examiner, ni de chicaner le nôtre. Nous l'avons *au poids*. Jugez de la mesure. Nous vivrions, en cas de besoin, ou de profit, avec des crapaux & avec des grenouilles.

¶ Ce qui me charme le plus en vous, disoit une Parisienne à un Gascon qu'elle aimoit fort : c'est que vous êtes de belle humeur. De belle humeur, Madame, s'écria-t-il ! Vous me dites une injure. Pour avoir l'humeur belle, il en faut avoir ; & je n'en ai pas, ni n'en veux.

¶ Il faut avouer, disoit une jolie femme à un Gascon, que tous les gens de votre pais sont toujours de belle humeur. Pourquoi, de belle humeur, répliqua-t-il : Avec les Dames, le beau naturel nous suffit. Nous vous la laissons l'humeur, à vous autres. Quand vous êtes belles, elle vous sied, à certaines conditions. Nous nous en tenons avec vous à un tempérament bon & beau, & nous y ajoutons de jolies fantaisies. Il vous les faut.

¶ C'est une jolie chose, disoit un au-

tre, que la fantaisie d'un Gascon pour une femme qu'il aime; je la tiens heureuse, si elle a de l'esprit & de la curiosité. Vous avez l'un, Madame, donnez-vous l'autre.

¶ Un vieux Gascon voyoit souvent à Paris une jeune Dame qui n'avoit pas moins de mérite que de beauté. Dans l'honnête familiarité où il étoit avec elle : Croyez-vous, Madame, luy dit-il un jour, que malgré toutes les qualitez aimables & solides qui vous distinguent, je puisse me plaire si fort avec vous? Helas! Monsieur, luy dit-elle, je suis votre amie, & je vous crois de mes amis; n'en soyons pas sur la cérémonie, & dès que je vous ennuye, croyez-moy, allez vous divertir ailleurs. Pour ennuyer, reprit-il, vous ne m'ennuyez pas; mais si vous croyez que votre vertu soit si divertissante, vous vous trompez beaucoup. Je ne m'y trompe pas, repartit-elle, je n'ai jamais regardé cette vertu que vous me supposez, comme un divertissement pour d'autres; je regarde celle que je veux tâcher d'acquérir, comme un solide pour moy. Et c'est cela même, reprit le vieux Gascon, ce solide est trop gênant. Ce qui plaît le plus
dans

dans une jolie femme, n'est ni la solidité, ni la vertu. La conversation n'y perd rien, quand elle y mêle un peu de liberté, & qu'elle en donne un peu plus qu'elle n'en prend. Oh ça, Monsieur, reprit-elle, je vous ai dit que j'étois de vos amies, je vais vous le prouver. Trouveriez-vous mieux vôtre compte avec des femmes de ce caractère ? Croyez-vous que celles qui sont de cette humeur choisissent des gens de vôtre âge pour la laisser voir sans ménagement ? Tout ce qui vous plaira, répliqua-t-il ; mais il en revient toujours quelque chose, quand ce ne seroit que quelque gayeté qui réjouit. On n'en sort pas toujours *bredouille*, comme avec vous. Défendez-vous-en au Trictrac, répartit la Dame ; mais en pareilles conversations, ne croyez pas avoir joué de malheur, quand cela vous arrivera. Il luy avoia qu'il conservoit encore tout son goût pour les femmes ; mais qu'il leur vouloit quelque chose de galant. Elle l'assura bien que celles qui seroient galantes ne le seroient plus pour luy. En cas qu'il en soit autrement, luy dit-elle, pour toute conclusion, si vous oubliez le salut de vôtre ame, songez du

Z .

moins à celui de votre bourse. Hé bien, s'écria-t-il, voilà une gayeté. Elle me réveille. *J'ai du bien.*

¶ Un grand Seigneur de Gascogne, plein d'esprit & de mérite, mais déjà vieux, étoit à Paris. Il étoit noble dans ses actions, & galant dans ses manières. On le croyoit riche, & toutes les femmes d'une certaine espèce cherchoient à en faire leur conquête, par l'espoir de la retribution. Las & rebuté des empressemens affectez qu'on avoit pour luy, il s'avisa, pour s'en défaire, de porter une bourse vuide qu'il tiroit à leurs yeux de sa poche avec son mouchoir. Il est vrai qu'il en avoit une autre bien remplie, qu'il étaloit aux yeux de celles qui étoient de son goût; & par ce moyen il se délivroit des unes, & il s'attiroit les autres.

¶ On nous accuse, disoit un Gascon, de parler souvent de nos bonnes fortunes. Qui est le sot qui se vante du mal qu'il a fait, ou de celui qu'il s'est laissé faire?

¶ Si c'est être Gascon, que de parler de foy, & à son propre avantage, les Parisiens sont nos compatriotes, & toutes les femmes sont de notre pays.

¶ Nous avons la mémoire bonne, pour citer toutes les particularitez de tout ce qui nous arrive à nôtre gloire. Mais pour ce qui est contre nous, nous faisons de la Garonne & de la Loire des fleuves d'oubli.

¶ Vous voulez que je vous écoute, disoit un Gascon à un Picard, & vous me parlez de vous. C'est tout ce que vous pourriez faire, si je vous parlois de moy. Ne sçauriez-vous vous accoutumer *au parler d'esprit* ?

¶ Rien n'est plus ennuyeux à la longue qu'un diseur de rien. Je n'aime en conversation qu'un homme qui ne parle que pour dire quelque chose. Je n'en exige pas tant de la plupart des femmes. Le silence seroit trop long.

¶ Les Parisiens sont jaloux, quand nous sommes délicats. Nous convenons de l'un, ils ne conviennent pas de l'autre. C'est aux Belles à juger de la bonne foy.

¶ Les femmes se font une honte d'être jalouses, & un mérite de l'avoir été. Les Parisiens sur ce point sont femmes, comme elles. Ils ne sçauroient être hommes comme nous.

¶ Nous traitons nos obligations comme nos dettes. Les petites, nous les

payons comptant, ou *Jean qui ne peut*. Les médiocres à la première commodité. Les grandes, chaque jour quelque monnoye en acquit de la somme principale ; & après le payement complet, nous continuons au créancier son hypothèque sur notre reconnaissance. Nous n'y admettons pas le droit de prescription. Jamais ingrats. Pas même dans notre haine.

¶ Je suis venu à Paris jeune, & sans bien, disoit le Financier Crezon. Jem'y suis poussé. J'y ai fait fortune. A peine m'y suis-je trouvé en fonds, que tous mes compatriotes de connoissance sont devenus mes emprunteurs. Honteux d'abord de refuser, je leur ai ouvert la bourse. La réitération m'a corrigé de l'habitude ; & le défaut de remboursement m'a guéri de la honte du refus.

¶ Lorsque quelqu'un que j'estime me vient emprunter de l'argent, si je n'ai pas le courage de luy en refuser, je le prie bien honnêtement de me rendre ou l'atgent, ou l'ami, & qu'il m'en revienne du moins quelque chose. Est-il juste de perdre les deux ?

¶ J'ai lû dans un bon Livre, disoit

un Banquier de Toulouse, qu'une legere somme prêtée faisoit un debiteur, & une grosse, un ennemi. J'évite de donner mon argent pour me faire haïr. C'est ce qu'on peut avoir par tout *gratis*. Pourquoi l'acheter ?

¶ Il n'est pas bien agréable d'emprunter, & il est fort incommode souvent de payer. J'évite l'un, de peur de l'autre. *J'ai antipathie* pour les deux.

¶ J'ai de l'argent, & j'ai un ami. J'ai quelque besoin de mon argent, & il en a un besoin veritable. Je luy en dois la préférence; mais à son tour il me devra ma préférence, mon argent & le sien.

¶ La reconnoissance est un tribut que les gens du pais payent toujours au plaisir déjà fait; celle des Parisiens ne s'en acquitte qu'en vûe de l'avenir. Leur cœur n'a point de mémoire. L'oubli d'un bien reçu est la plus noire des ingratitude. J'en ai tout au moins du souvenir.

¶ Je suis homme de Guerre, disoit un Gascon appelé *Jacques*. Je me suis trouvé à quelques batailles, & j'ai vû bien des Sieges. Le bonheur m'en a voulu. Je n'y ai pas eu la moindre égratignure. Je suis en vie. En quelque endroit

de mon corps que j'eusse été blessé, je serois mort. Le cœur se fût trouvé à l'ouverture de la playe, & *Jacques déloge.*

¶ Un Gascon aimoit une fort jolie fille qui avoit l'esprit doux, & l'ame noble. Elle travailloit à l'aiguille devant luy. Elle se piqua. Il fit un cry. Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, que faites-vous ? Voulez-vous vous tuer ? Ne sçavez-vous pas que toute blessure au cœur est mortelle ? Et vous avez de l'esprit jusqu'aux ongles, & du cœur jusqu'au bout des doigts.

¶ Un autre se donnoit quelques petites libertez auprès d'une femme qu'il aimoit. Après luy en avoir fait quelques reproches, elle luy donna bien sec sur les doigts. Ah ! Madame, s'écria-t-il, que faites-vous ? Vous me battez ? Si vous voulez me bien punir, battez-vous vous-même. Je sentirai encore plus le mal que vous vous ferez, que celui que vous me faites.

¶ Voulez-vous sçavoir à quel point nous sommes braves ? Nous aimons bien la vie, & nous la sacrifions à l'honneur. Jugez de la gloire. Elle vous dira quelle est la valeur.

¶ La France ne sçauroit faire des conquêtes, qu'elles ne luy coûtent cher.

Elle y perd des Gascons. Ils en font les bons Ouvriers. Ils en payent le chef d'œuvre.

¶ Nous aimons en guerre à massacrer & à détruire ; mais en paix nous sommes amis de nous & du Genre humain.

¶ Tous mes peres ont été *Chevalereux*. J'en descens en ligne droite. Je me sens leur fils , & je me le fais sentir sous les armes. Avis aux ennemis du Roy , & aux miens.

¶ Avez-vous remarqué qu'il y a eu des Heros en France depuis que la Gascogne est sur pied ? & qu'il y en aura autant qu'il y aura de Gascons. C'est la pépiniere.

¶ Mon pere étoit Capitaine , je suis Lieutenant. Jugez de l'épée.

¶ Nous avons le cœur tourné à la Guerre en ligne droite , & aux plaisirs obliquement. Le premier penchant l'emporte.

¶ Nous sommes dans nos Terres bons voisins , mauvais sur les frontieres de l'Etat. *Eh donc !* pacifiques & militaires.

¶ Je remarque , disoit un Officier Gascon , que la plupart des Guerriers des autres Nations , sont des Soties ;

qui se font du cœur par raison , et des moutons qui suivent qui les guide. Que de motifs dans les Combats ! Les autres n'ont qu'une valeur de réflexion , & nous , d'habitude & d'origine.

¶ Quand je songe , hors de l'occasion , disoit un autre , que je suis *Capitaine* , je ne fais pas le *Soldat* , quand je m'y trouve , j'en reprends le titre ; & le *Soldat* y conserve au Roy le *Capitaine*. L'un sauve l'autre. Et en faveur de la victoire , je joins à l'espérance le droit d'y revenir. *C'est aimer le métier.*

¶ En fait de Guerre les Parisiens sont *Nouvellistes* de profession & d'habitude. Ce qu'ils aiment le mieux , c'est d'en discourir , & nous , d'y courir.

¶ La plupart des autres braves le sont d'idée , de parole , ou de raisonnement. Ils forcent la nature , & nous la fortifions. *Le Pais influe.*

¶ Les François sont braves ; mais quand les autres sont *Guerriers* d'étude , ou de profession , nous le sommes nous autres de tempérament & de naissance. Tous ceux du pais sont *Gens-d'Armes* en naissant. *C'est pais de Chevalerie.*

¶ On demandoit à un Chevalier Gascon, de quel Ordre étoit sa Chevalerie. De la véritable, répondit-il. Il y a, continua-t-il, des Chevaliers de divers Ordres ; mais nous autres, nous sommes Chevaliers *de cœur & d'épée*.

¶ On parloit d'un Officier qui avoit la réputation d'être un peu poltron, & qui vouloit aller toujours à la Guerre. Cet homme-là, dit un Gascon, eût été un bon Religieux, il mortifie bien ses passions. Pour moy, ajouta-t-il, si j'avois peur de mon ombre, je ne me mettrois jamais au Soleil.

¶ Un Chevalier de Gascogne contoit ses raisons à une petite innocente de Paris. Il luy disoit qu'il n'aimoit qu'elle, & qu'il l'aimeroit toujours uniquement. Vraiment, luy dit-elle, si cela étoit vrai, nous serions bons amis ; car je serois fort aise, Monsieur le Chevalier, que vous voulussiez m'aimer comme cela. Et tout le monde dit que vous aimez toutes les Belles, & que vous allez de l'une à l'autre bien aisément. Ah quelle calomnie ! s'écria le Chevalier. Eh vous le pouvez croire ? Oüy vraiment, repliqua-t-elle, je le crois. Et moy, répondit le Chevalier, pour vous convain-

cre, je vous ferai voir dans Paris une vingtaine de jolies personnes, dont chacune vous dira que je l'ai aimée bien fidèlement. Cela est-il possible, reprit la jeune Agnès ! Je vous assure que je ne l'aurois jamais cru.

¶ Un autre entretenoit de sa passion une jeune personne de ce même caractère. Ecoutez. lui dit-elle, vous ne me persuaderez jamais que vous m'aimez. Vous avez dit vous-même que vous aviez les portraits de toutes vos Maîtresses. Je vous y prens. Avez-vous le mien ? Comment, le vôtre, reprit-il ? Je n'ai les portraits que de celles que j'ai aimées, & que je n'aime pas. Je ne les fais peindre que lorsque je ne les aime plus. Ah ! reprit-elle, si nous parvenons à nous aimer, dès que vous voudrez mon portrait, je vous rendrai le vôtre.

¶ On disoit à une fort belle fille de Montpellier, qu'elle devoit souhaiter de voir plutôt son Amant mort, qu'infidèle. Non pas, s'il vous plaît, reprit-elle brusquement. S'il vivoit, & qu'il me quittât un jour, il pourroit revenir l'autre. Et s'il étoit mort, point de retour. *Qu'il vive.* J'ai peur des morts.

¶ Les maris de Languedoc, demandoit une Parisienne à une femme de Montpellier, se dégoûtent-ils, comme icy, de leurs femmes? Madame, luy répondit-elle, ils s'en lassent souvent; mais ils ne s'en dégoûtent guere. Ils rendent justice à nôtre humeur & à nôtre propriété.

¶ Une fille de Paris demandoit à une Gasconne, comment on pouvoit quitter un Amant qu'on avoit aimé. Celle-cy répondit : comme on quitte un habit qu'on a trop porté.

¶ Le Baron de Croustillac étoit un facétieux qui rioit de tout, & qui faisoit rire tous ceux avec qui il s'entretenoit. Il étoit bien fait de sa personne, & il avoit au souverain degré ce qu'on appelle l'esprit de bagatelle. Il s'étoit rendu si agréable par là, qu'hommes & femmes recherchoient également sa société. Il n'aimoit pas trop à boire; & pour peu qu'il eût bû, il y paroissoit. Il avoit dîné un jour chez un Traiteur avec des Bûveurs de profession, qui luy avoient fait doubler la dose. Ils ne sortirent de table, que pour aller à l'Opéra, bien résolus de revenir encore souper ensemble. Ils vont se camper à l'entrée du Parterre.

Le Baron se tint vis-à-vis sur l'escalier. Tout le monde le connoissoit , & il connoissoit tout le monde. Il bredouilloit quelque plaisanterie à tous ceux qui passaient. On voit entrer une fort jolie personne , c'étoit la femme d'un homme qui étoit dans les Affaires , & qui s'y étoit déjà enrichi. Baron , luy dit un des Convives , voila ce qui s'appelle une jolie femme. *Cadeu* , répondit le Baron , je le vois comme toy , & je le sçai encore mieux. Elle ne m'est pas cruelle , & la coquine me traite favorablement. Il ne l'avoit jamais vûe en particulier , & il en parla dans son vin , comme s'il étoit tout du mieux avec elle. Le mari y étoit par hazard. Il étoit jaloux , & il entendit tous les jolis contes qu'en fit le Baron. Il n'en falloit pas tant à un riche bourru , qui étoit toujours possédé de sa jalousie. Il se tint à l'Opéra avec beaucoup d'impatience. Il luy tardoit qu'il fût fini , pour faire une sortie à sa femme. C'est à quoy il ne manqua pas , dès qu'elle fut rentrée chez luy. Il l'insulta , & il luy dit avec les paroles les plus outrageantes , ce que le Baron avoit dit d'elle. Elle eut beau protester & jurer qu'elle ne l'avoit vû qu'en pu-

blic, rien ne pouvoit ni le desarmer, ni le fléchir. Elle ne voulut de son côté, ni souper, ni se coucher, qu'elle n'eût parlé devant luy au Baron. Elle envoya chez luy. On répondit qu'il soupoit en Ville, & qu'il ne reviendrait qu'à deux heures après minuit. Il s'étoit retiré un peu plutôt, la Dame en fut avertie. Elle voulut y aller, & y entraîner son mari à toute force. Il s'en défendit; mais il l'aimoit, & elle le menaça de le quitter, s'il luy refusoit cette justice & cette satisfaction. Ils y allèrent. Le Baron s'étoit couché en arrivant. Il dormoit; mais il fallut leur ouvrir. Ils entrent dans la chambre. La Dame outrée tire son rideau, & l'éveille, quoyqu'avec peine. Monsieur, luy dit-elle, me connoissez-vous? Oüy, Madame, luy répondit-il en bredouillant. Pourquoi non? Elle luy répète tout ce que son mari luy avoit entendu dire à l'Opéra. Quoy! repartit-il, j'ai dit cela, moy? Oüy, répliqua le mari, toujours furibond: vous l'avez dit, & je l'ai entendu. Vous l'avez entendu, & je l'ai dit? Il faut donc que cela soit; mais d'honneur, je ne m'en souviens pas. Mais, reprit la Dame, vous devez

vous souvenir ; si de vôtre vie vous m'avez vûë qu'aux spectacles , ou aux promenades. Ecoutez , Madame , dit le Baron : vous m'en demandez beaucoup. Tout ce que je vous puis dire , c'est que je ne mens jamais ; & si je l'ai dit , il faut que cela soit vrai. Je vous donne le bon soir. Il se tourne de l'autre côté , & il se rendort. Le mari vit bien en quel état il étoit. Il demanda pardon à sa femme , & il luy avoüa qu'il étoit bien persuadé que le vin seul avoit parlé dans tout ce qu'avoit dit le Baron.

¶ Qui ne sçauroit dire les choses comme elles sont , peut-il passer pour homme qui ne ment pas ? La vérité dans la bouche de qui a bû ne perd-elle rien de son nom ? Je la tiens tout au moins défigurée. Je la veux entiere , ou rien.

¶ *Dans le vin la vérité.* Maxime reçüe ; fausse dans le propre , vraie dans le figuré. Vous parlez , & vous avez trop bû. Vous parlez trop pour dire vrai. Vous êtes bûveur , & vous jugez du vin. S'il est pour vous , je vous crois sincere ; si vous n'en bûvez pas , je ne suis plus persuadé.

¶ Combien de gens negligent leur

anté, pour trop boire à la santé des autres ! Je m'en rapporte aux Allemans. Ils sont Juges *en competence*.

¶ Venez me voir demain matin, dit à un Gascon un homme de qualité, qui avoit à luy parler. De quel matin vous irai-je voir, dit le Gascon ? Est-ce du matin de robe, ou d'épée ? Chaque profession a ses noms differens pour la même chose. Le matin du Magistrat commence à six heures, continua-t-il, & finit à huit. Hé bien, reprit l'homme de qualité, le matin commence chez moy à neuf heures, & ne finit qu'à midy bien sonné. Vive l'épée, repartit le Gascon : elle n'a guere d'heures induës.

¶ Je ne blâme pas plus un homme d'être opiniâtre, qu'un autre de ne voir pas loin. La faculté de voir est elle moins differente dans l'esprit, que dans les yeux ! Quand je comprends, qu'un autre comprenne, ou non, c'est son affaire.

¶ J'ai cru certaines choses que je ne crois plus. Je n'en croyois pas d'autres, que je crois. En fait de persuader, rien ne le sçait mieux que le tems. C'est le vrai Professeur de Rhétorique.

¶ Une Dame de Languedoc étoit à

30 VASCONIANA:

Paris. Elle aimoit à jouer , & elle jouoit gros jeu. Elle étoit un jour dans une partie de Lanfquenet des plus fortes. Un jeune étourdi de sa connoissance vint se planter derriere elle. Il luy annonçoit sa carte à tous momens ; & à force de la nommer, elle paroissoit de tems en tems. Elle le prit pour un oiseau de mauvais augure. Dans le courant du jeu sa carte ayant été faite, elle reprit un sept. A quatre ou cinq cartes de là, voila le sept, dit mon étourdy, avant que la carte fut tournée. Il se trouva que c'étoit en effet un sept. Et de quel trou sortez-vous, luy dit-elle? le prenant pour un hibou qui luy prédisoit malheur.

¶ On s'étonne qu'en voyant jouer des gens, même indifferens, également connus, ou inconnus, on s'intéresse plus pour les uns que pour les autres. N'y a-t-il pas quelque chose qui plaît, ou qui déplaît dans toutes les phisionomies? Leur difference fait celle des inclinations.

¶ Chacun a sa chacune, ou veut l'avoir, disoit un Gascon. L'a-t-il trouvée par choix, ou par hazard? Il s'y tient. S'il croit que c'est la sienne, & qu'il la quitte, je le declare volage. S'il
cherche

cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, & qu'il ne la trouve pas, dequoy le blâmez-vous ? S'il cherche encore : dans cette persévérance, l'appellez-vous inconstant ? Il en appelle, & je me fais partie intervenante. J'aurois peur du préjugé.

¶ J'aimois une jolie personne, disoit un autre. Je la croyois d'abord faite pour moy. J'ai vu qu'elle se croyoit faite pour d'autres, je me suis pourvu, & elle aussi. Le cœur est un aimant qui ne cherche qu'une Etoile. Tout Astre n'est pas le sien. Rien ne le fixe que son Pôle.

¶ Vous m'appellez inconstant, disoit le Chevalier de Tendrignac, parce que je vais de l'une à l'autre. Donne-t-on ce nom à quelqu'un qui voulant acheter une bague, en essaye vint ou trente, pour trouver au vrai celle qui luy est propre ? J'ai l'esprit de comparaison.

¶ Quand je compare l'état d'un indifférent à celui d'un amoureux, j'opte le premier ; mais j'en ai honte, & je me croirois sot. Pour le second, je le crois fou, & j'en ai peur. Ce n'est pas en cela que nous sommes les fous les uns des autres.

¶ Je n'appelle pas bon un homme foible.

A a



qui n'a ni la force, ni le courage de faire une malice. Je l'appelle imbécile, Je crois luy donner son nom.

¶ Vous êtes parvenu, disoit une Dame de Paris à un Gascon qu'elle aimoit beaucoup, à n'avoir plus de mérite à dire toujours vrai. Vous ne sçauriez plus mentir, quand vous le voudriez. Vous ne craignez pas, je crois, qu'on vous fasse le même reproche, luy répondit-il. Le sexe & l'habitude vous en mettent à couvert.

¶ Il y a peu de femmes à Paris, disoit un Gascon, à qui il ne soit défendu, en parlant d'elles, de dire toujours vrai, sur peine de léze réputation.

¶ Bien des femmes peuvent dire vrai, en parlant de leur esprit & de leurs manieres; mais il n'y en a guere qui le puissent en tout honneur, quand elles parlent de leur cœur & de leur conduite. Sur leur âge, *amnistie*.

¶ Un mari peut-il souhaiter à Paris, que sa femme ne luy cache rien? Son repos dépend de ce qu'il ignore. Il l'estime peu, s'il la croit entierement sincère.

¶ Un Gascon n'avoit avalé, un jour gras pour son dîné, que deux œufs frais.

Il en étoit tombé sur sa cravate. Le premier qui s'en apperçut luy demanda ce qu'il avoit mangé. Un Poulet, répondit-il. Il y paroît, répliqua-t-on ; mais c'étoit un poulet en herbe, le jus en paroît encore sur votre cravate. Est-ce, répondit-il, parce que vous y voyez un peu de jaune d'œuf ? Ne vous en étonnez pas. J'avale toujours quelques œufs frais à mon dessert. Cela me facilite la digestion.

¶ Deux Gascons disoient qu'ils étoient fort bien dans leur Auberge. Un Parisien leur demande combien ils donnoient par repas. *Huit bons sols de Dieu*, répondit l'un. Comment, huit sols, reprit le Parisien ? Et à huit sols par repas vous êtes bien ? Fort bien, répondit l'autre ; mais si vous nous disputez la symétrie des plats, vous n'y trouverez pas votre compte.

¶ J'ai un bon pere, disoit à Paris un Toulousain, qui ne me laisse manquer de rien icy. La verité est qu'il est noble, qu'il m'aime bien, & qu'il est riche. Combien vous donne-t-il, luy demanda-t-on ? Vint sols par jour, répondit-il, deux habits par an, & trente sols par mois pour les menus plaisirs. Com-

bien de fois la semaine, luy dit un Parisien, allez-vous pour cette somme à la Comédie & à l'Opéra ? *Je suis reçu gratis,* répondit le Toulousain, *à tous les concerts publics.* Et vous autres Parisiens, vous me donnez assez la Comédie, sans qu'il m'en coûte rien.

¶ Un grand Seigneur de Gascogne étant à Paris, avoit un assez beau cheval de Selle qui ne luy servoit de rien. Il dit à son Ecuyer de s'en défaire. Un Capitaine de Cavalerie en fut aussi averti. Il alla voir ce cheval pour l'acheter. Il en fut content. Il en demanda le prix. L'Ecuyer répondit qu'il falloit s'adresser pour cela à Monseigneur ; mais, Monsieur, luy dit le Capitaine, je n'ai pas l'honneur d'être connu de luy, & il n'est pas naturel que je m'adresse à luy-même, pour sçavoir combien on veut de ce cheval. Monsieur, répondit l'Ecuyer, c'est sa maniere. Il ne trouveroit pas bon que je fisse ce marché sans luy. Vous ne courez d'ailleurs aucun risque, ajouta l'Ecuyer, Monseigneur aime les gens de mérite, & sur tout les Officiers. Il vous recevra fort bien, & il vous donnera son cheval à meilleur marché qu'à un autre.

L'Officier se laissa persuader. Ils vont ensemble dans l'Appartement du Seigneur Gascon. L'Ecuyer entre le premier. En approchant de luy : Monseigneur, luy dit-il, voila un Officier qui vient acheter vôtre cheval. Un Officier, répondit le Seigneur, tant mieux, voila ce qu'il nous faut. C'est comme cela que je les aime. Qui êtes-vous, Monsieur, dit-il à l'Officier ? Monsieur, répondit-il, je suis Capitaine de Cavalerie. Y a-t-il long-tems que vous servez le Roy, luy demanda le Seigneur ? Monsieur, répondit l'Officier, il y a dix ans. Dix ans, reprit le Seigneur, cela est bon ; cela commence à s'appeller une date. J'ai servi le Roy, moy, trente bonnes années, & je l'ai bien servi, mais ce qui s'appelle bien, avec approbation & récompense. Monsieur, je le crois fort, repartit l'Officier. Vraiment ; répliqua le Seigneur, vous le pouvez croire tres fort, le Gouvernement & les pensions dont je jouïs en font foy, je pense. Je vous en souhaite autant, *Tenez*. Monsieur, dit l'Officier, vous avez bien de la bonté. Oüy, assurément, reprit le Seigneur, j'en ai, de la bonté ; & qui plus est, j'en ai pour vous.

Que vous semble de mon cheval ? Monsieur , répondit l'Officier , ce cheval est beau , & je le crois bon. Vous croyez bien , reprit le Seigneur , & vous me parlez en honnête-homme , j'aime cela. Il ne s'agit que du prix , dit l'Officier. Je le sçais bien , dit le Seigneur ; mais pour le prix , avez-vous monté mon cheval ? Non , Monsieur , répondit l'Officier. Hé bien , dit le Seigneur , vous n'y pensez pas. Je veux que vous le montiez , & vous verrez bien ce qu'il vaut vous-même. Mon Ecuyer , ajouta-t-il , donnez mon cheval à Monsieur le Capitaine , qu'il le monte. Faites-luy donner mon beau harnois. Allez , Monsieur , montez mon cheval , & rendez-moy réponse. L'Officier alla monter le cheval , & il revint. Hé bien , luy dit le Seigneur , qu'en dites-vous ? Monsieur , répondit l'Officier , j'en suis fort content. Ce cheval répond bien à tout ce qu'on luy demande , & on ne le recherche pas inutilement. Hé bien , reprit le Seigneur , voila comme j'aime qu'on me parle. Mon Ecuyer , vous m'avez trouvé là l'homme qu'il me faut. Monsieur , dit l'Officier , je tâcherai de mériter votre approbation. Permettez-

moy de vous demander combien vous
 voulez vendre ce cheval. Combien, re-
 prit le Seigneur ? Ecoutez, vous êtes
 honnête homme, parlez-moy de bonne
 foy. Vous avez passé l'hiver à Paris ?
 Oüy, Monsieur, répondit l'Officier.
 Vous avez été souvent à la Comédie &
 à l'Opéra ? Assez souvent, répondit l'Of-
 ficier. Vous y avez mené quelquefois
 des femmes ? Quelquefois, répondit en-
 core le Capitaine. Vous leur avez don-
 né quelquefois à manger à Paris & à la
 Campagne ? Cela m'est arrivé quelque-
 fois, dit encore l'Officier. Ne sçai-je
 pas comment tout cela se fait ? J'ai été
 jeune, voyez-vous, & du monde, au-
 tant qu'un autre. Cela étant, avouez
 qu'un Officier qui a passé ainsi l'hiver à
 Paris, n'a pas plus d'argent qu'il ne luy
 en faut pour entrer en Campagne. Ce-
 la est bien vrai, Monsieur, répondit
 l'Officier. Hé bien, reprit le Seigneur
 Gascon, de quoy vous avisez-vous donc,
 de demander obstinément le prix d'un
 cheval que vous ne sçauriez payer, sans
 vous incommoder ? Tenez, finissons,
 prenez mon cheval, servez-vous-en, &
 à votre retour de la Campagne, vous
 pourrez dire à coup sûr ce qu'il vaut.

Le Capitaine surpris de cette générosité, voulut s'en défendre; mais il fallut en passer par là. Il emmena le cheval, il luy rendit de fort bons services, & il luy sauva la vie dans une occasion. Il en rendit compte au Seigneur Gascon par une Lettre. Il ne l'eut pas plutôt reçue de la main de l'Ecuyer, qu'il en fut pénétré de joye. Hé bien, mon Ecuyer, dit-il, après l'avoir lûe, ce qu'il m'écrit ne vaut-il pas bien ce que j'ai fait? Et mon cheval vaut-il la vie qu'il luy a sauvée? Enfin l'Officier revint après la Campagne. Son premier soin fut d'aller chez le Seigneur Gascon. Voilà, luy dit celui-cy, dès qu'il le vit, ce qui s'appelle sçavoir vivre. Vous me deviez cette visite, & j'aime qu'on me rende ce qu'on me doit. Monsieur, dit l'Officier, je vous dois de plus cent pistoles. Votre cheval les vaut bien. Ordonnez à votre Ecuyer de les prendre. Vous êtes un étrange homme, reprit le Seigneur. Un Officier a-t-il de l'argent de reste, quand il revient passer l'hiver à Paris à la fin de la Campagne? Que deviendroient les petites parties de Comédie, d'Opéra, de repas & de promenades? Laissez-moy conduire cela. Divertissez-vous.

vertillez-vous pendant l'hyver, & nous en parlerons vers le Printemps. L'chose se passa encore de même qu'au premier départ pour la Guerre. Le Capitaine alla prendre congé de luy. Il fut tué malheureusement dans cette Campagne, après avoir fait des actions d'éclat. L'Ecuyer en reçut la nouvelle. Il en fit part à son Maître, la larme à l'œil. Ah quelle perte, dit le Seigneur Gascon, que j'en suis touché, que je le plains ! Il ajouta mille regrets ; & puis revenant tout d'un coup à luy-même : au bout du compte, dit-il, j'ai tort de m'en affliger tant. Il m'auroit persécuté toute sa vie pour me faire prendre l'argent de mon cheval. M'en voila quitte.

¶ Etre Gascon, disoit un homme du pais, c'est avoir un mélange heureux de vertus d'éclat & de défauts agréables & commodes. Tout plaît en nous, jusqu'aux imperfections.

¶ Les Amans fidelles ne s'aimeroient pas si long-tems, s'ils n'étoient par-cy, par-là les dupes les uns des autres.

¶ Je plaindrois une femme de mérite qui auroit à la fois de l'amour & de la vertu, si je ne sçavois qu'elle n'aura pas long-tems les deux ensemble. Je sçais

même à coup sûr lequel des deux l'emportera. Je devine, & si, je ne suis pas Astrologue.

¶ Y auroit-il de l'amour à Paris, s'il n'y avoit point d'amourettes ?

¶ Y auroit-il parmi les femmes autant de coqueterie, s'il n'y avoit pas tant de vanité ? Celles qui aiment le luxe haïssent-elles l'amour ? Que vous en semble ?

¶ Combien de femmes se font de leurs vices une couronne, que tant d'autres tâchent en-vain de mériter ! C'est un triomphe pour elles, que la vertu ne leur promet pas. O tems ! O mœurs !

¶ Tout le monde sçait & dit, qu'il n'y a point d'éternelles amours ; & il n'y a point d'Amant qui puisse souffrir qu'on cesse de l'aimer, pendant qu'il aime encore. Ce n'est pas tant l'amour qui le trouve mauvais, que l'amour propre. C'est à celui-cy que tous les Amans sont fidèles.

¶ Qui craint toujours d'être trompé, mérite de l'être. En amour cette crainte est bien fondée. D'où vient que les femmes y font voir tant de hardiesse & de courage ? Dès que c'est une foiblesse, je ne le demande plus. Le défaut de

timidité en elles n'est ni force ni vertu.
Jugez du reste.

¶ La jalousie est un art de deviner qui rend habiles en pronostics ceux qui ont un intérêt vif de découvrir ce qu'on leur cache. C'est la science des Augures, & c'est une alliance avec les Astres. Un Espagnol illustre l'a exprimé en ces termes : *En agueros los Amantes afinidades tienen con los Cielos.* Les Amans, pour deviner, ont des liaisons étroites avec les Astres.

¶ Y a-t-il quelque chose de plus difficile garde, qu'une belle fille à marier, & qu'on ne marie pas ? Les formalitez y courent de grands risques.

¶ Un Gentilhomme du voisinage de Toulouse, riche & déjà vieux, n'avoit qu'une fille qui se trouvoit un grand parti. Il vouloit bien la marier, & elle vouloit bien de son côté être mariée. Elle avoit fait un choix qui n'étoit pas du goût du pere, & elle trouvoit encore moins du sien celui que son pere luy destinoit. Une nuit le pere fut obligé de se lever pour quelque besoin, quelques heures après que tout le monde fut couché chez luy. Il passe devant la chambre de sa fille, qu'il aimoit tendrement.

Il marchoit sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller. Il entrevoit que la porte en étoit ouverte, il prête l'oreille. Il entend un Dialogue entrecoupé, & à demi muet. Il se doura, sans trop de peine, de tout ce qui en étoit. Il va semer d'une lanterne sourde, & il se glisse dans la chambre à petit bruit. Il surprit la mignone avec son Amant. Loué soit Dieu, leur dit-il, voyez, je vous prie, quand deux personnes s'aiment. Ils voulurent, dans leur trouble, chercher de mauvaises raisons. Allez, allez, mes enfans, leur dit le bonhomme, puisque vous voila ensemble, tenez-vous-y. Il sort. Il ferme la porte à double tour, & dès que le jour parut, il fit appeler le Curé & le Notaire. La nœce se fit sans autre appareil. Le pere y trouva son compte. Il luy en coûta beaucoup moins; & les Amans n'eurent pas besoin de presser le tems de la cérémonie, ni d'en essuyer les formalitez.

¶ Tout le monde dit que rien n'est plus rare à Paris, que l'argent comptant pour qui n'en a pas la provision; & moy, je soutiens, disoit un Gascon, que rien n'y coûte si cher, que le tems. Témoin celui qu'on passe dans des Fiacres, & chez les Traiteurs.

¶ Voulez-vous avoir bon marché du tems, n'en donnez pas à des choses inutiles, & employez utilement celuy qui vous est donné. *Voila le trafic.*

¶ On croit toujours avoir du tems de reste pour les devoirs, & on craint d'en manquer pour les plaisirs. C'est une phrase bonne à tourner.

¶ De toutes les pertes, la plus ordinaire est la plus irréparable, & la moins sensible. Le tems perdu ne revient, ni ne se répare. Qui est-ce qui n'en perd ? Et qui est-ce qui le regrette ? Ceux qui en connoissent le prix. C'est un bien qui est également à tout le monde, & dont peu de gens sont économes.

¶ Rien n'abrege si fort nos jours, que le long sommeil. C'est un tems perdu, qui ne tient à la vie, que comme les nuits tiennent aux jours. Je voudrois n'avoir besoin de dormir, que lorsque je m'ennuye. Par bonheur, qui ne me divertit pas, m'assoupit, s'il ne m'endort. Et moy, *je vous réveille.*

¶ Je ne suis jamais sçurieux, que lorsque j'ai intérêt ou envie d'ajouter ce que je ne sçais pas encore à ce que je sçais déjà. C'est où je trouve mon tems bien employé. En pareilles emplettes, je suis

négoçant & de bon commerce.

¶ Je ne sçache pas de remède plus mal employé , que celui qu'on perd à gagner des cœurs , dont la possession embarrasse. Nous cherchons souvent à plaire à des gens que nous allons bien-tôt haïr. C'est une dette que chacun paye comptant , & dont il n'y a guère de reliquataires.

¶ Tout Amant qui ajoute beaucoup d'estime à beaucoup d'amour , redouble ses chaînes & sa captivité. Je suis libre. Je ne sçaurois être l'Artisan de ma prison , ni de mes fers. En amour , je suis oiseau de passage , & en estime , je ne suis pas microscope. Je ne grossis pas les objets. Je ne suppose pas plus de mérite qu'il n'y en a. Tout ce qui reluit n'est pas or. Je ne crois pas diamant le verre.

¶ Les devoirs me laissent maître de ma conduite , à condition qu'elle ne dépendra que d'eux. J'en fais des Législateurs.

¶ Je rappelle le passé , & je prévius l'avenir , par forme de spéculation. Le présent n'est à moy qu'en pratique. Il m'échape. Je le retiens. Quitte pour en jouir.

¶ Qui n'épargne rien pour la gloire,

doit tout hazarder pour la vertu. Quoy qu'il en coûte, elle dédommage.

¶ La vaine gloire exile des actions les motifs louables, & des discours, la prudence & la bonne foy. Celuy qui ne parle jamais de luy, & qui agit sans intérêt, y remédie. Ce remède coûte, nous le donnons *gratis*.

¶ Quel plaisir prenez-vous, disoit-on à un Gascon, de ne dire jamais simplement les choses comme elles sont, & de tortiller toujours au tour de la vérité? La vérité, répondit-il, je ne la tortille pas. Je l'allonge; & en cas de besoin, je la brode, & puis c'est tout; *car c'est assez*.

¶ Je demande, disoit un Gascon, si on peut toujours dire vrai, sans être Misantrope? Ce caractère sort de son centre, dès qu'il approche du Pais. Notre accent, quand il n'y auroit que luy, en est une exclusion formelle.

¶ Les louanges veulent des proportions. Qui les force, ou les outre, critique, ou empoisonne. Le métier m'en déplaît. Je l'évite. *Je suis homme d'approbation*.

¶ Sçavez-vous, disoit un Seigneur de Gascogne, comme j'en use avec mes

Vassaux ? Dans mes Terres, j'en suis le Juge ; à la Cour, l'Avocat, & auprès de moy, l'Homme d'affaires. Le droit du Seigneur s'y trouve quand il peut, ou quand je veux.

¶ Tous les hommes aiment en premier eux-mêmes, & les autres en second tout au plus. D'où vient donc qu'ils préfèrent si souvent à leur propre raison les faux raisonnemens d'autrui ? Est-ce modestie, foiblesse, ou intérêt ? Je tiens pour le dernier, sans approuver.

¶ Je ne raisonne guere avec des sots, de peur d'y perdre la raison avec les raisonnemens. Je ris de ceux qui montrent de belles couleurs à des aveugles.

¶ Les femmes de Paris nous disent que nous les divertissons. N'est-ce pas nous dire qu'elles nous aiment ? Elles ne haïssent pas les divertissemens. Elles nous mettent au nombre de leurs plaisirs. Nous ne sommes pas pour elles marchandise de rebut. *Leur choix s'autorise.*

¶ Une jolie femme me dit qu'elle ne m'aime pas ; mais qu'elle aime mon accent & mes manieres. Je prens mon parti : je vous luy chante sur l'heure :

*Et quand on aime la musette,
On aime bien-tôt le Berger. Eh donc !*

¶ D'où vient, demandoit un Parisien à un Gascon, que les jolies femmes nous plaisent beaucoup plus par les sentimens tendres qu'elles nous laissent entrevoir, que par ceux qu'elles nous déclarent ? Pour nous, répondit le Gascon, la regle en est sûre ; & je m'en vais vous dire, *le d'où vient*. C'est que nous y faisons addition d'esprit & de délicatesse. Et nous ne sommes pas interprètes de malheur.

¶ N'est-on pas un peu sot, quand on craint d'être inconstant ? Le bon goût n'est pas timide.

¶ Je suis tendre pendant que j'aime, & reconnoissant lorsque j'ai aimé. *C'est ma regle d'inconstance*. Et c'est par là que je console mes pauvres affligées de m'avoir perdu. Quand je ne suis plus leur Amant, je suis leur honnête-homme.

¶ Une femme d'esprit reprochoit à un Gascon qui n'en manquoit pas, la foiblesse d'en conter à nombre d'autres. Eh Madame ! luy dit-il, de quoy vous allez-vous *lanterner l'esprit* ? dès qu'il n'est question que d'en conter. Craignez-

vous d'y être oubliée ? Vous retranche-t-on votre part ? Je suis tendre pour vous , c'est tout dire , & honnête pour les autres. Voilà vos droits conservez. Fiez-vous-en à moy , ajouta-t-il , vous êtes ma préférée ; & je sçais mon pain manger.

¶ Un Allemand brave, disoit un Languedocien, est souvent brutal. Un Gascon brave est toujours tendre. La raison du fait, ajoutoit-il, est que les animaux n'ont du courage que lorsqu'ils sont féroces ; & les hommes, que lorsqu'ils ont du cœur. Privileges naturels. Jugez des nôtres.

¶ Les Gascons, disoit un autre, ont de l'esprit & de la gloire jusqu'aux ongles, & de la valeur & de l'amour jusqu'au bout des doigts. Nous en avons cinq à chaque main.

¶ Un ancien Grec fort & étourdi, se crut sçavant, pour avoir acheté *la lampe d'Epictete*. Je ne m'en étonne point, disoit un Gascon. Je connois des femmes qui prétendent à la réputation de bel esprit, pour avoir sur leur toilette quelque tome de S. Evremond. *C'est l'en-seigne.*

¶ Monsieur de Bredoüillard aimoit la

Poësie, & se piquoit de faire de beaux Vers. Un bel esprit de Gascogne qui le connoissoit, & qui sçavoit qu'il avoit donné un Recueil de ses pieces au Public, le rencontra un jour. D'aussi loin qu'il le vit: Bonjour Bredouillard, luy dit le Gascon. Comment, bonjour Bredouillard, luy repartit le Poëte? Il me semble que vous pourriez me dire, Monsieur, sans vous faire tort. Monsieur, s'écria le Gascon! Vous n'y pensez pas. Ce n'est pas à moy que je ferois tort, c'est à vous, si je mettois le Monsieur trop vulgaire à la tête de votre nom fameux. Dit-on Monsieur Horace, Monsieur Ovide, & Monsieur Virgile; Je vous mets au rang des grands Hommes. Voila votre niveau. Justifiez le parallele. Vous n'êtes pour moy que *Bredouillard*.

¶ Que sont devenues les belles conversations de nôtre tems, demandoit un Parisien déjà âgé à un Gascon qui n'étoit plus jeune? Helas! mon cher, répondit celui-cy, je crois qu'il y a encore de ces sortes de conversations; mais dès qu'elles sont gayer & vives, on ne nous prend plus pour témoins.

¶ Quand je suis en Mer, je hais les

vents qui me refusent. Quand je suis en Garnison, ou à Paris, je n'y aime pas les femmes refusantes. Elles ne le sont pas de leur humeur. Je juge que ce qu'on me refuse est ou perdu, ou donné. Je juge bien. Jugez de même.

¶ D'où vient, demandoit un Gascon à un de ses compatriotes, qu'on n'est ni aussi honteux, ni aussi détraqué d'être refusé d'une femme à qui on emprunte des complaisances, que de l'être d'un homme à qui on emprunte de l'argent? C'est, répondit celui-cy, que la persévérance est la clef des ressources & des succès avec les rétives en tendresse, & qu'elle est la vertu la plus stérile en dénombremens pécuniaires, s'ils ne sont passifs.

¶ La complaisance, disoit un autre, est au fond d'un puits une source qui n'est pas accessible à toutes les cordes. En avez-vous une assez longue? Ménagez la source. Elle tarit quand on en use trop. Voulez-vous la faire durer? Ne l'épuisez pas. Mais ne vous défaites pas de la corde; & ne la laissez pas racourcir.

¶ Il n'y a point de Gascon à Paris, disoit un Provençal, qui ne persuade

à quelque Parisien, qu'il ne court aucun risque de luy prêter, & à quelque Parisienne, qu'elle ne risque rien de répondre à sa tendresse. Jugez de l'éloquence.

¶ Je ne m'étonne pas, disoit un autre, que nous persuasions un amour sincere, quand nous le sentons. Mais ce qui me surprend, c'est que nous le persuasions tel, lors même que nous ne le sentons pas. Nous aimons la Comédie, nous en sçavons distribuer les Rôles. C'est un art.

¶ Si un homme du Païs ne réussit pas à plaire à quelque belle Parisienne, ce n'est pas sa faute, mais uniquement la faute de son impatience, ou de son choix. Le dernier en décide.

¶ Il faut l'avouer, disoit un autre : la femme du monde qui aura inspiré les plus grandes passions, ignorera encore le charme d'être joliment aimée, si elle ne l'a été, d'un Gascon. Nous avons un art particulier d'apprendre à une jolie femme ce qu'elle est, & ce qu'elle peut être. *Cela a du curieux.*

¶ D'où vient qu'un Gascon qui parle de luy, sur tout aux femmes, ne les ennuye pas? C'est qu'elles y ont leur part. Cette portion est toujours de leur goût & du nôtre.

193 VASCONIANA

¶ Je plains ou je hais toute femme que j'ennuye. Elle est l'un des deux, forte, ou laide, & les deux ensemble en cas de besoin. Jugez de l'idée.

¶ C'est par foiblesse que certaines femmes sont sinceres; & c'est par bonne raison que la plupart ne le sont pas. Il est défendu au plus grand nombre de l'être, sur peine d'interdiction ou de clôture.

¶ Vous craignez d'obliger un ingrat; & moy je crains d'être obligé à un mal-honnête homme. Ma crainte a du haut, la vôtre rampe. Elevez vous.

¶ On accuse tout Gascon, disoit un homme du País, d'avoir bonne opinion de luy. C'est peut-être un tribut que nous payons à la connoissance de nous-mêmes.

¶ Quand chacun de nous s'estime, c'est une justice qu'il se doit, & qu'il se rend. Si cela va jusqu'à la vanité, qu'importe? Elle nous sied. Le País la donne.

¶ Si j'avois trente mille enfans, disoit un Gascon marié à Paris, je les ferois tous élever en Gascogne, pour les mettre en occasion d'apprendre à s'estimer, & à se faire estimer des autres.

C'est le privilege de l'air natal. Il influence.

¶ C'est une maxime reçue dans le grand monde. On y est traité comme on s'y traite soy même. D'où vient donc qu'on s'étonne que les gens du Pais jouissent de la prérogative?

¶ Nous sommes glorieux, dites-vous? Hé bien, tant mieux pour la gloire, & tant pis pour les indignitez. Elles n'y sçauroient trouver place. Loin de nous.

¶ Notre gloire n'est qu'une honnête crainte du mépris. Heureux les timides de cette espece. Nous renonçons au courage qui détruit cette timidité. Celui du Pais est d'une autre nature.

¶ Vous souffrez le mépris, mon compatriote? Vous cessez de l'être *ipso facto*. Je ne vous crois plus tel. Faites-vous réhabiliter les armes à la main. C'est la grande maniere, & la belle à proportion.

¶ Les gens du pais courent après les distinctions. Je ne m'en étonne pas. Ils aiment tous les marques d'honneur. Pourquoi non? Les vertus aiment à être reconnues. Cela est dans l'ordre, & nous aussi.

¶ Voulez-vous voir jusqu'où va la complaisance ? Gagnez le cœur d'un homme du pays , vous jouirez de *la curiosité*.

¶ Voulez - vous avoir un homme bien à vous ? Gagnez un Gascon. Achez-le , s'il le faut , à force d'amitié & d'honneur. Voilà la monnoye.

¶ Il en coûte , dites-vous , pour gagner , & pour retenir tout un Gascon. Qu'importe ? il vaut son prix. Si vous êtes homme , & en premier , vous vous faites un second. Si vous êtes femme & belle , il y met autant du sien que vous du vôtre. Vous y trouvez à *plein* la compensation.

¶ Quand je vois les influences visibles de la terre , disoit un Toulousain , je ne sçaurois disputer les influences occultes du Ciel. Les Villes influent. Comment les Astres n'influeroient-ils pas ? Je suis de Toulouse : vaudrois-je ce que je vaudrais , si j'étois de Rouen ? Le vin de Brie vaut-il celui de Champagne & de Bourgogne ? Et n'y a-t-il nulle différence entre un Normand & un Languedocien ? Le territoire en décide. Jugez du pays des Astres. Nous en sommes voisins. *Eh donc lumineux.*

¶ J'aurois

¶ J'aurois une curiosité, disoit un autre Toulousain; & la voicy. Je voudrois bien sçavoir si un des anciens Romains revenoit au monde, s'il n'aime-
roit pas autant être né à Toulouse qu'à Rome. Je sens du moins, quand je dis, *je suis Toulousain*, tout ce que chacun de ces Messieurs sentoît autrefois, quand il pouvoit dire, *Romain je suis*.

¶ On demandoit à un Gentilhomme d'Auch, quel bien pouvoit avoir un homme de Leytoure, qu'on parloit de marier avec un assez bon parti. Je sçais bien, répondit-il, que d'un seul article, pour un petit service qu'il m'a rendu, je luy ai donné dans le Territoire de la Ville six bonnes Métairies. Six Métairies, s'écria-t-on ! Six, répondit-il, autant. Jugez s'il est à son aise, pour peu qu'il ait d'ailleurs. Il n'étoit pas déjà, ajouta-t-il, mal riche *de par soy*, & de par défunt son pere.

¶ On disoit à un Gascon qu'un homme de son pays exageroit terriblement, & que la verité ne gênoit guere ses expressions. Ecoutez, répondit-il : pour mentir, il ne ment pas. Il y a toujours du vrai dans ce qu'il dit; mais en faveur des ornemens il trébuche dans les cir-

constances. Un Espagnol a dit aussi que dans les hommes les plus vrais, *trabucan las circunstancias.*

¶ Une fort jolie fille de Languedoc étoit mariée à Paris. Elle étoit de la plus jolie humeur du monde. Toute la famille de son mari étoit charmée de son naturel & de ses manieres. Son beau-pere étoit un homme d'un mérite distingué. Elle avoit pour luy tous les sentimens qu'il méritoit, & elle prenoit un vrai plaisir à l'entretenir de son estime & de sa tendresse. Un jour qu'elle luy disoit, sans aucune affectation, à quel point il étoit estimable : vous me flattez trop, luy dit-il, je vous aimerois cent fois plus, si vous me disiez mes veritez. Vos veritez, s'écria-t-elle ! Vous l'aimez, qu'on vous les dise, vos veritez ! Vous allez avoir satisfaction. Apprenez que vous êtes quelquefois..... Vous avez d'ordinaire..... Bon, vous allez croire encore que je vous flatte.

¶ Un fameux Musicien mettoit de belles paroles en musique. Il étoit de Provence, & il avoit un vrai génie pour le beau chant. Il cherchoit & il trouvoit sur son clavessin les accords les plus scavans. Il en paroissoit extasié,

& il s'admiroit le premier. L'Auteur des paroles entra : le Musicien le regarde tendrement tout un tems ; & ensuite il luy dit : Je me charme moy même.

¶ Le plaisir que nous prenons à quelque chose , n'est pas toujours la règle de celuy que nous donnons à ceux qui en sont témoins. J'en prens moins , pour en donner davantage.

¶ La plupart de ceux qui jouient le mieux des instrumens , ont tant d'esprit au bout des doigts , & à l'entrée de l'oreille , qu'il ne leur en reste dans la tête qu'un tant soit peu. Jugez de la Musique.

¶ J'entreprendrois plutôt de donner l'air du monde à un Pédant , que d'empêcher un Musicien de profession d'être bizarre. Le métier le veut.

¶ Un homme de qualité qui se piquoit de faire de beaux Vers , insultoit un jour un Gascon qui jouoit du Violon parfaitement. Vous le prenez d'un ton trop haut , mon frere , luy dit celuy cy. Comment , mon frere , luy dit le Seigneur Poëte ? Oüy , mon frere , luy répondit le Violon Gascon. Ne l'êtes-vous pas ? Nous sommes vous & moy enfans d'un même pere. Je suis Violon.

& vous êtes Poète. Nous voila également fils d'Apollon. *Ergò, freres.*

¶ Vous aimez à faire des Vers, disoit un Gascon à un Poète de ses amis ? Si vous en faites peu & bons, je vous en félicite. Si vous en faites tant & tant, je vous plains. Vous travaillez beaucoup, & vous ne gagnez rien. Votre Apollon ne donne que des branches de laurier; j'aimerois autant des feuilles de chêne. *Foüets du vent.*

¶ Un Parisien qui avoit beaucoup d'esprit, & fort peu de conduite, avoit eu en present. un Livre rare, & fort recherché. On demanda combien valoit ce Livre. Un Gascon qui sçavoit que cet homme d'esprit l'avoit déjà vendu, répondit: demandez-le à Monsieur, personne n'en sçait mieux le prix.

¶ Peut-on croire qu'un homme ait bien de l'esprit, quand on sçait qu'il n'a point de jugement? Cette exclusion m'est suspecte. C'est réduire quelque chose à rien.

¶ J'aime bien les beaux ouvrages d'esprit; mais je préfere les bons ouvrages de conduite. Je veux de l'utile jusques dans l'agréable. Je fais cas des œuvres méritoires.

¶ Un Gentilhomme de Gascogne, bien fait de sa personne, & qui avoit beaucoup d'esprit, en contoit à une jolie Veuve qui n'en manquoit pas. Il la persuadoit. Elle étoit sage, & elle en fut effrayée. Oh, luy dit-elle, taisez-vous, je me défie de vous, comme d'un vrai coupeur de bourses. Ah, s'écria-t-il ! quelle idée vous avez de moy ? Vous me donnez envie de me rendre digne de vos injures. Une Dame de leurs amies entra. Elle leur proposa d'aller à la Foire. On y topa. La belle Veuve prit une bourse ; & de peur qu'on ne la luy prît dans sa poche, elle l'attacha à sa ceinture avec un bon ruban. Les voilà partis. Ils arrivent à la Foire. Parmi les choses différentes qu'on étaloit dans la première boutique où ils entrèrent, ils virent de fort jolis couteaux. La Veuve en prit un, & s'adressant au Gentilhomme Gascon : voilà votre Foire, luy dit-elle. Voilà un joli couteau, dit-il, en le recevant, qui est plus propre à couper des bourses, qu'à rompre des amitiés ; & dans le même tems il coupe adroitement la bourse de sa belle Veuve. Elle étoit occupée à voir d'autres choses qu'elle vouloit acheter. Elle cher-

che sa bourse. Celuy qui l'avoit coupée l'avoit donnée de la main à la main à la Dame qui étoit avec eux, & il luy avoit fait signe de ne rien dire. Il prêta de l'argent à la Dame pour payer ce qu'elle achetoit, & il luy dit que sa bourse luy reviendrait, qu'il connoissoit un homme qui faisoit rendre tout ce qu'on voloit en ce lieu-là. Ils y furent quelque tems, & ils s'en retournerent chez la Veuve pour y souper ensemble. Le Gascon la quitta, pour aller, disoit-il, parler à celuy qui feroit rendre la bourse. Dès qu'il fut revenu, on se mit à table. On étoit au dessert, lorsqu'un homme vint le demander. On luy permit de sortir de table. Il revint avec un paquet. On l'ouvrit, on y trouva la bourse. La Dame en fut surprise agréablement. Il y avoit trente pistoles, & elle voulut absolument en donner quatre, pour payer l'adresse & la bonne foy du Voleur. Le Gascon les prit, pour luy obéir. Il regarde attentivement les quatre Louis, & celle qui les donnoit, & il luy dit : Je suis ravi que vous me rendiez justice. Vous ne voulez pas que j'aye eu la peine de vous voler pour rien. La chose se tourna en galanterie.

Le Gascon rendit les quatre Louis , & il fit remarquer à la Veuve que son adresse ne se limitoit pas à luy avoir sçeu couper la bourse.

¶ Un autre Gentilhomme de Gascongne entrant dans une Eglise où il y avoit beaucoup de monde, va se mettre à genoux auprès d'une assez jolie femme, sans songer ni à elle, ni à son agrément. Elle le prit pour un filou ; & d'un air assez sec, elle luy dit : Monsieur, ne foyez pas, je vous prie, si près de moy, pour le salut de ma bourse. Madame, luy répondit-il froidement, je vous assure que vôtres bourse, ni mon cœur ne courent icy aucun risque. Un homme de la premiere qualité qui connoissoit l'un & l'autre, passa un moment après ; il fit mille honnêtetez au Gentilhomme de Gascongne. Elle voulut sçavoir qui il étoit ; & elle comprit en peu de mots la faute qu'elle avoit faite. Elle pria le Gentilhomme de l'attendre après la Messe, pour recevoir la réparation qu'elle luy feroit. La mienne est toute prête aussi, luy répondit-il. Ils sortirent ensemble. Dès qu'ils furent hors de l'Eglise : Je commence par la réponse, Madame, dit le Gascon. Je la

32 VASCONIANA.

répare en vous regardant. La Dame demeuroit à deux pas, il la ramena chez elle. Ils furent fort contens l'un de l'autre, & ils firent une liaison qui a duré long-tems.

¶ Je veux, disoit à Pâris un jeune homme de Pezenas, qu'une beauté que j'aime fasse pour moy la pluie & le beau tems. Je veux qu'elle réunisse en elle les trois belles Saisons de l'année, Printems, Eté, & Automne; tant qu'elle voudra, à son choix, & à mon gré. Pour les glaçons, je n'en suis pas. Si elle se fait Hyver, je me fais hirondelle, le froid me chasse.

¶ Voulez-vous en abrégé l'art de plaire dans la conversation? N'y parlez pas de vous, & écoutez, sans interrompre, ceux qui y parlent d'eux. Après cela, donnez vous carrière, parlez-raison devant des hommes senez, & bagatelle devant des femmes de belle humeur. Souvenez-vous, en un mot, que dans une société vous y-êtes pour vous; mais pour y plaire aux autres. Y répugnez-vous, pliez bagage.

¶ Pourquoi diriez-vous que nous aimons à parler de nous? C'est qu'en parlant, nous aimons à donner de jolies idées.

idées. Celle que nous avons de nous , n'est pas du genre neutre.

¶ La Satyre est à la mode, vous déchirez le genre humain. On vous écoute. Cela ne sçauroit surprendre. Nous disons du bien de tout le monde, & nous ne nous oublions pas dans l'éloge. On nous écoute, & on se divertit. Ce n'est plus aux dépens de nous. Je m'en étonne ; mais un peu de réflexion sur le mérite du Pais m'en fait voir la raison , ou du moins la justice. Si je me plais à la rendre, *la justice* , j'aime qui me la rend. *C'est la loi du réciproque.*

¶ Un menteur cherche à persuader ce qui n'est pas. Un hypocrite donne au vice les traits de la vertu. Un médisant traite d'ingenuité la plus noire malice. Peu d'hommes se laisseroient voir, s'ils sçavoient que l'on vît en eux ce qu'ils cachent ; mais tôt ou tard , le tems rend à la verité tout ce que luy ôte le mensonge.

¶ Arlequin sous un masque difforme avoit l'air du monde le plus gracieux. Il n'avoit qu'à se montrer, pour plaire ; & pour faire rire, qu'à se laisser entendre, ou à se faire voir. Paroissoit-il à visage découvert ? le plus grand sé-

rienx succédoit au plus vif comique. Combien d'autres , pour plaire , ont besoin , comme luy , d'un masque ! A Paris chacun a le sien. Personne ne nous demande où est le nôtre. On rend hommage en nous au naturel.

¶ Une Dame de fort grande qualité, plus distinguée par son esprit que par sa naissance , étoit accusée de briller aux dépens même de ses amis. Rien n'étoit pour elle à l'épreuve d'un bon mot ; & les absens avoient toujours tort chez elle. Un homme de Paris pour qui elle avoit beaucoup d'estime , & qui étoit lié d'une étroite amitié avec un Languedocien que la Dame exceptoit de ses plaisanteries trop fortes , sortit un jour de chez elle , & le Languedocien y entra en même tems. Elle attaque , de la maniere la plus vive , celui qui venoit de sortir ; sans se souvenir que celui qui venoit d'entrer , étoit le meilleur ami de l'autre. Elle en fit , selon la coutume , le portrait le plus grotesque. L'ami de l'absent la laissa dire. Dès qu'elle eut fini , il se leve d'un grand sérieux , & il prend congé d'elle. Où allez-vous donc , luy dit-elle ? Vous ne faites qu'entrer. Je ne sors aussi que pour revenir,

luy répondit-il. Il est tems que je contente une curiosité qui me possède depuis que je viens icy. Je meurs d'envie de sçavoir au vrai, Madame, comment vous parlez de moy en mon absence. Je vois icy deux personnes qui m'aiment, & qui me le diront fort sûrement. Je profite de l'occasion. Dès que mon ami qui vient de sortir n'a pas été épargné, je ne suis pas assez de mon país, pour me figurer que je doive l'être. La Dame le retint. Elle luy fit mille excuses & mille amitiéz, & elle l'assura qu'elle profiteroit de la leçon qu'il venoit de luy faire d'une manière si délicate. Elle parut fort disposée à cette conversion; mais ce défaut n'est pas de ceux dont on se corrige. Pareilles réformes ne sont pas du sexe féminin.

¶ Certain Gascon de la Cour disoit que depuis que les serpens mouroient dans leur peau, les hommes mouroient comme ils avoient vécu. Est-ce, luy dit un Courtisan, qui fait par tout le capable à juste prix, qu'il n'y a pas des défauts dont on se corrige? Pardonnez-moy, luy répondit le Gascon, on se corrige de tous ceux qu'on n'a pas. Par exemple,
D d'ij

de faire le capable quand on ne l'est point. Si j'ai eu ce défaut, l'exemple m'en corrige. J'écoute & je vois.

¶ Je ne sçais pas si je n'aimerois pas autant m'accoutumer à mentir, que de faire par habitude le capable ou l'important. Le menteur de profession n'en donne pas plus à garder. Ces trois caracteres sont uniformes. *Je les crois à l'unisson.*

¶ Bien des choses, disoit un Languedocien, me font benir Dieu d'être de mon país. Dans la complaisance qui m'en revient, je trouve d'un côté que tous ceux qui en sont, ont du mérite & du veritable. De l'autre, je vois que ceux qui n'en sont pas, en tiennent, s'ils ont devers eux ou prérogative, ou distinction. Les Conquerans en sont la preuve, & les Conquerantes la conviction. Tout ce qui est beau, noble & éclatant, est de chez nous, ou devoit l'être.

¶ Un Parisien fort amusant divertissoit un jour toute une Compagnie. Un Gascon qui l'admiroit, luy dit : Allez, *mous de Paris*, je vous fais compatriote, & de la part du País, je vous donne Lettres de naturalité.

¶ A la premiere représentation de la

Tragedie de Scipion l'Affricain , dont Pradon étoit l'Auteur , un bel esprit de Toulouse & un Gentilhomme de Languedoc étoient sur le Théâtre. Quand on fut au portrait de la belle Espagnole , que fait Scipion , & où il dit qu'elle avoit

Des traits qui pouvoient même embellir la beauté ;

le Toulousain s'écria , & s'adressant au Gentilhomme Languedocien qui étoit à quatre ou cinq places de luy : Vous ne criez pas au Voleur , luy dit-il tout haut. Il nous l'est venu arracher. Il est de la Garonne ce Vers-là.

¶ Pradon étoit devenu amoureux à Paris d'une fort jolie Gasconne. Elle ne l'aimoit pas ; mais elle avoit de l'esprit , & du goût pour la Poësie. Elle luy trouvoit des saillies qui la divertissoient. Il luy écrivit un jour une Lettre en prose & en Vers , où sa passion avoit plus de part que sa Muse. Elle luy fit une belle réponse , qui ne laissoit voir que de l'esprit. Il l'admira ; mais il n'en fut guere content. Il n'y répliqua que par ces quatre Vers que bien des gens se sont attribuez.

*Vous n'écrivez que pour écrire ,
C'est pour vous un amusement .
Moy qui vous aime tendrement ,
Je n'écris que pour vous le dire .*

Voicy la réponse qu'elle y fit sur le champ.

Il est vrai que vous sçavez me dire en beaux termes que vous m'aimez ; mais vous me le dites en Poëte & en Normand ; & je l'écoute en Gasconne & en fille qui ne veut donner son cœur qu'à celuy qui se fera acquis le droit de le garder toute sa vie. Vôtres Nation vous donne un privilege de scindre, que votre Poësie ne vous ôte pas. Parlez-moy en Vers de votre amour, & du même stile, vous me ferez plaisir ; mais en prose, si vous me parlez de votre estime, je me souviendrai de votre Pais & du mien.

¶ Un Normand qui faisoit de fort jolis Vers, & qui avoit la voix fort belle, offrit un jour à une belle Compagnie qui luy demandoit une chanson, d'en chanter une, dont il avoit fait, disoit-il, & l'air, & les paroles. Un Gascon qui en étoit, qui sçavoit la musique, qui chantoit fort bien, & qui sça-

voit depuis long-tems cette chanson qui avoit été faite à Toulouse, luy dit après qu'il l'eut chantée : Voyez donc quel rapport d'esprit, malgré l'antipathie. A ce que je vois nous pensons de même; mais nous chantons différemment. Il chanta la même chanson sur un autre air. Si Lambert en eût fait le chant, elle seroit dans la bouche de tous ceux qui ont de la voix. Les paroles en sont fort belles. Les voicy.

*Ma plus chere brebis est toute languissante.
Elle se couche au bord de ce ruisseau,
Et refuse les fleurs que ma main luy présente.*

*Si c'est Amour qui la tourmente,
O Dieux ! quel mal fâcheux se met dans
mon troupeau !*

C'est la réponse d'une jeune Bergere à un Berger qui ne luy est pas indifférent, & qui luy reproche qu'elle est triste & rêveuse, & qu'elle n'aime rien. Le Normand avoit raison de s'adopter le détour de la Gascogne. Elles sont Normandes par-cy par-là.

¶ Une fille de condition de Normandie, avoit fort plû à Paris à un jeune Gascon de qualité. Elle auroit été fort

de son goût ; mais il luy trouvoit un peu trop d'esprit , & les manieres de son Pais. Il se refroidit pour elle. Elle s'en apperçut bien-tôt ; & pour s'en dédommager , elle se vantoit qu'il étoit jaloux d'elle. Ils étoient un jour ensemble. On lisoit un petit Ouvrage dans le goût de *l'Isle d'Amour*. Le Heros du Roman entroit dans la Ville de la Jalousie. La Normande , avec un sous-ri malin , s'écria : Ah je l'y vois ! Comment , luy répondit le Gascon , n'y verriez-vous pas celui-cy qui fait profession d'y être , que vous y voyez souvent , qui n'y a jamais été ? Les Belles , continua-t-il , qui se vantent de donner des Habitans à cette affreuse Ville , ne sont pas celles qui la peuplent le plus. Pour'moy , je le declare , ajouta-t-il. Je n'irai jamais là *de par qui* m'y voudra mener de force , ou de dessein prémédité.

¶ En fait de jalousie , disoit un autre , je crains d'en prendre , & j'évite d'en donner. Je traite l'amour comme le vin. Je n'en veux plus , dès qu'il devient aigre.

¶ Les Provençales sont fort vives dans leurs inclinations. Une des plus belles Veuves de cette Province-là étoit

résoluë de ne rien aimer, de peur que l'envie de se remarier ne luy prît encore. Elle se faisoit mille amusemens pour éviter ce qu'elle craignoit le plus. Elle avoit un fort joli chien. Elle s'y attacha si fort, qu'elle l'aima au de là de ce qu'on peut sentir pour une bête. Elle portoit jusqu'à la foiblesse, & peut-être jusqu'à l'inquiétude cette affection. Un homme d'esprit luy demanda un jour s'il étoit possible qu'une personne qui avoit autant qu'elle d'esprit & de raison, eût un si grand attachement pour une bête? Vous m'en blâmerez tant qu'il vous plaira, luy répondit-elle; mais j'aime mon chien au de-là de l'expression. Après cela, j'ai peut-être mes raisons, ajouta-t-elle. Il amuse ma tendresse. Si cela n'étoit pas, que sçait-on?

¶ Nous ne sommes foibles qu'autant que nous sommes tendres. Otez-nous ce défaut du cœur, vous n'en trouverez pas dans nôtre ame. Tout ce que nous aimons en est témoin.

¶ Toute Belle qui avec moy reprend son cœur, me rend le mien, si je ne l'ai pas déjà repris moy-même. Nous sommes gens de société, nous voulons

être en aimant deux ou rien. Les femmes sont de nôtre humeur ; elles sont bien laides , si elles aiment seules. Ce sont animaux sociables , lors même qu'elles jouient à *la compagnie ne me plaît pas*. Chez elles , comme chez nous , en quitter un , c'est en prendre un autre. C'est la véritable Loy *du tien & du mien*.

¶ Nous sommes toujours sûrs à Paris de plaire , quand nous aimons. Si cela vient à manquer , nous retournons à la provision. La Ville est bonne.

¶ Les empletes les plus difficiles à faire , sont celles d'une bonne femme & d'un bon Valet. Qui est le présomp-tueux qui se flatte de n'y être pas trompé ? Je ne sçais pas si dans cet art il y a des connoisseurs. Je n'y vois que des dupes.

¶ J'ai trouvé l'art de me faire bien servir. Je n'épouse pas mes domestiques , & je les paye bien. C'est un art qu'ignorent les grands Seigneurs. Leurs Valets sont ou leurs maîtres , ou leurs esclaves. Je me trouve éloigné des miens. Je m'y tiens. Leurs services qui les approchent de moy , ne me rapprochent pas d'eux. J'y conserve la

barriere, ou j'y employe le bâton.

¶ Un Gentilhomme de Provence avoit fait quelque séjour à Paris, du vivant de son oncle, qui devoit luy laisser un assez grand bien. Il y étoit devenu amoureux d'une fort jolie fille. Il la demanda en mariage, du consentement de la fille; mais le pere refusa le sien. Ils s'en retourna en Provence. L'oncle mourut. Il luy laissa un bien considerable. Cet Amant, toujours fidelle, n'en fut pas plutôt en possession, qu'il en donna avis & à la fille, & au pere. Ils l'en remercièrent par des Lettres tous les deux; mais d'une maniere bien differente. Il revint à Paris. Il espéra que la fille l'aideroit à vaincre la dureté & les refus du pere. Il prit en arrivant un Valet Gascon. Il luy fit confidence de l'embarras où il étoit. Le pere avoit fait maison neuve, & le Gentilhomme Provençal n'y connoissoit personne avec qui il pût prendre langue. Comment ferons-nous, dit-il au Valet Gascon, pour sçavoir ce qui se passe dans cette maison, & pour découvrir à qui ce barbare veut donner sa fille? C'est un secret qu'il m'importe de développer. Un secret, Monsieur, répondit le Gascon.

Il n'y a donc pas des Valets dans cette maison-là. Des Valets, répondit le Maître ! Il y en a sans doute. Il n'y a donc pas des secrets impénétrables, repartit le Valet Gascon. Tout domestique a des yeux & des oreilles, & une langue qui n'est jamais muette, quand le bon vin l'oblige de parler. *Voilà l'interprete.*

¶ Comment s'appelle, disoit un autre Valet Gascon, l'homme que vous voulez que je trompe ? Que t'importe d'en sçavoir le nom, répondit le Maître ? Je te le montreraï, & tu l'as feras adroitement une fausse confiance ; cela suffira. Et non, vous dis-je, repartit le Valet, cela ne suffira pas. Il y a des noms tout faits pour être trompez. Dites-moy comment il s'appelle, & je vous dirai s'il y donnera, ou non. Hé bien, dit le Maître, il s'appelle Crédulet. Crédulet, reprit le Valet ! Et ne voyez-vous pas que qui dit crédule, dit dupe ? Je vous le garantis trompé. Le piège vaut tendu. Il faut bien, de par son nom, qu'il y donne. Il ne sera pas Crédulet pour rien.

¶ J'avois toujours eu des uniques en femmes. Je n'en pouvois pas trouver en hommes. Je m'en suis fait un. C'est

un gros Financier, que j'ai rendu aussi souple & aussi genereux pour moy, que pour les fantaisies. Je me suis rendu son nécessaire ; & je me suis mis tout doucement dans son Livre de dépense , au catalogue de ses plaisirs. Il n'est pas juste que ces gens-là en ayent qui ne leur coûtent pas cher. Je ne sçaurois me donner à bon marché. Je suis en droit de m'estimer, & je me fais traiter comme je me traite. *Je le dédie à mon Financier.*

¶ Rien n'est plus honnête que d'avoir bonne opinion de soy ; mais il ne l'est pas d'en parler trop aux autres. C'est un secret que la bouche doit taire, & que la conduite doit publier. *La pratique me réussit.*

¶ Dans les honnêtetez qu'on se doit les uns aux autres, les Parisiens les disent, & nous les faisons. Voyez la différence. Nous sommes *gens de cœur.*

¶ Quand nous sommes en argent comptant, & que nous aimons quelqu'un, les cordons de nos bourses ne sont que de *fil d'araignée*, ou de *peaux d'oignon*. Celles des Parisiens pour leurs meilleurs amis, sont liées avec des cordes de Violon, ou de *boyaux de loup*.

¶ Un Gascon jouïoit parfaitement bien du Luth. Il se trouva un jour dans une belle Compagnie où on le pria d'en jouïer. On luy en offrit un excellent, & fort bien monté. Il le prit, il préluda; & le trouvant à son gré, il le mérite, dit-il, & vous aussi. J'en félicite les oreilles délicates. Il joua de son mieux, & il charmoit toute l'Assemblée, lorsqu'une Vieille qui ne connoissoit d'autre plaisir que celui de parler sans cesse, se leva, & luy arracha le Luth. Vous en abusez, dit-elle aux autres, au milieu de la plus belle & de la plus sçavante pièce. Il y a trop long-tems qu'il jouë. Laissez-le reposer. Il demeura immobile, & dans la même attitude; & regardant d'un œil attendri & d'un air confondu, la bonne Vieille qui portoit le Luth dans une autre chambre : *Suis-je pétrifié*, dit-il ? J'ai cru voir la tête de Méduse. Il me reste encore quelque mouvement. J'en profite. Il se lève; Il frappe rudement une main contre l'autre. Il baise les deux, & il s'enfuit.

¶ Toutes les femmes aiment à parler. D'où vient que les Vieilles l'aiment encore davantage ? C'est qu'elles n'ont plus que cela à faire. Personne ne songe à

leur faire prendre du plaisir à. écouter. Ce qu'on auroit à leur dire les disculpe. Respect à l'âge. Pour au sexe , une Vieille n'en a plus. Je la tiens du genre neutre, si son esprit n'a sçû conserver ses droits.

¶ La plus grande consolation d'une femme de mérite, qui a été belle, & qui ne l'est plus, c'est d'avoir gagné au dedans tout ce qu'elle a perdu au dehors. Le tems aime à restituer à l'ame tout ce qu'il ôte au corps le mieux fait. Ce n'est jamais sur le nombre des années que tombe le défaut de restitution. Le tems, *en sureté de conscience*, prend tout, & ne rend rien qu'au mérite & à la verité.

¶ Nous avons tant de vivacité étant jeunes, que nous en avons encore étant vieux, autant que d'autres qui ne le sont pas. Nous vieillissons aussi, par là, plus tard sur certains articles, que le reste des mortels.

¶ Si nos défauts trouvent leur source dans nôtre vivacité, nos vertus en tirent leur origine. C'est-à-dire, tantôt bien, tantôt mal, & plus de l'un que de l'autre, par bonheur.

¶ Le Soleil du Pais nous donne du

feu ; le feu , de la vivacité ; la vivacité ; de la gloire ; & la gloire , retournant au premier principe , nous ramene au Soleil par gradation. Parlez de luy , vous parlez de nous *allégoriquement*.

¶ Quelque bien qu'on dise de nous , qui nous plaît ainsi , ne nous surprend pas. On ne sçauroit en dire un bien , que nous n'en ayions déjà pensé & dit. Notre justice ne fait jamais pour nous *vœu de silence*.

¶ Nous avons certains défauts , dont les vertus même s'accommodent. Nous en convenons de bonne foy , & cet aveu n'est pas une *quittance des éloges*.

¶ L'indiscretion peut être un petit défaut en nous ; mais nous ne la portons jamais jusqu'au vice. Nous ne sçaurions nous la permettre , que lorsqu'elle n'est en nous *qu'une joye* , & en d'autres, *un passe-tems*.

¶ Un Parisien parloit fort librement sur des faits d'une grande consequence. Un Gascon luy dit : Monsieur , quittez-vous votre maison ? Etes-vous résolu d'aller loger ailleurs ? Pourquoi cela , répondit le Parisien ? Eh c'est , répliqua le Gascon , qu'il semble que vous cherchiez un logement dans la Bastille. On pourroit

pourroit bien vous y loger *méritoirement*.

Je me fais du mal par mégarde, disoit un Gascon. Je me plains du mal. & non pas de moy. Un indifférent, sans y penser, me fait un mal pareil; je me plains du mal moins que de luy. D'où vient la différence? Ne le demandez pas à la raison. L'amour propre vous le dira.

¶ Vous m'ennuyez, Mesdames, vous avez tort; mais je vous le pardonne. Je vous ennuye, le cas est irrémédiable. Je ne vous le pardonne pas.

¶ Un Parisien qui étoit né pour être sot, & pour ne rien dire qui eût une apparence de raison, faisoit l'habile homme, & vouloit raisonner sur les matières les plus difficiles. N'admirez vous pas cet homme-là, disoit de luy un autre Parisien? Il veut parler science, & il est d'une sottise consommée, & d'une ignorance crasse. Oh, pour l'ignorance, ajouta un Gascon, je la crois moins crasse qu'invincible.

¶ Tout le monde raisonne, & peu de gens ont de la raison. Je ne m'en étonne pas. Tout les hommes ont une tête; mais de la cervelle, en ont-ils tous? En

la plupart des gens , c'est une eau de vie qui s'évapore.

¶ Ne pourroit-on pas dire en voyant une belle femme : O la belle tête ? Quel dommage qu'il n'y ait point de cervelle au dedans !

O bella testa ! ma non v'è cervello.

¶ En nous la nature supplée à l'raison. Nos inclinations nous portent au bien ; & nôtre penchant nous y mène. Nos lumieres en sont les guides , & nos sentimens , les relais.

¶ Je ne sçache rien de plus aisé , disoit un Gascon , que d'avoir à Paris des passions grandes & heureuses. On y aime ce qu'on n'estime pas. Si le mépris en est la regle , faut-il s'étonner que les choix n'y coûtent qu'un coup d'œil ?

¶ Je conseillerais toujours à tout homme qui voudra se marier , disoit un Gascon , & qui n'aura pas besoin de se ménager quelque riche Veuve , d'aller choisir sa femme ailleurs qu'à Paris , pour peu qu'il ait envie de se conserver chez luy du pouvoir & du repos ; mais je conseillerais aussi à tout homme galant , de ne choisir que là ses Maîtresses , pourvû , s'entend , qu'il ait fait bonne provision d'argent & de patience.

¶ J'étois devenu amoureux à Paris, disoit un autre. Je ne pouvois me tirer des fers de ma Belle. J'avois beau voyager pour l'oublier ; son idée & ma passion me suivoient par tout. Je l'ai épousée pour m'en défaire. J'y ai réussi. A Paris, contre l'amour, le mariage est le *spécifique*.

¶ Il n'y a point de femme, disoit à Paris un jeune homme de Bourdeaux, qui puisse me regarder *en sûreté de cœur*, ni qui puisse m'entretenir *en repos de conscience*, à moins que *du premier coup d'œil*, il ne luy prenne envie de la nôce. Dès qu'il passoit près de quelque Belle : m'a-t-elle vû ? m'a-t-elle regardé, demandoit-il à son Valet ? S'il répondoit, *ouy*, il s'écrioit, sans y manquer : elle m'a vû ! Elle en tient.

¶ Un Officier Gascon étoit amoureux à Paris d'une fille belle & riche. Il en étoit aimé, & il comptoit de l'épouser. A la fin de la Campagne il revint à Paris, il la trouva mariée ; il en fut au désespoir. Il en faisoit par toutes les doléances. Ne suis-je pas bien malheureux, disoit-il un jour à un de ses amis ? Certainement, luy répondit celui-cy, vous l'êtes en cela. Comment, en cela, répondit-il ? L'être en cela, c'est l'être

en tout. Je suis si malheureux, s'écriait-il, que si je m'étois fait Chapelier, les hommes naîtroient sans tête.

¶ Otez-vous de-là, dit un jour un Gascon à un Artisan de Paris, dont il vouloit la place. Comment, ôtez-vous de là, répondit l'Artisan ! Je suis icy, & je m'y tiendrai. Hé bien, répliqua le Gascon, *ôtez-vous, ou demeurez, vous ferez toujours ce que j'ordonne.*

¶ Un homme me commande, je résiste. Une femme m'ordonne, je souscris. Comme brave, je me défens. Comme galant, je cède. Hors du service du Roy, je ne reconnois point d'empire, *s'il ne se fait du genre féminin.*

¶ Quand je vois des gens que la Nature ou la faveur n'ont pas mis au dessus de moy, & qui vont trop haut pour me voir trop bas, *je m'élève à tire d'aile. Me voila au dessus. Je me superiorise.*

¶ En verité, disoit à un Gascon qui habloit terriblement, un de ses meilleurs amis, vous en dites trop, dès que vous parlez de vous. J'en dis trop, répondit-il ! J'en supprime plus que je n'en dis. J'en pourrois faire un volume. Que diriez-vous, ajouta cet ami sincere, d'un autre qui en diroit autant sur son

compte ? Je dirois, répliqua-t-il, qu'il veut aller à *Corinthe*, & qu'il n'en sçait pas le chemin.

¶ Un Marquis Languedocien en contoît à une Veuve de son País, qu'il auroit bien voulu épouser. Il ne cherchois qu'une occasion favorable de luy en faire la proposition. Elle luy dit un jour qu'elle avoit vint mille livres de rente. Madame, ajouta-t il, j'en ai autant; mettez-moy, si vous m'en croyez, tous cela ensemble, vous en aurez quarante. Non, Monsieur, répondit-elle, vous les auriez; je ne les aurois pas.

¶ Un Philosophe de Gascogne plein d'esprit & de probité, & aussi estimé par son mérite, que par sa science, étant à Paris, prit son manteau un jour qu'il ne faisoit nul froid, & qu'il pleuvoit par intervalles. Il alla voir un de ses meilleurs amis. Il s'entretint fort gayement avec luy pendant qu'il fit beau tems. Dès qu'il vit venir une ondée il se leva brusquement pour s'en aller. Vous n'y pensez pas, luy dit son ami. Ne voyez-vous pas qu'il pleut à verse ? Hé bien, répondit le Philosophe, c'est pour la pluye que j'ai pris mon manteau.

¶ On parle *François* à Blaye, & *françois* à Bourdeaux. Les Habitans de ces deux Villes se raillent aussi volontiers que des Gascons & des Normands. Deux Marchands de ces deux lieux se railloient, sans s'épargner. Avoüez toujours, dit celui de Blaye, que c'est un de nos Habitans qui s'est avisé le premier de prendre *le-Bec d'Ambez* pour dupe, & d'aller malgré luy vous voir chez vous, pour vous porter de nôtre esprit. Dans le vrai, dit le Marchand de Bourdeaux, si c'est un des vôtres qui nous y a porté l'esprit, il y en a tant débité, qu'il ne vous en a laissé guere. Nous en convenons, dit celui de Blaye, nous vous en avons trop donné du nôtre; mais nous avons été les plus fins, nous n'avons pas mis *le jugement* dans ce commerce, nous l'avons tout gardé pour nous. Où en est le *Tarif*, reprit le Marchand de Bourdeaux? Dans nôtre langage, n'y en eût-il point d'autre, répliqua celui de Blaye. Dans vôtre langage, s'écria le Bourdelois! A peine la preuve en est elle *vocale*. Couchons-la par écrit. Vous verrez que l'accent même n'y perdra rien.

¶ La vivacité des nos actions sug-

plée souvent aux défauts de nôtre prévoyance. Si nous entreprenons un peu trop, nos succès sont nos apologies.

¶ En arrivant à Paris, nous trouvons, qu'à nôtre égard, tout y est prévu pour, ou contre. Nous n'y trouvons rien de neutre, que le cœur des jeunes personnes à qui des Gascons n'en ont pas encore dit deux mots. Nôtre accent est le *préliminaire* de leur première attention.

¶ Nous sommes à Paris, comme ces jolies Coquettes, qui ne déplaisent aux uns, que pour trop plaire aux autres.

¶ Rien ne me déplaît tant à Paris, disoit un Gascon, que d'y voir le mérite courir les rues. Je suis né propre. Je crains tôt ou tard de m'y croquer. *J'y pourrais.*

¶ Je me suis battu avec mon Rival, disoit un Gascon à un Parisien. Vous l'avez donc tué, luy dit celui-cy, ou vous luy avez tout au moins fait rendre les armes? Cela luy étoit sûr, répondit le Gascon; mais en Amant délicat, j'ai cru, & *moi fin*, qu'il valoit mieux luy ménager le sang, de peur qu'à force de couler, la Belle ne l'honorât de quelque larme. *J'évite d'être jaloux.*

¶ Il y a quinze ans , disoit un autre , que je suis à Paris , & je ne suis pas encore à mon aise , & si , je ne m'y épargne pas. Et d'où vient , luy dit un Parisien , que vous n'y êtes pas encore établi à vôtre gré ? Eh ! c'est , répondit-il , que l'ambition donne à ma gloire *des blancs signez* , que la fortune ne luy remplit pas.

¶ Voila cet homme , disoit un autre , il est déjà riche *de par sa femme* , & honoré *de par son Employ*. Il mene la fortune en lesse.

¶ En gloire , prétendre est fumée , disoit le même. Esperer , vent. Mériter , doute. Jouir , repos ; j'y cours. Je n'en démordrai pas , que je ne l'aye. *Il me le faut*.

¶ En fortune , s'avancer , est guerre ; profiter , trêve ; s'établir , traité de paix. C'est le terme du voyage.

¶ Nos chagrins , disoit un Languedocien , ne sont jamais à charge à personne ; qu'ainsi soit de nos besoins. Quand nous souffrons , nous cherchons ce qui nous soulage. Quand nous ne sommes pas contents , nous scavons faire semblant de l'être. C'est au mérite récompensé à réaliser ces apparences.

¶ Qui

¶ Qui m'ôte ma confiance, me donne mauvaise opinion *de Luy*, ou *d'Elle*. Jen'y pers pas seul.

¶ Il faut l'avoüer, disoit un Gascon, on nous raille par tout; & à Paris on nous *piquôte*. Je m'en console par un endroit. C'est que si on nous blâme de loin, on nous louë de près. Nous avons par tout *droit de présence*.

¶ Sçavez-vous, disoit le même, pourquoy les Belles ont toutes *l'air conquérant*? C'est que, du plus au moins, elles ont toutes *l'air Gascon*.

¶ On dit bien de bonnes choses de nous, disoit un autre. On suppose une espece de bien jusques dans le mal qu'on nous reproche. Je passe bien des choses *en faveur du bien*. Si je n'en ai pas, j'en mérite. *Que ne vient-il?*

¶ Sçavez-vous le Chef-d'œuvre d'un Gascon aimable? C'est de faire aimer l'Amant à une Parisienne riche qui n'aime que l'amour.

¶ Les Parisiennes *sçavent*, & veulent plaire. Les Gascons veulent, & *sçavent* aimer. La partie vaut faite.

¶ Nous sommes tendres de nôtre propre fonds, & fidelles du fonds d'autrui. Un bien n'est plus tel, s'il ne se communique.

¶ Un mauvais Auteur avoit fait un Ouvrage fort proportionné à son peu de génie. Il le communiqua à un bel esprit de Toulouse, & il le pria, avec la dernière instance, de luy en dire son sentiment. Ecoutez, dit celui-cy, je ne sçais si je suis bon connoisseur ; mais vous sçavez, ou vous allez sçavoir que je suis sincere. Je suis sûr que le Public vous *en* fera obligé ; si vous mettez ce Livre *en lumiere*, c'est-à-dire au feu.

¶ Un autre disoit à un Auteur de cette étoffe, sur un Livre mauvais, & ample: Il n'y auroit rien à redire, si vous vouliez faire *à part-vous* de tout cela un meuble de Cabinet.

¶ Qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé, disoit un Gascon à un homme de son Pais qu'il voyoit dans une vraie agitation ? Ce n'est rien, luy répondit celui-cy. Un homme vient de m'insulter. J'ai vû le tems que je m'allois mettre en colere ; mais j'ai pris sur moy, je me suis retenu. Cela est fait. *Je luy ai mis la joie à l'ombre*, pour dire qu'il luy avoit donné un soufflet.

¶ Cet homme-là m'en vouloit, je crois, disoit un autre dans le même sens. Il m'a dit que j'étois de mon Pais. Il

a chargé la doze. Il m'a appelé Gascon. Il s'est offert enfin à m'apprendre à vivre. Je suis reconnoissant. *Je luy ai fait baiser les cinq Apôtres*, pour dire qu'il luy avoit appliqué un bon soufflet.

¶ Un bon Peintre faisoit un portrait bien ressemblant d'un Pere de la Trape. Un Gascon qui le connoissoit, s'écria, du premier coup d'œil : je le vois, je l'entens, il parle. Le pinceau le venge *du silence perpetuel*.

¶ Un autre Gascon ajouta, à l'aspect de ce portrait si ressemblant : Il se venge dans son tableau *de la taciturnité* de son Cloître.

¶ On a dit, il y a long-tems, d'un excellent portrait de S. Bruno : sans sa Regle, il parleroit. L'expression est du Pais.

¶ M^r Girardon, si fameux par tant d'autres ouvrages de Sculpture, avoit fait une figure équestre, que l'on pouvoit comparer aux plus excellens Ouvrages de l'antiquité. On alloit voir, avec raison, cette piece, comme une chose rare. Un Gascon, en entrant, s'écria : Eh mon Dieu ! Arrêtez donc ce cheval, il estropiera quelqu'un. Il s'échape.

¶ Un Gascon voyoit souvent une femme de qualité, qui le recevoit avec plaisir chez elle, & qui le trouvoit fort divertissant. Il fit une petite absence. Et d'où venez-vous donc, luy dit-elle, dès qu'elle le vit? C'est un miracle de vous voir. Non pas cela, Madame, luy répondit-il; mais qui vous voit, voit un miracle.

¶ Nous vivons d'esprit. Un Picard le peut-il dire?

¶ Être bien fait, est *un*; avoir de l'esprit, *deux*; être riche, *trois*; être de belle humeur, *quatre*; être Languedocien, *la quinte-essence*. Je le suis.

¶ Avez-vous quelque rancune contre quelqu'un du Pais! Si vous êtes femme, parlez, n'étouffez pas. Si vous êtes homme, tenez le cas secret. *Gardez-vous de vous perdre.*

¶ Une jeune fille qui avoit une fort belle voix, avoua à un Gascon qui luy en contoît, qu'elle étoit touchée de ses soins, & qu'elle n'étoit pas insensible à ses empressemens. Il voulut profiter de cette ingénuité. Elle en rougit, & elle voulut adroitement s'en dédire. Elle tourna la phrase, & elle donnoit un autre sens à son aveu. Eh! que faites-vous,

Mademoiselle, s'écria le Gascon ? Vous chantez bien, vous sçavez la Musique, & vous désonnez.

¶ On blâmoit un homme d'esprit qui sçavoit par cœur les plus belles Pièces de Poësie, de n'avoir jamais voulu faire des Vers. Helas ! dit un Gascon, je ne sçais pas la Musique, & je chante comme un Rossignol.

¶ Ce n'est pas, disoit un autre, la beauté seule qui m'enchanté dans une Belle qui me plaît. C'est plutôt cet accord qui frappe dans ses traits, cet unisson qui réunit & qui autorise ses sous-ris & ses regards ; & ce parfait rapport de sa beauté avec son ame. *J'aime l'harmonie.*

¶ J'aimerois à être crédule, si je n'avois à faire qu'à des gens de bonne foy. Je me suis souvent repenti d'avoir trop cru à la légère. Ce qui m'instruit me corrige. Tous les Normands ne sont pas de Normandie. *Paris en est voisin.*

¶ Je me plairois assez à disputer, disoit un Gascon, pour paroître sçavant. Je l'évite, pour ne pas paroître opiniâtre. Faites-en de même, Messieurs les Docteurs, les gens du monde seront de vos amis. Combien de sçavans leur font haïr la science.

¶ Je pardonne les fautes *d'esprit*, & non pas celles *de cœur*. La sottise est gracieuse. La malice ne l'est pas.

¶ Je n'apprens avec la plupart des sçavans, disoit à Paris un Languedocien, qu'à ne pas parler comme eux. Dans les jugemens qu'on en fait, *la forme emporte le fonds*.

¶ Ma raison est contente de mon goût, disoit le même; & je ne le suis ni de luy, ni d'elle. Je leur dois moins de plaisir, que je ne leur en sacrifie.

¶ D'où vient, demandoit un Parisien à un Gascon, que Licidas se fait si bien recevoir dans les plus agréables sociétés? Y fait-il briller plus d'esprit qu'un autre? ou sçait-il y répandre plus de gayeté? Tant s'en faut, répondit le Gascon; mais c'est qu'il porte par tout *une physionomie accoutumée*.

¶ Je ne me fais jamais propriétaire du bien d'autrui, disoit un Toulousain; mais l'esprit des autres; quand il est bon, *je le fais mien*. Jugez de la lecture. *Je me souviens*.

¶ On nous reproche, disoit un autre, que dans nos besoins, nous nous adressons avec confiance à nos amis. Hé bien, dès que nous les aimons, nous les

prenons pour de bons Princes. *Ne doivent-ils rien à l'idée ?*

¶ Sçavez - vous pourquoy je ne me broiille jamais avec mes amis ? C'est que je ne prête, ni n'emprunte.

¶ Je rends en estime tout au moins, & *comptant*, tout ce qu'on me prête *gratis* en amitié.

¶ Je regarde une gracieuseté *bien conditionnée*, disoit un Languedocien, comme une Lettre de change *payable à vûë*. Je suis toujours *en fonds & en volonté*. J'en crains, & j'en évite *le protest*.

¶ Je prête de bons Livres, disoit un autre, on ne me les rend pas. Ceux qui me les retiennent en connoissent-ils le prix ? Réponse, je conclurai.

¶ Quand je demande, disoit le même, si on ne m'accorde pas, ce n'est pas ma faute. Je demande bien. Chacun y est pour soy. *C'est du commerce*.

¶ Si gens, dont je ne me soucie guere, n'en usent pas trop bien avec moy, je m'en bats l'œil. Je les appelle *au Tribunal absolu de mon indifférence*, & je les y renvoye *absous*. Je m'en donne à *moy-même* la Comédie. Je n'y pers pas tout.

¶ Voyez ce Marquis à juste titre, disoit un Provençal à un Languedocien.

Il n'a pas, sans doute, appris à danser. Il ne sçait pas faire la révérence. Pardonnez-moy, répond le Languedocien, il l'a appris, & il le sçait; mais son orgueil luy fait faire ses révérences à rebours. Il ne les fait que *par en haut*. C'est sa maniere. Je l'en quitte, dit le Provençal. Je n'aime pas les révérences qui font tenir plus droit celuy qui me salue.

¶ J'ai pitié des grands qui outrent leur autorité, & qui montent sur des échasses. Je les crois, tout au plus, *Rois de Théâtre*.

¶ Les souhaits trop vifs m'inquiètent au dedans, & m'ennuyent au dehors. *Je les réalise*.

¶ Je ne desire rien tant; que de me voir en état de ne rien désirer qu'une longue vie.

¶ Cet homme-là m'a offensé, disoit un Gascon; & il veut encore vivre? Qu'il se dépêche donc de me tuer, ou de me demander pardon. Il n'a pas de tems à perdre.

¶ Nous sommes les Athletes de l'honneur, disoit un autre. Nous blanchissons à l'ombre des Lauriers. Ils sont toujours verts sur nos têtes.

¶ Je traite les inquiétudes, disoit un Philosophe de Bourdeaux, comme les fievres de l'Eté. Je leur permets deux ou trois attaques, &, tout au plus, autant de redoublemens; après quoy je les *déloge*.

¶ Quand ce qu'on me dit ne me plaît pas, j'écoute *laconiquement*.

¶ Quand on me parle bien, j'écoute. Quand on m'instruit à mon gré, je suis attentif. Quand on m'apostrophe, je réplique. Quand on me fâche, je frappe, *ou me fais sourd*.

¶ Je suis maître de moy, je m'enfers; mais je ne me traite pas impérieusement.

¶ N'admirez-vous pas, disoit un bel Esprit de Toulouse à un homme de Lettres de la même Ville? N'admirez-vous pas, quand vous lisez Cicéron, de voir qu'il parle de luy *d'un bon courage*? Il se fait nôtre compatriote. Il se loue de tout son cœur. Hé bien, répondit l'homme de Lettres, s'il nous imite, quand il parle de luy, nous l'égalons, quand nous parlons de nous. Nous sommes de *petits Cicérons*, quand nous sommes *nos Panégyristes*.

Nous ne sommes pas de bons Tail-

leurs, disoit un Gascon, nous ne taillons pas de la besogne, & nous aimons à en décaudre.

¶ On a l'injustice à Paris, disoit un Bourdelois, de nous blâmer de ce que nous disons du bien de nous; & de permettre à un chacun de dire du bien de son cœur. Nous sommes tout cœur, nous autres. En parlant de nous, nous parlons de luy.

¶ Les plus jolies femmes de Paris, disoit un Toulousain, se vantent, sans pudeur & sans ménagement, d'avoir un bon cœur. Il n'y en a pas une, ajouta-t-il, qui ne dise; je ne prétens pas à la beauté, ni à l'esprit; mais je me pique d'avoir le plus joli cœur du monde. Que veulent-elles nous faire entendre? Oseroient-elles en convenir? Je les en défie. Cela dit trop.

¶ Comment faire tirer l'épée à un homme qui ne la porte pas, disoit un jeune Toulousain, qui en vouloit à un Conseiller de son Pais? Ce Maître Robin, ajoutoit-il, m'a offensé; si faut-il que je m'en vange. L'épée à part, je ne le puis pas honnêtement par les voyes de fait. Il faut, malgré ma demangeaison, que j'aye recours à quelque expé-

dient plus sortable ; & je le trouve. J'ai en main un bon parti. Nous voicy à Paris. Je vais luy *donner femme*. De quelque maniere que je le marie icy , je me vange plus que de raison. *Sans préjudice du droit d'entremise*.

¶ On demandoit à un Gascon, pourquoy dans la Loy de rigueur , il étoit permis à l'homme d'avoir plusieurs femmes, & que dans la Loy de grace , il ne luy étoit permis que d'en avoir une tout au plus ? La raison m'en saute aux yeux, répondit-il, sur tout à Paris. La plus raisonnable y suffit pour faire enrager le plus honnête-homme. Où en feroit-il, s'il en avoit plusieurs ?

¶ Je ne sçais pas , disoit un autre ; si à Paris les femmes sont *damnées* ; mais je sçais qu'elles y sont *damnantes*. Je m'en tiens à l'ami Moliere , Auteur plus que probable. *C'est un sexe engendré pour damner tout le monde*. Cette preuve est devenue *une démonstration*.

¶ Un Parisien *suranné* avoit été coquet toute sa vie , & faisoit encore le galant à quatre-vins ans passez. Un Languedocien voyoit qu'il faisoit l'agréable auprès de deux ou trois Belles ; dans sa peau mourra le serpent , luy dit-il. Que

voulez vous , luy répondit d'une voix tremblante le Vieillard Damoiseau ? Je ne sçaurois haïr ni négliger la plus belle moitié du monde. Vous ne vous soumettez donc pas à la *Loy du Talion*, repartit le Languedocien ? Tout ce qu'il vous plaira , répliqua vivement le Vieillard coquet ; mais j'avouërai à vous & à ces Dames , que la fortune ne m'a jamais été trop favorable ; que j'ai une femme qui n'est pas plus jeune que moy , & qui est plus incommode & plus méchante qu'elle n'est laide & vieille. J'ai des enfans, continua-t-il, qui me font encore plus souffrir que ne le fait leur mere. Avec tout cela , si on m'offroit de me faire revenir à l'âge de vint cinq ans, & de me mettre dans une pleine abondance de biens & d'honneurs , à condition que je ne verrois jamais de femme, *Je dirois au Roy Henry*, continua-t-il en chantant : *Réprenez votre Paris, j'aime mieux ma mie, oh gay ; j'aime mieux ma mie. Pardy*, Mesdames, s'écria le Gascon, après ce qu'il vous dit là , je vous dégrade de reconnoissance , si vous ne le portez en triomphe , & si vous ne faites de luy-même , & à sa gloire , & à la vôtre , une figure , dont vous soyez vous-mêmes le *piédestal*.

¶ Avoüez, Monsieur, disoit une jolie femme à ce même Vieillard, que vous avez été bien galant en vôt're vie. *Palsanbleu*, Madame, luy répondit-il, je le suis bien encore ; & je vous ferai voir, quand il vous plaira, que je ne suis point mort. Vous voila bien en vie, effectivement, reprit un Gascon ; mais à quatre-vins ans passez, on peut bien dire à un honnête-homme, *qu'il a vécu*.

¶ Un Vieillard de Paris importunoit de sa tendresse une fort aimable fille de Languedoc. Mademoiselle, luy dit-il un jour, toutes les jeunes personnes de ma connoissance, excepté vous, me disent, *par-cy, par-là*, qu'elles m'aiment. Hé bien, Monsieur, luy répondit-elle, *par-cy, par-là* je vous le dirai bien aussi. Cependant, voyez, reprit-il, vous ne me le dites pas trop. Et sur cela, répliqua-t-elle, vous me croyez plus dissimulée que celles qui vous le disent ? Point du tout, repartit le Vieillard, vous n'êtes que trop sincère. Mais dites-moy pourquoy, reprit-il, vous avez été faite trop tard, & moy trop tôt ? Eh ! Monsieur, luy dit-elle, vous le voyez bien. C'est que nous n'avons pas été faits l'un pour l'autre.

¶ Deux Vieillards de Bourdeaux , après s'être bien querellez , voulurent se battre. Il fallut tirer l'épée , ils n'en purent venir à bout , ni l'un ni l'autre. Le plus agité , de l'effort qu'il fit , tomba aux pieds de son ennemi. Levez vous , luy dit celuy-cy , vôt're foiblesse me desarme. Et moy , répondit celuy qui étoit à terre , je suis consolé *que ma valeur ait survécu à mon épée.*

¶ Après un démêlé qui étoit arrivé à Bourdeaux entre un Etranger & un homme du Pais , l'Etranger qui s'étoit trouvé insulté , dit ouvertement qu'il en demanderoit raison , à celuy qui luy avoit fait l'insulte , par tout où il le trouveroit. On en donna avis à l'Aggresseur. Vous croyez que cet homme-là aura le courage de m'attaquer , dit-il au premier qui luy en parla ? Si cela arrive , ajouta-t-il , tant mieux pour mes raisins. *Je ferai de son corps mort du fumier pour ma vigne.*

¶ On m'a insulté , disoit un Agenois , Je ne l'ai pas mérité. Mais je sçais mettre les occasions à profit pour la gloire. J'ai dit à celuy qui en a mal usé , & qui doit aller de Bourdeaux à Toulouse , je vous attendrai sur mon pallier. A Agen le Rendez-vous. *Le voila bridé.*

Il y passera, *ou je le dépaise.*

¶ On abuse quelquefois de nôtre belle humeur, disoit un Languedocien. Permis aux Dames; & passe pour les gens de Robe; mais pour un homme d'épée, pour peu que le cas soit grief, il devient irrémissible. Il faut qu'il luy en coûte la vie, *ou rien.*

¶ Nous sommes de bons Princes, disoit un autre, nous ne cherchons qu'*amour & simplessé.* Ceux qui vont plus loin avec nous, ne nous trainent pas à leur suite. Nous n'allons, Dieu-mercy, qu'où il nous plaît. *Le Païs est volontaire.*

¶ Allons, Monsieur, l'épée à la main, dit un Parisien dans le milieu d'une rue, à un Gascon qui venoit de l'offenser. Comment, allons, reprit celui-cy? A qui croyez-vous parler? Commandez à vos Valets.

¶ Un Gentilhomme de Gascogne trouvant par hazard dans un Village, dont il étoit Seigneur, un Officier Normand, l'obligea de venir loger chez luy. Il fut bien régalé; mais il fut bien raillé en échange. Le souper fut vif. On daubait la Normandie & les Normands. L'Officier s'en offensa, & il en témoigna son

ressentiment le lendemain matin, avant que de partir, à celuy qui l'avoit attiré chez luy. Il luy declara enfin qu'il prétendoit en avoir raison, & qu'il vouloit le voir l'épée à la main. Allez, allez, luy dit le Gentilhomme Gascon, partez, rien ne vous arrête. Je vois bien que vous comptez sans votre Hôte. Souvenez-vous que vous avez couché chez moy. Je vous épargne *le quart d'heure de Rabelais.*

¶ Un Bourgeois de Roüen alla se plaindre d'un Officier Gascon, à celuy qui commandoit les Troupes en Normandie. Le Commandant envoya querir l'Officier, & luy dit les griefs qu'on avoit contre luy. Je vous entends, Monsieur, luy dit l'Officier Gascon; le Bourgeois a succombé au ressentiment. Ne vous arrêtez pas, si vous m'en croyez, à ce qu'il aura pû vous dire. Il est chagrin, le pauvre homme. Et s'approchant du Commandant: Monsieur, luy dit il à l'oreille, c'est que *je luy aime la femme.*

¶ Je ne hais pas un jaloux, je le plains; mais je ne puis souffrir la jalousie, pas même lorsque je la sens. L'inconstance m'en corrige.

¶ Ceux

¶ Ceux & celles qui nous croient jaloux, font nôtre apologie en eux-mêmes, lorsqu'ils nous appellent incons-
tans. On n'est guere tous les deux.

¶ Nos Languedociennes sont vives en idées, & delicates en sentimens. Qui les recherche, les retrouve; & dès qu'on les fait entrer en danse, elles font tenir pied à boule. Elles sont Reines du Bal, & nous, leurs Roys.

¶ Un Parisien n'est guere fait pour une Languedocienne; & une Parisienne trouve tout fait pour elle un Languedocien. D'où vient la difference? N'est-ce pas de l'air & du cœur du Pais. *Voilà l'influence.*

¶ Vous m'aimez, Madame; & qui mieux est, vous me le dites. Je l'écoute, & je m'y rends. Je suis libre, & sans engagement. Rien ne s'y oppose. Et vous voulez douter de la Loy du retour? Je n'en suis pas un *révolté*. Tranquillisez-vous, Madame, tranquillisez-vous. Je ne suis *rebours* de nature, ni de naturel.

¶ Dans quelque tempête que je me trouve, je me fais Vaisseau. J'en fais ma constance la *Timoniere*, elle entend la *Marine*; & la *manœuvre*; & sous sa

protection, je me tire du péril, attendant que la fortune *me souffle en poupe*.

¶ La plupart des hommes, disoit un Philosophe Gascon, sont doubles en tout sens, fermes icy, foibles là; d'un côté bons, mauvais de l'autre; rampans, & sublimes alternativement. Le contraste m'en déplaît. Je me réunis. *Je me fais un.*

¶ Je ne dis pas à un poltron, fais-toy Héros; mais je dis à un timide, fais-toy homme. Je change de ton avec une femme qui a peur. Je ne luy dis pas, fais-toy femme. Elle ne l'est que trop, quand elle tremble; & elle l'est *plus que trop*, lorsque dans ses passions elle ne craint rien. *Je les veux un petit timides.*

¶ La crainte du mépris est la seule timidité qu'on peut nous reprocher. Qui nous dit pareille injure, ne nous offense pas, nous la méritons. Nous sommes d'humeur à l'avoüer. Voyez la bonne foy. *Elle est Gasconne.*

¶ Dans la pluie, nous cherchons un abri; dans la douleur, un soulagement; dans l'infortune, une protection. Pourquoi non? Nous blâme-t-on d'appeller un Medecin, quand nous sommes malades? Tout cela se suit. Quand je tombe dans l'eau, *je nage.*

¶ Les peines qui menent à de vrais plaisirs, & les maux qui menent à de grands biens, ne doivent s'appeller en bon François ni maux, ni peines. Je les regarde d'un autre œil. Motif de patience, & morale bonne à tout. Je m'en sers, & bien-m'en prend.

¶ J'ai été quelquefois blessé à l'Armée, & dangereusement ; car je ne m'y épargne pas, disoit un Officier Gascon qui faisoit le bel Esprit, & l'esprit fort. J'ai lû, & je me souviens. Quand je suis dans la mêlée, je m'acharne à vaincre. Quand je suis sur ma proye, qui vient par derriere, a beau jeu ; je puis être enfilé *comme un Archimede*. Je ne cede pas plus que luy à la distraction. Quand mes blessures sont mortelles, je songe que Solon se mourant, & entendant raisonner près de son lit, interrompit son agonie, pour se mêler encore dans la dispute. Il fut ravi de raisonner jusqu'au dernier soupir, & moy, de vaincre. Quand la douleur est trop vive sous la main du Chirurgien, je me souviens que Sénèque, pour se garantir des accès d'une rude fièvre, alloit se réfugier dans le sein de la Philosophie ; & moy, je cours dans le sein

de la fermeté. Ainsi, tantôt Archimède, tantôt Solon, & tantôt Sénèque. Je ne regarde pas la mort, quand je la vois; je conserve mon raisonnement, quand elle me veut faire son captif, & je méprise le mal, pour m'en défaire. Je suis ce que je veux, intrépide à mon choix, brave en dépit même de moy, & Philosophe, s'il le faut, au mépris de la mort & de la vie. Voilà l'homme; & c'est moy.

¶ On parloit dans une société de gens d'esprit, de l'étonnement où fut le grand Pompée, quand il alla voir dans l'Isle de Rhodes, non pas le merveilleux Colosse, mais le fameux Possidonius, qui ayant des maux sans nombre, & des douleurs aiguës à toutes les parties de son corps, conservoit une ame tranquille, & une raison qui n'écouloit pas les sens. On ajouta qu'on auroit dit que Pompée étoit le malade, par la compassion qu'il en eut; & Possidonius, le plus sain de tous ceux qui y étoient, par la maniere dont il raisonnoit avec ce fameux Romain. Pour moy, dit sur cela un Gascon, je n'envie pas à un Possidonius les douleurs; mais je luy envie la patience. *Je m'en fais provision*, par le

seul récit. J'admire, ajouta un autre de la même Nation, ce souffrant *non plaignif*. Je me trouve *un second Pompée*.

¶ Quand j'ai obligation à quelqu'un, si les occasions de le reconnoître me fuyent, ou m'échappent, je cours après. Je me fais Atalante. Si je n'y parviens pas, je me fais voix. Je redis, je publie, & je répète. *Je me crois écho*.

¶ Quand je vois la dureté de la plupart des hommes, je songe à Deucalion & Pyrra. Je crois leurs enfans ces sortes d'hommes. Ils sont de pierre. Je m'endurcis moy-même à leur aspect. *Ils me pétrifient*.

La fable, disoit un Toulousain, qui sçavoit beaucoup, a un Deucalion, qui des pierres faisoit des hommes. La Philosophie a un Zenon, qui des hommes faisoit des rochers, par l'insensibilité qu'il leur infusoit pour les plaisirs. Je prens le milieu. Je m'attendris au bien. Je m'endurcis au mal. Voilà ma Secte. *J'ai du système*.

¶ Je ne m'étonne plus, si les dangers prochains & visibles m'ont quelquefois comme intimidé, disoit un autre. Ence n'étoit pas poltron; mais il ne laissa pas d'être effrayé des monstres & des chi-

mères qu'il trouva aux portes des Enfers. Un Héros & un Gascon peuvent avoir peur ; mais leur épée les rassure. *Ils l'ont pointuë.*

¶ J'ai été fait prisonnier de guerre, je m'en suis consolé. C'est toujours une preuve que j'y étois. Personne n'a jamais vû dans la mêlée, que j'eusse des talons. Pour la tête & les bras, c'est ce que j'y montre, & à tous venans, beau jeu, *J'entens l'escrime.*

¶ Un vieux Officier Gascon avoit eu une jambe emportée, & il avoit le pied qui luy restoit comme perclus de la goutte. Il avoit bien servi, & il demandoit pour récompense le Gouvernement vacant d'une bonne place. Un Ministre luy dit : Mais, Monsieur, dans l'état où vous êtes, vous ne devriez plus songer à commander. Monseigneur, luy répondit-il, c'est à servir que je ne songe plus. Pour le commandement, je ne l'ai jamais eu aux pieds ; je l'ai eu, & je l'ai toujours à la tête. *Je n'y ai pas la goutte.*

¶ Les Egyptiens, disoit un Gouverneur Gascon, prenoient pour symbole de l'autorité, un Sceptre terminé par un œil ouvert. Je m'adopte le Hiéroglyphe.

L'œil, je l'ai toujours ouvert. Je me fais Sceptre, & je m'autorise.

¶ Un Parisien reprochoit à un Gascon qui avoit fait son chemin, qu'il ne devoit sa fortune qu'aux privilèges de son Pais. Je vous entens, dit celui-cy, & voicy ma réponse. Un Seryphen reprocha à Temistocle qu'il ne devoit sa gloire & sa réputation qu'au bonheur d'être né dans Athenes. Cela se peut, luy répondit-il; mais si j'étois né comme vous, dans la pauvre Isle de Seryphe, je me ferois conduit en Athénien : Et vous, si vous étiez né, comme moy, dans la magnifique Ville d'Athenes, vous auriez toujours passé pour être de Seryphe. Je vous en laisse l'application, ajouta le Gascon au Parisien, & *Adieu vous dis.*

¶ On dit que certaines gens qui ne s'attachent qu'à des bagatelles, ont beaucoup d'esprit. J'en doute. *Les aigles ne prennent pas des mouches.*

¶ Deux choses, disoit un Gascon, me paroïtroient curieuses & divertissantes à Paris. L'une, de voir dépouïller les gens les plus riches de tout ce qui n'est pas à eux à juste titre; l'autre, de voir ôter de certains Livres qui s'y font,

tout ce qui n'est pas de leurs Auteurs. De part & d'autre, que de depouilletes ! Et que de gens, par là, seroient remis au rang *des gueux, & des fots !*

¶ Beaucoup d'Auteurs, disoit le même, sont comme ces Bouquetieres, qui n'ont ni semé ni cultivé aucune des fleurs qu'elles employent. Elles ne laissent pas de faire des bouquets & des guirlandes, & de s'enrichir du bien & du travail d'autrui. Si je suis jamais riche, je ne veux devoir mon bien qu'à mon propre fonds, ou à une loüable industrie. *C'est le patrimoine de nos Cadets.*

¶ L'antiquité, disoit un autre, reprocha à Aristote que ses admirables ouvrages étoient autant de belles Mosaïques, dont l'assemblage & l'artifice étoient à luy, & les différentes pieces rapportées, à divers particuliers. Platon entendit de son vivant, que certain médifant luy reprochoit d'avoir arrosé tous ses écrits des belles pensées qu'il avoit volées à d'autres. Mercure est à la fois le Dieu des Voleurs, & celui des Gens de lettres. Il est leur pere commun. Les enfans d'un tel pere peuvent se ressembler, sans grand miracle.

¶ Quand je lis, disoit encore celui-

je me fais Archimede, ou Orfévre, tout au moins, pour démêler l'alliage dans l'assemblage des métaux ; & je deviens un Aristophane, pour entendre la langue des morts, quand ils parlent par la bouche, ou par la plume des vivans. Qui s'y entend, y démêle l'esprit, comme les personnages du Dialogue.

¶ Si je fais jamais un Livre, disoit un autre, je veux qu'il soit un excellent repas pour les gens d'esprit qui l'auront à leur table. Je prétens bien qu'ils remarquent que pour leur faire meilleure chere, j'ai été à la chasse *dans les plaisirs conservez des Anciens* ; mais je veux qu'on remarque à chaque bon morceau en le mangeant, que l'apprêt en est à moy, & que la sauce en est de bon goût, & de *ma façon*.

¶ L'Auteur qui a pris chez les Anciens a étudié ; celui qui a pris chez les Modernes, a volé. L'un & l'autre défraye aux dépens d'autrui. Qu'il y serve du sien, s'il veut qu'on l'en remercie.. Sans cela, il ne luy en coûte rien ; & on ne luy doit aucune approbation, pour payer l'écot.

¶ Les anciens avoient établi l'usage de couronner une fois l'an de guirlandes

& des plus belles fleurs, tous les puits, en reconnoissance de la bonne eau qu'on y puisoit toute l'année. Je voudrois rétablir cette cérémonie en faveur des bons Auteurs qui nous fournissent *de quoy nous desalterer l'esprit* ; mais je les condamnerois en même tems, *se faisant puits*, à se faire *profonds*, & à nous en fournir abondamment *de la bonne & de la claire*.

¶ Je compare les Auteurs plagiaires à ces torrens, qui, ayant rompu leurs digues, ravagent les plus belles plaines, y déracinent, & en enlèvent tout, plongent dans leur limon & dans des bourbiers ce qu'il y a de plus riche & de plus rare, & ne laissent voir que des pailles, des fétus, & quelque bois léger & flottant. Pareils Sçavans ne nous donnent que *du bois flôté*, pour nous chauffer *l'esprit & l'ame*.

¶ Les Rapsodistes sont des harpies, qui, après avoir pris & avalé, sans choix, tout ce qui leur convient, salissent & corrompent tout ce qui reste. Je hais tout ce qui dégoûte.

¶ De combien d'excellens Livres la République des Lettres n'a-t-elle pas été privée, par l'avidité de ces Sçavans, qui

ne ſçavent rien , qui n'ont pour tout eſprit que de la mémoire , & pour toute capacité , que la ſcience qu'ils uſurpent & qu'ils volent. Les larcins ne ſe puniſſent pas dans cette République. Mercure , qui en eſt le *Doge* , ne condamne pas ce qu'il inſpire. Mercure , en un mot , aime les vols , & proteſte les Vo- leurs. *Fugez de la ſequelle.*

¶ Denis le Tyran traitoit ſes amis , comme les gens qui aiment les *confitures* traitent les pots où elles ſont renfermées. Après qu'ils les ont avalées , ils en mépriſent les vases , ou ils les caſſent. N'eſt-ce pas ce que font les Plagiaires à l'égard des bons Livres , dont ils ont tiré ce qu'il y avoit de meilleur ? Ce ſont des Tyrans des ouvrages d'eſprit.

¶ Quelques gens de Lettres croient que les Sçavans , qui laiſſent après eux de bons ouvrages , meurent *ab inteſtat*. Ils ſe font leurs heritiers. Ils ne ſont fondez ſur aucune Loy ; mais ils ont pour eux la Coûtume.

¶ Parmi les Peintres de l'antiquité , les vivans n'oſoient rien ajouter aux Tableaux imparfaits des morts. Certains Auteurs modernes ſe met-

tent au dessus de pareils scrupules.

¶ On disoit à un Gascon , qu'un Auteur qui venoit de donner au Public un assez bon Livre , en avoit pris d'un côté & d'autre tous les plus beaux endroits. Hé bien , dit - il , je ne luy en sçais pas mauvais gré. Il ne l'a pas fait par malice.

¶ Chacun peut s'enrichir des biens qu'il trouve dans son fonds. Quelques sçavans se font une autre regle. Ils ne sont riches que du fonds d'autrui. *Pratique des Auteurs médiocres.*

¶ Combien d'Auteurs croient avoir fait un ouvrage , qu'ils ont trouvé tout entier , quand ils n'y ont ajouté que leur nom à la premiere page ? Faut-il s'en étonner ? Certains Payens croyoient bien avoir dédié un Temple au Dieu, dont ils mettoient le nom au frontispice. *N'est-ce rien , que l'apparence ?*

¶ Les anciens Perses croyoient que les hommes les plus vicieux , étoient les menteurs & les insolvables. Certains Auteurs n'auroient pas été de leur goût, ils doivent souvent tout ce qu'ils ont ; & ils n'appellent pas de témoins toutes les fois qu'ils mentent. *Leur papier souffre tout.*

¶ Caligula n'étoit qu'un animal féroce, habillé à la Romaine. Il fit ôter à la Statuë de Jupiter Olympien la tête du plus grand des Dieux, pour y mettre la sienne. Vous en riez, Monsieur le faux sçavant. Ne vous en moquez pas tant, la comparaison vous regarde. *Je vous l'adresse.* Votre plume fait une pareille métamorphose.

¶ Les visages ne se ressembtent guere, & les esprits encore moins. Vous croyez que votre Livre sera tout semblable à celui d'un grand génie que vous pillez? Les Menecmes sont de Plaute. Je vous renvoye à la Comédie. C'est-là qu'on se prête au jeu de Théâtre. On s'y est prêté en effet, parce qu'on a bien imité, & point pillé. Faites de même, vous aurez du Public *un grand-mercy.*

¶ Rien n'empêche tant un Voleur de faire son coup, que la presence de ceux qui ont les yeux attentifs sur luy. Certains Auteurs sont plus hardis; les yeux de ceux qui liront leurs Livres, & qui verront qu'ils ont volé, ne les empêchent pas de prendre. *Je les appelle hardis voleurs.* Je les tiens les bien nommez.

¶ Je voudrois que les bons Livres des

Anciens, où nos Plagiaires vont faire leur récolte, eussent la faculté & l'avissement de ces especes d'huîtres qui produisent les perles. Elles s'ouvrent le matin à la rosée du Soleil, & elles se ferment à la vue de ceux qui en approchent pour s'en enrichir. Il en coûte cher, *selon qu'il est écrit*, à la main qui les surprend, & qui y touche. Si chaque feuille d'un Manuscrit ou d'un vieux Livre en faisoit autant à ceux qui y pillent, il y auroit moins de Voleurs parmi les Gens de Lettres. Le nombre en est trop grand, & point de justice.

¶ Y auroit-il tant de sçavans, s'il y avoit moins de Rapsodistes? Et tant de gens que nous connoissons passeroient-ils pour avoir tant d'esprit, s'ils n'avoient pas tant de mémoire? Se souvenir, est-ce penser? *Je demande.*

¶ Les Abeilles sçavent que leur miel est bon à prendre. Elles ont l'art de répandre à l'entrée de leurs Ruches des sucres amers qui en écartent certains petits animaux frians. Les sçavans du tems passé, avec toutes leurs sciences, n'ont pas eu celle-là.

¶ Dieu garde tout homme riche d'un Voleur qui n'a rien, & qui manque de

tout. Je m'en fie à Horace. Il ne connoît rien de pire. Jugez de la piraterie des faux sçavans. Ce sont des *Ecumens de Livres*.

¶ Un grand nombre de ceux qui citent à tout propos l'antiquité, en sçauroient-ils un pauvre mot, si on avoit supprimé les préfaces des bons Livres ? Que de gens sont sçavans à bon marché ! *Si faut-il qu'il en coûte.*

¶ Ceux qui ont la réputation de sçavoir tout, sçavent-ils bien ce qu'ils sçavent ? J'ai meilleure opinion de leur mémoire, que de leur esprit. J'en excepte qui je sçai bien.

¶ Rien ne dégoûte tant de la science, que certains sçavans. Je préfère le goût de l'esprit à l'esprit même.

¶ Les Statuës de bronze qu'on mutilé, ne le souffrent pas sans murmure & sans plainte. Elles en avertissent les voisins par le bruit qui en résulte. Si tous les bons Livres qu'on pille en faisoient autant, on entendroit un joli tintamarre dans le Pais Latin. Et peut-être ailleurs.

¶ Les Voleurs ordinaires cherchent des Receveurs, & ils se cachent, quand ils mettent leurs larcins en vente. Les

Auteurs qui volent n'y cherchent pas tant de précaution. Leur nom est publiquement à leur Enseigne, & personne ne crie *au Voleur*.

¶ La plupart des Auteurs Rapsodistes sont comme les Corbeaux, qui ne sçauroient rien prendre, sans en avertir par leurs croacémens. *Tous les Plagiaires croacent.*

¶ Martial, aux dépens de qui tant de gens sont Poètes, dit que ses écrits n'auront pas besoin d'apologie sur le larcin; mais que chaque page de beaucoup d'autres Livres se décèle elle-même, & crie *au Voleur*.

¶ Je ne sçais pas mauvais gré à un homme de n'avoir pas beaucoup de cheveux. Symbole des pensées. Mais je me moquerai de luy, s'il va arracher les cheveux des têtes des morts, pour les entre-mêler aux siens, & pour les coler à sa tête. *Avis aux Auteurs.*

¶ J'aime mieux avoir peu qui soit à moy, que beaucoup qui soit à d'autres, disoit un bel Esprit de Toulouse. C'est ce que Messieurs les Auteurs disent, comme moy, ajoutoit-il. Mais le font-ils tous? Chez moy, c'est *un fait*, & chez eux, *une phrase*.

¶ Il me semble qu'on admire plus Icare d'avoir osé s'élever jusqu'au Ciel, qu'on ne se moque, qu'il en soit tombé. L'entreprise a toujours du grand. J'admire un Auteur qui s'élève & se guinde dans le pais des découvertes. Je luy pardonne même de n'en rien rapporter. Je luy vois toujours du génie. Je ne suis pas le seul *qui ai des yeux.*

¶ Si les Auteurs qui ont la rage de se faire imprimer, avoient autant de soin d'aiguiser leur esprit, pour inventer, ou pour découvrir, qu'ils aiguissent *leurs ongles* pour rapiner, on y gagneroit, & ils n'y perdroient rien. Mais ils sont vifs & impatiens, & l'un est plutôt fait que l'autre. *La paresse est stérile. Je ne la cultive pas.*

¶ Je dirois à ces sçavans de génie paresseux, qui ne disent & ne pensent que ce que d'autres ont pensé & dit; je leur dirois ce que les Aigles disent à leurs Aiglons déjà faits. Vous voila grands comme pere & mere, vos aîles sont déjà fortes, vous avez bon bec & bons ongles; n'êtes-vous pas honteux de couvrir encore votre nid, comme une poule? Vous êtes aigles, volez, chassez; découvrez, & faites voir qui vous

êtes. *Qui l'ignore, ne le montre pas.*

¶ Le Vulgaire trop ignorant a meilleure opinion du cours toujours égal des Etoiles fixes qui n'ont aucun mouvement qui ne leur soit commun, que de celui des Planetes, dont chacune a son mouvement particulier. Les habiles gens n'en jugent pas de même. C'est ceux-cy que les Auteurs doivent contenter. Qu'ils songent donc à se faire une route à part, & à se rendre utiles & agréables dans leur course. *Je les attends.*

¶ Un homme me vient confier ce que d'autres m'ont déjà dit. *Grand-mercy de la confidence.*

¶ Vous vous tuez pour m'apprendre ce que je sçais. Je vous en quitte. Vous ne me croyez guere curieux.

¶ Je voudrois voir un ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, qui n'eût point de mémoire. Je ne veux sçavoir de luy que ce qu'il pense. Je trouverai assez ailleurs ce que d'autres ont pensé. Quand je passe à Reims ou à Bonne, & que je demande du vin, *j'en veux du crû.*

¶ Je regarde les pensées d'un homme qui a beaucoup lû, & qui n'a que trop de mémoire, comme les lettres de l'Alphabet, qui ne composent un sens

que par un ingénieux mélange. Qui ne sçait pas épeller, ne sçauroit bien lire.

¶ Les rapsodies, dans une tête mal rangée, sont comme les moutons dans un grand troupeau. Ils n'y gardent ni rang ni ordre. L'un suit l'autre par habitude, & au hazard. Je renvoye les idées à ces jolis vers du Poëte Dante. Ils viennent au fait.

Come le pecorelle escon del chiuso

*Ad una, a due, a tre, e l'altre stanno,
Timidette, atterrando l'occhio e'l muso;
Et ciò che fa la prima, e l'altre fanno,
Adossandosi a lei, s'ella s'arresta
Semplici e quete, e lo perche non fanno.*

¶ Il y a des gens qui veulent tout sçavoir. Il y en a eu qui ont voulu tout conquérir, Alexandre a été un de ces derniers. Il pleuroit de ce qu'il n'y avoit qu'un monde, & il ne s'étoit rendu maître que d'une portion de celui qui étoit connu. *Monsieur le sçavant en herbe*, vous étudiez pour tout sçavoir; étudiez pour sçavoir bien quelque chose, vous sçauvez davantage. J'en réponds.

¶ Que j'aime celui qui dit à Alexandre : Seigneur, quelque chose de plus que la Grece a suffi à Hercule, pour

être un demi Dieu, & toute la terre ne vous suffit pas pour être un Hercule ? Faisoit-il son éloge, ou sa Satyre ? Alexandre en cette rencontre fut bon Prince. Il ne s'en fâcha pas. Est-ce le louer ?

¶ Seigneur, dit un autre en ce tems-là au grand Alexandre, que des idées trop vastes rendoient petit : S'il y avoit des terres au de-là de l'Océan, vos ennemis n'y seroient-ils pas allez, pour se dérober à vos coups & à vos triomphes ? C'est ce qu'un Parisien pourra appeller une Gasconade. C'étoit le style Macédonien. Alexandre s'y exerçoit comme un autre. Il étoit Héros. Permis à luy.

Quand je ne sçaurois que l'histoire de Cristophe Colom, j'aimerois en découvrir les Maîtres entrepreneurs.

*Por Castilla y por Leon
Nuevo mundo hallò Colon.*

C'est ce qu'il fit, & c'est ce qui luy fut permis d'ajouter à son Blazon, pour cry de guerre, en ajoutant encore un demi monde. Autre Gasconade, mais des vraies. Nous en avons une infinité de celles-là.

¶ Homere, le premier des Poëtes héroïques, & le Héros des Poëtes, est doublement louable, pour n'avoir eu ni

modele , ni copie. Velleius en fait le panegyrique en deux mots. *Neque ante illum , quem imitaretur , neque post illum qui eum imitari posset , inventus est.* Il n'a eu ni modele , ni copie. C'est un Maître original. N'est-il pas de la Garonne, ce stile-là?

¶ Le fameux Navire des Argonautes , des tempêtes de la Mer , dont il fit son jouët , au lieu d'être le leur , arriva au Ciel , dont il fit son port , & il y est , & y sera riche d'autant d'étoiles , qu'il conduisoit de Héros.

*Mari quòd prima cucurrit ,
Emeritum magnis mundum tenet acta pro-
cellis ,
Servando Dea facta Deos.*

Cette fameuse Barque , pour avoir résisté aux flots , préside au monde ; & elle a été faite Déesse pour avoir sauvé des Dieux.

Voila encore du stile, du bon, & du nôtre.

¶ Je suis fort content de Charles-Quint , quand je luy vois donner toute une constellation en peinture au fameux Oviedo , pour avoir fait l'histoire de l'Amérique. Cette maniere encore de donner est nôtre. *Se l'adopte.*

¶ Galilée , par le moyen des yeux de

l'esprit, & par le secours de ses lunettes, a établi un commerce de la Terre avec le Ciel. Les Etoiles qui avant luy s'étoient toujours cachées, ne refusent plus de se dévoiler à nos yeux; & celles qui paroissoient déjà ont consenti à nous laisser voir & toutes leurs perfections, & tous leurs défauts. Galilée fut un Lynx des plus clair-voyans. Ne pourroit-on pas mettre à son tombeau pour Epitaphe, ce qu'Ovide dit d'Argus dans ses Métamorphoses ?

*Arge jaces; quodque in tot lumina lumen
habebas,*

*Extinctum est, centumque oculos nux occupa-
pat una.*

Vous êtes mort, Argus. Vous voila aveugle. Une nuit unique a pris la place de cent yeux.

Ovide étoit quelquefois de nôtre País; & tous les Poëtes le sont *ou peu, ou prou*. J'entens les bons.

¶ De bons Auteurs ont découvert le mouvement continuel des parties du Soleil entre elles, le Déluge des bluetes qui sortent sans cesse de ce premier corps lumineux, & les taches qui s'y forment s'y détruisent & s'y reproduisent

continuellement. Voila ce qui s'appelle étudier , & observer avec succès. Nous sçavons par là de quelle nature est le Soleil. Que sçavons-nous par vos rapsodies , Plagiaires du tems ? Imitiez les grands Auteurs en découvertes , & nous vous dirons après Ovide :

Hac sit iter , manifesta rota vestigia cernes.

Il falloit pourtant que ces ornières - là ne fussent pas bien marquées, ni assez profondément dans les airs, par le peu de résistance du terrain. Avec la permission d'Ovide, ces ornières-là sont encore de nôtre país.

¶ Que la Terre fasse dans un an son tour sous l'Ecliptique , & dans un jout au tour de son propre centre de l'Occident à l'Orient. Que la Lune & les autres Planetes ne soient qu'autant de terres mobiles , dont chacune a ses Habitans & des peuples de differente nature. Que le monde soit une masse infinie, qui dans l'immensité de ses espaces contient d'autres mondes innombrables & differens. Ce sont des opinions nouvelles , & renouvelées des Grecs. La premiere est de Cleanthe & de Philolaus. La seconde , de Pytagore & d'Heraclite. La troisiéme , de Démocrite & de Me-

trodore. Ces opinions 'étoient mortes avec eux , & enterrées dans leurs tombeaux. On les a rappellées de mort à vie. J'aime encore mieux les propres productions des grands génies , que les fortes de résurrections.

¶ Avant que les Sages de la Grece , & sur tout avant que les Contemplateurs d'Egypte & de Caldée eussent fait des observations , on ne sçavoit ce que c'étoit que le monde. On croyoit la Mer oisive , & les vents inutiles & paresseux. On ne consultoit sur rien les Astres , & on ne levoit les yeux au Ciel , que par fantaisie , ou par curiosité.

*Nondum quisquam sidera norat ,
Stellisque , quibus pingitur Æther ,
Non erat usus.*

Grace aux Sciences & aux découvertes , nous sommes mieux instruits ; & à la faveur des flots , des vents & des Astres , d'un bout à l'autre de l'Océan , nous réduisons les terres les plus séparées à permuter à nôtre profit leurs benefices.
Vive la manœuvre.

¶ Je voudrois que les plus beaux génies qui travaillent & qui écrivent , fussent comme les horloges publiques des grandes

grandes Villes qui agissent sans cesse au dedans, pour regler tout au dehors. Mais en ce tems-cy, chacun a sa montre pour regler son tems, comme il luy plaît. Autre abus. *Je le blâme.*

¶ Je voudrois encore que les Auteurs fussent à l'égard des bons Livres, ce que sont les abeilles à l'égard des fleurs. Elles n'en ôtent ni l'odeur, ni l'éclat, elles ne les cachent, ni ne les déchirent. Elles se contentent d'en tirer du miel & pour elles & pour autrui. *Exemple & symbole.*

¶ Auteurs, voulez-vous voler avec approbation? Imitiez avec jugement. L'un fera oublier l'autre. Il y aura du vôtre tout au moins. C'est ce qu'on vous demande.

¶ Je ne veux pas qu'un sçavant se fasse Lune, mais miroir, quand il approche des Soleils de l'antiquité, pour nous en faire sentir la chaleur & la lumière. La Lune n'est jamais plus près du Soleil, que lorsqu'elle va être nouvelle; mais pour lors elle retient tout ce qu'elle en reçoit, elle ne nous en renvoie pas un pauvre petit rayon. Le miroir est plus genereux & plus fidelle. Plus on l'expose au pere du jour, mieux

il le peint , & mieux il le communique. Si je le compare à certains Auteurs , la comparaison cloche. Je les renvoye à la nouvelle Lune.

Les anciens s'étoient mis en tête que les Rossignols qui faisoient leur nid sur le tombeau d'Orphée , avoient dans leur chant quelque chose de plus sçavant & de plus doux que les autres ; comme s'ils en avoient pris l'esprit & le goût. Quand les autres Rossignols paroissent des chantres champêtres , on croyoit ceux-cy *des Syrenes du Ciel*. J'en aime l'idée. Je n'en attends pas l'épreuve.

¶ Combien de fois n'a-t-on pas vu que de bonnes femmes des Champs , laides & desagréables , pour être venues dans des Villes , & pour y avoir admiré les personnes qui avoient le plus de beauté , ont accouché d'enfans plus beaux que l'amour même ? Telle est la force de l'imagination. Auteurs qui contemplez dans les ouvrages des Anciens les beautés les plus parfaites , que ne les faites-vous passer dans vos productions ? Une Parfanne a-t-elle plus d'imagination que vous ?

¶ Les grands génies de l'antiquité sont encore dans leurs ouvrages , des aigles qui

s'élevent au dessus des nuës, & qui volent jusqu'au Firmament. Nos beaux Esprits sont quelquefois leurs aiglons, qui voudroient les suivre à tire d'aîle ; mais les forces leur manquent, & souvent le naturel. Minerve est capricieuse & volontaire. Elle ne veut pas qu'on fasse quoy que ce soit en dépit d'elle. Qui la suit, la consulte. C'est l'Oracle. *Interpretez.*

¶ Je regarde ces Gens de Lettres qui, dans l'envie de devenir sçavans, courent d'une science à l'autre, les effleurent toutes, & n'en acquierent aucune ; je les regarde comme ces Chasseurs avides, qui, voulant tirer à un lapin, en voyent venir deux, puis trois, & toujours en augmentant. Ils couchent toujours en joie ceux qui sont en plus grand nombre, & ils passent la journée sans tirer, & par conséquent sans rien prendre. Un Italien leur dira : *Per troppo volere impoverite.* Un Espagnol ajoutera que *la codicia es madre del engaño.* Et un Gascon leur dira encore mieux : *Tirez, tuez, prenez, rapportez quelque chose.*

¶ Combien de gens se croient sçavans, pour avoir lû des préfaces, &

pour le souvenir de quelques citations? Ce qu'on sçait par cœur, n'est pas toujours ce qu'on sçait le mieux. Je m'en rapporte aux Ecoliers qui ont bonne mémoire. Je renvoye à l'école ces prétendus Docteurs.

¶ Nos demi sçavans, avec qui veut les écouter, ressembtent à ce Maître d'Ecole, dont parle Clement Alexandrin. Ce Professeur de Grammaires s'appelloit Alexarque, si je m'en souviens. Il croyoit que son Ecole étoit un Ciel; les bancs, les cercles d'une Sphere; les petits enfans qui l'écoutoient, des Etoiles; ses leçons, des rayons de lumiere; les noms, les pronoms, les verbes, les signes du Zodiaque; & il se croyoit, luy, le Soleil. Il ne vouloit ni être peint, ni être appelé autrement; & il auroit insulté quelqu'un qui l'auroit regardé fixe sans cligner les yeux. Cet original n'est pas unique. *Je luy connois des copies, tout au moins.*

¶ Tybere, Grammairien luy-même, disoit que le Grammairien Apion étoit vuide de sens, & plein de vent. *Vuoto di senno, e pieno di vento.* C'est par là que ce Docteur en Grammaire mérita le Sobriquet de *Cymbalum mundi*. Ne pour-

roit-on pas le donner de même à chacun de ces demi sçavans qui battent la Caisse sur leur science prétendue , pour appeller des admirateurs. Les Gascons leur diront : Si vous avez tant d'envie de vous vanter, faites - le commenous, à propos.

¶ Quand j'entens nos Maîtres Docteurs parler de leur sçavoir avec arrogance, je songe à la réponse de Philippe de Macédoine à son orgueilleux Medecin qui luy écrivit : *Menecrates Jupiter Philippo salutem*, la réponse fut : *Philippus Menecrati sanitatem*. Philippe, comme on voit, donnoit une médecine à son Medecin. C'étoit une prise d'Elebore, pour luy guérir le cerveau malade. Remarquez que les Grecs, grands & petits, étoient violemment Gascons. Mais ils avoient de l'esprit & de la valeur. *Permis à qui s'en tire.*

¶ Platon vivoit assez à la Gasconne, & il parloit à peu près comme il vivoit. Il ne haïssoit ni la propreté, ni la magnificence. Témoin Diogène, lorsqu'il luy fouloit aux pieds des meubles précieux. Que faites-vous-là, luy dit Platon ? *Calco Platonis fastum*, répondit le Cynique. *Calcas*, répliqua l'autre, *sed majori fastu.*

Tout cela me paroît pis que Gascon de part & d'autre. Pour Diogene, je m'en rapporte à la réponse qu'il fit à Alexandre, & sur tout, à la hardiesse de planter ce qu'il plantoit en public, & en plein jour.

¶ Je ne m'étonne pas de voir beaucoup de science sous de pauvres habits, ni beaucoup de mérite sous des lambeaux. Les perles dans la Mer n'ont pas de riches enveloppes, & les diamans ne se produisent pas dans des boîtes d'or, ni de cristal de roche.

¶ J'exige d'un homme d'esprit que lorsqu'il emprunte quelque belle pensée, il paye comptant & avec usure; & qu'il y mette du sien le double de ce qu'il a reçu. Je veux qu'il fasse comme le diamant, qui ne reçoit pas un rayon de lumière, qu'il n'embellisse, qu'il ne multiplie, & qu'il ne rende plus beau que le Soleil même. C'est un talent que les gens du Pais ont sans étude.

¶ Ce n'est ni voler, ni usurper, que de sçavoir comme entre-mêler quelque effusion divine à un peu d'écume de la Mer, pour en faire sortir un tout qui n'ait pas moins de beauté que Venus même. C'est, disoit un Gascon, ce que

Je tâche de faire de toutes mes pensées. J'en viens à bout, & on me reproche *que j'embellis la phrase.* J'en conviens.

¶ Le Jupiter Olympien, miracle de Sculpture, de la façon de Phydias, étoit d'ivoire. Les Eléphants pouvoient-ils s'en vanter, ni en partager la gloire, ou le prix ? Auroient-ils été en droit de reprocher à ce grand Maître de l'art, que c'étoit un vol qu'il leur avoit fait ? L'ouvrage étoit à l'Ouvrier, & c'est l'ouvrage qui en faisoit une merveille. *Non quia Elephantus*, dit Tertullien, *sed quia Phydias tantus.* Gens d'esprit, soyez Ouvriers, non pas Voleurs.

¶ Les eaux de Frescati & de Tivoli, & celles de Marly, de Meudon & de Versailles se vantent-elles de l'esprit & de l'art qui les transforment de tant de manières ingénieuses & surprenantes ? Il ne leur en reste que la gloire de plaire & d'obéir. *Je les vois dociles.*

¶ Le métier de louer les autres est difficile ; mais celui de se louer soy-même est l'écueil des *Panegyristes.*

¶ Nous nous plaignons que le tems de la vie est trop court, & nous le laissons passer sans en faire aucun bon usage.

Nous perdons tout en le perdant. Et c'est ce que nous appellons nous divertir. J'en appelle.

¶ Le plus grand bonheur d'un homme de Lettres, c'est que dans ses études il jouit à la fois du tems & de luy-même. C'est un profit tout clair; mais c'en est aussi tout le revenant bon. Ce n'est ni la faute, ni la mienne.

¶ Les chagrins, les embarras & les besoins sont des épines où les sciences ne font guere leur nid. Qui veut que les abeilles luy donnent du miel, n'expose pas leurs ruches aux vents impétueux. Elles ne peuvent rien où ils peuvent trop. Application aux Gens de Lettres. Qui cherche à vivre, ne songe guere à étudier. Tel besoin est une grande distraction. Les sciences n'en souffrent point, de pareilles. Un Poëte Italien l'a fort bien dit..

*Lieta nido, esca dolce, aura cortese
Bramano i cigni, e non si va in parnasso:
Con le cure mordaci; e chi pur sempre
Col suo distinguarrisce, e col disaggio
Nien roco, e perde il canto, e la favella..*

Voila l'horoscope des pauvres sçavans. Je les plains. Je n'en veux pas courir le risque..

¶ La

¶ La verité est originaire du Ciel. Elle n'est que vagabonde, ou pelerine sur la terre. Elle n'attend pas qui la suit; mais par bonheur, qui la cherche, fait à peu près comme ces fleuves qui grossissent dans leur cours, & qui de petits ruisseaux qu'ils étoient près de leur source, deviennent, avant que de finir, des Mers veritables, ou peu s'en faut.

La comparaison m'anime.

¶ Je regarde ces sçavans, riches de peu, & contens de ce qu'ils ont, comme des restes précieux du siècle d'or, où personne ne craignoit de rien perdre, & ne souhaitoit de rien gagner. Ils vivent comme cet ami de Sénèque. *Non tanquam contempsissent omnia, sed tanquam aliis habenda permisissent.* N'est-on pas heureux de se repaître d'imagination en cas pareil?

¶ Chacun de ceux, qui avec beaucoup d'esprit & de goût veulent s'attacher à l'étude, peut donner la pomme à une des trois sciences, comme Paris la donna à une des trois Déeses; mais c'est-là une autre pomme de discorde. Je ne m'étonne plus que les sçavans disputent.

¶ Les sciences sont des beauteze fieres.

K k

Chacune d'elles a bonne opinion de soy, & croit mériter tout entier *en esprit & en ame* celuy qui cherche à l'acquérir. Ceux qui s'y attachent sont volages, ils vont de l'une à l'autre. Elles se retirent & les plantent là. Ce qu'ils en obtiennent est rien, ou peu de chose. Faut-il être surpris que parmi ceux qui étudient il y ait tant d'ignorans ?

¶ Que j'aime Moliere, quand il a dit, & bien au vrai :

Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

Celuy qui étudie pour tout sçavoir, ne sçauroit-il apprendre à sçavoir vivre ? C'est une *Mathématique* qui ne consiste qu'en *démonstrations*. La spéculation n'y suffit pas, si on n'y joint la pratique. C'est en quoy les plus sçavans sont de *pauvres praticiens*.

¶ Se peut-il qu'il y ait eu des politiques qui ayent osé établir pour maxime, que l'ignorance étoit une des premières qualitez requises à un Prince pour bien regner ? C'est vouloir luy mettre à la main un sceptre, au côté une épée, aux yeux un bandeau, & à la tête, pour couronne, des oreilles d'asne. *Voilà un Midas.*

¶ Je m'accommode assez de l'idée de l'Empereur Julien, à qui il paroissoit que le Soleil étoit un Roy, autour duquel les Planètes étoient autant de courtisans distinguez, qui respectivement, & dans une distance proportionnée, tournoient sans cesse, & en recevoient tout leur éclat. L'idée est du Païs.

¶ N'a-t-on pas vû des Empereurs, comme Neron, Musicien d'inclination & de pratique, se trouver parmi des chanteurs, en figure d'Apollon parmi les Muses ? N'en a-t-on pas vû en habit d'Eole parmi des courtisans, habillez les uns en Zéphirs, les autres en Borées, quelques uns en Aquilons, d'autres en Tremontanes ? Symbole pour symbole, je m'en tiens à l'Empereur Julien. *J'aime le Soleil.*

¶ Denis le Tyran méritoit bien ce titre. C'étoit une bête féroce qui n'avoit rien d'humain. La sagesse de Platon le fit pour quelque peu de tems homme & Roy. On force la nature ; mais on ne la change pas. Denis revint à son naturel. Je m'en tiens au Tasse.

*Tal fiero torna n'ella stagion estiva
Quel che parve nel gel piacevel angue.*

*Cossi Leon domestico riprende
L'innato suo furor , s'altruy l'offende.*

¶ L'eau s'élève par machine ; & par nature elle descend. Un sot a beau s'élever, il est de terre, il tombera.

¶ Tout sot me paroît une Epitaphe de l'esprit. Le peu qu'il y en a est enterré. Il n'a pour titre que *cy gît*.

¶ Les professions décident du choix des études. Hercule se lassa bien-tôt de la Musique. Linus étoit son Maître. Hercule luy arracha la lyre des mains, & la cassa sur la tête de cet habile Symphoniste. La lyre ne convenoit guere à une main faite pour la massue ; & Hercule ne devoit pas accoutumer à des sons mélodieux, des oreilles destinées à entendre le sifflement des hydres, le rugissement des lions, & le mugissement des taureaux furieux. En prenant l'épée, j'ai quitté la plume. Quand César a écrit, il se reposoit, il étoit las de vaincre. *En cas pareil, je le permets, & je l'imite.*

¶ J'aime tant les sçavans & les sciences, que lorsque je vois un habile homme mal habillé, je suis fâché de n'être pas *Marchand de drap*.

¶ Lorsqu'un sot est habillé d'écarlate, ou de pourpre, en un mot, du drap le plus riche & le plus beau, qu'il prenne garde qu'un Philosophe Démoniate ne luy dise, comme dans Lucien : Seigneur, un animal a porté plutôt que vous cette même laine que vous portez. C'est pour cela qu'elle sied si bien sur votre dos. Elle s'y tient sans répugnance & sans antipathie. Elle croit n'avoir fait que changer de maître. Et comme elle ne cesse pas d'être laine, pour avoir reçu une plus belle couleur à la teinture, cette ressemblance humaine que vous traînez avec vous, n'empêche pas que vous ne soyez un animal, quoique d'un plus beau poil, & d'une représentation qui approche plus de l'homme. Tel qui ne le dit pas, comme Démoniate, le pense comme luy; moy, par exemple.

¶ Rien ne dégoûte tant des sciences, que certains sçavans. On peut être pédant, & habile homme, comme sçavant; & ennuyeux. Combien de raisons fait haïr un raisonneur ? *Je raisonne court,* de peur de l'être.

¶ On s'étonne qu'il y ait des gens qui ont de belles Bibliothèques, & qui ne lisent jamais. Les plus grands avares

ont d'ordinaire de grands biens. Je connois *des Crésus* qui ne peuvent se résoudre à depenser un pauvre fol. Plûtôt que de ressembler à telles gens, j'aurois mieux n'avoir ni argent, ni Livres.

¶ Bien des gens ont beaucoup d'esprit, & il ne leur sert de rien. Je n'en ai pas tant, je m'en console. Beaucoup d'autres en ont infiniment, & il leur nuit. J'y renonce. Ceux qui se le rendent utile, sont mes modeles. Je m'en trouve d'après eux, & je m'en sers.

¶ L'esprit Gascon est divertissant à ses périls & fortunes; mais rarement divertit-il à ses dépens, & jamais de plein bond aux dépens d'autrui. Le seul accent en fait souvent les frais. De toute autre maniere, qui défraye les rieurs, quelque peu qu'il luy en coûte, dépense plus qu'il ne croit. Qui est le sot qui veut toujours payer des violons, pour faire danser par tout des boiteux & des Singes?

¶ Un jeune Gascon voulut apprendre à danser. Il fit choix d'un habile maître. Oh ça, Monsieur mon Maître, luy dit-il dès la premiere leçon, commençons par apprendre des caprioles.

Monfieur , luy dit le Maître à danser : comme vous n'avez jamais appris , il faut apprendre d'abord à faire la révérence , à marcher de bonne grace , & à marcher en avant. Oh non , répond l'Ecolier , c'est du commun , cela vient de luy-même. C'est-là *du terre à terre* , & j'aime *le par en haut*. Capriolons à bon compte ; & il se met à sauter. Monfieur , cela ne vaut rien , dit le Maître. Et bien , faites valoir , dit l'Ecolier , c'est vôtre affaire. Allons , Monfieur , reprit le Maître , je fçais mon métier , donnez-moy la main , & apprenez plutôt à avancer & à reculer. A reculer , s'écria le jeune Gascon ! Qui , moy ? c'est justement ce que je ne veux jamais ni faire , ni fçavoir. *Nous ne reculons pas de chez nous.*

¶ Le même se fit faire un fort bel habit , & de la façon d'un bon Tailleur. Il demandoit à tous ceux de sa connoissance ce qu'il leur en sembloit. Un de ses amis en mania le drap , & il luy dit qu'il étoit un peu lâche. Comment , lâche , reprit-il ? Qu'on m'en cherche vite d'autre. Je ne veux avoir rien de lâche , pas même de l'étoffe.

¶ Un autre avoit une fort belle veste ;

& pour la faire voir, il ne boutonnoit pas son juste-au-corps, quelque froid qu'il fût. Il observoit avec soin si on la regardoit; & pour peu qu'il s'en apperçût, elle est entiere, au moins, disoit-il sur l'heure. Les manches & le dos, continuoit-il, sont de la même piece. Je ne plains pas l'étoffe aux miennes; & cela, ne vous déplaît, ajoutoit-il, pour avoir le plaisir de les prêter à mes Héroïnes, quand le bon goût leur prend de courir le Bal en Amazones, pour me plaire, ou pour me faire plaisir aux yeux.

¶ Certain *Renifleur de sentences*, que bien des gens ont connu à la Cour, faisoit à tout propos des réflexions morales. Il venoit un jour de Versailles à Paris tête à tête avec un Officier General de Languedoc, qui le menoit dans son carrosse. La morale ne tarissoit pas, & les moralitez se multiplioient. L'Officier s'endort, & le laisse dire. Monsieur, luy dit le *Philosophe moral*, je crois que vous dormez. Oüy, Monsieur, répond l'Officier, je commençois à m'assoupir. L'autre continuë de moraliser, & celuy-cy de dormir; mais vous dormez tout de bon, luy dit en-

core le *Moraliste*, en luy secoüant le bras. Eveillez-vous donc. Oh *mordy*, Monsieur, luy répond le Languedocien, cela n'est pas juste; ou ne m'instruisez pas, ou laissez-moy profiter.

¶ Un Gascon, en parlant de luy, se donnoit toutes les bonnes qualitez opposées à ses défauts. Eh ! une fois en vôtre vie, luy dit un homme delicat de ses amis, & d'un vrai mérite : louiez-vous en conscience. Ce seroit à pure perte, répondit-il. Je sçais mes intérêts.

¶ On demandoit à un Gentilhomme de Languedoc qui vouloit se marier, s'il aimoit mieux épouser une personne qu'il estimât depuis quelques années, qu'une autre qu'il n'aimât que depuis huit jours. Je crois, répondit-il, que pour bien estimer une femme, il faut la connoître de longue main; mais pour l'aimer, il est mieux de ne la connoître guere. Concluez.

¶ Lorsque nous sommes à Paris, nous alienons la meilleure partie de nôtre temps & de nos soins en faveur des Belles que nous connoissons déjà, ou de celles que nous cherchons à connoître; mais le réciproque nous dédommage du temps perdu, & souvent avec usure. *Voilà le bon.*

¶ Nous faisons parler à nos choix le langage des plaisirs, & à nos desirs, le langage des graces.

¶ Il faut que nous soyons de bons originaux, tout le monde nous copie, & *personne ne nous attrape.*

¶ Un homme de naissance qui faisoit fort le capable, & qui aimoit à décider, se trouva un jour chez une Dame du premier rang, avec un Gentilhomme de Languedoc qui sçavoit beaucoup, qui en avoit la réputation, & qui étoit bien venu dans cette maison, & dans beaucoup d'autres. La Dame eut une question assez curieuse à proposer. Elle s'adresse au Gentilhomme de Languedoc. Le grand Seigneur s'en plaint, & se formalise de cette préférence. Il coupe la parole au Languedocien, qui répondoit déjà. D'où vient, Madame, dit ce Seigneur, que pour une pareille difficulté, vous ne vous adressez pas plutôt à moy qu'à un autre? Il est vrai, dit-elle, que vous autres gens de qualité, vous sçavez tout, sans rien apprendre. Cela étoit bon, Madame, du tems de Moliere, dit le Languedocien; mais à présent, tout au contraire, *ils apprennent tout, sans rien sçavoir.*

¶ Le même Gentilhomme se trouva un jour dans une maison respectable, où un Lieutenant de Roy de Province fort éloquent, & médifant à proportion, parloit tres desavantageusement de son Gouverneur, avec qui il s'étoit broüillé. Monsieur, luy dit ce Gentilhomme, voila un absent qui ne sçauroit avoir tort où je suis. Je l'honore, & je luy ai mille obligations. Vous me faites l'honneur d'avoir quelque bonté pour moy. Si vous avez bien résolu de briller à ses dépens, donnez-moy du moins le tems de n'en être pas témoin. Je suis de vos amis, répondit obligeamment le Lieutenant de Roy. Dès qu'il est des vôtres, je change de ton & d'entretien; mais si vous me l'eussiez livré, c'est un fat que je méprise, & je l'aurois peint de toutes les couleurs. Monsieur, repartit le Languedocien, vous me tenez mal ce que vous venez de me promettre. Je suis un peu connoisseur, je critiquerai le portrait & les couleurs; mais autant que je le pourrai j'épargnerai le Peintre. Hé bien, répliqua *le médifant*, puisque vous y prenez tant d'intérêt; faites-luy sçavoir de ma part que je le méprise, & que je ne reconnois

pas en luy un nom , ni un titre qu'il ne mérite pas. Monsieur, reprit le Languedocien, son nom & son titre parlent assez d'eux-mêmes contre vous; & je n'écris guere, quand j'accepte de pareilles commissions. Pourquoi non, repartit encore *le médisant*? Ecrivez luy qu'il est un fat, & que je le dis. Croyez-moy, écrivez-luy cela. Puisque vous le voulez, Monsieur, dit d'un air ingénu le Gentilhomme de Languedoc, en tirant à demi l'épée, voicy ma plume. Par tout ailleurs, je vous l'aurois déjà présentée d'une autre façon. On se mit entre les deux. On lotia celuy-cy, on blâma l'autre, & on les accommoda. Le Lieutenant de Roy avoia au Gentilhomme qu'il y avoit plaisir d'être de ses amis. Il luy demanda en effet son amitié. Monsieur, luy répondit le Gascon, je vous l'offre; mais à condition que les absens pour qui je m'intéresse ne seront jamais déchirez impunément en ma présence. Sans cela, *nous peloterons sur nouveaux frais, attendant partie.*

¶ Quand je m'accorde, disoit un Gascon, avec quelqu'un que j'ai offensé, *mon accommodement est franc & net*; mais avec quelqu'un qui a pris la peine

de m'offenser *luy-même*, j'appelle ma réconciliation *Partie à remettre*.

¶ S'il n'y avoit pas un mépris à craindre, nous ne sçaurions ce que c'est que timidité, qu'en la voyant en d'autres bien differens de nous. *Qui nous contrefait, ne nous ressemble pas.*

¶ Quand on parle des sept Merveilles du monde, nous en sommes le *sur-tout*.

¶ Dès que j'entens un sot qui raisonne, je crois voir un aveugle *qui tire au blanc*.

¶ Vous me raillez d'être Gascon, disoit à Paris un jeune Gentilhomme de Bourdeaux; vous êtes donc de belle humeur, ou vous allez vous y mettre.

¶ Je suis si fort homme de société, disoit un autre, qu'il m'en faut même quand je dors.

¶ Mon Dieu, que vous êtes vif, disoit un jour à un Languedocien une Dame de Paris! Vous êtes toujours *alerte*, & les gens de votre pais ne touchent pas à terre. Madame, répondit-il, je ne sçais pas *en détail* tout ce que font les autres; mais pour moy, dès que je m'amuse à sauter, je *m'élève si haut*, que je *m'ennuye en l'air*, faute d'entretien.

¶ Entre un Picard & un Gascon dépouillés de tout, & nuds en chemise, l'un déplore sa honte, & l'autre cherche à la couvrir. Jugez lequel des deux *s'entient à l'élégie.*

¶ Dans la nudité, disoit un Languedocien, nous nous souvenons que de nôtre país, nous sommes nez propres & modestes. *Gare l'étoffe.*

¶ Cet homme-là, disoit un autre, ne sçauroit être heureux, qu'il n'ait passé le fleuve Lethé. Il ne se souvient que de tout ce qui l'a fâché. *Il est haineux.*

¶ Deux Parisiens avoient pris à tâche de faire à un Gascon qu'ils voyoient souvent, les plaisanteries les plus fortes, en quelque lieu qu'ils pussent le trouver. Il ne s'en étoit jamais formalisé; & il leur avoit toujours donné beau jeu. Les deux railleurs en abusèrent un jour dans une fort agréable société. Le Gascon, sans en témoigner aucune émotion, se mit d'abord à leur répondre, & ensuite à les attaquer. Il les déferra. Ils ne sçavoient plus où ils en étoient, & ils alloient luy faire une querelle. Ecoutez, leur dit-il, dès qu'il s'en aperçut; vous m'avez raillé, & je vous raille. Si c'est plus fort que de raison,

je me paye des arrerages.

¶ J'ai pû être riche, & je ne le suis point, disoit un tres-honnête-homme de Toulouse qui s'étoit vû dans des postes avantageux. Mes vertus, ajoutoit-il, vous en êtes la cause. Vous me coûtez cher ; *mais je ne vous en gronde pas.*

La mort d'un malheureux, disoit un Philosophe Gascon, est *une courtoisie* de la nature. S'il a *l'esprit bien fait*, en trépassant, il luy en doit dire *grand-mercy*.

¶ Quand le bonheur me quitte, disoit le même, je vais tranquillement l'attendre *aux pieds du destin.*

¶ J'ai souvent remarqué à Paris ; disoit un autre, que les Amans qui souhaitent le plus de plaire à leurs Maîtresses, ne craignent rien tant que de les épouser. Ils ont beau souffrir, ils ne cherchent pas une guérison si prompte. Il faut qu'ils croient, sur la foy publique, qu'en ce fait-là, *le remede est pire que le mal.*

¶ Nous faisons *profession* d'honneur ; & *exercice* de gloire, disoit un Officier de Guyenne. Lemétier en est beau. Quel dommage qu'il ne soit lucratif ! Chacun de nous *se feroit Crésus*. Nous serions trop riches.

¶ Nous naissons d'abord pour l'honneur ; *c'est l'origine*. Ensuite pour le bien, c'est l'éducation. Ne vous étonnez pas si nous sommes moins riches que glorieux. Le plus fort l'emporte. *Témoin l'épée.*

¶ Ne vous étonnez pas , disoit un Agenois , qui venoit de tirer l'épée contre un homme qui l'avoit choqué, ne vous étonnez pas *si j'ai les rencunes si promptes*. J'ai la mémoire bonne *sur les vengeances* ; mais le delai m'en affoiblit le souvenir ; & de peur de les oublier , je m'en souviens *fraichement sur l'heure*.

¶ Les obstacles sont nos reliefs , disoit un Bourdelois. Qui nous traverse nous honore ; mais nous sommes plus modestes , qu'on ne croit. Nous cherchons à nous passer de tant d'honneur. *Ne vous avisez pas d'augmenter ma gloire.*

¶ Il n'est pas aisé de définir l'honnête homme , disoit un Philosophe d'Agen , *qui avoit voyagé*. Il y a long-temps que l'on cherche cette définition. Je l'ai trouvée & la voicy. *L'honnête-homme est un Gascon dépaîsé.*

¶ Si vous me demandez , disoit un
autre,

autre, quels sont les Gascons les plus interressez ? Je vous répondrai , *de but en blanc* , que ce sont ceux qui veulent *le plus visiblement* vivre à la parisienne.

¶ Vous avez toujours de bon tabac , dit on un jour à un Gascon , dans une agréable société. *Tant pis pour moy* , répondit-il. Pourquoi tant pis pour vous ? répartit un Parisien avare. Vous en conviendrez plutôt qu'un autre , repliqua-t-il : tout le monde m'en demande , & personne ne songe *quo je l'achete*.

¶ Parlez plus bas , si vous ne voulez pas que je vous entende , dit un jour une jolie Gasconne à un homme de son pays , qu'elle aimoit & qui assez loin d'elle en disoit deux mots à un autre. Oh pour cela, Mademoiselle , lui répondit-il , si vous m'entendez d'où vous êtes , vous avez l'oreille aussi bonne , que vous l'avez *bien dessinée*. L'oreille , s'écria-t-elle. Je l'ai si fine , *que j'entens croître l'herbe*.

¶ Madame , dit un Toulousain à une fort jolie femme de Paris , vous n'êtes donc jamais chez vous ? Monsieur , je ne sors guère , luy répondit la Dame. Dites-moy donc , reprit-il comme cela se fait. J'ai été *en blanc* , coup sur

coup , pour vous y très-humbler. J'en ai laissé mon blanc signé à votre porte.

¶ Trois Complimenteurs des plus fatiguans m'aborderent hier en plein minuit dans la rue ; ils me prirent fort civilement tout ce que j'avois. J'entray chez moy *nud comme un Cupidon*.

¶ Voila encore *de ma part* , disoit un Gascon , un joli projet *à bas*. Mon esperance vient d'avorter pour la cinquième fois , & toujours *du fait de l'envie* ; mais depuis que j'ai remarqué , que le Soleil trouve des nuës dans sa course , je ne m'étonne plus de trouver des envieux en mon chemin.

¶ Est-il vrai , comme on le dit , que l'aigle meure , non de vieillesse , mais de faim ? demandoit un Parisien , qui courroit les tables , à un Limousin , qui passoit pour un grand mangeur ? Oüi , répondit celui-cy ; & si les Parasites ne sortoient pas de chez eux aux heures *mangeatoires* , ils auroient le sort de l'aigle. Heureusement pour eux , ajouta-t-il , ils sçavent toujours *quelle heure il est*.

¶ Mon cœur , disoit un Languedocien , est une *horloge* dont mon visage est le *cadran* ; on voit toujours au vrai sur l'un , quelle heure il est dans l'autre..

¶ Les Thébains prirent autrefois l'Harmonie pour leur Déesse tutélaire, disoit un Toulousain qui avoit une fort belle voix. Nos *Amateurs* de l'Opéra sont devenus *Thébains*.

¶ La discorde, disoit un Avocat de Beziers, est dans une famille le *Cheval de Troye*, ou la *boîte de Pandore*. Gare le feu, ajouta-t-il, *gare malheurs*.

¶ La Chicane, disoit le même, est la *banque*, ou le *Perou* du Palais.

¶ Le travail, disoit encore le même, est le *gremier* du Laboureur, la *bourse* du Marchand, & le *nord* des Avocats.

¶ Les gens du monde, qui parlent, disoit encore le même, ne semant que des discours en l'air, ne moissonnent que du vent, & pour nous *nos discours sont nos récoltes*.

¶ Un Languedocien sage & judicieux donnoit des avis senez & utiles à un Parisien, qui se faisoit grand tort par la dissipation de sa conduite. Hé bien, lui dit celuy-cy, j'ai tort, vos avis sont bons à suivre. Je vous ai dit plus d'une fois que j'en veux profiter. Conduisez-moi, je me défais en votre faveur de mes déreglemens, je vous les transporte. Je le vois bien, dit le Languedocien, vous m'en

cédez souvent *la propriété* ; mais vous en gardez toujours *l'usufruit*.

¶ Un jeune Ecclesiastique de la petite ville d'Aurignac, & fils d'un Maréchal ferrant de cette Ville, avoit fait toutes ses études avec beaucoup de succès à Toulouse. Il y vaqua une Chaire de Professeur. Il se mit sur les rangs, pour la disputer, & il y avoit bonne part. A la premiere nouvelle qu'en eut le Maréchal son pere, il se rendit à Toulouse, pour être témoin du triomphe de son fils. Il arriva dans le lieu de la dispute, dans le tems que son fils *le prétendant* soutenoit sa grande Thèse, & qu'il étoit aux prises avec ses concurrens. Du lieu élevé où il étoit, il démêla ce bon homme dans la foule. Messieurs, dit-il, dès qu'il l'apperçut, en interrompant sa réponse, à un argument des plus forts, c'est mon pere, laissez-le passer, je vous en prie, & donnez-lui le plaisir de se payer par ses yeux, de tout ce que l'éducation de son fils lui coûte. On se rangea, on le plaça bien ; & le Répondant reprend l'argument & pousse à bout & celui qui disputoit pour lors, & les autres concurrens qui l'attaquerent en suite. Sur la fin de la dispute, dans le

tems qu'il donnoit *une solution* des plus décisives & des plus fortes. Hé bien, mon pere, lui dit-il du même ton, *ne leur ai-je pas bien rivé les talons.*

¶ Un grand Seigneur de Languedoc, humain & charitable, partageoit volontiers ses revenus avec les pauvres, & s'empressoit à soulager ceux qui pouvoient en avoir besoin. Il entreprit un bâtiment qui luy coûtoit beaucoup plus qu'il ne l'avoit prévu. Il fut obligé d'interrompre ses liberalitez. Un Ecclesiastique *discret* le vint prier un jour, *sur un ton de pensionnaire*, de luy continuer *sur l'heure* le bien qu'il luy faisoit. Monsieur, luy répondit le grand Seigneur, ce bâtiment me ruine, & je ne sçau-rois avoir à la fois le plaisir de bâtir, & de donner. Je n'ai rien. *Domine*, répliqua le postulant, au milieu d'une vaste cour pleine de pierres de taille; *Dic ut lapides-isti panes fiant.* Seigneur, dites que toutes ces pierres soient changées en pain.

¶ Quand les passions ont *la fièvre*, disoit un Toulousain, *le poux ne bat plus à la raison: Elle agonise.*

¶ Les grandes passions, disoit un au-tre, sont des maux sans remede. Ce

qui les guérit les rend perilleuses. Ce sont les *pourvoyeuses des Incurables*.

¶ Un jeune Gascon arrivoit à Paris pour la première fois. C'étoit dans la belle saison, & il voulut aller aux Tuileries tout en arrivant. Dès qu'il vit les galeries du Louvre ; *Caddedis*, s'écria-t-il, cela me plaît. Quand je vois le devant de cette Maison, je crois voir le derriere des écuries du Château de mon pere.

¶ Vous avez un grand privilege, vous autres *Enfans de Paris*, disoit un Gascon à deux jeunes Parisiens, avec qui il se promenoit du côté de Bissette. Quel est donc ce privilege si grand, luy demanda l'un des deux ? Et c'est, répondit-il, que vous pouvez faire les fous tout à votre aise. Vous *fricassez*, étourdis & jeunes, tout ce que vous ont amassé vos peres sages & vieux ; & quand tout est fini, continua-t-il, en leur montrant cet Hôpital, vous avez devant vous votre ressource. *Voilà votre pis aller*.

¶ A la dernière paix, un jeune Laboureur de Guyenne, qui s'étoit fait Soldat, aimra mieux se faire Porteur d'eau à Paris, que de s'en retourner

chez luy avant que d'avoir fait quelque fortune. Un Officier qui le connoissoit , le trouva un jour dans l'exercice de son nouvel employ. Eh te voila ! luy dit-il , quel métier as-tu choisi là ? Eh , Monsieur ! lui répondit le Porteur d'eau Gascon , j'ai bien servy , comme vous sçavez ; & pour ma recompense , j'ai dix mille écus *sur l'eau de la riviere de Seine*. Je ne sçaurois m'en défaire en gros. *Je la détaille.*

¶ On raille trop dans cette maison où vous allez si souvent , disoit un Parisien à un Gascon. Pouvez-vous vous y plaire ? Croyez vous n'y être pas ressassé présent ou absent ? Oh pour moy , répondit-il , il n'y a rien à craindre. Je sçais caprioler. Je saute par dessus le blutteau ; & j'ai l'art de convertir *en son* ceux qui veulent me faire farine ; mais en faveur du Public , je veux apprendre à ces gens-là à divertir autant ceux qu'ils raillent , que ceux qui en sont témoins. *Voila mon stile. C'est le bon.*

¶ Cet homme-là , disoit-on d'un railleur de profession , en veut à tout le Genre humain. Il faut qu'il raille ; & pour une plaisanterie de sa façon , il sacrifieroit le meilleur de ses amis. Vous

supposez donc qu'il en puisse avoir, dit un Gascon. *Je l'en défie*, ou il reviendra à l'A. B. C.

¶ Un Parisien faisoit fort le capable. Il ne sçavoit rien, & il vouloit toujours parler *science*. Il sçavoit une infinité de grands mots qu'il plaçoit à tort & à travers. J'ai, dit-il un jour, un assez beau cabinet, bien plein de *Météores*. Vous aimez donc bien, luy dit un Gascon, la pluie, la neige, la grêle & le tonnerre. *Nous ne serons pas à même auberge.*

¶ On disoit à un Gascon, que les Espagnols, qui naturellement ont le cœur haut, & l'ame assurée, appellent le tonnerre l'épouvante des poltrons, *El espanto de la vellacos*. Je ne m'étonne pas, dit-il, que certains hommes le craignent, & que toutes les femmes en aient peur. *La poltronnerie est de leur secte.*

¶ On demandoit à deux Gascons, qu'est ce que c'étoit qu'un homme qui regardoit avec trop d'attention une assez jolie femme ? C'est, répondit l'un, un homme qui a toute son ame aux yeux. *C'est une extase*, ajouta l'autre.

¶ Un Gascon qui avoit affaire dans la
rue

la ruë des deux Ecus , demandoit la ruë *de six francs*. Monsieur , lui dit un Artisan , nous ne connoissons pas cette ruë ; mais il y a la ruë des deux Ecus au bout de celle-cy. Eh c'est tout un , répondit-il , je m'en contente , *quand j'ai deux écus , je crois avoir six francs. C'est mon tarif.*

¶ Apprenez-moy , disoit un autre , où demeure dans cette ruë Monsieur Cheval ? Monsieur , luy dit un Artisan , il n'y a point d'homme de ce nom dans cette ruë ; mais vous êtes devant la porte de Monsieur Poulain. Eh c'est cela , ajouta-t-il ; mais depuis dix ans que je ne l'ai vû , il a bien eu le tems de changer de nom. *Je le vois , il fait encore le jeune.*

¶ Un Fiacre raisonnoit contre un Gascon , & ne vouloit pas marcher , qu'il ne luy eût payé la premiere heure. Pour qui me prens-tu , coquin , maraut , dit le Gascon. Monsieur , répond le Fiacre , pour un homme qui m'offre des injures pour de l'argent. Maraut , reprit le Gascon , si je descens & si tu ne marches sans réplique , *je te démonterai les os , comme je démonte les ressorts de mes pistolets.*

¶ Si tous ceux que j'ai tuez à l'armée, disoit un Soldat Gascon, se trouvoient tous en un tas, dans un vallon de nos Pirenées, on passeroit *de plain pied* du haut d'une montagne à l'autre.

¶ Un Gascon & un Parisien avoient pris querelle ensemble; on les accomoda sur le champ. Vous êtes bien heureux, dit le Gascon au Parisien, en l'embrassant, de m'avoir surpris *pacifique*. Si vous m'eussiez fâché, *d'un cran de plus*, je vous eusse jetté si haut en l'air, *que les mouches auroient eu le tems de vous manger*, avant que vous fussiez revenu à terre.

¶ Il ne fait pas bon avec moy, disoit un Provençal, quand je me fâche; je l'évite, de peur qu'il n'en coûte plus d'une vie. *C'est songer au salut du prochain.*

¶ Nous sommes bons, disoit un autre, & de la bonté de ceux qui en ont encore quand ils font les méchans. Défiez-vous de nôtre valeur, ne craignez rien de nôtre malice. Elle ne tire pas sur le noir. *Nous l'avons blanche.*

¶ Nous chassons les moucheron de l'air, disoit encore un Provençal. [Nous écrasons les vers de terre. Nous met-

tons à ce niveau, tout ce qui veut être haut sur nous. Nous sommes *applanisseurs* de difficultez, & *destructeurs* d'obstacles.

¶ En Guerre & en amour, nous sommes *les bons ouvriers*. Les chefs-d'œuvre en sont nôtres. Nous *ſçavons la portée du fleuret & de la fleurée*.

¶ Nous avons des noms fixes, & des renoms qui volent. Ils vont loin. Nos *sobriquets* sont des *épithètes*. La gloire même en fait l'éloge. Elle *ſçait la Rhétorique*.

¶ Notre cœur est un fin courtifan, dont notre esprit n'est pas la dupe.

¶ Vous vous mariez donc, disoit à un jeune Parisien un Gascon de quelque âge. Vous épousez une jeune Veuve; vous en êtes amoureux, vous en perdez l'esprit, vous en êtes malade. Voilà toute votre raison. Cette raison finira avec la nôce. Raïsonnez mieux, ou mieux j'aimerai votre mal, que votre remède.

¶ Quoy, disoit un jeune Parisien à un Gascon de ſes amis, il y a ſix mois que votre maîtrefſe eſt morte, & vous la pleurez encore? Comment ſi je la pleure encore? ſ'écria le Gascon, après

six' mois ! je la veux pleurer quatre-vints ans. *J'ai embaumé ma douleur pour la rendre éternelle.*

¶ Je ne m'étonne pas , disoit un homme d'esprit à un Gascon , que tous les gens de vôtre pais fassent leur chemin. Vous ne faites pas , tous tant que vous êtes , un seul pas hors de la route ; & vous sçavez battre le fer dès qu'il est chaud. *Je vous le cautionne* , dit le Gascon. L'envie de réussir n'est pas moins marquée dans nos actions , que nôtre accent dans nos paroles.

¶ Un homme de quelque considération , témoignoît sincerement de l'estime & de l'amitié à un Gentil-homme de Languedoc , qui étoit dans une approbation generale par son esprit , par sa conduite. & par un merite reconnu. Monsieur , luy répondit ce Gentil-homme, je reçois *avidement* les assurances que vous me donnez d'une affection qui m'est precieuse. Si vous êtes bien aise de me la continuer , accordez-moy une grace. Prenez une balance , mettez-moy d'un côté tout ce que vous me croyez de bonnes qualitez , & de l'autre tout ce que j'en puis avoir de mauvaises , & penchez en ma faveur du côté qui

penchera. *Je ne surrais pas.* Vous sçau-
rez à quoy vous en tenir.

¶ Sçavez-vous, disoit à Paris un bel esprit de Toulouse, ce qui nous aide le plus à réüssir ? C'est que sans être jamais trop *isolez*, nous nous faisons par tout *uniques*. Nous partageons nôtre attention entre nous & nos spectateurs. Nous sçavons que nous sommes toujours en vûë, & en spectacle assez souvent. Nous prenons pour nous l'avis, que Mecenas donnoit à Auguste : *Tibi non magis quam soli latere contingit*. Il faisoit entendre à cet Empereur, qu'il ne luy étoit pas plus facile de se cacher, qu'à un Acteur qui paroît seul sur le Théâtre. Nous songeons à la representation. *Nous joüons nôtre rôle, comme Auguste devoit joüer le sien. Avis à la jeunesse parisienne.*

¶ Je ne suis pas surpris, disoit un Gascon, que nous ayons si bonne opinion des Héros de l'antiquité. Ils ne se laissent plus voir qu'avec toutes leurs vertus. Le tems & l'oubly ont tiré le rideau sur leurs vices. Nos Gascons modernes sçavent les imiter. Ils se montrent à leur avantage. *Je donne mon approbation. Permis à eux de se faire imprimer.*

¶ On railloit un Gascon qui n'étoit plus jeune , de ce qu'il avoit toujours pour les femmes les mêmes empressements. Hélas , répondit-il , je l'avoueray , je suis un peu du goût d'Ovide. Je leur trouve à toutes quelque chose qui me porte à les aimer , quand ce ne seroit que leur sexe ; & je n'en vois pas de *non vieilles* qui n'ayent de quoy me rajeunir. *J'en aime l'idée.*

¶ On se récrioit sur ce qu'un Parisien déjà dans l'âge faisoit encore le Galant de profession. De quoy vous étonnez-vous , dit un Gascon , il est vieux à la verité ; mais il a de l'esprit , & il pense. *Il aime d'idée.*

¶ Un Languedocien qui n'étoit plus jeune ; & qui avoit été un homme à bonne fortune en son tems , ne pouvoit plus aimer des femmes qu'il eût vûes , & ne devenoit amoureux que de celles qu'il n'avoit pas pû voir. On luy en demanda la raison. Eh c'est , dit-il , qu'à celles que je ne connois pas , je ne leur vois pas de défauts qui m'en détachent. Je n'ai à leur reprocher que leur absence , & ce n'est ny ma faute , ny la leur. *Je m'y accommode.*

¶ Un Languedocien tomba malade à

Paris. Une jeune & jolie Brune de son voisinage le venoit voir souvent, & s'empressoit à luy rendre quelque service. Un Gascon de ses amis en avoit été témoin. Ho ça, mon cher, luy dit-il un jour en présence de la petite Brune, te voila bien-tôt guéri, & je vais tomber malade. Il faudra que tu me prêtés ton lit, & cette jolie Garde. Oh, Monsieur, répondit-elle ingénument, Monsieur ne sera pas si-tôt guéri; & il faudra bien qu'il garde encore la chambre quelque tems, *pour se remettre.*

¶ Un Mousquetaire de Languedoc, bien fait de sa personne, plein d'esprit, & de la plus belle humeur, étoit allé voir à trois lieües de Paris des Dames d'un vrai mérite & de sa connoissance. Il avoit raison de se plaire avec elles, & elles n'en avoient guere moins de se plaire avec luy. Elles furent ravies de le retenir aussi long-tems qu'il eut la liberté d'être avec elles. Enfin le jour arriva que la Compagnie devoit monter à cheval, & qu'il ne pouvoit pas y manquer, sans en être puni. Il prend congé d'elles dès le soir, bien résolu de partir le lendemain de bonne heure. Il ne put s'y résoudre cependant, qu'il ne leur eût

du moins donné le bonjour. Et elles ne purent le laisser partir, sans l'avoir fait déjeuner avec elles. On sortit de table, & il prit congé pour la seconde fois. Prêt à monter à cheval, il eut encore quelque chose à leur dire, & il rentra pour leur parler. On veut le retenir, il s'échape. Dans le tems qu'il mettoit le pied à l'étrier, celle à qui il donnoit la pomme, eut par amitié, ou par malice, quelque commission à luy donner. On le rappelle, il revient. On veut l'amuser, il s'enfuit. Il alla, & revint ainsi, à plusieurs reprises. Le tems le pressoit. Il court vite pour la dernière fois à son cheval. Il trouve qu'impatient d'être si long tems au filet, il s'étoit débridé luy-même. Les Dames le scurent par un de leurs domestiques. Elles courent à un Balcon pour le voir, & pour en rire. Eh ! l'on vous croyoit déjà parti, luy cria l'une d'elles, & vous voila encore. Hélas ! Mesdames, dit-il, vous le voyez ; *le devoir bride bien mon cheval ; mais l'amour le débride.*

¶ Quand je m'éloigne d'une Belle, disoit un Gascon, je donne *sauf-conduit* à ses soupirs, & *passé-port* à ses larmes.

¶ Les larmes & les soupirs d'une belle personne, disoit un autre, sont une contagion qui gagne l'ame par les yeux, & le cœur, par les oreilles.

¶ Quand je donne la sérénade à ma Belle, après minuit, disoit un Toulousain, & que je mêle mes regrets à la mélodie, je dis toujours à mes soupirs : allez, marchez vers l'oreille de ma Mignone; & si vous la trouvez bien endormie, gardez-vous bien de l'éveiller. *Respect à son sommeil.* C'est ce qu'un Poëte Espagnol a bien exprimé en peu de mots.

*Caminad mis suspiros, adonde Soleis,
Y si duerme mi Niña, no la despertéis.*

¶ Voila un homme & une femme qui se plaisent bien à être ensemble, disoit un Gascon. C'est Agnès & le corps mort. Vous qui n'êtes pas médissant, répondit une Dame de leurs amies, vous faites-là, ce semble, un jugement téméraire. Rien n'est plus innocent que leur liaison. Madame, répliqua-t-il, vous parlez Italien. Je vous dirai en cette langue : *forse l'é vero; ma non però credibile.* Certaines veritez peuvent trouver des incrédules, & tous les jugemens faux ne sont pas téméraires.

¶ L'air coquet est un accent Gascon qui ne se perd , ni ne se déguise.

¶ Toute femme bien parée est un tissu de Gasconades.

¶ Je regarde Paris en toute saison , comme Venise dans le Carnaval. Peu de gens y sont *sans masque*.

¶ J'ai un *Rhumatiste* , disoit un Bourgeois de Paris. Faites del' *exercice* , répondit un Gentilhomme de Gascogne.

¶ Après l'affaire de Leuze , où les Gardes du Roy firent des choses incroyables , quelques-uns d'entre eux , & la plupart Gascons détailloient leurs actions & leurs proüesses. L'un disoit : j'ai tué vint hommes *à ma part*. L'autre disoit : j'en ai tué autant , & j'ai fait prisonniers deux Officiers Generaux. Un troisième ajouta qu'il avoit enfoncé , luy cinquième , deuxou trois Escadrons , & qu'il en avoit rapporté tous les drapeaux. Et vous , dit-on à un Gentilhomme Gascon de riche taille , de beaucoup d'esprit , & d'une valeur de sang froid , vous ne dites rien : qu'avez-vous fait ? Moy , répondit-il : *J'y ai été tué*.

¶ Un Gascon fut pris pour Juge d'un troc entre deux amis , dont le mérite est fort connu. L'un a beaucoup de quali-

tez distinguées, & il passeroit pour un homme accompli, s'il pouvoit prendre sur luy de ne pas passer sa vie à troquer à son préjudice tout ce qu'il a. L'autre joint autant d'esprit & d'enjoûment à tout ce qu'il dit, que de probité & d'honneur à tout ce qu'il fait. Celuy-cy avoit une belle Montre d'or. L'autre luy offroit la sienne en troc avec une fort belle tabatiere. Ce n'est pas assez, dit celuy à qui étoit la Montre. Hé bien, dit l'autre, j'y ajoute cet étuy. Ce n'est pas encore assez, répondoit toujours le maître de la Montre. Et comme l'autre luy disoit : j'y mettrai cecy, j'y mettrai cela ; Croyez-moy, luy dit-il, mettez-vous-y vous-même : que faites-vous de vous ? Et qu'en feriez-vous vous-même, dit le Gascon, *vous n'aimez pas à troquer.* ●

¶ Une femme de figure indifferente loüoit à bout portant un Gascon à qui elle vouloit plaire, & à qui elle ne plaisoit pas. Madame, luy dit-il à la fin, vous me dépaîsez. Votre approbation m'honore ; mais vôtre loüange *me confusse.* Ne m'ôtez pas *la respiration.*

¶ Serez-vous toujours coquet, disoient un jour des femmes de Paris à un

Gascon des plus galans ? Irez-vous toujours de Belle en Belle ? Ne vous marierez-vous jamais ? Me marier, s'écria-t-il ! Qui, moy ? Je n'aime le mariage qu'en peinture. Je peins au naturel. *Je m'en fais des miniatures.*

¶ On ne cherche rien tant, ni si souvent en voyage, disoit un Gascon, que les Hôtelleries. Y est-on ? & y a-t-on pris sa réfection ? on s'y déplaît. *Figure du mariage.*

¶ Je ne vais guere dans cette maison-là, disoit un autre. On y trouve, quoy qu'on fasse, des prudes & des pédans. *L'œil y dord, l'oreille y bâille.*

¶ Un Normand appelloit un Gascon *Mous d'Adiusias*. Le Gascon l'appella *Monseigneur de Niouyninon*.

¶ Une femme des plus maigres, & presque toujours habillée de verd, se donnoit les manieres les plus gracieuses. Elle veut plaire, dit un Gascon. Elle *met l'amour au verd, & les Amans au sec*

¶ Je n'aime rien tant, disoit un autre, que la société des femmes. Et rien ne m'y déplaît davantage, que d'en trouver de celles qui ne laissent à un homme de bon goût aucune envie de vivre seul. *Ce sont mes redoutes.*

¶ J'aime la société, disoit un autre, *il me la faut*, donnez-la moy bonne, ou je me fais solitaire au milieu de tous ceux qui ne m'empêchent pas d'être seul. *J'ai l'esprit de comparaison.*

¶ Quand ce qu'on me dit ne me plaît pas, j'écoute *laconiquement*.

¶ De peur d'être distrait en conversation, disoit un Toulousain, je devine ce que l'on va me dire, & d'avance j'y répons. Voila comme j'aime *le dialogue*, en l'abrégeant.

¶ Qui est cet homme-là, demandait-on un jour à un Gascon qui venoit de s'entretenir avec un Financier ? *C'est*, répondit-il, *un Professeur d'Arithmétique*.

¶ La fortune d'un Guerrier est de verre. Celle d'un Financier est d'or. *Je me fais sa pierre de touche.*

¶ Quand la bourse est *en pleine Lune*, les embarras sont *en declin*, & les plaisirs *en croissant*.

¶ Parmi les Parisiens, dès que les plaisirs sont *en marche*, les devoirs sont *en echec*.

¶ Madame, disoit un Gascon à une Coquette de Paris : si vous goûtez si bien le plaisir de me voir, *craignez l'éclipse*. Vous ne me verrez jamais *camarade* d'un Rival préféré.

¶ Le Baron de Perdignac étoit amoureux à Paris, de la femme d'un jaloux, qui avoit bonne raison de l'être. Le mari s'appelloit *Monsieur de Bâtonfort*. Le Baron s'étoit insinué dans ses bonnes grâces ; & il étoit fort bien reçu de luy & d'elle. Il se croyoit le préféré ; mais la Belle avoit fait une nouvelle conquête, qui luy tenoit un peu plus au cœur. Le Baron l'ignoroit. Il vint la voir un jour, à son ordinaire. Il trouva le mari dans le plus grand emportement. Il disoit à sa femme les injures les plus atroces. Eh ! fy, Monsieur, luy dit le Baron en entrant, parle-t-on comme cela, & peut-on parler de même à une femme de ce mérite ? C'est une infame, répond le mari. Jugez-en vous-même. Voicy ce qu'elle écrit à son nouvel Amant. Lisez. Elle voulut luy arracher son billet ; mais elle ne fut pas la plus forte. Le Baron lit, & il trouva qu'il n'y est pas mieux traité que le mari, & qu'il y est sacrifié d'un bout à l'autre. Quoy, Madame, dit-il, c'est ce que vous venez d'écrire ? Et vous, Monsieur, c'est ce que vous venez de voir, & vous vous en tenez aux apostrophes ? Bien loin de vous en blâmer, ajouta-t-il, réalisez-

vous, Monsieur de Bâtonfort, & appliquez-luy moy, si vous m'en croyez, votre nom tout du long de l'aune. Adieu, Madame, continua-t-il, en sortant. C'est trop peu de gronder Monsieur, Battez, battez, Monsieur de Bâtonfort, faites-luy porter votre nom de bonne sorte.

¶ Une femme de Languedoc qui avoit trente ans passés, & qui en avoit un de moins qu'une fille de Paris qui ne s'en donnoit que vint-cinq, s'écria à cette date: Eh! le joli numero. D'atez-toujours de même? je n'en aurai jamais que vint-quatre pour ma part.

¶ Un assez jeune Prédicateur se déchainoit tout un Carême, dans tous ses Sermons, contre les femmes. Elles s'en formalisèrent à la fin. Cinq ou six des plus délicates se plainquirent ouvertement de ce qu'il en parloit sans exception. Elles se souleverent contre luy. Deux ou trois s'en expliquoient un jour avec une fort jolie Gasconne. Eh mon Dieu! Mesdames, répondit-elle, laissez-le dire. Il y a de la cruauté en votre fait. On n'a jamais empêché un pauvre malade qui ne sçauroit boire de l'eau, de s'en rincer la bouche.

¶ On parloit un jour à Paris devant

une Gasconne des plus belles , de l'âge d'une autre fille de ses amies , & on luy donnoit vint-cinq ans. Helas , dit la Gasconne , vous luy en donnez tout d'un coup *une bonne couple*. Nous avons confronté nos Baptistaires , nous sommes de même an & mois ; & je n'ai pas encore , que je sçache , vint-trois ans & demi. Témoin ma mere. *Elle y étoit*. Celle dont nous parlons , ajouta une Dame qui la connoissoit bien , n'en a pas assurément davantage. Et je vous dirai , de plus , continua-t-elle , qu'elle m'a juré , & elle est sincere , qu'elle n'avoit encore fait aucun usage de son cœur. Les autres se récrièrent , la Gasconne dit qu'elle ne s'en étonnoit pas. Je la vois , ajouta-t-elle , assez *idiotte* pour cela. Elle n'a pas , certainement , autant d'esprit que vous , repartit la même Dame. Il y paroît , répliqua la Gasconne : j'aime-rois autant dire : *je suis sote à mon corps défendant*.

¶ Une Dame de Languedoc se trouva obligée de venir à Paris pour un procès. Elle tira sa fille du Couvent pour la mener avec elle. Ce n'étoit encore *qu'un enfant de belle taille*. Sa beauté étoit toute formée , & elle n'avoit pas plus

plus de seize ans. Un de leurs Juges en devint fort amoureux. Il luy avoit déjà parlé de sa passion, & il luy en parla un jour en bonne forme. Eh ? que vous me faites plaisir, luy dit-elle, de m'assurer que vous m'aimez. Je ne sçais pas encore, continua-t-elle, avec une vraie simplicité, comment on fait pour aimer; mais autant que j'en puis juger, je crois que je vous aime aussi, & je n'ai pas osé l'avouer à ma mere. Gardez-vous bien, luy dit-il, de luy en parler. Les meres y trouvent toujours à redire. N'ayez pas peur, reprit-elle, je ne suis pas si sote. Mais écoutez, poursuivit-elle, quand nous avons été chez vous, ma mere & moy, j'ai vû dans votre chambre & dans votre cabinet *le portrait des Belles* que vous avez aimé. Je voudrois bien y voir le mien. Mais Madame votre mere, répliqua-t-il, le verroit quand elle viendrait chez moy. Que vous êtes innocent, repartit-elle ingénument ! Et faites-le faire *qui ne me ressemble pas*.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc s'étoit marié fort avantageusement à Paris. Il ne luy restoit de toute sa famille qu'une sœur qui étoit d'une grande beauté, qui avoit le plus joli naturel,

& qui n'avoit pas plus de quinze ans. Il la fit venir auprès de sa femme, qui fut charmée de l'avoir. Il partit pour l'Armée. Sa femme étoit grosse, & il la recommanda bien à sa sœur. Après le départ du mari, la femme grosse tomba, & se blessa. La petite fille en fut au desespoir. Rien ne pouvoit la consoler. Mon frere en mourra de douleur, disoit-elle. Je le connois, il en mourra. Il comptoit d'être pere à son retour, & il ne trouvera rien. Il en mourra, disoit-elle toujours. Tout ce qu'on luy disoit pour adoucir son affliction, ne servoit qu'à la redoubler. Au moins, dit-elle à la fin, avec une ingénuité charmante, si mon frere, à son retour, pouvoit encore la trouver grosse.

¶ Une fort belle fille, dont la conduite n'avoit pas été des plus réglées, & dont on parloit desavantageusement, mourut à Paris, après une assez longue maladie. A sa mort, tout le devant de sa maison fut tendu de blanc. La voila donc trépassée, *cette jolie personne*, dit un Gascon, en passant devant la porte? Mais, ajouta-t-il, voila bien du blanc. On pourroit bien, je crois, *pertintailier cela de noir.*

¶ Deux Gascons voyageoient ensemble. Ils passerent par Chartres. Ils n'avoient jamais ni mangé ni vû des *guignars*. Ce sont en effet des oiseaux rares, qu'on ne prend guere qu'au tour de cette Ville-là. C'en étoit la saison. Ils en demanderent avec instance. Quelque recherche qu'on fît, on n'en trouva qu'un, qu'on leur porta, comme ils s'alloient coucher. Ce n'est pas assez, dirent-ils de concert. Cela est trop petit & trop bon, pour être partagé. Qu'on nous en trouve du moins un autre. Cependant, dit l'un des deux, en se couchant, s'il ne s'en trouve pas davantage, comment ferons-nous ? En ce cas, dit l'autre, veux-tu que celui qui aura fait le plus beau rêve cette nuit, en ait demain à son levé la préférence ? J'y consens, dit l'autre. Dès qu'il fut jour, celui-cy se leve, pendant que son camarade dormoit encore. Il va à la Cuisine, il fait apprêter le *guignar*, & il le mange. Il revient à son camarade, qui, s'éveillant en sursaut, crie : j'ai gagné. Le *guignar* est à moy. J'ai songé, continua-t-il, que les Anges *me sont venus enlever* comme un corps-saint dans un Char de gloire. Hélas ! dit l'autre,

cela est vrai, je t'ai vû partir. Et comme je croyois que tu ne reviendrois pas, j'ai mangé le guignar en ton absence.

¶ Dés que nous parlons, l'ennui, la tristesse & le chagrin de nos Auditeurs, se perdent dans nos entretiens, comme des aiguilles dans des botes de foin.

¶ Nous sommes un lansquenet, où tout le monde met à la réjoüissance.

¶ D'où vient, disoit un Parisien à un Gascon, que du plus au moins vous êtes tous agréables ou amusans dans toute sorte de compagnies? C'est, répondit le Gascon, que nous sçavons faire de la raillerie un jeu d'esprit, où chacun joüe à son tour, & dont personne ne paye les frais.

¶ On disoit devant un Agenois, qu'un homme de sa connoissance portoit depuis long-tems le même habit. Hélas, dit-il, il y paroît. Il n'y reste pas plus de poil que sur un œuf frais.

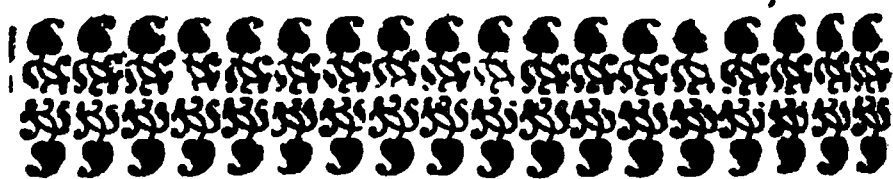
¶ Quand je m'attire quelque bienfait, disoit un Languedocien, je crois être le Soleil, qui n'attire des exalaïsons de la terre, que pour les lui rendre libéralement.

¶ Un bon General, qui conduit bien une action, disoit un Officier de Lan-

guedoc , *est un Almanach* qui prédit une victoire.

¶ Vos exagérations sont trop outrées, disoit-on à un Gascon. Vous n'y êtes pas , repliqua-t-il. Ce sont , *au pis aller* , des microscopes qui grossissent les objets , & qui les font voir tels qu'ils sont.

¶ Les Gascons prêtent leur nom à bien des gens , *qui ne sont pas de leur pays*.



REFLEXIONS GASCONES

Sur le Chapitre des Femmes.

LA plupart des jolies femmes perdent à se laisser connoître , ce qu'elles gagnent à se laisser voir.

¶ La severité des filles à marier, n'est *qu'un voile* qui ne cache rien.

¶ Les filles & les veuves à marier, sont autant d'honnêtes *contreveritez*.

¶ Les beaux yeux sont au visage, ce que l'éloquence est au discours.

¶ Un joli son de voix est au langage d'une femme, ce qu'est à la Musique la *propreté du chant*.

¶ Un joli nez sur un beau visage, est *un Cavalier* au milieu d'un bastion. *Gare l'Artillerie*.

¶ Le plus beau teint, est un bon droit qui a besoin d'aide.

¶ Le coloris est une partie de la peinture, où les femmes deviennent habiles, sans apprendre à dessiner.

¶ Je regarde deux beaux yeux dans

une jeune Aurore , *comme un Parélie* , au Soleil levant.

¶ L'art de plaire est pour les femmes un métier que les belles sçavent sans l'avoir appris , & que les laides ne peuvent bien sçavoir , qu'après un long apprentissage.

¶ Une belle dans un long tête-à-tête, est *une place de guerre* qui n'a point de dehors.

¶ L'esprit de femme est souvent à la raison , ce qu'est au diamant le verre.

¶ Une belle qui chante bien , est d'abord une Syrene à l'oreille. *Gare les yeux.*

¶ La plupart des femmes sont des *Protées* , qui se montrent de cent manières différentes , tout l'opposé de ce qu'elles sont.

¶ Je regarde toute femme intéressée , dès que je l'aime , comme un créancier qui me plaidera un jour. Je hais les procès. *Je les évite.*

¶ Les marques de petite verolle , sur un visage qui étoit tout charmant , sont encore quelquefois des *faux-témoins* de la beauté.

¶ Combien de femmes tournent vers leur intérêt une passion , qui ne les portoit qu'à leur plaisir ?

¶ Les regards & les souris des Coquettes, sont *des scorpions*, qui ont de quoi guérir tous ceux qu'ils blessent.

¶ Une Coquette, qui nous coupe la bourse, est un *habile Chirurgien*, qui met des *lénitifs* à la partie qu'il a coupé.

¶ Dès qu'une Belle me fait voir des bontez *en graine*, je compte de les voir bien-tôt *en fleur*, en attendant le fruit.

¶ Y a-t-il des termes qui ayent plus d'*emphase*, que les soupirs, & plus d'*énergie* que les larmes d'une belle femme.

¶ Les larmes des veuves affligées de la mort de leurs maris, se perdent *dans l'idée* de se remarier, comme les fleuves *dans la mer*.

¶ Nos Artemises ne pleurent plus des Manfoles. Elles soupirent au travers de leurs larmes *sur le choix* des successeurs.

¶ Une vieille qui se farde, est un *vieux mur* qu'on recrépit.

¶ La plupart des femmes sont à la fois les esclaves & les victimes *du coup d'œil*.

¶ Le miroir des femmes, sur leur ajustement & sur leur beauté, est le seul juge souverain dont elles n'appellent qu'à luy-même.

¶ Rien ne peut faire haïr à une femme

me son miroir , que sa vieillesse.

¶ Les femmes feroient-elles si long-tems à leur toilette , si elles n'y avoient pas leur miroir ?

¶ Les femmes font de leur toilette une *Académie* où leur art de plaire fait tous ses exercices.

¶ Quelle est la toilette d'une belle femme , qui donne la plus gracieuse opinion de sa beauté ? C'est je croy celle où l'on ne voit jamais qu'un miroir , des peignes , des épingles & de l'eau.

¶ Cette femme-là *mignarde* toutes les pauvretés qu'elle dit , & elle *fre-
late* jusqu'à ses moindres honnêtetés.

¶ Y a-t-il quelque chose de plus ennuyeux pour une femme délicate , que la présence d'un homme qui l'aime encore quand elle ne l'aime plus. *La place est prise.*

¶ Les femmes ne haïssent rien tant , que les Amans qui les quittent pendant qu'elles les aiment encore. *Le silence en est dangereux.*

¶ Les femmes ne donnent à une tendre amitié , que les sentimens qu'elles empruntent à l'amour.

¶ Y a-t-il d'amitié plus vive que celle d'une femme qui n'a ni Amant ni amour ?

¶ Toutes les réflexions qu'on peut faire en bien & en mal, *sur le chapitre des femmes*, n'approchent pas de ce qu'elles en font penser, ni de ce qu'elles en pensent elles-mêmes.

¶ L'ennui est le premier tyran de la vertu des femmes.

¶ La timidité des femmes a souvent plus de part à leur bonne conduite, que leur raison ni leur tempérament. Il y en a aussi qui ont trop de courage. Ce n'est pas toujours ce qui les fait triompher.

¶ Il n'y a point de Coquette assez habile pour parvenir à plaire sans se faire quelque tort.

¶ Rien ne doit tant humilier une beauté fière, que la crainte de plaire à qui luy plaît le plus.

¶ Une Coquette ne l'est jamais tant, que lorsqu'elle met ses conquêtes à profit.

¶ Les femmes les plus coquettes ne sont pas celles qui aiment; mais celles qui veulent plaire. *Où est celle qui ne le veut pas?*

¶ Les femmes qui ont une grande passion dans l'ame, n'ont pas beaucoup de galanterie dans l'esprit.

¶ Toute femme qui se presse de me plaire , se hâte de me dégouter.

¶ Une laide imperieuse qui me fait les yeux doux , ne me choque pas moins ; qu'un pauvre qui me commande de lui faire la charité.

¶ Les femmes s'ennuyent entr'elles , par la même raison , que les hommes s'ennuyent entr'eux. Elles veulent de nous , ce que nous voulons d'elles.

¶ Je puis tout sur une femme qui m'aime ; mais une femme que j'aime peut tout sur moy. C'est la balance.

¶ Cette femme a les regards tendres & délicats ; mais un peu trop nourris.

¶ Beaucoup de femmes sont comme ces médailles , dont les seuls connoisseurs savent le prix.

¶ Le hazard n'a pas moins de part aux inclinations , qu'aux découvertes. Les femmes aiment les Romans , & elles n'en haïssent pas les aventures. Voila mes Héroïnes.

¶ L'état de fille & le métier d'honnête femme , dégoutent les Parisiennes de leur sexe. L'ennuy est le camarade de ces deux professions.

¶ Toutes les femmes voudroient être hommes , elles en conviennent ; mais

elles ne disent que la fausse raison *pourquoy*.

¶ Toute femme que j'ennuye me déplaît ; & la moins belle a quelque chose d'aimable pour moy, *quand je la réjouis*.

¶ Le plus grand triomphe d'une femme, est de se faire aimer de ceux qui la méprisent.

¶ Une femme délicate ne peut souffrir, que son Amant soit homme d'habitude, *ni trop reconnoissant*.

¶ Les cœurs des prudes de profession sont *des terres inconnues*.

¶ Une sotte qui aime, est plus habile qu'un homme d'esprit, qui n'aime pas.

¶ Les femmes qui nous aiment le plus, sont celles qui se préparent à nous haïr davantage.

¶ Qu'est-ce qu'il y a de plus odieux pour une femme ? La présence d'un homme qu'elle a aimé & qu'elle n'aime plus.

¶ Il n'y a point de femme qui ne soit quelquefois honteuse, quand ce ne seroit que d'avoir trop aimé ce qu'elle n'aime pas.

¶ Y a-t-il une femme bien piquante, qui n'ait *un petit air Gascon*.

¶ Une femme belle & sage est *comme une bonne place de Guerre*. Quand elle est au bout de sa défense, elle songe à *capituler*.

¶ La plus belle qualité d'une femme pour un homme, c'est d'être femme. Ce terme pris en bonne part. *C'est comme je l'entens*.

¶ Les femmes n'aiment à être quittées *qu'en second*, quand elles ont donné l'exemple *en premier*.

¶ Je pardonne en amour les demi ruptures, mais non pas les *quitteries*, à moins qu'on ne puisse dire : *quitte pour revenir*.

¶ Toute femme qui multiplie les objets de ses doux regards, *minaudé à faux*.

¶ Dès qu'une femme me minaudé, si elle me plaît, *je la capitule*.

¶ Combien de femmes se croient encore belles, par la seule raison qu'elles l'ont été ! *C'est une suppression d'époque*.

¶ Je n'aime la Secte d'Héraclite, que lorsque les Belles qui m'aiment *pleurent mes départs*, & font *chorus en sanglotant mes absences*.

¶ Quand nous aimons une femme jeune & belle, nous l'obligeons à nous aimer *gratis*. Si elle n'est ni si jeune, ni si

belle , nous cherchons à l'aimer *parmanière d'acquit.*

¶ Quand j'ai des Rivaux , je veux qu'ils échapent à ma défiance. S'ils en viennent à bout , tant mieux pour eux , & non tant pis pour moy , *ni pour elle.*

¶ Quand je vois avec celles que j'aime , ceux qui l'aiment comme moy , j'en fais un cercle , dont je suis portion. J'ai l'œil au guet. *Je vais à la découverte.*

¶ Pour résister à une Belle qui m'en veut , je me fais *Parthe* ; mais je ne la fuis qu'à reculons.

¶ Vous cessez de plaire à une femme & à un Gascon , dès que vous les empêchez de plaire à d'autres. *Les Héros ne se bornent pas dans leurs conquêtes.*

¶ Cette Belle est curieuse , & vous êtes amoureux. Si vous avez des secrets à garder , *vous risquez plus qu'elle.*

¶ J'ai voyagé , & je n'ai vû nulle part des femmes *plus femmes* , que les Coquettes de Paris.

¶ Vous vous étonnez que cette grande femme *grassaye.* Elle ne parle que d'*après un petit enfant.*

¶ Les Parisiens ne sçavent ni bien aimer , ni bien haïr. Ils l'apprennent de nous , à leurs dépens , *s'entend.* Les

Parisiennes en sont témoins, Juges, & Parties, & *complices au bont.*

¶ Le plus grand danger d'une forte passion, est de n'avoir rien de caché pour ce qu'on aime. L'amour est un enfant *qui aime à jaser.*

¶ Pour être secret quand je suis amoureux, je songe qu'on peut aimer beaucoup ce qu'on n'estime guere, ou, du moins, ce qu'on n'estimera pas toujours. *J'en suis sur.*

¶ Si celle qui m'aime aujourd'huy, vient à me haïr un jour, ou moy elle, fera-ce merveille? *Je compte sur le casuel.*

¶ Le moindre défaut d'une femme infidelle, est son infidelité. Gare la haine. Pour la malice, *j'en réponds.*

¶ La Brune & la Blonde ne sont pas aussi différentes entre elles, que le sont en elles-mêmes la plupart des femmes, *du jour au lendemain.*

¶ Une femme qui n'ose dire du bien de son Amant, en dit du mal, pour en parler. Elle ne risque rien. *Elle ne veut pas s'en défaire.*

¶ Si les femmes n'aimoient pas les loüanges, elles s'ennuiroient bien avec qui les amuse le plus. *C'est un goût qui leur coûte cher.*

¶ Je louë une Belle. Elle me le rend.
Voila dequoy continuer la conversation
& le commerce.

¶ Toute femme qui répond à mes
louanges, m'en demande de nouvelles.
Si je n'en trouve pas en sa personne,
j'en emprunte à ses manieres ou à ses
ajustemens, & je luy en fais liberalité
à frais communs.

¶ Les femmes s'ennuiroient bien, s'il
n'y avoit ni miroirs, ni flatteurs. C'est
sur eux qu'elles se règlent. *Jugez des
idées.*

¶ Une femme ne se flate jamais
tant, que lorsqu'elle compte de retenir
les Amans qu'elle quitte.

¶ D'où vient qu'une beauté suran-
née n'a plus d'amis? C'est qu'elle n'a
voulu que des Amans.

¶ L'amitié qui se lie d'homme à femme
change bien-tôt de nom.

¶ Se peut-il qu'à la longue un inti-
me ami d'une belle femme ne devienne
pas son Amant? Elle dira qu'ouïy. *Je
dis que non.*

¶ Je ne trouve rien de plus éloquent
& de moins équivoque que le silence
d'une Belle, qui rit d'une déclaration
qui la devroit fâcher.

¶ Une femme peut-elle croire qu'un homme qui ne sçauroit l'épouser , & qui luy parle d'amour , l'estime ?

¶ Personne ne rit mieux ni plus aisément , qu'une femme qui a les dents belles.

¶ Les femmes qui inspirent le moins d'amour , sont celles qui se contentent de la galanterie.

¶ Dans les femmes un trop grand desir de plaire met également en œuvre les vices & les vertus.

¶ Une belle qui préfère le plaisir au bien , n'est jamais nôtre dupe.

¶ Lorsqu'un Gascon change de Maîtresse , c'est la faute de celle qu'il quitte , ou le mérite de celle qu'il prend.

¶ La plupart des femmes ont , comme les tableaux , un point de perspective. Tout ce qui est peint ne paroît dans toute sa beauté , que dans un juste éloignement.

¶ Une belle disoit à un Gascon , vous me voyez bien négligée. Vous n'y perdez rien , Madame , luy répondit-il. L'éloquence qui se néglige un peu , ne persuade pas moins.

¶ A une dévote. Madame, vous vous lassez d'être humaine , vous vous divinisiez.

¶ A une heritiere inquiete & chagrine. Si vous m'épousez, je mettrai tous vos chagrins à sec.

¶ A une autre : Mettez-moi beaucoup de bien d'un côté, je vous mets beaucoup d'amour de l'autre. *Le troc est réciproque.*

¶ Certaines demandes plaisent toujours aux femmes, lors même que le Demandeur ne leur plaît pas.

¶ Vous voulez obtenir quelque chose d'une femme, ne demandez rien, & plaisez. *Vous voilà exaucé.*

¶ Les femmes aiment certaines persécutions, & sur tout en tems & lieu.

¶ Les disproportions ne choquent pas toutes les femmes. Elles en accordent des dispenses en secret.

¶ La plupart des femmes sont comme ces procès qui se doivent gagner par le fonds, & qui se perdent par la forme.

¶ Les belles femmes passent leur vie à servir leur beauté. *C'est un métier.*

¶ Clorinde dit qu'elle hait l'amour ; mais elle aime la conversation, & elle s'ennuye avec des femmes. Je conclus en faveur du genre masculin.

¶ Celise dit qu'elle ne peut souffrir les louanges ; mais elle y répond.

Celise assurément ne hait pas la Musique.

¶ La femme qui nous traite le mieux est justement celle qui dans peu nous traitera le plus mal , *ou sera la plus mal-traitée.*

¶ On dit du bien d'un homme aimable : une femme en dit du mal. C'est une déclaration *ou un prélude.*

¶ Un médifant commence par dire du bien de ceux dont il veut dire du mal ; & une femme commence par dire du mal de ceux dont elle veut parler avec éloge. *Chacun va à ses fins.*

¶ Pendant qu'une femme se plaint, ou dit du mal de celuy qu'elle aime, elle l'aime encore. *C'est le revers de la médaille.*

¶ Y a-t-il jamais eu d'homme qui ait connu toute une femme.

¶ Y a-t-il autant de terres inconnues vers les poles , que dans le cœur féminin ?

¶ Les femmes les mieux trompées de leurs Amans , sont celles qui croient les tromper davantage. *Elles se prennent dans leurs propres filets.*

¶ Vous me voulez discret, Madame, ne me le demandez donc pas indiscrettement.

¶ Toute belle qui craint, que je ne lui échape, se défie plus d'elle que de moy,

¶ Voulez-vous vous mettre en re-

pos sur la crainte de mon inconstance ? Faites-moy appréhender la vôtre. Mais ne me la laissez pas entrevoir.

¶ Voulez-vous vous faire aimer d'une femme délicate ? Apprenez-luy sans fauteur à avoir bonne opinion d'elle & de vous.

¶ Une sotte n'est pas facilement la dupe d'un homme d'esprit. C'est de celles-là *qu'on en attrape le moins.*

¶ Les femmes qui plaisent le plus aux yeux, ne sont pas toujours celles qui plaisent le plus à l'oreille. Le cœur n'en dit rien ; *mais l'esprit s'en plaint.*

¶ Je ne sçais pas pourquoy nous nous plaignons tant des femmes. Ce n'est pas leur cœur qui nous trahit, c'est leur foiblesse. N'avons-nous pas nôtre revanche ? *A deux de jeu.*

¶ Les femmes haïssent plus ceux qui les trouvent laides, que ceux qui ne les trouvent pas sages. *Le motif l'emporte.*

¶ J'ai dit d'une femme, qu'elle coquetoit. J'ai eu ma grâce. J'ai dit d'une autre, qu'elle déplaisoit. *Le cas n'est pas gracieux.*

¶ Les femmes qui craignent le plus le mépris, ne sont pas celles qui le méritent le moins.

¶ Les femmes ont plus de courage,

qu'on ne croit. Nous les rendons timides. *C'est un art.*

¶ Toute femme encore jeune, qui dit qu'elle ne s'ennuye jamais, est menteuse, idiote, ou joyeuse. *Choisissez.*

¶ Qu'est-ce qui coûte le plus aux femmes ? L'ennuy ou la curiosité.

¶ Il est plus mal aisé à une jolie femme mariée d'être sage pour elle que pour son mari. *Elle sçait ce qu'il ignore.*

¶ Une Coquette doit être appelée d'un autre nom, dès qu'elle ne se contente pas de plaire. *Je luy donne le sobriquet.*

¶ Une Coquette parle de sa vertu, comme un poltron de sa valeur.

¶ Les femmes qui ne veulent pas parler d'amour, ne sont pas celles qui le haïssent davantage.

¶ Toute femme qui plaît beaucoup à un Gascon bien né, a plus qu'il ne luy faut pour plaire à un Parisien difficile.

¶ Toute femme qui n'a pas goûté de l'amour d'un Gascon, n'a pas bien senti le plaisir d'être joliment aimée.

¶ Pendant que j'estime ce que j'ai aimé, je l'aime encore.

¶ Les femmes n'aiment guere moins dire *une médisance*, qu'écouter *une douceur*.

¶ Le teint des femmes ne dépend pas moins de leur santé ou de leur artifice.

ce, que leur vertu de leur tempérament, ou de leur inclination.

¶ En galanterie, tout n'est pas vrai; mais tout est vrai-semblable.

¶ Les femmes de Paris se font de leurs défauts autant d'arts de plaire. Témoins celles *qui parlent gras*.

¶ Laide, donc sage, ne conclut rien. Belle, donc coquette, conclut du plus au moins. *Rien n'est si voisin de la fin, que les moyens.*

¶ Les femmes se souviennent bien qu'on les a aimées; mais elles oublient souvent à quel point elles ont aimé. Le soin de persuader les persuade; & *en crédulité* elles sont *enfants à tout âge*.

¶ A Paris, le tempérament des femmes a moins de part que le luxe à leur dérèglement.

¶ Les femmes ne sont reconnoissantes des soins & des empressements qu'on a eu pour elles, que lorsqu'elles n'y ont pas répondu.

¶ Une Bergere qui aura répondu à l'amour d'un Prince, se flatera toujours d'avoir quelque autorité sur lui.

¶ Les Vieilles qui ont eu de la beauté, se flattent toujours d'en avoir encore. Elles ont, par malheur pour elles, l'esprit jeune, & fort souvent le langage

badin. *Je crois entendre Polichinelle.*

¶ Un Amant qui quitte une Maîtresse qui n'en a pas mal usé, ne songe qu'à luy rendre service. Une femme qui quitte un Amant dont elle ne sçau- roit se plaindre, cherche à luy nuire, pour se justifier. *Belle apologie.*

¶ Les femmes dans leurs ressenti- mens ont recours aux vengeances les plus outrées, pour se dédommager à plein de leur foiblesse.

¶ Les femmes n'abondent en détours & en artifices, que parce qu'elles sen- tent qu'elles ont moins de raison, & plus de finesse que nous.

¶ Le plus grand miracle de la raison, est de rendre une femme parfaite- ment raisonnable. Belle, ou laide, elle prendra souvent pour la raison la seule humeur. *Gare l'équivoque.*

¶ Je ne trouve rien de plus aimable qu'une jeune femme, à qui tous ses Amans reprochent également trop de fierté.

¶ Peu d'honnêtes femmes sçavent l'être parfaitement.

¶ Les femmes qui donnent tous leurs soins à leurs inclinations, n'en ont gue- re de reste pour leurs devoirs.

¶ Les Joueuses de profession aime- roient-elles autant le jeu, si tous les

Joueurs étoient de leur sexe ?

¶ Celles qui ne cherchent au jeu que la réputation de belles Joueuses, ne jouent-elles que pour jouer ?

¶ Une femme mariée qui perd au jeu, y peut-elle perdre autant que son mari qui ne joue pas ?

¶ Le mari d'une Joueuse aime-t-il sa femme, s'il n'en est pas un peu jaloux ?

¶ Il y a des femmes qui s'enivrent de joye, comme il y a des hommes qui s'enivrent d'amour.

¶ Le langage d'un homme est-il supportable dans la bouche d'une femme ?

¶ Un homme qui se marie par amour, doit-il préférer une ancienne inclination à une nouvelle ? L'un est plus agréable. L'autre est plus sûr.

¶ Lequel des deux est le plus insupportable pour un mari, d'être haï de sa femme, & d'en être amoureux ; ou d'en être adoré, & de ne la pouvoir souffrir ? Le premier peut flater d'un changement, le second n'a rien à espérer.

¶ Dans les femmes, la manière de se conduire n'a guere moins de part à leur réputation, que leur conduite même.

¶ Les Vieilles, qui blâment tant les jeunes, n'ont-elles jamais été aussi jeunes ?

¶ Une

¶ Une femme de quelque âge blâme-t-elle dans celles qui sont encore jeunes, beaucoup de choses, qu'on n'ait blâmé, ou pû blâmer en elle ?

¶ Les femmes qui ont été les plus sages dans leur jeunesse, sont-elles toujours celles qui le sont le plus dans un âge avancé ?

¶ Il semble que les femmes doivent à l'Amour un tribut volontaire, ou forcé, dont elles payent du moins, vieilles, les arrerages de leur jeunesse.

¶ Les femmes sont plus différentes entre elles par leurs manieres, que par leurs sentimens.

¶ Les hommes qui disent le plus de mal des femmes, ne sont pas ceux qui s'en soucient le moins.

¶ Ceux qui se déchainent contre toutes les femmes en general, n'ont pas toujours fréquenté bonne compagnie.

¶ S'il n'y a point de femmes parfaites, y a-t-il des hommes parfaits ?

¶ Blâmer les femmes de certains défauts, c'est les blâmer d'être femmes.

¶ La plupart des hommes qui se plaignent le plus des femmes, sont comme ces convalescens qui craignent une rechute, & qui ne font rien pour l'éviter.

¶ S'il n'y a point de femme qui n'ait

en quelque inconstance. Il y en a , du moins , qui n'ont jamais fait d'infidélité. Il est toujours bon de le croire.

¶ Rien n'égaleroit le pouvoir d'une belle femme qui mériteroit plus d'estime que d'amour.

¶ Si les femmes étoient parfaites, les hommes seroient encore plus imparfaits qu'ils ne le sont.

¶ La fréquentation de certaines gens n'a guere moins de part à la bonne ou mauvaise conduite d'une femme, que son propre tempérament.

¶ Les femmes qui inspirent les plus grandes passions, seroient-elles si aimées, si elles n'avoient point de défauts ?

¶ Le cœur & l'esprit d'une femme sont des chiffres, dont jamais homme n'a eu entièrement la clef.

¶ Les manieres sont les premieres, & les dernieres ressources d'une femme.

¶ Est il libre à une jolie femme de dire toujours vrai ?

¶ Y a t-il jamais eu femme qui ait connu son cœur dans tous ses replis ?

¶ L'humeur d'une femme est un labyrinthe où elle s'égare, & où les autres se perdent.

¶ La connoissance des femmes est un art où personne n'a jamais passé maître.



REFLEXIONS

D'UN PHILOSOPHE

G A S C O N.

LES belles maximes sont à l'homme de bien, ce que sont *les flambeaux* à qui marche dans les tenebres. *Art d'aller droit.*

¶ Tout bon principe est à l'honnête homme, ce qu'est à l'aveugle *son bâton.* Guide affidé.

¶ La verité est à l'esprit ce qu'est aux yeux la lumiere.

¶ Nous pensons à nos moindres interets, songeons-nous à notre plus grande affaire. *Tout est là.*

¶ Vous raisonnez, vous avez de l'esprit. Vous êtes sçavant, & vous ne sçavez pas vous conduire. *Vous ne sçavez rien.*

¶ Vous voulez être heureux, vous ne l'avez jamais été à vôtre gré, vous n'êtes plus jeune. *Vous n'y êtes plus à tems.*

¶ Vous êtes homme de naissance, & puis c'est tout. C'est un éloge de vos peres ; en est-ce un pour vous ? C'est un problème.

¶ Les grands noms sont des masques transparens , qui brillent , qui ornent & qui ne cachent rien. Ce diaphane tient du verre.

¶ Vous parlez de votre naissance ; & vos actions n'en disent rien. *Persuadez.*

¶ Vous ne me parlez que des Héros de votre race. Ils sont morts , & vous vivez. Je pense à eux , & je vous vois. Je vous regarde , & je compare. *Tant pis pour vous.*

¶ Vous êtes , dites-vous , homme de qualité , grand Seigneur , heritier du nom , du bien & des titres de vos peres. Je vous entens , je ne vois rien. *Faites ce que vous dites.*

¶ Les titres & les talens sont des droits qui ne valent que ce qu'on les fait valoir. *Ouvrier , on vous attend à l'œuvre.*

¶ Voulez-vous être bien reçu d'un grand Seigneur qui vous connoît ? Ne luy demandez rien , & ne le voyez guère.

¶ Vous êtes homme fait. Vous n'êtes ni riche ni joueur , & vous voulez

vous jeter dans un grand monde. *Vous êtes bien hardi.*

¶ Le monde est un *bluteau*, qui préfère souvent *le son à la farine*.

¶ La vérité n'est à la Cour, qu'une *étrangere*, qui n'y *sçauroit être à la mode*.

¶ Vous prétendez à l'estime, & vous vous livrez au mépris. *Vous marchez à grands pas hors du chemin.*

¶ Il y a des hommes qui apprennent de certaines femmes, à se mettre *au dessous de la médisance*.

¶ D'où vient que nous nous *connoissons si peu nous-mêmes* ? C'est que nous ne nous voyons *que de trop près*.

¶ L'absence est un *fard*, qui radoucit, ou qui déguise les plus grands défauts.

¶ D'où vient que *mary & femme ne s'aiment guère* ? C'est qu'ils voyent leurs défauts *de trop près, & trop long-tems*.

¶ La vieillesse est une espèce de *cessation d'être*, & une disposition prochaine à *n'être plus*. Le *cy-gît* n'en est pas loin.

¶ Il y a-t-il une plus grande certitude d'avoir *peu à vivre*, que d'avoir déjà beaucoup vécu. C'est encore *du cy-gît*.

¶ Un enfant est *un commencement* de ce qu'il doit être , & un vieillard *un reste* de ce qu'il a été ; *voisin de rien.*

¶ Y a-t-il jamais eu de vieillard qui ait été aussi content du présent , que du passé. Qui loue l'un , blâme l'autre.

¶ Il n'y a point de vieillard qui ne compte d'avoir encore *un an à vivre.* Ciceron l'a dit , & ceux qui sont dans le cas *le repètent.*

¶ Y a-t-il un desir plus fort & plus enraciné , que celui de vivre. La maladie *s'en inquiète* ; la santé *n'y pense pas.*

¶ Nous comptons que ce n'est pas vivre , que de ne vivre pas heureux. *Nous ne vivons donc guère.*

¶ Qui est l'homme qui peut se flater , ayant déjà quelque âge , d'avoir en tous les dix ans , dix jours parfaitement heureux.

¶ Le bon-heur & le malheur sont des termes *arbitraires* des *mieux inventez* , pour *abréger la phrase.*

¶ Vous dites que ce *parvenu* a eu du bonheur , & que pour vous , le malheur vous en a voulu. *Je ne vous entens pas.* Dites qu'il s'est donné du mouvement & vous du repos. *Je vous ennuieray.*

¶ Nous ne devons guère qu'à nous-mêmes

mes l'estime ou le mépris qu'on a pour nous. *Que d'exemples.*

¶ Le bonheur & l'amitié ne sont pour l'ordinaire que deux jolis termes, qui ne disent rien, & qui supposent mille bonnes choses. *Ce laconisme ne s'entend plus.*

¶ Vous dites que vous avez beaucoup d'amis utiles & desintéressés; bons à tout, à charge sur rien. Vous le dites, vous parlez Gotique, *traduisez-vous.*

¶ Je crois qu'un Medecin sage & habile, qui s'intéresse pour un homme, qui se porte bien, peut luy conserver une santé d'elle-même assez bonne; mais pour guérir ou pour soulager toute sorte de maladies, ne me demandez pas *s'il y a des Medecins.*

¶ Ceux qui croient qu'il y a une certaine science, appelée Astrologie, conviennent que personne ne la sçait, & qu'il n'y a point d'Astrologue. D'où vient que ceux qui doutent que la Médecine soit une science, ne doutent pas qu'il n'y ait quelque Medecin. N'est-ce pas *qu'ils sont quelquefois malades?*

¶ J'étois malade dangereusement; & qui pis est, d'une maladie vive, & d'une douleur âpre, longue, & point d'in-

terruption. On me donnoit des reme-
des, pour me soulager, disoit-on, &
ma douleur ingénieuse s'imaginait que
c'étoit pour l'aigrir. Elle étoit éloquen-
te, elle me le persuadoit. Je m'en rap-
portois moins aux Medecins qu'à elle;
& si, j'étois à Montpellier. Je souffrois
terriblement, mais en Martyr; car j'a-
vois le bon esprit de résignation. Plus
on me tourmentoit, plus on me disoit
qu'il falloit vivre. Comment? répondis-
je un jour, las de souffrir, si j'avois été
condamné comme on le pratiquoit jadis
chez les Romains, à disputer ma vie
contre des bêtes féroces, qu'elles m'eus-
sent déjà dévoré à moitié, me conseil-
leriez-vous de prier qu'on me rendît
des forces pour y revenir le lendemain
& pour être exposé aux mêmes dents
& aux mêmes ongles. Je fermai la bou-
che à mes Consultans. Je ne pris plus
de remedes, & je guéris. Combien de
défunts seroient encore en vie, s'ils
avoient pris de mes leçons? Je renonce
aux remedes, *quand ils sont plus dange-
reux que le mal.*

3. • La santé est un bien qui demande
de l'économie. Qui la prodigue, en est
bien-tôt ruiné. Je m'en fers; mais je
la

la ménage. La crainte de la misere me rend sobre sur ce que j'ai, & la frayeur de vivre malade me fait user de ma santé en homme qui s'en assure la durée. C'est-là, par préférence, qu'il faut faire *vie qui dure.*

¶ Combien de gens prennent simplement, comme qui s'enrôle pour gagner sa vie, un métier périlleux qui mene à la mort? Je n'aime pas les moyens qui s'opposent à la fin *par le diametre.*

¶ La mort viendra. Quand? Elle ne le sçait pas elle-même. Elle est bizarre. Fiez-vous-y. De peur de la craindre, je *l'attens.*

¶ Nôtre mort est une fonction de la Nature, nôtre vie en est un mystere, & nôtre santé un prodige. La nature fait toujours son devoir; mais elle nous empêche souvent de faire le nôtre. *Il faut luy donner un frein.*

¶ Voulez-vous vous consoler de quitter en mourant ceux avec qui vous aimiez à vivre? Songez qu'ils seront bien-tôt consolés de vôtre mort. *Le terns & les plaisirs sont de grands consolateurs.*

¶ La lumiere de nôtre esprit doit imiter celle du Soleil. *C'est le symbole.*

Elle doit s'épandre sans se perdre, & se jeter sur les objets, sans heurter ceux qui luy résistent. Ils ne sont pas tous obligez d'être diaphanes. Les rayons du Soleil se détachent de leur source sans la perdre. Ils y tiennent toujours par le bon bout. Nôtre esprit en doit user de même, d'un côté à la raison, de l'autre, où besoin sera. *Mais toujours principe tenant.*

¶ Qu'est-ce que le présent ? un instant qui finit aussi-tôt qu'il commence. Voulez-vous en jouir, lors même qu'il ne sera plus ? *Employez-le à des œuvres de durée.*

¶ Quelque bien que tu possèdes, songe que tout s'enfuit. Joüis-en tout doucement, & *par forme de provision.*

¶ Tout le tems de la vie n'est qu'un point. Il peut être regardé comme un centre, dont l'Eternité est la circonférence. *Je songe au demi diamètre.*

¶ Sçavez-vous à qui est bon le présent ? A celui qui fait de bonnes œuvres pour l'avenir.

¶ Nôtre esprit n'est qu'un souffle, nôtre vie, qu'une fleur ; nôtre gloire, qu'une fumée. Autant en emporte le vent. A l'aspect de l'orage, *je songe au Port.*

¶ La premiere qualité de l'homme, selon la Nature, est de servir à la société; la seconde est de ne pas dégrader la raison en faveur des plaisirs; la troisième est d'éviter également d'être trompé, & de tromper les autres. Ces trois qualités ne me coûtent rien. Je les ai *gratis*, & je les donne *au prix coûtant*.

¶ Les broüillons *sont des chameaux*, qui ne boivent qu'en eau trouble.

¶ Vous ne direz pas aisément vos secrets, si vous songez que qui ne peut pas vous y servir, vous y peut nuire. *Regle de silence & de précaution.*

¶ Je puis dire du mal de quelqu'un; mais ce quelqu'un peut m'en faire. J'évite l'un, de peur de l'autre. J'aime la précaution. Qui la blâme? *un étourdi.*

¶ Les hommes ne pardonnent guere à ceux qu'ils ont offensé. Les femmes leur font grace. Je les imite. Il est bon de tenir d'elles quelquefois; *mais bride en main.*

¶ Une attaque d'apopléxie est un ajournement personnel à la mort. *Je m'exhorterois, si j'en avois eu une.*

¶ Craindre pour craindre *est bassesse.* Craindre, de peur de déplaire, *c'est grandeur.*

¶ Ceux qui aiment trop la liberté, n'aiment-ils pas un peu le libertinage? *Pais voisin.*

¶ La vieillesse est le chemin battu de la mort. Qui y marche, n'est pas loin du terme. On luy dira bien-tôt : *Cy gît.*

¶ Qu'est-ce que la mort des gens de bien? C'est *la trompette* d'un Tournoy, qui appelle à *la couronne* ceux qui ont le mieux combattu. *J'y travaille.*

¶ Nous ne tenons la vie *qu'à emprunt & à loüage*. Il faut la bien payer, & puis la rendre, & déménager. Heureux qui ne perd pas au change. *On n'y revient pas.*

¶ Le tems n'est jamais court à qui en a assez pour acquérir du mérite ou de la gloire. Le tems, pour cela, ne m'a jamais manqué. Pour les occasions, *ce n'est pas ma faute.*

¶ Voulez-vous vous bien conduire? Tenez vos affections *sous bride*, & ne laissez jamais *cabrer sous vous* les devoirs.

¶ Je n'aime à désirer, que lorsque j'espère.

¶ Je ne vous demande pas ce que vous pensez de vous. Vous êtes riche. Les pauvres sont vos Juges. *Qu'en pensent-ils?*

¶ Pour faire monter la vertu à cheval, il n'y a qu'à faire perdre les étriers au vice.

¶ Peut-on tromper les autres, sans se tromper peu ou prou soy-même? Je suis curieux. *Je demande.*

¶ Nous craignons les jugemens des hommes, & nous méprisons souvent tels Juges. Le mépris n'est-il pas l'antidote de la colere & de la crainte?

¶ Nous sommes tous les fols les uns des autres. Je ne veux l'être que de moy, & de celle que j'aime, pendant qu'elle le méritera, *s'entend.*

¶ Sçavez-vous pourquoi je ne suis pas fou? C'est que je me souviens de l'avoir été, quand j'étois jeune. *Je me vieillis par réflexion.*

¶ Les richesses & les commoditez sont des biens populaires. *J'aime à être peuple quelquefois.*

¶ Tous les hommes sont oiseaux de proye. Ils ont bec & ongles. *Je ne me fais jamais gibier.*

¶ Tu ne sçauois souffrir la malice des autres, & tu ne sçauois l'empêcher. Tu peux empêcher la tienne, & tu la souffres. *Médecin, guèris-toy.*

¶ Quand je fais du bien, je n'en veux

de la reconnoissance *qu'en faveur de la réputation.*

¶ Mon bonheur est au dedans de moy. Je l'y trouve , quand je veux ; *j'aime à vouloir.*

¶ Quand je veux me satisfaire , je me demande ; Ne m'en repentirai-je point ? La raison dit , ouïy ; la fantaisie, non. *Elle est hardie , celle-cy.*

¶ Je ne me crois jamais si libre , que lorsque je change d'avis. *C'est dommage qu'on ne m'en donne d'utiles.*

¶ Qui peut réussir aujourd'huy , & differe à demain , ne mérite pas la réussite. Le bonheur ne vient pas quand on l'appelle ; mais quand il luy plaît. *Hardi qui le brusque , & niais , qui ne va pas au devant de luy.*

¶ Je ne veux pas craindre ce qui peut-être n'arrivera jamais. Je n'aime pas les terreurs. *Je les crois paniques.*

¶ Le tems present est à moy. Pour m'acquérir l'avenir , je sème , en attendant la récolte. *Mon grenier est prêt.*

¶ Ceux qui se méprisent ou se flattent , ou qui s'acharnent à se surpasser entre eux , se tiennent dans une trop grande dépendance les uns des autres. *Je n'aime pas ce reciproque.*

¶ Etes-vous trop choqué des défauts d'autrui ? Songez aux vôtres. *La comparaison vous tranquillifera.*

¶ Ceux qui ont peur d'être méprifés, fentent un peu qu'ils le méritent. *Je ne fçaurois avoir peur de mon ombre.*

¶ Combien de gens font des baffes par orgueil ! C'est une vanité dont nous ne craignons pas le reproche.

¶ D'où vient qu'il nous coûte moins de louer les morts, que les vivans ? C'est que les uns nous peuvent difputer quelque chofe, les autres rien. *L'envie eft ingénieufe.*

¶ Rien ne tient tant de gens en fervitude, que l'amour des plaifirs & de la liberté. *C'eft prendre le change.*

¶ Un artificieux qui va trop loin, s'égare. Je le prens pour un enfant. *Je le tiens par la lifiere.*

¶ Combien de chofes a-t-on eftimé, qu'on méprife ! & combien de joyes ont produit des afflictions ! *J'en fufpens l'idée.*

¶ Je tolere les afflictions dans le cœur. Je les exclus dans l'ame, ou je les profcris.

¶ Tu veux fouvent l'approbation d'un homme qui fe repent peut-être de

tout ce qu'il fait. Veux - tu que son estime pour toy devienne un repentir pour luy? Je veux, moy, qu'il m'oublie, qu'il m'ignore. *Il ne s'en repentira pas.*

¶ Le Soleil ne se repent pas du bien qu'il fait, & il ne demande pas d'en être récompensé. *C'est mon symbole.*

¶ La méfiance est une timidité. *Je ne me plais pas à craindre.*

¶ J'aime mieux être quelquefois trompé, que de ne me fier jamais à personne. *J'y pers moins.*

¶ Les soupçons d'habitude sont des imbécillitez d'esprit. Si vous ne vous en corrigez, je vous declare ingrat, & je vous garantis injuste. *Prévoyez, & ne soupçonnez pas.*

¶ Je ne demande jamais si un torrent est guéable, & si une mauvaise compagnie fait honneur. *Qu'en croyez-vous?*

¶ Qui est le sot qui aime à risquer tout pour rien, ou pour tres peu de chose? *Triste commerce.*

¶ Soyez brave & humain, ferme & complaisant, doux & severe. Vous voila Héros. *Je vous en donne Lettres patentes.*

¶ Se rebuter dans les difficultez, &

refuser l'humanité à ses ennemis même , c'est pécher également contre la grandeur d'ame. Je n'aime rien de ce qui fait *trop petit*.

¶ Faire du bien à qui dit du mal de nous , & le sçavoir , ou l'entendre , est une vertu de Roy. *Je les aime Royales , les vertus.*

¶ La belle maniere de se venger de qui en use mal , est de ne luy ressembler en rien. *Differentiez-vous.*

¶ Je ne sçaurois vivre seul , ni avec qui ne me convient pas. J'y remédie. J'accommode de mon côté qui ne m'accommode pas *de l'autre.* *Certaine proportion s'y trouve.*

¶ Les hommes sont faits les uns pour les autres. Je me fais bon aux miens , & je les rends meilleurs , *ou je ne puis.*

¶ Avec quelles personnes est-il le plus insupportable de vivre ? Avec ces femmes , je crois , qui ont été belles , & qui ne le sont plus. Ce sont à tout âge *enfans gâtez.*

¶ Une Beauté *défunte* ne sçauroit plus rappeler des privilèges *trépassés.* Le neant n'inspire rien.

¶ Il est plus doux , *à la longue* , de vivre avec ce qu'on estime , qu'avec ce qu'on

aime. L'esprit voit plus clair que les yeux. *Avis aux gens à marier.*

¶ Loïer est coûtume, bienfiance ou intérêt. Je passe les deux, & je pardonne le troisiéme. L'usage est le tyran des langues & des langages.

¶ Les loüanges nous causent des enflures. Une dose de connoissance de nous-mêmes nous débouffit.

¶ Les objets nous troublent moins que les idées. *Je les réalise.*

¶ La fourmi ne travaille que pour avoir dequoy vivre. L'abeille travaille à la fois à s'enrichir & à embellir son domaine. *J'opte. Je suis abeille.*

¶ Voulez-vous vous corriger de trop parler ? Mettez-vous à la place de ceux qui vous écoutent. *Le trop vous y choquera, tout au moins.*

¶ Nos passions sont autant de *Phoenix* qui renaissent de leurs cendres. La fin de l'une est le commencement d'une autre.

¶ Les passions les plus violentes sont celles qui résultent des penchans & des difficultez. *J'applanis, & je me tranquillise.*

¶ Nous nous plaignons souvent de ceux qui nous ont trompé, & jamais

de nous-mêmes. Quelqu'un s'est-il démenti à notre égard autant que nous ?

¶ Vous n'avez point de Patron, dites-vous ? *Soyez le vôtre*, ou méritez de le devenir.

¶ Cet homme là est toujours de belle humeur. Il est heureux. Je l'en félicite, & ne m'en étonne pas. *Je l'attens à un revers*. J'en jugerai pour lors avec connoissance de cause.

¶ L'homme de la plus belle humeur c'est celui qui n'en a aucune. *Où est-il ?*

¶ Voulez-vous vous lier étroitement avec gens qui puissent toujours vous convenir ? Assortissez-les un peu plus à vos défauts qu'à vos vertus. Celles-cy peuvent devenir *traitables*.

¶ Rien ne prouve tant le mérite d'un homme, que l'estime que sont contraints de luy donner ceux mêmes qui ne l'aiment pas. L'estime n'est pas libre, & *aveugle encore moins*.

¶ Les Gascons ont l'art de forcer leurs propres ennemis à les estimer. *Ils le disent*, & tout honnête-homme, de quelque Nation qu'il soit, y doit prétendre. *N'y renoncez pas*.

¶ La Gascogne est le *païs des prétentions*. Et Paris est le *plus beau théâtre des Scènes Gasconnes*.

¶ Si un grand parleur ne parloit jamais de luy , parleroit-il tant ? Tous les autres sujets d'entretien ne sçauroient luy fournir tous ensemble autant de matiere. *Abondance nuit.*

¶ Il est bien mal aisé de ne pas ennuyer quelquefois ceux qu'on tâche toujours de divertir. *Ce soin est trop comique.* Etes-vous si bon Acteur ?

¶ Comment fait-on pour se fâcher contre quelqu'un qu'on méprise ? *Un Amant le sçait. Un brave l'ignore.*

¶ On ne plaît guere dans la conversation , que par des sujets agréables ou interessans. Ceux qui parlent trop d'eux-mêmes , comptent donc de l'être déjà , ou de le devenir sur l'heure. *Erreur de calcul.*

¶ Qu'un homme glorieux soit glorieux avec luy-même *inclusivement* , je luy en sçais bon gré. Qu'il le soit avec d'autres. La gloire & luy y perdent à frais communs.

¶ Vous vous plaignez de quelqu'un. Ce quelqu'un peut-être se plaint de vous. Soyez Juge en votre propre cause. *Faites justice , & vous l'aurez.*

¶ Un tel , dites-vous , est un médisant. *Eh ! vous en êtes un vous-même , quand vous le dites.*

¶ Un tel, dites-vous, a fait une grande faute. N'en avez-vous jamais fait, vous qui condamnez? Etes-vous bien sûr de faire mieux en cas pareil? Les circonstances en décident, *En êtes-vous sûr?*

¶ Les gens les plus haïs sont souvent ceux qui s'aiment davantage eux-mêmes. *Il y a du mal entendu.* Il faudroit partager le différend.

¶ Vous reprochez aux gens certaines foiblesses. Reprochez-vous à un enfant de n'être pas bien fort, & à un Vicillard, de n'être pas alerte? *Comparez.*

¶ Je ne sçache rien de plus sot qu'un homme qui veut de l'esprit par tout. C'est vouloir que *le Soleil* brille même *avec la nuit.*

¶ Vous parlez avec esprit à un franc sot. Que ne montrez-vous un diamant à un aveugle?

¶ Dès que les sotises font rire, un sot peut divertir.

¶ Dès qu'on peut corriger les sotises, on peut corriger les foiblesses. *Trêve d'excuses.*

¶ Rien n'est plus rampant que les passions les plus dominantes. *Je m'en*

rapporte à l'Amour & à l'ambition.

¶ Les médisances ne me font juger de rien, les réputations publiques me font juger à fond des sentimens & des actions. *Peut-on s'y méprendre ?*

¶ J'ai toujours envie de dire à un médifant : *vous en avez menti.* Il y met du sien, sur ma parole.

¶ Il n'y a pas bien loin de dire ce qu'il faudroit taire, à dire ce qui n'est pas vrai. *L'un mene à l'autre.*

¶ Vous dites du mal de qui vous en a fait. Vous n'êtes pas vengé, ou vous n'avez guere de cœur.

¶ S'il n'y avoit pas dans l'usage du monde des défauts qui plaisent, & des vices qui ne déplaisent pas, *ne s'ennuieroit-on pas avec ceux qui divertissent le plus ?*

¶ Une femme vous a aimé. Elle est en colere contre vous. Elle vous dit des injures. *Elle vous aime encore.*

¶ La vertu seule ne corrige guere une jeune femme de toute sa coquetterie. *Ce chef-d'œuvre est réservé à l'amour.*

¶ Une jeune Beauté, malgré sa douceur, devient pour vous severe. Elle commence donc à vous aimer, ou à vous hair, *l'un des deux.*

¶ Peu de gens paroissent dignes des grands Emplois qu'ils ont ; & une infinité d'autres paroissent dignes de ceux qu'ils n'ont pas. Les disproportions ne choquent *qu'aux approches*.

¶ Qui perd son bien , perd ses amis.
L'un dépend de l'autre.

¶ Je n'ai jamais trouvé *d'ami* plus utile & plus prompt dans mes besoins, *que mon argent comptant.*

¶ Rien ne nous fait tant d'amis que l'idée que nous donnons du bien ou du plaisir que nous pouvons faire. Tous ceux qui y prétendent sont nos amis *de nom ou d'effet.*

¶ Un poltron peut faire des actions de valeur ; mais un brave n'en sçauroit faire de poltronerie. Quand cela arrive, *je luy change le nom.*

¶ Le cœur met tout à profit , & l'amour propre ne passe rien à pure perte.

¶ Un homme en place se conduit bien. S'il n'est pas parfaitement sage, *il est parfaitement habile.*

¶ Je dispense un homme des vertus qu'il n'a pas , quand il a celles de son état, & celles *dont j'ai à faire.*

¶ Je ne me soucie guere que ma Maîtresse soit belle aux yeux des au-

tres, quand elle l'est *aux miens*.

¶ Vous avez de grandes qualitez ; mais vous avez de grands défauts. Pour les faire supporter, *faites-vous un Alcibiade.*

¶ Le meilleur de tous les caractères pour un honnête homme, est de l'être, & de n'en affecter aucun. *Je m'y tiens.*

¶ Le véritable homme du monde doit porter par tout l'homme d'honneur, & ne s'y porter que par là luy-même. L'esprit, la raison & la politesse en couleront *comme de source.*

¶ *L'esprit de société* consiste à dépendre & à se revêtir de celui des autres

¶ Est-ce louer un honnête-homme, que de dire qu'il est *de belle humeur* ? C'est toujours *en avoir une*, & le parfait honnête homme n'en doit pas avoir.

¶ L'humeur est un joli mot, que les femmes ont inventé pour excuser leurs travers & leurs bizareries.

¶ En disant qu'une femme a l'humeur gaye, excuse-t-on *ses trop grandes gayetez* ?

¶ Un homme, pour être sincère & franc, est-il en droit d'être Misantrope ? Un défaut n'en doit pas excuser un autre, & peut encore moins devenir une vertu. *Ce seroit métamorphose.* ¶ Si

¶ Si nous jugions de nous comme des autres, nôtre amour propre ne voleroit pas *à tire d'aile*.

¶ Le mérite n'est jamais si approuvé, que lorsque le bonheur le met en place,

¶ La trop grande impatience de ceux qui vont au bonheur, ne les y fait pas arriver plutôt.

¶ Combien de femmes, en s'étudiant à faire de belles Lettres, mettent leur esprit à la gêne, pour mieux écrire *leur Arrêt de condamnation!*

¶ Vous écrivez ce que vous voulez qui ne soit vu que d'un seul homme, qui vous répond que mille autres ne le verront pas : Il y a des curieux & des infidelles.

¶ Combien de fois a-t-on lû en pleine Audience des Lettres tendres d'une Maîtresse à un Amant : *Songez au préjugé.*

¶ Une femme un peu raisonnable peut-elle se résoudre à écrire ce qu'elle ne devroit jamais avoir pensé ?

¶ Une fille est-elle bien sensée, de porter chez l'époux qu'elle prend, les Lettres de l'Amant qu'elle quitte ? Jamais marchandise fut-elle plus de contrebande ?

¶ Le petit particulier des filles de Paris est un *chiffre*, dont personne n'a la *clef*.

¶ Se feroit-il beaucoup de mariages, si on se connoissoit à fond de part & d'autre? *Les Lettres closes y ont grande part.*

¶ Un homme trouve mille expédiens à faire réussir ce qu'on luy propose. En voila assez pour être cru un esprit du premier rang. Il se perd dans ses idées. Il s'égare. Il multiplie les moyens de réussir. Il n'en faudroit qu'un. C'est celui qu'il ne trouve pas. Les autres s'offrent à son imagination. Il n'a pas assez de lumiere pour en démêler le faux. Il les y croit propres. Je crois voir un Medecin, qui, pour guérir un mal, n'en sçachant pas le vrai remede, en compose plusieurs de toutes les drogues qu'il trouve sous sa main. *Je ne plains à tout cela que le malade.*

¶ Vous vous plaignez de la conduite de ceux avec qui vous avez à vivre. Ils se plaignent de la vôtre à leur tour. Vous souffrez d'eux. Ils souffrent de vous. Ils ont certains défauts. Vous en avez d'autres. Prenez la balance, vous verrez que du côté de l'homme vous n'êtes pas plus de poids qu'eux, & que du

côté des défauts & des travers, *vous trébuchez.*

¶ Les hommes du tems passé avoient à peu près nos vertus & nos défauts. Ceux qui nous succéderont les auront encore. L'homme ne sera jamais parfait. Vous ne sçauriez l'être, & vous trouvez mauvais que les autres ne le soient pas, Vous en murmurez, vous les critiquez. Dequoy vous plaignez-vous ? De ce qu'ils sont hommes ? Qu'êtes-vous de plus ? Injuste, ingrat, perfide, peut-être. Vous êtes homme. *Cela se peut.*

¶ Les Maîtres qui ont les plus grands vices, veulent des Valets qui ayent mille vertus. Si cela étoit, seroit-il juste qu'ils servissent de pareils Maîtres ? Mais peut-on reprocher un défaut d'éducation à qui n'a pû en avoir aucune ? Et peut-on pardonner à qui en a eu une excellente, de la démentir à chaque action, peut-être même *à chaque mot.*

¶ Il y a des hommes à la mode, comme des étoffes. Ils ont un tems, comme elles ; & comme d'elles, à l'user on se dégoûte d'eux. Quand la saison en est passée, personne ne s'avise d'en faire emplete une seconde fois. Ainsi passe

tout ce qui est à la mode , *jusqu'au mérite & à la beauté.*

¶ Les hommes , pour bien aimer une femme , la veulent jeune. Les femmes , pour s'en venger , n'aiment plus leurs Amans , dès qu'ils deviennent vieux. Elles ont raison , *& eux aussi.*

¶ Qui est le sot , qui , pour avoir été aimé jeune , se flatte encore de plaire , quand il est vieux. L'âge en décide. *Je fais avec luy mes conventions.*

¶ De tous les défauts , le plus joli , & le moins incorrigible , est d'être trop jeune. Chaque instant le corrige , & chaque jour le diminue. Combien de gens voudroient bien n'en être pas si corrigez ! Je ne connois point de femme qui ne s'en attire le reproche aussi long-tems qu'elle le peut. Je m'en rapporte à *la suppression* de leur première époque.

¶ J'aimerois autant demander à un Vieillard , quel jour mourrez-vous ? qu'à une jolie femme , point trop jeune , quel jour êtes-vous née ?

¶ Je ne permets pas à un homme qui a été galant toute sa vie , de ne l'être plus en rien , quand il est vieux ; mais je luy permets encore moins d'en

avoir les sentimens & les desseins. *Passé pour le langage.*

¶ J'aimerois autant voir danfer *avec ses bequilles* un estropié, qui n'a que le tiers de ses deux jambes, que de voir faire l'amour à un homme qui a déjà vécu autant que ceux qui meurent vieux.

¶ Un grand nom est un magnifique piedestal qui n'est pas fait pour une figure ni ordinaire ni commune. Si le vôtre l'est, placez-vous-y, & *représentez*. On vous regarde.

¶ D'où vient que nos défauts nous choquent dans les autres, même en petit, & qu'en nous ils ne nous choquent pas en grand? C'est qu'ils font partie de nous-mêmes, & que nous ne nous regardons que tous entiers, & de trop près. Pour y remédier, *je fais mon anatomie.*

¶ Il y a peu d'hommes qui ne soient plus souvent les dupes d'eux-mêmes, que de ceux qui cherchent à les tromper. Nous nous fions trop à nous. Nous nous servons à faux, & nous nous nuisons à bout portant.

¶ La plupart de nos pertes sont des effets de quelqu'une de nos paresse, ou

de quelqu'une de nos téméritez. La fortune ne cherche pas qui dort , ou qui la cherche aux nuës. Elle vole , *mais terre à terre.*

¶ On s'étonne de la difference qui se trouve dans les humeurs & dans les caracteres , & on n'est pas surpris de celle qui se voit dans les phisionomies , dans la voix , dans l'écriture , dans la démarche , & dans les manieres. Nous n'admirons pas tant le Soleil que les Etoiles. L'habitude supprime les réflexions. Ce que nous voyons sans cesse , ne nous laisse aucune envie d'y penser. *C'est dequoy s'apperçoit toute femme mariée.*

¶ L'esprit de réflexion n'est pas commun en France. Cependant tous les Parisiens l'ont sur l'interêt , & tous les Gascons sur la fortune. *Il mene à quelque chose , cet esprit-là.*

¶ Tout homme d'esprit hazarde quelque sottise ; & tout bon Auteur , quelque tour nouveau. Le hazard fort des regles. S'il y rentre , *c'est par luy.*

¶ La fortune , le bonheur & le hazard sont le plus souvent de grands mots , *qui disent trop.*

¶ L'homme n'est pas aussi louable par de grandes qualitez , que par un

vrai mérite. C'est un ouvrage de sa façon. Tout le reste est l'ouvrage du hazard, ou, tout au plus, de la Nature.

¶ Il n'y a personne qui n'ait assez d'esprit pour faire son devoir, & personne qui n'en manque, dans certaines occasions, pour bien s'en acquitter.

¶ Les devoirs sont *des creanciers* qui exigent à toute heure *leur payement*, & tout le monde leur doit *les arrerages*.

¶ Ceux qui mettent tout leur plaisir à faire leur devoir, ont intérêt & raison *de se divertir sans cesse*.

¶ Ceux qui ne veulent d'autre divertissement, que celui de divertir les autres, se flattent bien, *s'ils ne s'ennuyent souvent*.

¶ Je n'aime rien tant dans un sot, que *la paresse & le silence*.

¶ La précipitation n'est guere moins opposée au bon esprit, que la sottise. C'est entre ces deux extrémitéz qu'il s'étend & qu'il se renferme. *C'est son domaine*.

¶ Il y a des occasions où la valeur ne s'accommode pas plus *d'un téméraire*, que *d'un poltron*.

¶ Je veux qu'un Magistrat soit froid; mais je veux qu'un homme de Guerre soit vif. L'un & l'autre *au gré des occasions*.

¶ L'Amour & la Guerre nous rendent hardis & entreprenans. La fortune seule nous rend réservez & timides. Elle nous en est obligée, & *elle n'est pas ingrate.*

¶ Un Gascon ne cherche que dans un succès la consolation d'une disgrâce. Au lieu de s'en plaindre, il agit sur nouveaux frais. *C'est l'entendre.*

¶ L'homme du monde qui aura le moindre esprit, en aura toujours plus qu'il ne luy en faut *pour se tourmenter.*

¶ Y a-t-il quelque chose à quoy les hommes se soient plus appliquez, qu'à *se rendre malheureux ?*

¶ A t-il fallu autant d'esprit pour trouver les sciences les plus utiles, que pour inventer les plus pernicieuses erreurs ?

¶ Vous avez de l'esprit, de la science & de la probité, & vous n'êtes ni souhaité, ni bien reçu dans certaines maisons. Ne vous en étonnez pas. Tout cela y est étranger, & *vous aussi.*

¶ Rien n'est plus à charge à ceux qui n'ont aucune probité, que la présence de ceux qui ont la réputation d'en avoir beaucoup.

¶ On est plus libre dans cette maison, lorsque vous n'y êtes pas, que lorsque

lorsque vous y êtes. On s'y divertit plus en vôtre absence, que devant vous. On vous y estime trop, *on ne vous y aimera pas long-tems.*

¶ L'ingratitude est à l'amitié ce qu'est la banqueroute au commerce.

¶ La timidité n'est guere moins opposée à l'air du monde, qu'à la valeur.

¶ Le jeu entre dans l'usage du beau monde, comme les *Lettres de change* dans le commerce des Marchands.

¶ On dit à Paris qu'un homme qui ne joue point, n'est bon à rien. Les femmes qui le disent aiment-elles l'esprit & le mérite? *J'en doute, tout au moins.*

¶ Le nom de joueur est le titre le moins contesté pour entrer dans le plus grand monde. Le jeu en est l'introduit, & l'argent comptant, le passe-port.

¶ Rien ne marque tant l'avidité de gagner, que l'empressement & la facilité d'attirer au jeu quiconque a de quoy y perdre.

¶ Peut-on jamais croire trop riche un honnête-homme, qui se sert de son bien pour se faire un ami véritable & assidu, d'un homme d'esprit & de mérite? *Est-ce mettre à fonds perdu?*

¶ Les grands diseurs de rien n'ont point d'oreilles. Qu'en feroient-ils?

¶ N'y a-t-il pas des gens qui ne sçau-

roient écouter *que ce qu'ils disent ?*

¶ La conduite est un miroir où chacun montre son portrait.

¶ Les besoins entrent dans la conduite réglée de bien des gens, comme les poisons dans la composition des remèdes.

¶ Les caractères différens des hommes sont des visages qui ne sçauroient se ressembler.

¶ Un sot qui raisonne sur une belle pensée, est un aveugle qui juge d'un beau tableau.

¶ Ceux qui entreprennent trop, sont des Vers à soye qui se font un tombeau de leur ouvrage.

¶ Les fanfarons font de leurs entreprises autant de fusées, dont le bruit n'est pas un coup.

¶ Combien de gens sacrifient la peur à la peur, & font de leur honte un masque de valeur ?

¶ Un General d'Armée est une bonne tête, qui met chaque membre en mouvement au profit de tout le corps.

¶ Je regarde un bon General dans une Action, comme un Almanach qui me prédit une Victoire.

¶ Ceux qui préfèrent les sots aux gens d'esprit, doivent moins admirer le Soleil, que les Eclipses.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier
un Manuscrit intitulé *Vasconiana*, & n'y ai
rien trouvé qui en doive empêcher l'impression.
Fait à Paris ce 19. Novembre 1707. Signé,
FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de
Navarre : A nos amez & feaux les Gens tenans nos
Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de
nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs,
Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justi-
ciers qu'il appartiendra ; S A L U T. Nôtre amé MICHEL
BRUNET Libraire de nôtre bonne ville de Paris, Nous a
tres-humblement fait remontrer qu'il luy a été mis es
mains un Livre, intitulé *Vasconiana, ou Recueil des bons
mots, des pensées les plus plaisantes & des rencontres les
plus vives des Gascons*, qu'il desireroit faire imprimer,
s'il Nous plaisoit luy vouloir accorder nos Lettres de Pri-
vilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, Nous avons
permis & permettons par ces presentes audit Michel
Brunet de faire imprimer ledit Livre, de le vendre & de-
biter dans tous les lieux de nôtre Royaume, par tel Im-
primeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en telle marge,
caractere, en autant de volumes, & autant de fois que
bon luy semblera, pendant le tems de cinq années con-
secutives, à compter du jour de la datte des presentes :
Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres,
d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit
Livre en aucun lieu de nôtre Royaume & Pais de nôtre
obéissance, sans le consentement par écrit dudit Exposéant
ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confisca-
tion des exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'a-
mende contre chacun des Contrevenans ; dont un tiers à

Scij

Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit
Exposant , & de tous dépens, dommages & interêts ; à la
charge que ces presentes seront registrées tout au long és
Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires
de Paris , & ce dans trois mois du jour de leur datte ; que
l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume &
non ailleurs ; & ce en bon papier & en bons caracteres ,
conformement au Reglement de la Librairie ; & qu'avant
de l'exposer en vente , il en sera mis deux Exemplaires en
nôtre Bibliothèque publique , un dans celle de nôtre
Château du Louvre , & un dans celle de nôtre tres-cher
& feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phely-
peaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos Or-
dres , à peine de nullité des presentes ; du contenu des-
quelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir
l'Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement,
sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-
chement : Voulons que la copie des presentes , qui sera
imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre , soit
tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collation-
nées par un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires
foy y soit ajoutée comme à l'original. Commandons au
premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution
des presentes tous Actes requis & necessaires , sans de-
mander autre permission , & nonobstant Clameur de
Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires :
CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le dixième
jour de Mars l'an de grace mil sept cens huit , & de nôtre
regne le soixante-cinq. Signé , Par le Roy en son Conseil,
M A I L L A R D.

*Registré sur le Registre Num. 2. de la Communauté des
Libraires & imprimeurs de Paris , conformément aux Re-
glemens ; & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust
1703. pag. 318 Num. 604. A Paris ce 19. Mars 1708.
Signé , L. SEVESTRE , Syndic.*

871197

Reb'd J+D 7/1988

Beulah
7.12.87
[VOLT.]

